3 1761 06349406 6

4238.6
196

MÉMOIRES

DU

COMTE DE GRAMMONT

Paris. — Imprimé chez Alcan-Lévy, 61, rue de Lafayette.

MÉMOIRES
DE
GRAMMONT
MDCCCLXXVI

ANTOINE HAMILTON

MÉMOIRES
DU COMTE
DE GRAMMONT

HISTOIRE AMOUREUSE
DE LA COUR D'ANGLETERRE SOUS CHARLES II

[illegible] L'ÉDITION PRINCEPS (1713)

Préface et notes
PAR BENJAMIN PIFTEAU

FRONTISPICE, SIX EAUX-FORTES, PAR J. CHAUVET

Lettres, fleurons et culs-de-lampe, par Léon Lemaire

PARIS
JULES BONNASSIES, 15, RUE SERPENTE

M D CCC LXXVI

DA
447
G7H26
1876a

PRÉFACE

On sait le nombre prodigieux de Mémoires galants qui se sont publiés pendant le dix-septième siècle. Avant les plus curieux de ces ouvrages, il y a tout d'abord à citer ce chef-d'œuvre de notre littérature légère qu'on appelle les *Mémoires du comte de Grammont*, ce « bréviaire de la jeune noblesse », comme l'appelle Chamfort, non sans malice. Dès leur apparition (1713), ils eurent l'immense succès que ne pouvaient manquer d'avoir d'aussi piquantes

révélations, et près de trente éditions qui en ont paru depuis n'ont fait qu'en augmenter la vogue. Quel badinage fin et léger ! quel mélange de grâce et de malice ! On dirait du Voltaire, c'est-à-dire du meilleur et du plus pur esprit français. Et, en effet, après Voltaire, n'est-ce pas l'auteur de ce charmant livre qui présente l'image la plus exacte de l'esprit français ?

Chose singulière, pourtant ! celui qui eut le rare talent d'écrire en cette prose leste et pimpante, élégante et spirituelle, de raconter les petites choses de manière à les faire valoir beaucoup, suivant le mot de La Harpe, est, non pas un Français, mais un Anglais : Hamilton, beau-frère du comte de Grammont. Par quel concours de circonstances ? C'est ce que nous allons voir.

Antoine Hamilton, d'une ancienne et illustre famille d'Ecosse, naquit en Irlande, vers 1646, disent tous les biographes, et nous pensons qu'il faut les en croire, malgré la spirituelle réclamation de Voltaire, qui le fait naître à Paris. Son père était le chevalier Georges Hamilton, petit-fils du duc Hamilton, qui fut aussi duc de Châtellerault, en France. Sa mère était Marie Butler, sœur du duc d'Ormond, vice-roi d'Irlande et grand-maître de la Maison de Charles I^er^.

A la mort tragique de ce roi, la famille d'Hamilton passa en France, et ne rentra en Angleterre

qu'à la Restauration, en 1660. C'est donc chez nous que le jeune Hamilton fit son éducation. D'ailleurs, la plupart des autres familles de la cour de Charles II avaient de même émigré en France, et, revenues à White-Hall, elles continuèrent à parler le français, tout comme à la cour de Louis XIV. Enfin, plus encore que ses compatriotes, Hamilton aimait et lisait notre littérature. L'auteur des *Mémoires*, qui avait, de naissance, les plus belles qualités d'esprit, se formait donc peu à peu et n'attendait plus que son héros.

Hamilton était de retour à Londres depuis deux années environ, quand ce héros y arriva. Ayant osé porter les yeux sur mademoiselle de La Motte-Houdancourt, qu'aimait Louis XIV, Grammont avait été puni de cette audace par l'exil.

Le chevalier de Grammont, né en 1621, avait déjà quarante ans passés, et Hamilton n'était encore qu'un tout jeune homme, ce qui aurait peut-être empêché la naissance d'une amitié immédiate entre eux ; mais, outre que ces deux hommes avaient le même genre d'esprit, le volage chevalier, subjugué bientôt par les charmes de mademoiselle d'Hamilton, était devenu comme son fiancé, et il était reçu dans sa famille. Hamilton se lia donc étroitement avec lui, et il en fut d'autant plus aise, que le chevalier, qui passait pour l'un des seigneurs les plus accomplis de la cour de Louis XIV, lui apparaissait

comme le vivant héros des plus gracieux romans. Ajoutons que la cour de Charles II, où Grammont arrivait, et dont Hamilton devait écrire plus tard la chronique scandaleuse, était plus propre qu'aucune autre à faire ressortir les talents de ce héros. De même, en effet, qu'on vit chez nous les muscadins et les merveilleuses succéder aux sans-culottes et aux « tricoteuses », il y eut, en Angleterre, après le sombre protectorat de Cromwell, un irrésistible épanouissement d'amour et de débauches. On semblait avoir hâte d'oublier le passé et de se récompenser du long jeûne que l'on avait subi.

Cependant, le chevalier de Grammont, rappelé en France, ne paraissait pas empressé de dénouer sa liaison comme il convenait. Il quittait mademoiselle Hamilton sans plus de cérémonies, et il allait s'embarquer pour la France, quand Antoine Hamilton et Georges, son frère, qui avaient couru à sa poursuite, le rejoignirent, décidés à lui demander raison. « Chevalier de Grammont, lui crièrent-ils du plus loin qu'ils l'aperçurent, n'avez-vous rien oublié à Londres? — Pardonnez-moi, Messieurs, répondit le chevalier, se tirant d'affaire en homme d'esprit, j'ai oublié d'épouser votre sœur. » Et, retournant sur ses pas, il épousa mademoiselle Hamilton, qu'il emmena en France presque aussitôt. Hamilton ne souffle mot de cette anecdote dans ses Mémoires; mais elle n'en est pas moins connue, et

elle a fourni même, dit-on, à Molière le sujet du *Mariage forcé*.

Arrivée à la cour de France avec son mari, qui avait hérité du titre de comte, la comtesse de Grammont n'y plut pas extraordinairement. « Elle avait pour elle, dit à ce propos madame de Caylus, qui ne passe que pour médisante, le goût et l'habitude du Roi ; mais madame de Maintenon la trouvait plus agréable qu'aimable. Il faut avouer aussi qu'elle était souvent anglaise insupportable, quelquefois flatteuse, dénigrante, hautaine et rampante. »

Antoine Hamilton, qui était désormais attiré en France par un double motif, y faisait d'assez fréquents voyages. Il était, d'ailleurs, complétement laissé libre par Charles II, qui, quoique sceptique, n'avait pu ou voulu lui donner d'emploi, parce qu'il était catholique.

Son papisme lui avait nui sous Charles II : il lui servit sous Jacques II, qui lui donna bientôt un régiment d'infanterie en Irlande et le gouvernement de Limerick, l'une des principales villes du pays. Hamilton ne garda, sans doute, pas longtemps cette haute situation. Jacques II ayant été, après un règne de trois ans, chassé de ses États par son gendre, Hamilton dut participer aux tentatives que fit ce prince pour reconquérir son trône. Berwick, dans ses Mémoires, parle d'un « colonel Hamilton », qui est certainement notre écrivain. En

tous cas, après le dernier échec de Jacques II, il fut de ceux qui le suivirent à Saint-Germain, où Louis XIV lui avait offert l'hospitalité.

Ce n'était pas la première fois qu'Hamilton venait à Saint-Germain. Quelques années auparavant, il avait même été choisi par Louis XIV pour figurer dans un ballet de Quinault, appelé *le Triomphe de l'Amour*. Cette fois, hélas! ce n'était plus l'amour qui triomphait. Jacques II était devenu plus dévot que jamais, et l'on voyait à Saint-Germain plus de jésuites que de jolies femmes.

Hamilton tâcha de se dédommager avec le comte de Grammont, le maréchal de Berwick et les autres seigneurs et dames qui avaient, comme lui, suivi Jacques II. Il ne tarda pas, d'ailleurs, à être distingué par la duchesse du Maine, qui avait réuni à Sceaux une véritable cour, que Malézieux, un des familiers de cette princesse, appelait « les galères du bel esprit. » C'est dire qu'il y fallait toujours avoir de l'esprit, obligation aisée à remplir pour Hamilton. Une chose, pourtant, l'embarrassa dans le commencement : c'est que l'impromptu, « ce dieu vif, entreprenant et téméraire », comme il l'appelle lui-même, n'était point à ses ordres comme à ceux de Saint-Aulaire, de Malézieux, de l'abbé Genest ou du duc de Nevers. Il parvint cependant à s'en faire obéir, et rima comme le plus heureux des poètes de

cour en l'honneur de l'aimable mais exigeante *Ludovise* (la duchesse du Maine).

C'est dans les loisirs que lui laissaient ces brillantes relations que, moitié de souvenir, moitié sous la dictée de son beau-frère, il rédigea ce qu'il appela les *Mémoires du comte de Grammont*, son principal ouvrage, où, plus que dans aucun autre, on reconnaît les qualités brillantes de son style, la grâce, l'aisance, la vivacité, la souplesse, la gaieté et la bonne humeur constantes. Là aussi, il écrivit différents contes, à l'imitation des *Mille-et-une-Nuits*, que Galland venait de traduire et qui étaient dans toute la vogue de la nouveauté. C'est d'abord *le Bélier*, dont Voltaire citait souvent le début (en vers) comme un modèle de grâce, et qui, pour être un peu long, n'en est pas moins charmant dans son ingénieuse fable ; puis, *Fleur d'Épine*, délicieux à tous égards ; enfin, *Zenéyde* et *les Quatre Facardins*, tous deux inachevés. Et ce n'est pas là encore tout son bagage littéraire. Nous citerons particulièrement, parmi ses autres productions, sa fameuse *Épître au comte de Grammont*, mêlée de prose et vers, et sa traduction en vers de l'*Essai de la critique*, de Pope, restée manuscrite, sauf un court extrait publié dans une édition de ses œuvres (1812).

Combien dura l'agréable délassement qu'Hamilton dut prendre à raconter avec la plume les aven-

tures de son beau-frère ? On ne saurait le dire ; mais il publia les *Mémoires* en 1713. On prétend que ce fut le comte de Grammont, c'est-à-dire le héros du livre, qui vendit le manuscrit (1,500 livres). On raconte même que Fontenelle, qui était alors « censeur royal », refusant le permis d'imprimer, par considération pour Grammont, celui-ci alla se plaindre au Chancelier des sots scrupules de l'homme de police, qui dut céder. L'anecdote est jolie ; par malheur, elle est de pure invention, le comte étant mort sept ans auparavant, et, d'un autre côté, l'édition de 1713 ayant été faite en Hollande, sous la rubrique de Cologne, et, par conséquent, sans avoir eu à passer par les fourches caudines de la censure française.

Hamilton ne jouit pas longtemps du succès de son œuvre, dont deux autres éditions parurent l'année suivante. Après une vie sans chagrins et sans affaires, toute de plaisirs et de brillantes distractions, il mourut à Saint-Germain-en-Laye, le 6 août 1720, âgé d'environ soixante-quatorze ans. Il montra, paraît-il, une grande piété en mourant. S'il faut en croire Voltaire, il n'avait pas eu toujours les mêmes sentiments, médisant de tout le monde « et même d'un peu mieux, » dit-on. Il avait, du moins, au dire de tous, le cœur excellent. Quant à son humeur, elle était, par une opposition dont Hamilton est un des nombreux

exemples, triste et ne laissait guère deviner cet esprit mordant et endiablé qui fera survivre les *Mémoires de Grammont* à tant de livres prétentieux de la même époque. En somme, Hamilton, supérieur à son héros, est, dans son genre, une sorte de brillant phénomène qui restera comme la plus vivante incarnation de l'écrivain français, c'est-à-dire de l'homme d'esprit.

Maintenant, revenons à son héros, dont les *Mémoires* ne racontent que la jeunesse.

Philibert de Grammont était fils d'Antoine II et frère du Maréchal, et il avait pour aïeul Philibert de Grammont, mari de la belle Corisande d'Audouins, maîtresse d'Henri IV. On connaît son mot à son ami Matta, rapporté par les Mémoires, à propos de cette *parenté* avec le vert-galant : « Il n'a tenu qu'à mon père d'être fils d'Henri IV. Il voulait le reconnaître, et jamais ce diable d'homme n'y voulut consentir. » A en croire Madame de Sévigné, il renouvela un jour cette plaisanterie chez le grand Dauphin, devant Louis XIV, qui en rit beaucoup.

Grammont fit, tant bien que mal, ses études au collége de Pau. Quand il en sortit, tout jeune encore, on voulut le faire d'Église ; mais cela n'était rien moins que dans ses goûts. Il préféra l'épée, et, après avoir fait ses premières armes au siége de Trin et à la journée des lignes d'Arras, et commencé

sa carrière de Don Juan à la cour de Turin, il fit diverses campagnes. Il était notamment au siége de Lérida, où les Français furent les premiers à se chansonner eux-mêmes, et l'on n'a pas lieu de supposer, malgré les médisances de Tallemant des Réaux, qu'il ait jamais manqué de bravoure.

Son caractère frivole n'était pas précisément propre à lui faire confier de grands commandements ; cependant, il parvint à obtenir de Louis XIV le cordon bleu, le gouvernement d'Aunis, la lieutenance générale de Béarn et d'autres charges élevées. En même temps, sa femme devint dame du palais de la reine Marie-Thérèse.

Tout lui fut favorable jusque dans sa vieillesse. « C'est le seul vieillard que j'aie connu qui ne fût pas ridicule », disait de lui Ninon de Lenclos, si bien faite pour l'apprécier, et avec qui il eut une plaisante aventure, racontée par Hamilton. Il « galantisait » encore, et non toujours sans succès, paraît-il, malgré les conseils de sa femme, qui était devenue dévote.

A soixante-quinze ans, il fut atteint d'une maladie grave, mais sans en être effrayé. Il disait qu'il ne mourrait jamais, et il était bien capable de tenir parole, une fois par hasard. Quoi qu'il en soit, Louis XIV lui envoya Dangeau pour l'exhorter à penser à Dieu. « Comtesse, dit-il plaisamment à sa femme, si vous n'y prenez garde, Dangeau vous

escamotera ma confession.» Sa guérison sembla, d'ailleurs, lui donner raison sur son immortalité, et il en fut quitte pour un peu de conversion.

Il avait quatre-vingts ans, quand Hamilton, qui lui servait de secrétaire dans les grandes occasions, se mit à écrire les aventures de sa jeunesse, qu'il aurait été bien empêché d'écrire lui-même aussi merveilleusement, et il ne vit pas le moindre inconvénient à ce que son historien racontât toute son histoire, même le sans-façon avec lequel il corrigeait la fortune au jeu. On a, de nos jours, qualifié sévèrement ces procédés : il faut se rappeler que la théorie des deux morales remonte au dix-septième siècle, du moins au dix-septième siècle clérical et aristocratique. Ce qui, dans notre société démocratique, s'appelle un vol, n'était guère alors, dans une partie de la société, qu'une plaisanterie, d'autant plus recevable que ceux qui en étaient victimes ne s'accusaient que de maladresse et se promettaient bien de prendre leur revanche de la même manière.

Six ans encore, le comte de Grammont put se croire immortel ; mais enfin son tour arriva : il est vrai qu'il avait quatre-vingt-six ans, et qu'il avait bien pu croire, comme Fontenelle, que la Mort l'oubliait.

Nous ignorons combien de fois ses aimables contemporaines le rendirent père, et nous ne le re-

chercherons pas, et pour cause ; mais il n'eut que deux enfants légitimes, deux filles, dont l'une, qui lui ressemblait par l'esprit, épousa Henri Howard, comte de Strafford ; l'autre mourut abbesse de Poussay, en Lorraine.

Après sa mort, il fut assez sévèrement jugé.

Saint-Evremond, qui était son ami, et qui avait fait de lui son « héros », l'accuse d'être

Insolent en prospérité,
Fort courtois en nécessité,
L'âme en fortune libérale,
Aux créanciers pas trop loyale.

Bussy-Rabutin, qui avait pu être son rival, le peint ainsi au physique : « Les yeux riants, le nez bien fait, la bouche belle, une petite fossette au menton, qui faisait un agréable effet sur son visage, je ne sais quoi de fin dans la physionomie, la taille assez belle, s'il ne se fût pas voûté. » Quant au moral, Hamilton est obligé d'avouer qu'il était « artificieux, volage et même un peu perfide en amour, infatigable et cruel en jalousie. » Et il paraît, en effet, que son neveu, Guiche, qui l'avait supplanté auprès de la comtesse de Fiesques, qu'il aimait depuis douze ans, se ressentit plus que de raison de sa cruauté.

Quelqu'un a très exactement appelé Grammont « un mauvais sujet de beaucoup d'esprit. » Les tours du « mauvais sujet », on les trouve dans les

Mémoires avec quantité de ses traits d'esprit : nous citerons toutefois quelques saillies qui ont échappé à son biographe.

A un dîner de Charles II, qu'on servait à genoux, le roi lui faisant remarquer cette posture de ses serviteurs : « Sire, dit-il, j'ai cru que vos gens vous demandaient pardon de la mauvaise chère qu'ils vous font faire. »

On parlait un jour, devant Louis XIV, d'un vieil officier qui venait de défendre une place héroïquement. Grammont, qui, comme le roi, était à peu près de l'âge de cet officier, dit : « Sire, il n'y a que nous autres cadets qui valions quelque chose. — Il est vrai, dit Louis XIV ; mais, à notre âge, on n'a pas longtemps à jouir de sa gloire. — Sire, répliqua Grammont, les rois n'ont point d'âge : on compte leurs belles actions et non point leurs années. »

Cette autre est plus connue. Un autre jour, Louis XIV jouait au trictrac. Il conteste un coup à son adversaire et consulte la galerie, qui reste muette. « Ah ! voici Grammont qui nous jugera, dit le roi, qui voit venir le comte. Grammont, venez nous juger. — Sire, vous avez perdu, fait Grammont. — Comment, vous ne savez point encore... — Eh ! ne voyez-vous pas, Sire, que, si le coup eût été seulement douteux, ces messieurs n'auraient pas manqué de vous donner gain de cause. » Le roi sourit et trouva la raison bonne.

La faveur usurpée lui causait un dépit qu'il ne savait pas cacher. Comme Louis XIV s'étonnait de la profonde stupidité d'un ambassadeur espagnol : « Vous verrez, Sire, dit-il, que c'est le parent de quelque ministre. » Qu'aurait-il dit de nos jours !

Son compliment suivant au comte de Rochefort, qui venait d'être fait Maréchal, est marqué au même coin :

Monseigneur,

La faveur l'a pu faire autant que le mérite.
C'est pourquoi je ne vous en dirai pas davantage.

Le comte DE GRAMMONT.

Adieu, Rochefort.

Un dernier trait, qui ne sera pas le moins incisif. Langlée, courtisan subalterne et de mauvais ton, était très familier avec Louis XIV. Il s'avisa un jour de vouloir être de même avec Grammont. « Gardez ces familiarités-là, fit le comte, pour quand vous jouerez avec le roi. »

On compte près de trente éditions des *Mémoires du comte de Grammont ;* mais il n'y en a véritablement qu'une seule pour nous : c'est l'édition de 1713, faite du vivant de l'auteur et sur son manuscrit. Désireux de donner un texte pur et non retouché ni tronqué, comme celui des éditions qui suivirent, c'est cette édition de 1713 que nous repro-

duisons avec la plus scrupuleuse exactitude, en en respectant l'orthographe, quoiqu'elle ne soit pas uniforme. Les seules modifications que nous nous soyons permises consistent dans l'introduction des moins (—) dans le dialogue, qu'ils rendent plus clair, dans la ponctuation d'après le système actuel, et dans la réduction des guillemets à la distribution moderne.

Enfin, on trouvera, à la fin du volume, des notes qui, bien que succinctes, donnent les renseignements indispensables sur tous les passages de la galante comédie qui s'appelle *les Mémoires de Grammont*

B. P.

MÉMOIRES

DE LA VIE DU

COMTE DE GRAMMONT

MÉMOIRES

DE LA VIE DU

COMTE DE GRAMMONT

CONTENANT PARTICULIÈREMENT

L'HISTOIRE AMOUREUSE

DE LA COUR D'ANGLETERRE

SOUS LE RÈGNE DE CHARLES II

A COLOGNE

CHEZ PIERRE MARTEAU

—

M D CC XIII

AVIS DU LIBRAIRE

IL *ſeroit inutile de recommander ici la Lecture des Mémoires qui compoſent ce volume : le Titre ſeul de* Mémoires du Comte de Grammont *réveillera ſans doute la* Curioſité du Public *pour un* Homme *qui lui eſt déjà ſi connu, d'ailleurs, tant par la* Réputation *qu'il a ſçu ſe faire que par les différens* Portraits *qu'en ont donnez Mrs* de Bussi *&* de Saint-Évremont *dans leurs ouvrages ; & l'on ne doute nullement qu'il ne reçoive avec beaucoup de plaiſir un* Livre *dans lequel on lui raconte ſes* Avantures *ſur ce qu'il en a bien voulu raconter lui-même à celui qui a pris la peine de dreſſer ces* Mémoires.

Outre les Avantures *du* Comte DE GRAMMONT, *ils contiennent particulièrement* l'Hiſtoire amoureuſe de la Cour d'Angleterre *ſous le Regne de* CHARLES II, *&, comme on y découvre quantité de choſes qui ont été tenues cachées juſqu'à préſent & qui font voir juſqu'à quel* Excès *on a porté le* Déréglement *dans cette Cour, ce n'eſt pas le* Morceau *le moins intéreſſant de ces* Mémoires.

On les donne ici ſur une Copie manuſcrite *qu'on en a reçue de* Paris, *& on les a fait imprimer avec le plus d'*exactitude *qu'il a été poſſible.*

MÉMOIRES

DE

GRAMMONT

CHAPITRE PREMIER

omme ceux qui ne lisent que pour se divertir me paroissent plus raisonnables que ceux qui n'ouvrent un livre que pour y chercher des défauts, je déclare que, sans me mettre en peine de la sévere érudition de ces derniers, je n'écris que pour l'amusement des autres.

Je déclare, de plus, que l'ordre des tems ou la disposition des faits, qui coutent plus à l'écrivain qu'ils ne divertissent le lecteur, ne m'embarrasseront gueres dans l'arrangement de ces Mémoires.

Dans le dessein de donner une idée de celui pour qui

j'écris, les choſes qui le diſtinguent auront place dans ces fragmens, ſelon qu'elles s'offriront à mon imagination, ſans égard à leur rang.

Qu'importe, après tout, par où l'on commence un Portrait, pourveu que l'aſſemblage des parties forme un tout qui rende parfaitement l'original. Le fameux *Plutarque*, qui traite ſes Héros comme ſes lecteurs, commence la Vie des uns comme bon lui ſemble, & promene l'attention des autres ſur de curieuſes Antiquitez ou d'agréables Traités d'érudition, qui n'ont pas toûjours rapport à ſon ſujet.

Démétrius le Preneur de Villes n'étoit pas à beaucoup près ſi grand que ſon pere *Antigonus*, à ce qu'il nous dit. En récompenſe, il nous apprend que ſon pere *Antigonus* n'étoit que ſon oncle; mais tout cela n'eſt qu'après avoir commencé ſa Vie par un abrégé de ſa Mort, par un ſommaire de ſes divers Exploits, de ſes bonnes & de ſes mauvaiſes qualitez, où il fait entrer le pauvre *Marc Antoine*, par compaſſion pour toutes ſes foibleſſes.

Dans la Vie de *Numa Pompilius*, il entre en matiere par une Diſſertation ſur ſon Precepteur *Pythagore*; &, comme il croit qu'on eſt fort en peine de ſavoir ſi c'eſt l'ancien Philoſophe ou bien un certain Pythagore qui, après avoir gagné le Prix de la Courſe aux Jeux Olympiques, vint à toutes jambes trouver *Numa*, pour lui enſeigner la Philoſophie & lui aider à gouverner ſon Roiaume, il ſe tourmente beaucoup pour éclaircir cette difficulté, qu'il laiſſe enfin là.

Ce que j'en dis n'eſt pas pour reprocher quelque choſe à l'Hiſtorien de toute l'Antiquité auquel on doit le plus; c'eſt ſeulement pour autoriſer la maniere dont j'écris une Vie plus extraordinaire que toutes celles qu'il nous a laiſſées.

Il eſt queſtion de repreſenter un Homme dont le caractere inimitable efface des défauts qu'on ne prétend point déguiſer ; d'un Homme illuſtre par un mélange de Vices & de Vertus, qui ſemblent ſe ſoutenir dans un enchaînement néceſſaire, rares dans leur parfait accord, brillantes par leurs oppoſitions.

C'eſt ce relief incomprehenſible qui, dans la Guerre, l'Amour, le Jeu & les divers états d'une longue Vie, a rendu le Comte de Grammont l'admiration de ſon Siecle. C'eſt par là qu'il a fait les délices de tous les Pats ou il a promené ſes agrémens & ſon inconſtance ; de ceux où la vivacité de ſon eſprit a repandu de ces mots heureux qu'une approbation univerſelle tranſmet à la Poſtérité ; de tous les endroits enrichis des profuſions de ſa magnificence, & de ceux enfin où il a conſervé la liberté de ſon jugement dans les périls les plus preſſans, tandis que le badinage de ſon humeur au milieu des dangers les plus ſérieux de la Guerre marquoit une fermeté qui n'appartient pas à tout le monde.

Je ne ferai point ſon Portrait. A l'égard de ſa figure, *Buſſi* & *Saint-Evremont*, Auteurs plus agréables que fidelles, en ont écrit. Le premier a peint le Chevalier de Grammont artificieux, volage & même un peu perfide en amour, infatigable & cruel ſur la jalouſie. *Saint-Evremont* s'eſt ſervi d'autres couleurs pour exprimer le génie & pour tracer en général les manieres du Comte. Mais l'un & l'autre s'eſt fait plus d'honneur dans ces differentes peintures, qu'il n'a rendu de juſtice à ſon Héros.

C'eſt donc lui-même qu'il faut écouter dans ces récits agréables de Sieges & de Batailles où il s'eſt diſtingué à la ſuite d'un autre Héros ; & c'eſt lui qu'il faut croire dans des évenemens moins glorieux de ſa Vie, quand

la ſincérité dont il étale ſon adreſſe, ſa vivacité, ſes ſupercheries, & les divers ſtratagêmes dont il s'eſt ſervi, ſoit en Amour, ſoit au Jeu, exprime naturellement ſon caractere.

C'eſt lui-même, dis-je, qu'il faut écouter dans cet écrit, puiſque je ne ſais que tenir la plume à meſure qu'il me dicte les particularitez les plus ſingulieres & les moins connuës de ſa Vie.

CHAPITRE II

En ce tems-là, il n'en alloit pas en France comme à préſent. Louïs XIII régnoit encore, & le Cardinal *de Richelieu* gouvernoit le Roiaume. De grands Hommes commandoient de petites armées, & ces armées faiſoient de grandes choſes. La fortune des Grands de la Cour dépendoit de la faveur du Miniſtre; les établiſſemens n'y étoient ſolides qu'à meſure qu'on lui étoit dévoüé. De vaſtes projets jettoient au cœur des Etats voiſins les fondemens de cette Grandeur redoutable où l'on voit celui-ci. La Police étoit un peu négligée. Les grands chemins étoient impraticables de jour, & les ruës, durant la nuit; mais on voloit encore plus impunément ailleurs. La Jeuneſſe, en entrant dans le Monde, prenoit le parti que bon lui ſembloit. Qui vouloit ſe faiſoit

Chevalier; Abbé, qui pouvoit; j'entens *Abbé à Benefice*. L'habit ne diſtinguoit point le Chevalier de l'Abbé, & je crois que le Chevalier de Grammont étoit l'un & l'autre au Siège de *Trin*. Ce fut ſa prémiere Campagne, & il y porta ces diſpoſitions heureuſes qui préviennent favorablement & qui font qu'on n'a beſoin, ni d'Amis pour être introduit, ni de recommandations pour être agréablement reçu partout.

Le Siege étoit formé quand il arriva. Cela lui épargna quelques téméritez; car un Volontaire ne dort pas en repos, s'il n'a eſſuié les prémiers coups qu'on tire. Il alla donc reconnoître les Généraux, n'y ayant plus rien à faire à l'égard de la Place ſur cet article. Le Prince *Thomas* commandoit l'Armée; &, comme la Charge de Lieutenant-Général n'étoit pas encore connue, *du Pleſſis-Pralin* & le fameux Vicomte *de Turenne* étoient ſes Maréchaux de Camp.

On portoit quelque reſpect aux Places de Guerre avant qu'une Puiſſance à laquelle rien ne peut réſiſter eut trouvé moien de les abîmer par une grêle affreuſe de Bombes, & par le ravage de cent Pieces de Canon en batterie. Avant ces furieux orages, qui réduiſent le Gouverneur aux ſoutérains & la Garniſon en poudre, de fréquentes Sorties, vivement repouſſées, de vigoureuſes attaques, vaillamment ſoutenuës, ſignaloient l'art des Aſſiégeans & le courage des Aſſiégés; &, par conſéquent, les ſieges étoient d'une longueur raiſonnable, & les jeunes Gens avoient le tems d'y apprendre quelque choſe.

Il y eut de belles actions de part & d'autre dans celui de *Trin*. On y eſſuia des fatigues, on ſouffrit des pertes; mais on ne s'ennuia plus dans l'Armée depuis que le Chevalier de Grammont y fut. Plus de fatigue dans la Tranchée, plus de ſérieux chez les Généraux, plus

d'ennuis dans les Troupes depuis ſon arrivée. Il cherchoit & portoit partout la joie.

Parmi les Officiers de l'Armée, comme partout ailleurs, on voioit des Gens de mérite ou des Gens qui en vouloient avoir. Les derniers imitoient le Chevalier de Grammont dans les choſes qui le faiſoient briller, & n'y réüſſiſſoient pas; les autres admiroient ſes talens, & recherchoient ſon amitié. *Matta* fut de ce nombre. Il étoit agréable par ſa figure, plus encore par le caractere de ſon eſprit. Il l'avoit ſimple & naturel, mais avec le diſcernement & la délicateſſe des plus fins & des plus déliés. Plein de franchiſe & de probité dans toutes ſes manieres, le Chevalier de Grammont ne fut pas longtems à démêler les qualitez qui le diſtinguoient. Ainſi, la connoiſſance fut bientot faite, & l'amitié bientot liée entr'eux.

Matta voulut abſolument que le Chevalier de Grammont vint s'établir chez lui. Il n'y conſentit qu'à condition qu'il partageroit la dépenſe. Comme ils avoient l'humeur libérale & magnifique, ce fut à frais communs qu'ils donnérent les repas les mieux entendus & les plus délicats qu'on eut encore vus. Le Jeu rendoit à merveille dans les commencemens, & le Chevalier rendoit en cent façons ce qu'il ne prenoit que d'une ſeule.

Les Généraux, tour à tour régalez, admirérent leur magnificence & voulurent mal à leurs Officiers de ce qu'ils n'étoient pas ſi bien ſervis. Le Chevalier avoit le don de faire valoir les choſes les plus communes, & ſon eſprit étoit tellement à la mode, que c'étoit ſe deſhonorer que de ne pas ſe ſoumettre à ſon gout. *Matta* lui laiſſoit le ſoin de louer la Table & d'en faire les honneurs, &, charmé d'un applaudiſſement univerſel, il ſe perſuada qu'il n'y avoit rien de ſi beau que de

vivre comme ils faiſoient, & rien de plus aiſé que de continuer; mais il s'aperçut bientot que les plus grandes proſpérités ne ſont pas les plus durables.

Une groſſe chere, une petite œconomie, des Domeſtiques infideles, une fortune ennemie, tout cela s'unifſant pour déranger le ménage, la table s'alloit réformer tout doucement d'elle-même, quand le génie du Chevalier, fertile en reſſources, entreprit de ſoutenir ſon premier honneur par l'expédient qu'on va voir.

Ils ne s'étoient point parlé de l'état de leurs affaires, quoique celui qui en avoit le ſoin l'en eut ſéparément averti, prêt à recevoir de l'argent pour continuer la dépenſe ou à rendre ſes comptes pour le paſſé. Un jour que le Chevalier de Grammont étoit revenu plutot qu'à l'ordinaire, il trouva *Matta* tranquillement endormi dans un fauteuil, &, ne voulant pas interrompre ſon repos, il ſe mit à réver à ſon projet. *Matta* s'éveilla ſans qu'il s'en apperçut, &, aiant quelque tems admiré la contemplation où il paroiſſoit enſéveli & ce profond ſilence entre deux Hommes qui ne l'avoient jamais gardé un moment enſemble, il le rompit par un ſoudain éclat de rire, qui ne fit qu'augmenter à meſure que l'autre le regardoit. « Voilà, dit le Chevalier, un réveil aſſez gai & aſſez bouffon! & à qui en as-tu donc? ou ſi c'eſt aux Anges que tu ris? — Ma foi, Chevalier, dit *Matta*, je ris d'un ſonge que je viens de faire, ſi naturel & ſi plaiſant, qu'il faut que je t'en faſſe rire auſſi. Je révois que nous avions renvoié M. le Maître-d'Hôtel, M. le Chef-de-Cuiſine & M. nôtre Officier, réſolus, pour le reſte de la campagne, d'aller manger chez les autres, comme les autres étoient venus manger chez nous. Voilà mon ſonge; & toi, Chevalier, à quoi révois-tu?

— Pauvre eſprit, dit le Chevalier en hauſſant les

épaules, te voilà d'abord sur le côté, te voilà dans la consternation & l'humilité, pour quelques mauvais propos que le Maître d'Hôtel t'aura tenus comme à moi! Quoi! après la figure que nous aurons faite, à la barbe des Grands & des Etrangers de l'Armée, quitter la partie, & comme des Sots, plier bagage comme des Croquans, au premier épuisement de finance? Tu n'as point de sentiment. Où est l'honneur de la France? — Et où est l'argent? dit *Matta*. Car mes Gens se donnent au diable qu'il n'y a pas dix écus dans la maison, & je crois que les tiens ne t'en gardent gueres davantage; car il y a plus de huit jours que je ne t'ai vu ni tirer ta bourse, ni compter ton argent, amusement qui t'occupoit volontiers en prosperité.

— Je conviens de tout cela, dit le Chevalier. Mais je veux te faire convenir que tu n'es qu'une poule mouillée dans cette occasion. Et que seroit-ce de toi, si tu te voyois dans l'état où je me suis trouvé à Lion quatre jours avant d'arriver ici! Je t'en veux faire le récit.

CHAPITRE III

Voici, dit *Matta*, qui ſent bien le Roman, hors qu'il faudroit que ce fut ton Ecuier qui me contât ton hiſtoire. — C'eſt l'ordre, dit le Chevalier. Cependant, je pourrai te parler de mes prémiers Exploits ſans bleſſer ma modeſtie, outre que mon Ecuier a l'accent un peu burleſque pour un récit héroïque.

« Tu ſauras donc qu'en arrivant à Lyon... — Eſt-ce comme cela qu'on commence? dit *Matta*. Prends ton hiſtoire d'un peu plus loin : les moindres particularitez d'une Vie comme la tienne méritent d'être contées, mais ſurtout la maniere dont tu ſaluas le Cardinal *de Richelieu* la prémiere fois. On m'en a fait rire. Au reſte, je te diſpenſe de me parler des gentilleſſes de ton

Enfance, de la Généalogie, du Nom & de la Qualité de tes Ancêtres, car tu n'en ſçais pas un mot.

— Ah! que tu ſais le mauvais Plaiſant! Tu crois que tout le monde eſt de ton ignorance. Tu t'imagines donc que je ne connais pas les *Mendores* ni les *Corſanges*, moi! Je ne ſais peut-être pas qu'il n'a tenu qu'à mon Pere d'être Fils d'Henri IV! Le Roi vouloit à toute force le reconnoître : jamais ce traître d'homme n'y voulut conſentir. Vois un peu ce que ce ſeroit que les GRAMMONTS ſans ce beau travers! Ils auroient le pas devant les *Ceſars de Vendôme*. Tu as beau rire, c'eſt l'Evangile. Mais venons à notre fait.

» On me mit au College de Pau, dans la vuë de me faire d'Egliſe; mais, comme j'avois bien d'autres vuës, je n'avois garde d'y profiter : j'avois tellement le jeu dans la tête, que le Précepteur & les Régens perdoient leur Latin en me le voulant apprendre. Le vieux *Brinon*, qui me ſervoit de Valet & de Gouverneur, avoit beau me menacer de ma Mere : je n'étudiois que quand il me plaiſoit, c'eſt-à-dire quaſi jamais. Cependant, on me traitoit en Ecolier de ma qualité : j'eus toutes les Dignitez de la Claſſe ſans les avoir méritées, & ſortis du College à-peu-près comme j'y étois entré. On trouva que j'en ſavois encore de reſte pour l'Abbaie que mon Frere avoit demandée pour moi.

» Il venoit d'épouſer la Niece d'un Miniſtre devant qui tous genoux fléchiſſoient. Il voulut me préſenter à lui. J'eus peu de peine à quitter mon Païs, & beaucoup d'impatience d'arriver à Paris. Mon frere m'ayant tenu quelque tems auprès de lui pour me dégourdir, il me lâcha par la Ville pour perdre l'air de la Campagne & trouver celui du Monde. Je l'attrapai ſi bien que je ne voulus plus m'en défaire quand il fut queſtion de me préſenter à la Cour en Equipage d'Abbé. Tu ſais

comme on le mettoit alors. Tout ce qu'on obtint de moi fut de mettre une Soutanne par deſſus mes habits; & mon frere, mourant de rire de mon habillement Eccleſiaſtique, voulut en faire rire les autres. J'avois la plus belle tête du monde, bien poudrée & bien friſée, par deſſus, ma Soutanne, &, par deſſous, des Botines blanches & des Eperons dorez. Le Cardinal, qui avoit l'eſprit pénétrant, n'avoit garde de rire. Cette élévation de ſentiment lui donna de l'ombrage. Il jugea de ce que ſeroit un génie qui à cet âge se moquoit de la Tonſure & mépriſoit le petit Colet.

» Quand mon frere m'eut remené chez lui : — *Or ça, notre petit Colet*, me dit-il, *cela s'eſt paſſé à merveille, & notre ajuſtement, mi-parti de Rome & d'Epée, a beaucoup réjoui la Cour : mais ce n'eſt pas tout : il faut opter, mon petit Cavalier. Voyez donc ſi, vous en tenant à l'Egliſe, vous voulez poſſéder de grands biens & ne rien faire, ou, avec une petite légitime, vous faire caſſer bras & jambes, pour être le* Fructus Belli *d'une Cour inſenſible & parvenir ſur la fin de vos jours à la dignité de Maréchal de Camp avec un Œil de verre & une jambe de bois.*

— *Je ſçais*, lui dis-je, *qu'il n'y a aucune comparaiſon entre ces deux états, pour la commodité de la vie; mais, comme il faut chercher ſon ſalut préférablement à tout, je ſuis réſolu de renoncer à l'Egliſe, pour tâcher de me ſauver, à condition néanmoins que je garderai mon Abbaie.* » Les remontrances & l'autorité de mon frere furent inutiles pour m'en detourner, & il fallut bien me paſſer ce dernier article pour m'entretenir à l'Académie.

» Tu ſais que je ſuis le plus adroit Homme de France; ainſi, j'eus bientot appris tout ce qu'on y montre, &, chemin faiſant, j'appris encore ce qui perfectionne la

Jeunesse, & rend honnête-homme, car j'appris encore toutes sortes de Jeux aux Cartes & aux Dez. La vérité est que je m'y crus d'abord plus savant que je ne l'étois, comme je l'ai, dans la suite, éprouvé.

» Ma Mere, qui fut le parti que je prenois, pleura la Profession que j'avois quittée & ne put se consoler de celle que j'avois prise. Elle avoit compté que dans l'Eglise je serois un Saint; elle compta que je serois un Diable dans le Monde, ou tué à la Guerre. Je mourois d'envie d'y aller; mais, comme j'étois encore trop jeune, il fallut faire une Campagne à *Bidache* avant que d'en faire une à l'Armée.

» Quand je fus de retour auprès de ma Mere, j'avois tellement l'air de la Cour & du Monde, qu'elle eut du respect pour moi, au lieu de me gronder de mon entêtement pour les Armes. J'étois son Idole, &, me trouvant inébranlable, elle ne songea qu'à me garder le plus qu'elle pourroit, en attendant qu'on fit mon petit Equipage.

» Le fidele *Brinon*, qui me fut donné pour Valet-de-Chambre, devoit encore faire la charge de Gouverneur & d'Ecuier, parce que c'est peut-être le Gascon unique qu'on verra jamais sérieux & réturbatif au point où il l'est. Il répondit de ma conduite sur la Bienséance & la Morale, & promit à ma Mere qu'il rendroit bon compte de ma personne dans les dangers de la Guerre. J'espere qu'il tiendra mieux sa parole à l'égard de ce dernier article, qu'il n'a fait sur les autres.

» On fit partir mon Equipage huit jours avant moi. C'étoit toujours autant de temps que ma Mere gagnoit pour me faire des exhortations. Enfin, après m'avoir bien conjuré d'avoir la crainte de Dieu devant les yeux, & l'amour du Prochain en recommandation, elle me laissa partir sous la garde du Seigneur & du sage *Brinon*.

» Dès la ſeconde Poſte, nous primes querelle. On lui avoit mis quatre cent Louis entre les mains pour ma Campagne. Je les voulus avoir. Il s'y oppoſa fortement. « *Vieux Faquin*, lui dis-je, *eſt-ce à toi, cet argent, ou ſi on te l'a donné pour moi ? A ton avis, il me faudroit un Tréſorier pour ne payer que par Ordonnance !* » Je ne ſai ſi ce fut par preſſentiment qu'il s'attriſta ; mais ce fut avec des violences & des convulſions extrêmes qu'il ſe vit contraint de céder. On eut dit que je lui arrachois le cœur.

» Je me ſentis plus leger & plus gai depuis le dépôt dont je l'avois ſoulagé ; lui, au contraire, parut ſi accablé, qu'on eut dit que je lui avois mis quatre cent livres de plomb ſur le dos en lui ôtant ces quatre cent Piſtoles. Il fallut fouetter ſon cheval moi-même, tant il alloit peſamment, &, ſe retournant de tems en tems : « *M. le Chevalier*, me diſoit-il, *ce n'eſt pas ainſi que Madame l'entend.* » Ses réfléxions & ſes douleurs ſe renouvelloient à chaque Poſte ; car, au lieu de donner dix fois au Poſtillon, j'en donnois trente.

» Nous arrivâmes enfin à Lion. Deux Soldats nous arrêterent à la Porte de la Ville pour nous mener chez le Gouverneur. J'en pris un pour me conduire à la meilleure Hôtellerie & mis *Brinon* entre les mains de l'autre, pour aller rendre compte au Commandant de mon voiage & de mes deſſeins.

» Il y a d'auſſi bons Traiteurs à Lion qu'à Paris ; mais mon Soldat, ſelon la coutume, me mena chez un de ſes amis, dont il me vanta la maiſon, comme le lieu de la Ville où l'on faiſoit la chere la plus délicate, & où l'on trouvoit la meilleure compagnie. L'Hôte de ce Palais étoit gros comme un muid ; il s'appelloit *Cerise*. Il étoit Suiſſe de nation, empoiſonneur de profeſſion, & voleur par habitude. Il me mit dans une chambre

allez propre, & me demanda ſi je voulois manger en compagnie ou ſeul. Je voulus être de l'Auberge, à cauſe du Beau-Monde que le Soldat m'avoit promis dans cette maiſon.

» *Brinon*, que les queſtions du Gouverneur avoient impatienté, revint plus renfrongné qu'un vieux Singe; &, voiant que je me peignois un peu pour deſcendre: « *Et que voulez-vous donc, Monſieur?* me dit-il. *Aller trotter par la Ville? Non pas! n'eſt-ce pas aſſez trotté depuis le matin? Mangez un morceau, & couchez-vous à bonne heure, pour être du matin à cheval à la pointe du jour. — Monſieur le Contrôleur*, lui dis-je, *je ne veux ni trotter par la Ville, ni manger ſeul, ni me coucher à bonne heure. Je veux ſouper en compagnie là-bas. — Et la pleine Auberge!* s'écria-t-il. *Hé! Monſieur, vous n'y ſongez pas! Je me donne au Diable s'ils ne ſont une douzaine de Baragouineurs à jouer Cartes & Dez, qu'on n'entendroit pas Dieu tonner.* »

» J'étois devenu inſolent depuis que je m'étois emparé de l'argent; &, voulant commencer à me ſouſtraire de la domination de mon Gouverneur: « *Savez-vous bien, Monſieur Brinon*, lui dis-je, *que je n'aime pas qu'un Sot faſſe le raiſonneur! Allez-vous-en ſouper, s'il vous plaît, & que j'aie ici des chevaux de Poſte avant le jour!* »

« J'avois ſenti petiller mon argent au moment qu'il avoit lâché le mot de *Cartes* & *Dez*. Je fus un peu ſurpris de trouver la ſalle où l'on mangeoit remplie de figures extraordinaires. Mon Hôte, après m'avoir préſenté, m'aſſura qu'il n'y avoit que dix-huit ou vingt de ces Meſſieurs qui auroient l'honneur de manger avec moi. Je m'approchai d'une table où l'on jouoit, & je faillis à mourir de rire. Je m'étois attendu à voir bonne compagnie & gros jeu, & c'étoient deux Allemands qui

jouoient au tric-trac. Jamais chevaux de carosse n'ont joué comme ils faisoient; mais leur figure surtout passoit l'imagination. Celui auprès de qui j'étois étoit un petit *Ragot*, grassouillet & rond comme une boule. Il avoit une fraise avec un chapeau pointu haut d'une aulne. Non, il n'y a personne qui, d'un peu loin, ne l'eut pris pour le dôme de quelque Eglise avec un clocher dessus. Je demandai à l'Hôte ce que c'étoit : « *Un Marchand de Bâsle*, me dit-il, *qui vient vendre ici des chevaux; mais je crois qu'il n'en vendra guere de la maniere qu'il s'y prend, car il ne fait que jouer. — Joue-t-il gros jeu?* lui dis-je. — *Non, pas à présent*, dit-il; *ce n'est que pour leur écot, en attendant le souper; mais, quand on peut tenir le petit Marchand en particulier, il joue beau jeu. — A-t-il de l'argent?* lui dis-je. — *Oh, oh*, dit le perfide Cerise, *pleut à Dieu que vous lui eussiez gagné mille pistoles & en être de moitié! nous ne serions pas long-tems à les attendre.* »

« Il ne m'en fallut pas davantage pour méditer la ruine du *Chapeau pointu*. Je me remis auprès de lui pour l'étudier. Il jouoit tout de travers, écoles sur écoles, Dieu sait. Je commençois à me sentir quelques remords sur l'argent que je devois gagner à une *petite Citrouille* qui en savoit si peu. Il perdit son écot, on servit, & je le fis mettre auprès de moi. C'étoit une table de Réfectoire, où nous étions pour le moins vingt-cinq, malgré la promesse de mon Hôte.

« Le plus maudit repas du monde fini, toute cette cohue se dispersa, je ne sai comment, à la réserve du *petit Suisse*, qui se tint auprès de moi, & l'Hôte, qui se vint mettre de l'autre côté. Ils fumoient comme des Dragons, & le *Suisse* me disoit de tems en tems : « *Demande pardon à Monsieur de la liberté grande* » ; &, là-dessus, m'envoyoit des bouffées de tabac à m'étouffer.

Monſieur *Ceriſe*, de l'autre côté, me demanda la liberté de me demander ſi j'avois jamais été dans ſon Païs, & parut ſurpris de me voir aſſez bon air, ſans avoir voiagé en Suiſſe.

« Le *petit Ragot* à qui j'avois à faire, étoit auſſi queſtionneur que l'autre. Il me demanda ſi je venois de l'Armée de Piedmont; &, lui aiant dit que j'y allois, il me demanda ſi je voulois acheter des Chevaux; qu'il en avoit bien deux cens, dont il me feroit bon marché. Je commençois à être enfumé comme un jambon; &, m'ennuiant du tabac & des queſtions, je propoſai à mon homme de jouer une petite piſtole au tric-trac, en attendant que nos gens euſſent ſoupé. Ce ne fut pas ſans beaucoup de façons qu'il y conſentit, en me demandant pardon de la « *liberté grande* ».

« Je lui gagnai partie, revanche, & le tout dans un clin d'œil: car il ſe troubloit, & ſe laiſſoit enfiler, que c'étoit avec bénédiction. *Brinon* arriva ſur la fin de la troiſiéme partie, pour me mener coucher. Il fit un grand figne de croix, & n'eut aucun égard à tous ceux que je lui faiſois de ſortir. Il fallut me lever pour lui en aller donner l'ordre en particulier. Il commença par me faire des réprimendes de ce que je m'encanaillois avec un vilain monſtre comme cela. J'eus beau lui dire que c'étoit un *gros Marchand*, qui avoit force argent & qui ne pouvoit rien plus qu'un enfant. « *Lui Marchand!* » écria-t-il. *Ne vous y fiez pas, M. le Chevalier. Je me donne au Diable, ſi ce n'eſt quelque Sorcier.* — *Tais-toi, veux Fou*, lui dis-je, *il n'eſt rien plus Sorcier que toi; c'eſt tout dire; &, pour te le montrer, je lui veux gagner quatre ou cinq cent piſtoles avant de me coucher.* » En diſant cela, je le mis dehors, avec defenſe de rentrer ou de nous interrompre.

« Le jeu fini, *le petit Suiſſe* deboutonna ſon haut-

de-chauſſe, pour tirer un beau quadruple d'un de ſes gouſſets, &, me le préſentant, il me demanda pardon de la « *liberté grande* », & voulut ſe retirer. Ce n'étoit pas mon compte. Je lui dis que nous ne joüions que pour nous amuſer; que je ne voulois point de ſon argent; & que, s'il vouloit, je lui jouerois ſes quatre Piſtoles dans un tour unique. Il en fit quelque difficulté; mais il ſe rendit à la fin, & les regagna. J'en fus piqué. J'en rejouai une autre, la chance tourna; le dez lui devint favorable, les écôles cefſerent; je perdis partie, revanche, & le tout: les moitiés ſuivirent, le tout en fut. J'étois piqué: lui beau joueur, il ne me refuſa rien, & me gagna tout, ſans que j'euſſe pris ſix trous en huit ou dix parties. Je lui demandai encore un tour pour cent piſtoles; mais, comme il vit que je ne mettois pas au jeu, il me dit qu'il étoit tard; qu'il falloit qu'il allât voir ſes chevaux, & ſe retira, me demandant pardon de la « *liberté grande* ». Le ſens froid dont il me refuſa & la politeſſe dont il me fit la révérence me piquérent tellement, que je fus tenté de le tuer. Je fus ſi troublé de la rapidité dont je venois de perdre juſqu'à la derniere piſtole, que je ne fis pas d'abord toutes les réfléxions qu'il y a à faire ſur l'état où j'étois réduit.

« Je n'oſois remonter dans ma chambre, de peur de *Brinon*. Par bonheur, s'étant ennuié de m'attendre, il s'étoit couché. Ce fut quelque conſolation; mais elle ne dura pas. Dès que je fus au lit, tout ce qu'il y avoit de funeſte dans mon avanture ſe préſenta à mon imagination. Je n'eus garde de m'endormir. J'enviſageois toute l'horreur de mon déſaſtre, ſans y trouver de remede, & j'eus beau tourner mon eſprit de toutes façons, il ne me fournit aucun expédient. Je ne craignois rien tant que l'aube du jour: elle arriva pourtant, & le cruel *Brinon* avec elle. Il étoit botté juſqu'à la ceinture, &,

faisant claquer un maudit fouet qu'il tenoit à la main : « *Debout, M. le Chevalier!* s'écria-t-il en ouvrant mes rideaux; *les chevaux sont à la porte, & vous dormez encore! Nous devrions déjà avoir fait deux Postes. Ça, de l'argent, pour payer dans la maison. — Brinon*, lui dis-je d'une voix humiliée, *fermez le rideau. — Comment!* s'écria-t-il, *fermez le rideau! Vous voulez donc faire votre Campagne à Lion? Apparemment, vous y prenez goût. Et le gros Marchand? vous l'avez dévalisé? Non pas, M. le Chevalier! cet argent ne vous profitera pas. Ce malheureux a peut-être une famille, & c'est le pain de ses enfans qu'il a joué, & que vous avez gagné. Cela valoit-il la peine de veiller toute la nuit? Que diroit Madame si elle voyoit ce train? — Monsieur Brinon*, lui dis-je, *fermez, s'il vous plaît, le rideau* ». Mais, au lieu de m'obéir, on eut dit que le diable lui inspiroit dans l'esprit ce qu'il y avoit de plus sensible & de plus piquant dans un malheur comme le mien. « *Et combien*, me disoit-il; *les cinq cens? Que fera ce pauvre homme? Souvenez-vous que je vous l'ai dit, Monsieur le Chevalier : cet argent ne vous profitera pas. Est-ce quatre cens? trois? deux? Quoi! ce ne fervit que cent Louis?* poursuivit-il, voiant que je branlois la tête à chaque somme qu'il avoit nommée. *Il n'y a pas grand mal à cela, & cent pistoles ne le ruineront pas, pourvû que vous les aiez bien gagnées. — Brinon, mon ami*, lui dis-je avec un grand soupir, *fermez le rideau, je suis indigne de voir le jour.* »

« *Brinon* treffaillit à ces triftes paroles; mais il penfa s'évanouir quand je lui contai mon avanture. Il s'arracha les cheveux, fit des exclamations douloureufes, dont le refrain étoit toujours : « *Que dira Madame!* » Et, après s'être épuifé en regrets inutiles : « *Ça donc, M. le Chevalier*, me dit-il, *que prétendez-vous devenir!*

— *Rien*, lui dis-je, *car je ne ſuis bon à rien.* » Enſuite, comme j'étois un peu ſoulagé de lui avoir fait ma confeſſion, il me paſſa quelques projets dans la tête, que je ne pus lui faire approuver. Je voulois qu'il allât en poſte joindre mon équipage, pour vendre quelqu'un de mes habits. Je voulois encore propoſer au Marchand de chevaux de lui en acheter bien cher à crédit, pour les revendre à bon marché. *Brinon* ſe mocqua de toutes ces propoſitions; &, après avoir eu la cruauté de me laiſſer long-tems tourmenter, il me tira d'affaire. Les parens ſont toujours quelque vilenie à leurs pauvres enfans. Ma mere avoit eu deſſein de me donner cinq cent louis; elle en avoit retenu cinquante, tant pour quelques petites réparations à l'Abbaïe, que pour faire prier Dieu pour moi. *Brinon* étoit chargé de cinquante autres, avec ordre de ne m'en point parler que dans quelque preſſante néceſſité. Elle arriva bientot, comme tu vois.

« Voilà, pour abréger, le dénouement de cette premiere intrigue. Le jeu m'a favoriſé juſques ici; car je me ſuis vu quinze cent louis, tous frais faits, depuis mon arrivée. La fortune eſt redevenue mauvaiſe, il la faut corriger. Notre argent eſt au bas; eh bien, il faut y remédier.

— Rien n'eſt plus aiſé, dit *Matta*. Il n'y a qu'à trouver quelque Marchand de chevaux auſſi dupe que celui de Lion. Mais, à propos, le fidele *Brinon* n'auroit-il point encore quelque réſerve pour la derniere extrémité? La voilà, ma foi, venuë, & nous ne ſerions pas mal de nous en ſervir.

—La plaiſanterie ſeroit de ſaiſon, lui dit le Chevalier, ſi tu ſavois où donner de la tête. Il faut de l'eſprit de reſte pour en vouloir fourrer partout, comme tu prétends faire. Que Diable! tu veux toujours badiner, ſans ſon-

ger que la conjoncture eſt des plus ſérieuſes pour nous. Ecoute, je vais demain au quartier général, je dinerai chez le Comte de *Caméran*, & je le prierai de ſouper.... — Et où? dit *Matta*. — Ici, dit le Chevalier. — Tu es fou, mon pauvre ami, dit l'autre. Voici, apparemment, un de ces projets de Lion! Tu ſais que nous n'avons ni argent, ni crédit, &, pour racommoder nos affaires, tu veux donner à ſouper!

— Eſprit bouché, dit le Chevalier, eſt-il poſſible que, depuis le tems que nous ſommes enſemble, il ne te ſoit pas venu le moindre brin d'imagination? Le Comte de *Caméran* joué au Quinze, & moi auſſi; nous avons beſoin d'argent, il n'en ſait que faire : je commanderai un excellent repas, il le payera. Fais-moi parler à ton Maître-d'Hôtel, & ne te mets en peine de rien, hormis de quelques précautions qu'il eſt bon de prendre dans une occaſion comme celle-ci. — Comme quoi? dit *Matta*. — Voici comme quoi, dit le Chevalier; car je vois bien qu'il te faut expliquer juſques aux choſes les plus claires. Tu commandes ici les Compagnies des Gardes, n'eſt-il pas vrai? Dès que la nuit ſera venue, tu feras prendre les armes à quinze ou vingt ſoldats commandés par *La Place*, ton Sergent, & tu les poſteras ventre à terre, entre ci & le quartier général... — Comment, Mor....! s'écria *Matta*, une embuſcade? Je crois, Dieu me pardonne, que tu prétends voler ce pauvre Savoiard. Si c'eſt-là ton deſſein, je te déclare que je n'en ſuis pas. — Pauvre eſprit, dit le Chevalier, voici le fait. Il y a de l'apparence que nous lui gagnerons ſon argent. Les Piedmontois, honnêtes-gens d'ailleurs, ſont ſoupçonneux volontiers & deſſians. Celui-ci commande la cavalerie. Tu ſais que tu ne ſaurois te taire, & tu es homme à lâcher quelque mauvaiſe plaiſanterie pour l'inquiéter. S'il s'alloit mettre

dans la tête qu'on l'a trompé, & qu'il vint à s'en repentir, que fait-on ce qu'il pourroit faire? Car il eſt d'ordinaire accompagné de huit ou dix hommes à cheval. C'eſt pourquoi, quelque reſſentiment que la perte lui cauſe, il eſt bon de ſe mettre en état de n'en avoir point le démenti.

— Embraſſe-moi, cher Chevalier, dit *Matta*, ſe tenant les côtés, embraſſe-moi; car tu es trop merveilleux. J'étois un bon ſot, moi, de croire, quand tu m'as parlé de prendre des précautions, qu'il n'y avoit qu'à faire préparer une table & des cartes, ou peut-être faire proviſion de quelques dez de mauvaiſe-foi. Je ne me ſerois jamais aviſé de faire ſoutenir un homme qui joue un quinze par un détachement d'infanterie; il faut avouer que tu es déja un grand homme de guerre.

Le lendemain venu, tout alla de point en point comme le Chevalier de Grammont l'avoit projetté; l'infortuné *Caméran* donna dans le piége. On ſoupa le plus agréablement du monde. *Matta* but cinq ou ſix grands coups pour étouffer un reſte de délicateſſe qui l'inquiétoit. Le Chevalier de Grammont, brillant à ſon ordinaire, penſa faire mourir de rire un Convié qu'il alloit bientot rendre très ſérieux; & le bon *Caméran* mangeoit comme un homme dont les affections étoient partagées entre la bonne-chere & l'amour du jeu, c'eſt-à-dire qu'il ſe hâtoit de manger, pour ne rien dérober au tems précieux qu'il deſtinoit au Quinze.

Le repas fini, le Sergent *La Place* poſta ſon embuſcade, & le Chevalier de Grammont entreprit ſon homme. Il avoit encore ſur le cœur la perfidie du Suiſſe *Ceriſe* & du Chapeau pointu. Cela fit qu'il s'arma d'inſenſibilité contre de foibles remords & quelques ſcrupules qui s'élevoient dans ſon ame. *Matta*, ne voulant point être ſpectateur de l'hoſpitalité violée, ſe mit

dans un fauteuil pour tâcher de dormir, tandis qu'on couperoit la gorge au pauvre *Caméran*.

Ils ne gagnèrent d'abord que trois ou quatre pistoles, comme pour badiner; mais *Caméran* aiant été trois ou quatre fois de reste, il cava au plus fort, & le Jeu devint plus sérieux. Il fut encore de reste, & il devint orageux: les cartes volerent par la chambre & les exclamations éveillerent *Matta*.

Comme il avoit la tête embrouillée de sommeil & chaude de vin, il se mit à rire des transports du Piedmontois; &, au lieu de le consoler: « Ma Foi, mon pauvre Comte, lui dit-il, si j'étois dans vôtre place, je ne jouerois plus. — Et pourquoi? dit l'autre. — Je ne sai, dit-il; mais le cœur me dit que votre guignon ne changera pas. — Il faut voir, dit *Caméran* en demandant des cartes. — Voyez donc », dit *Matta*, & se rendormit. Mais ce ne fut pas pour long-tems. Toutes les cartes étoient également malheureuses pour le perdant. Il n'y rencontroit que des lardons; &, en dernier, il avoit beau montrer Quinze, cela ne servoit de rien. Nouvelles exclamations. « Ne vous l'avois-je pas dit? s'écria *Matta*, qui s'étoit réveillé en sursaut. Vous avez beau tempeter; tant que vous jouerez, vous perdrez. Croiez-moi, les plus courtes folies sont les meilleures. Quittez, car je me donne au Diable, s'il est possible que vous gagniez. — Et d'où vient?.. dit *Caméran*, qui commençoit à s'impatienter. — Voulez-vous le savoir? dit *Matta*. Ma foi, c'est que nous vous trompons. »

Le Chevalier de Grammont, outré d'une raillerie d'autant plus mal placée, qu'elle avoit quelque air de vérité: « Monsieur *Matta*, lui dit-il, trouvez-vous qu'il soit fort agréable pour un homme qui joue aussi malheureusement que M. le Comte de lui rompre la tête de vos froides plaisanteries? Pour moi, j'en suis si en-

nuie, que je quitterois dans le moment, s'il ne perdoit pas tant qu'il le fait. » Un homme piqué ne craint rien tant qu'une telle menace; & le Seigneur *Caméran*, ſe radouciſſant, lui dit qu'il n'y avoit qu'à laiſſer parler M. *Matta*, ſi cela ne l'offenſoit pas ; que, pour lui, cela ne lui faiſoit aucune peine.

Le Chevalier de Grammont en uſa bien plus honnêtement que le Suiſſe de Lion n'avoit fait à ſon égard; car il joua ſur ſa parole tant qu'il voulut. *Caméran* lui en fut ſi bon gré, qu'il perdit juſques à quinze cents piſtoles & les paia dès le lendemain. Pour *Matta*, il fut grondé de la belle manière de ſon intempérance de langue. Toute la raiſon qu'en eut celui qui le reprimendoit fut qu'il y avoit de la conſcience à laiſſer tromper le pauvre Savoiard, ſans l'en avertir; outre, diſoit-il, qu'il eut été bien aiſe de voir ſon infanterie aux mains avec la Cavalerie de *Caméran*, en cas qu'il eut voulu faire le mauvais.

Cette avanture les ayant remis en fonds, la fortune ſe déclara pour eux pendant le reſte de la campagne, & le Chevalier de Grammont, pour faire voir qu'il ne s'étoit ſaiſi des effets du Comte que par droit de repréſailles & pour ſe dédommager de la perte qu'il avoit faite à Lion, commença dès ce tems-là à faire l'uſage de ſon argent qu'on lui a vu faire depuis dans toutes les occaſions. Il déterroit les malheureux, pour les ſecourir; les Officiers qui perdoient leurs équipages à la guerre ou leur argent au jeu, les ſoldats eſtropiés dans la tranchée, enfin tout éprouvoit ſa libéralité; mais ſa maniere d'obliger ſurpaſſoit encore ſes bienfaits. Tout homme qu'on admire par ces endroits réüſſit par tout. Connu des ſoldats, il en étoit adoré. Les Généraux le trouvoient dans toutes les occaſions où il y avoit quelque choſe à faire, & le cherchoient

dans les autres. Dès qu'il vit la fortune déclarée pour lui, son premier ſoin fut de faire reſtitution en mettant *Caméran* de part avec lui dans toutes les bonnes parties.

Un fond inépuiſable de bonne humeur & de vivacité lui fournifſoit toujours quelque choſe de nouveau dans les diſcours & dans les actions. Je ne ſai par quelle occaſion M. *de Turenne* commanda ſur la fin du ſiege un corps ſéparé. Le Chevalier de Grammont le fut voir dans ſes nouveaux quartiers. Il y trouva quinze ou vingt Officiers. M. *de Turenne* aimoit naturellement la joie. La ſeule préſence du Chevalier l'inſpiroit. Il fut charmé de la viſite; &, par reconnoiſſance, il voulut le faire jouer. Le Chevalier de Grammont lui dit, en le remerciant, qu'il avoit appris de ſon Précepteur que, quand on alloit chez ſes amis, il n'étoit pas prudent d'y laiſſer ſon argent, ni honnête d'emporter le leur. « Effectivement, dit M. *de Turenne*, il ne trouveroit ni gros jeu ni grand argent parmi nous; mais, afin qu'il ne ſoit pas dit que l'on le laiſſe aller ſans avoir joué, jouons chacun un cheval. »

Le Chevalier de Grammont y conſentit. La Fortune, qui l'avoit ſuivi dans un lieu où il n'avoit pas compté qu'il en auroit beſoin, lui fit gagner quinze ou ſeize chevaux en badinant; &, voiant qu'il y avoit quelques viſages conſternez de la perte: « Meſſieurs, leur dit-il, je ſerois fâché de vous voir retourner à pied de chez votre Général: il ſuffit que vous m'envoyiez tous vos chevaux demain, à la réſerve d'un, que je donne pour les cartes. » Le Valet-de-Chambre crut qu'il ſe moquoit. « Je vous parle ſérieuſement, dit le Chevalier; je vous donne un cheval pour les cartes, &, qui plus eſt, prenez celui que vous voudrez, excepté le mien. — Effectivement, dit M. *de Turenne*, j'en ſuis charmé,

pour la nouveauté du fait; car je ne crois pas qu'on ait vu jusqu'à présent donner un cheval pour les cartes. »

Trin se rendit enfin. Le Baron *de Vatteville*, qui l'avoit vaillamment défendu, & long-tems, eut une capitulation digne de sa résistance. Je ne sai si le Chevalier de Grammont eut quelque part à la prise de cette place; mais je sai bien que, sous un Regne plus glorieux & des armes partout victorieuses, sa hardiesse & son adresse en ont fait prendre quelques-unes depuis, à la vue de son Maître. C'est ce qu'on verra dans la suite de ces Mémoires.

CHAPITRE IV

La gloire dans les armes n'eſt tout au plus que la moitié du brillant qui diſtingue les Héros. Il faut que l'amour mette la derniere main au relief de leur caractere, par les travaux, la témérité des entrepriſes & la gloire des ſuccès. Nous en avons des exemples, non-ſeulement dans les Romans, mais dans l'Hiſtoire véritable des plus fameux guerriers & des plus célebres Conquérans.

Le Chevalier de Grammont & *Matta*, qui ne ſongeoient gueres à ces exemples, ne laiſſerent pas de ſonger qu'il étoit bon de s'aller délaſſer des fatigues du ſiege de *Trin* en formant quelque ſiege aux dépens des beautez & des époux de *Turin*. Comme la campagne avoit fini de bonne heure, ils crurent qu'ils auroient le

tems d'y faire quelques exploits avant que la fin des beaux jours les obligeât à repaſſer les Monts.

Ils ſe mirent donc en chemin, tels à-peu-près qu'*Amadis* ou Dom *Galaor* après avoir reçu l'accolade & l'Ordre de Chevalerie, cherchant les avantures & courant après l'Amour, la Guerre & les Enchantemens. Ils valoient bien ces deux freres; car, s'ils ne ſavoient pas autrement « *pourfendre géans, dérompre harnois & porter en croupe belles Damoiſelles, ſans leur parler de rien*, » ils ſavoient jouer, & les autres n'y connoiſſoient rien.

Ils arriverent à *Turin*, furent agréablement reçus & fort diſtingués à la Cour. Cela pouvoit-il manquer? Ils étoient jeunes, bien-faits; ils avoient de l'eſprit, & faiſoient de la dépenſe. Dans quel Païs du monde ne réüſſit-on pas avec de tels avantages? Comme *Turin* étoit alors celui de l'Amour & de la galanterie, deux Etrangers de cet air qui n'aimoient pas à s'ennuier, n'avoient garde d'ennuier les Dames de la Cour.

Quoique les hommes y fuſſent faits à peindre, ils n'avoient pas trop le don de plaire. Ils avoient du reſpect pour leurs femmes, & de la conſidération pour les Etrangers; & leurs femmes, encore mieux faites, avoient pour le moins autant de conſidération pour les Etrangers, & n'en avoient que médiocrement pour eux.

Madame Roiale, digne Fille de Henri IV, rendoit ſa petite Cour la plus agréable du monde. Elle avoit hérité des Vertus de ſon Pere à l'égard des ſentimens qui conviennent au Sexe, &, à l'égard de ce qu'on appelle la foibleſſe des grands cœurs, Son Alteſſe n'avoit pas dégénéré.

Le Comte de *Tanes* étoit ſon prémier Miniſtre. Les affaires d'Etat n'étoient pas difficiles à manier durant ſon Miniſtere. Perſonne ne s'en plaignoit; & cette

Princeſſe paroiſſoit contente de ſa capacité ſur les autres; &, voulant que tout ce qui compoſoit ſa Cour le fut auſſi, l'on y vivoit aſſez ſelon l'uſage & les coutumes de l'ancienne Chevalerie.

Les Dames avoient chacune un Amant d'obligation, ſans les volontaires, dont le nombre n'étoit pas limité. Les Chevaliers déclarez portoient les livrées de leurs Maîtreſſes, leurs armes, & quelquefois leurs noms. Leur fonction étoit de ne les point quitter en public, & de n'en point approcher en particulier; de leur ſervir par tout d'Ecuier, &, dans les Carouſels, de chamarer leurs lances, leurs houſſes & leurs habits, des chiffres & des couleurs de chaque *Dulcinée*.

Matta n'étoit point ennemi de la galanterie; mais il l'auroit ſouhaitée plus ſimple que celle qu'on pratiquoit à *Turin*. Les formes ordinaires ne l'auroient pas choqué, mais il trouvoit de la ſuperſtition dans le culte & les cérémonies que l'Amour ſembloit exiger mal-à-propos. Cependant, comme il avoit ſoumis ſa conduite aux lumieres du Chevalier de Grammont ſur cet article, il fallut ſuivre ſon exemple & ſe conformer aux Coutumes du Pais.

Ils s'enrollérent en même tems au ſervice de deux Beautez, que les prémiers Chevaliers-d'Honneur cédérent auſſitôt par politeſſe. Le Chevalier de Grammont choiſit Mademoiſelle *de St. Germain*, & dit à *Matta* d'offrir ſes ſervices à Madame *de Sénantes*. *Matta* le voulut bien, quoiqu'il eut mieux aimé l'autre. Mais le Chevalier de Grammont lui fit entendre que Madame *de Sénantes* lui convenoit mieux. Comme il s'étoit bien trouvé de la capacité du Chevalier dans les prémiers projets qu'ils avoient formé enſemble, il ſuivit ſes inſtructions en Amour, comme il avoit fait ſes conſeils ſur le Jeu.

Mademoiſelle *de St. Germain*, dans le premier Printems de ſon âge, avoit les yeux petits, mais fort brillans & fort éveillés. Ils etoient noirs comme ſes cheveux. Elle avoit le tein vif & frais, quoiqu'il ne fut pas eclatant par ſa blancheur. Elle avoit la bouche agréable, les dents belles, la gorge comme on la demande, & la plus aimable taille du monde. Elle avoit les bras bien formés, une beauté ſinguliere dans le coude, qui ne lui ſervoit pas de grande choſe; ſes mains étoient paſſablement grandes, & la Belle ſe conſoloit de ce que le tems de les avoir blanches n'étoit pas encore venu. Ses pieds n'étoient pas des plus petits, mais ils étoient bien tournés. Elle laiſſoit aller cela tout comme il plaiſoit au Seigneur, ſans emploier l'art pour faire valoir ce qu'elle tenoit de la Nature; mais, malgré cette nonchalance pour ſes attraits, ſa figure avoit quelque choſe de ſi piquant, que le Chevalier de Grammont s'y laiſſa prendre d'abord. Son eſprit & ſon humeur étoient faits pour aſſortir le reſte. Tout y étoit naturel, & tout en étoit agréable. C'étoit de l'enjouement, de la vivacité, de la complaiſance & de la politeſſe. Tout cela couloit de ſource ; point d'inégalité.

Madame la Marquiſe *de Sénantes* paſſoit pour blonde. Il n'eut tenu qu'à elle de paſſer pour roufle ; mais elle aimoit mieux ſe conformer au gout du ſiecle que reſpecter celui des Anciens. Elle avoit tous les avantages dont les cheveux roux ſont accompagnés, ſans aucun de leurs dégouts. Une attention continuelle corrigeoit ce qu'il pouvoit y avoir de trop à ces agrémens. Qu'importe, apres tout, quand on eſt propre, ſi c'eſt par art ou naturellement ! Il faut être bien malin pour y regarder de ſi près. Elle avoit beaucoup d'eſprit, autant de mémoire, plus de lecture & beaucoup plus de penchant à la tendreſſe.

Elle avoit un mari, que la Sageſſe même eut fait conſcience d'épargner. Il ſe piquoit d'être Stoïcien, & faiſoit gloire d'être ſalope & dégoutant, en honneur de ſa Profeſſion. Il y réüſſiſſoit parfaitement; car il étoit ſort gras & ſuoit en Hiver comme en Eté.

L'erudition & la brutalité ſembloient être ſes talens favoris. L'une & l'autre brilloient dans ſa converſation, tantôt enſemble, tantôt tour à tour, mais toujours mal à-propos. Il n'étoit point jaloux; cependant, il ne laiſſoit pas d'être incommode. Il vouloit bien qu'on eut de l'attention pour ſa femme, pourvu qu'on en eut davantage pour lui.

Dès que nos Avanturiers furent déclarez, le Chevalier de Grammont prit le verd, & farcit *Matta* de bleu. C'étoient les couleurs que donnoient leurs nouvelles Maîtreſſes. Ils entrérent d'abord en fonction. Le Chevalier de Grammont apprit & pratiqua tout le cérémonial de cette galanterie, comme s'il n'eut jamais fait autre choſe. *Matta* d'ordinaire en oublioit une moitié, & ne s'acquittoit pas trop bien de l'autre. Il ne pouvoit ſe ſouvenir que ſa Charge étoit de ſervir à la gloire & non pas à l'utilité de ſa Maîtreſſe.

Madame de Savoie donna dès le lendemain une Fête à la Vénerie. Toutes les Dames en étoient. Le Chevalier de Grammont diſoit tant de choſes agréables & divertiſſantes à ſa Maîtreſſe, qu'elle en rioit à gorge déployée. *Matta*, menant la ſienne à ſon caroſſe, lui ſerra la main; &, au retour de cette Promenade, il la pria d'avoir pitié de ſes ſouffrances. C'étoit aller un peu vîte; &, quoique Madame *de Sénantes* ne fut pas plus inhumaine qu'une autre, elle ne laiſſa pas d'être choquée, qu'on s'y prit ſi cavalièrement. Elle ſe crut obligée d'en témoigner quelque peu de reſſentiment; &, retirant ſa main, qu'on lui ſerroit de plus belle à cette déclaration,

elle monta chez Madame Roiale, ſans regarder ſon nouvel Amant. *Matta*, ſans s'imaginer qu'il l'eut offenſée, la laiſſa faire, & fut chercher quelqu'un dans la Ville qui voulut ſouper avec lui. Rien n'étoit plus facile pour un homme de ſon caractere. Il trouva bientot ce qu'il cherchoit, fut long-tems à table, pour ſe remettre des fatigues de l'amour, & ſe coucha fort content de ſa journée.

Pendant tout cela, le Chevalier de Grammont faiſoit parfaitement ſon devoir auprès de Mademoiſelle *de St. Germain*, &, ſans préjudice à ſes aſſiduités, il trouvoit le moyen de briller en chemin faiſant par mille petits récits qu'il mêloit à la converſation générale.

Madame de Savoie les écoutoit avec plaiſir, & la ſolitaire *Sénantes* y donnoit ſon attention. Il s'en apperçut, & quitta ſa Maitreſſe, pour lui demander ce qu'elle avoit fait de *Matta*. « *Moi!* dit-elle, *je n'en ai rien fait. Mais je ne ſais ce qu'il n'auroit point fait de moi, ſi j'avois eu la bonté d'écouter ſes très humbles propoſitions.* » & là-deſſus elle ſe mit à lui conter de quelle maniere ſon ami l'avoit traitée dès le ſecond jour de leur connoiſſance.

Le Chevalier de Grammont ne put s'empêcher d'en rire. Il lui dit qu'il étoit un peu naïf, mais qu'elle en ſeroit contente dans la ſuite; &, pour la conſoler, il l'aſſura qu'il n'auroit pas autrement parlé, quand Son Alteſſe Roiale eut été dans ſa place, mais qu'il ne laiſſeroit pas de lui en laver la tête.

Il fut le lendemain dans ſa chambre pour cela; mais il étoit parti dès le matin pour une partie de chaſſe où ſes connoiſſances de table l'avoient engagé la veille.

A ſon retour, il prit deux perdrix de ſa chaſſe, & fut chez ſa Maitreſſe. On lui demanda ſi c'étoit Monſieur qu'il venoit voir: il dit que non, & le Suiſſe lui dit que

Madame n'y étoit pas. *Matta* lui laiſſa ſes deux Perdrix, & le pria de lui en faire préſent de ſa part.

La *Sénantes* étoit à ſa toilette, qui ſe coeffait de toute ſa force en faveur de *Matta*, tandis qu'on lui refuſoit la porte. Elle n'en ſavoit rien; mais Monſieur ſon mari le ſavoit à merveille. Il avoit trouvé fort mauvais que la premiere viſite ne fut pas pour lui. C'eſt pourquoi, réſolu qu'elle ne ſeroit pas pour ſa femme, le Suiſſe en avoit reçu les ordres & penſa bien être battu pour le préſent qu'on avoit laiſſé. Les Perdrix furent renvoiées ſur l'heure, & *Matta*, ſans examiner pourquoi, ne fut pas fâché de les revoir. Il partit pour la Cour, ſans changer d'habit. Il n'avoit garde de ſonger qu'il n'y falloit pas paroître ſans les couleurs de ſa Dame. Il l'y trouva parée. Ses yeux lui parurent brillans & ſa perſonne ragoutante. Il commença dès ce jour à ſe ſavoir bon gré de ſa complaiſance pour le Chevalier de Grammont; cependant, il remarqua qu'elle avoit l'air aſſez froid pour lui. Cela lui parut extraordinaire, après avoir tant fait pour elle. S'imaginant qu'elle ignoroit toutes ces obligations, il fut l'en entretenir, & la gronda fort d'avoir renvoié ſes Perdrix avec tant d'indifférence.

Elle ne ſavoit ce qu'il vouloit dire; &, choquée de ce qu'il ne s'humilioit pas, après la reprimende qu'elle comptoit qu'on lui eut faite, elle lui dit qu'il falloit qu'il eut trouvé des perſonnes de bonne compoſition en ſon chemin, puiſqu'il prenoit des manieres auxquelles on n'étoit pas encore accoutumé chez elle. *Matta* lui demanda comme quoi les manieres étoient donc ſi nouvelles. « *Comme quoi!* dit-elle. *Le ſecond jour que vous m'honorez de votre attention, vous me traitez comme ſi j'étois à votre ſervice depuis mille ans. La premiere fois que je vous donne la main, vous me la ſerrez de toute votre force. Après ce début, je monte en ca-*

roſſe, & vous à cheval; mais, loin de vous tenir à la portiere, comme les autres, il ne part pas un lievre, que vous ne pouſſiez après; &, vous étant bien amuſé durant la promenade à prendre du tabac, ſans ſonger à moi, vous ne vous en ſouveniez, au retour, que pour me prier de mon deshonneur, en termes honnêtes, mais fort intelligibles. Aujourd'hui vous me parlez de chaſſe, de Perdrix & d'une viſite que vous avez apparemment révée, comme tout le reſte. »

Le Chevalier de Grammont arriva comme ils en étoient-là. *Matta* fut grondé de ſes empreſſemens. Son ami ſe tuoit de lui dire qu'ils étoient inſolens, plutot que familiers. *Matta* s'excuſoit du mieux qu'il pouvoit, mais toujours fort mal. Sa Maîtreſſe en eut pitié, voulut bien recevoir ſes excuſes ſur la maniere, plutot que ſon repentir ſur le fait, & témoigna qu'il n'y avoit que l'attention qui pût juſtifier ou condamner ces tranſgreſſions; qu'on pardonnoit ce que les mouvemens de tendreſſe faiſoient haſarder; mais qu'on ne pardonnoit point les témérités qui n'étoient fondées que ſur la facilité qu'on ſe promettoit de trouver. *Matta* jura qu'il ne lui avoit ſerré la main que par un excès d'amour, & qu'il ne lui avoit demandé du ſecours que par néceſſité; qu'il ne ſavoit pas la maniere de demander des graces; qu'il ne la trouveroit pas plus digne d'être aimée au bout d'un mois de ſervice, qu'elle le paraiſſoit dans ce moment; & qu'il la prioit de ſe ſouvenir de lui quand l'occaſion s'en preſenteroit. La *Sénantes* ne s'en offenſa pas. Elle vit bien qu'il ne falloit pas s'arrêter aux formalitez de la ſévere bienſéance en écoutant un homme de ſon caractere, & le Chevalier de Grammont, après cette eſpece de racommodement, ſut ſonger à ſes propres affaires auprès de Mademoiſelle *de St. Germain*.

Ce n'étoit pas tout-à-fait ſon bon naturel qui le por-

toit à ſe mêler de celles de *Matta*. Bien au contraire, dès qu'il s'apperçut que les penchans de Madame *de Sénantes* devenoient favorables pour lui-même, comme cette conquête lui parut plus facile que l'autre, il crut qu'il falloit s'en ſaiſir, de peur qu'on ne la laiſſât échaper, & pour ne pas perdre tout ſon tems, en cas qu'il ne pût rien gagner auprès de la petite *St. Germain*.

Cependant, dès le même ſoir, pour conſerver l'air de ſupériorité qu'il avoit uſurpé ſur la conduite de ſon ami, malgré qu'il en eut, il lui fit des reproches d'avoir bien oſé ſe montrer à la Cour en habit de campagne, & ſans les couleurs de ſa Maîtreſſe; de n'avoir pas eu l'eſprit ou la prudence de rendre la première viſite à Monſieur *de Sénantes*, au lieu de s'amuſer à demander Madame, &, pour toute concluſion, lui demanda de quoi Diable il s'aviſoit de lui faire préſent de deux méchantes Perdrix rouges. « Et pourquoi non? lui dit *Matta*. Ne faudroit-il point qu'elles fuſſent bleues auſſi, à cauſe de la cocarde & du nœud d'épée bleu que tu m'avois l'autre jour mis? Et va ſe promener, mon pauvre Chevalier, avec tes niaiſeries. Je me donne au Diable, ſi, dans quinze jours, tu ne deviens plus ſot que tous les benêts de *Turin*. Mais, pour répondre à toutes tes queſtions, je n'ai point été voir le mari de Madame *de Sénantes*, parce que je n'ai que faire à lui; que c'eſt un animal qui me déplaît & me déplaira toujours. Pour toi, te voilà ravi d'être empanaché de verd, d'écrire des Billets à ta Maîtreſſe, d'emplir tes pôches de cédrats, de piſtaches & d'autres rogatons, dont tu farcis la pauvre fille, malgré qu'elle en ait. Tu crois trouver la pie au nid; qu'en lui chantant quelque Chanſon faite du temps de *Coriſande* & d'Henri IV, tu peus lui jurer que tu l'as faite pour elle. Heureux de pouvoir mettre le cérémonial de la galanterie en pratique, tu n'as point d'ambi-

tion pour l'eſſentiel. A la bonne heure; chacun a ſa façon de faire, auſſi-bien que ſon gout. Le tien eſt de baguenauder en amour; &, pourvu que tu faſſes bien rire la *St. Germain*, tu ne lui en demandes pas davantage. Pour moi, qui ſuis perſuadé que les femmes ſont ici ce qu'elles ſont ailleurs, je ne croirai jamais qu'elles s'offenſent qu'on quitte quelquefois la bagatelle, pour en venir au ſérieux. En tout cas, ſi Madame *de Sénantes* n'eſt pas de cette humeur, elle n'a qu'à ſe pourvoir ailleurs; car je lui répons bien que je ne ferai pas long-tems le perſonnage d'Eſtafier auprès de ſa perſonne. »

Cette menace étoit des plus inutiles. Madame *de Sénantes* le trouvoit à ſon gré, penſoit à-peu-près de même & ne demandoit pas mieux que d'en venir aux preuves. Mais *Matta* s'y prit tout de travers. Il étoit prévenu d'une telle averſion pour ſon mari, qu'il ne pouvoit ſe vaincre ſur la moindre avance pour l'apprivoiſer. On lui faiſoit entendre qu'il falloit commencer par endormir le Dragon, avant de poſſéder le Tréſor: cela fut inutile, quoiqu'il ne put voir Madame *de Sénantes* que dans les Aſſemblées publiques. Il en étoit impatient &, lui faiſant un jour ſes plaintes: « Aiez la bonté, Madame, lui dit-il, de me faire ſavoir où vous logez. Il n'y a point de jour que je n'aille trois fois chez vous, pour le moins, ſans vous y avoir encore pu trouver. — J'y couche pourtant d'ordinaire, lui dit-elle en riant; mais je vous avertis que vous ne m'y trouverez jamais, que vous n'y aiez trouvé Monſieur *de Sénantes*: je n'en ſuis pas la Maîtreſſe. Je ne vous le donne pas, pourſuivit-elle, pour un homme dont on voulut rechercher le commerce pour ſon agrément. Au contraire, je conviens que ſon humeur eſt aſſez bizarre, & ſes manieres peu gracieuſes; mais il n'y a rien de ſi

farouche qu'on ne puiſſe familiariſer avec un peu de ſoins & de complaiſance. Il faut que je vous répète des Vers à ce ſujet. Je les ai retenus, parce qu'ils donnent un petit conſeil dont vous uſerez comme il vous plaira.

RONDEAU

Mettez-vous bien dans la mémoire
Et retenez ces Documens,
Vous qui vous piquez de la Gloire
De réuſſir en Faits galans,
Ou qui voulez le faire croire.

En équipage, en airs bruians,
En lieux-communs, en faux ſermens,
En habits, bijoux, dents d'ivoire,
Mettez-vous bien.

Allez, pour plaire aux vieux Parens,
Toujours en main nouvelle Hiſtoire,
Pour les Valets force préſens;
Mais, eut-il l'humeur ſombre & noire,
Avec l'Epoux, malgré ſes dents,
Mettez-vous bien.

« Ma foi, Madame, dit *Matta*, le Rondeau dira ce qu'il lui plaira; mais il n'y a pas moien, l'époux eſt trop ſot. Quelle Diable de cerémonie! pourſuivit-il *Quoi!* dans ce Pais-ci l'on ne ſauroit voir la femme, ſans être amoureux du mari? »

Madame *de Sénantes* trouva cette maniere de répondre tres offenſante; &, comme elle crut en avoir aſſez

fait pour le mettre dans le bon chemin, s'il en eut été digne, elle jugea qu'il ne valoit pas la peine qu'elle s'expliquât davantage, puiſqu'il ne pouvoit ſe contraindre ſur ſi peu de choſe; &, dès ce moment, elle eut fait avec lui.

Le Chevalier de Grammont avoit donné congé à ſa Maîtreſſe à-peu-près dans le même tems; il étoit tout-à-fait refroidi ſur cette pourſuite. Ce n'eſt pas que Mademoiſelle *de St. Germain* ne fut plus digne que jamais de ſa perſévérance. Au contraire, ſes agrémens ſe multiplioient à vue d'œil. Elle ſe couchoit avec mille charmes, & le lendemain paroiſſoit avec quelque choſe de nouveau. La phraſe de « croître & d'embellir » ſembloit n'avoir été faite que pour elle. Le Chevalier de Grammont ne pouvoit diſconvenir de ces véritez; mais il n'y trouvoit pas ſon compte. Un peu moins de mérite, avec un peu moins de ſageſſe, eut été plus ſon fait. Il s'apperçut qu'elle l'écoutoit avec plaiſir, qu'elle rioit tant qu'il vouloit de ſes Contes, & qu'elle recevoit ſes Billets & ſes Préſens, ſans ſcrupule, mais qu'elle en vouloit demeurer là. Son adreſſe l'avoit tournée de toutes les manieres, ſans avoir pu lui tourner la tête. Sa Femme-de-Chambre étoit gagnée: ſes parens, charmés de ſes bons-mots & de ſon aſſiduité, n'étoient jamais plus aiſes que quand ils le voyoient chez eux; bref, il avoit mis les préceptes du Rondeau de la *Sénantes* en uſage, & tout livroit la petite *St. Germain* à ſes embuches, ſi la petite *St. Germain* eut été d'humeur à ſe livrer; mais, elle ne le voulut jamais. Il avoit beau lui dire que la grace qu'il lui demandoit ne lui couteroit rien; que, puiſque ſes tréſors ſe trouvoient rarement compris dans le bien qu'une fille apporte en mariage, elle ne trouveroit perſonne qui, par une tendreſſe éternelle & par une diſcrétion inviolable, en fut plus

digne que lui. Il lui contoit enſuite que jamais mari n'avoit ſu donner la moindre idée de ce que l'amour a d'agréable, & qu'il n'y avoit rien de ſi différent que les empreſſemens d'un amant toujours tendre, toujours paſſionné, mais toujours reſpectueux, & la nonchalante indifférence d'un époux.

Mademoiſelle *de St. Germain*, ne voulant pas prendre la choſe ſérieuſement, pour n'être pas obligée de s'en offenſer, lui dit que, comme c'étoit aſſez la coutume dans ſon pays de ſe marier, elle ſeroit bien aiſe d'en paſſer par là, devant que de prendre connoiſſance de ces diſtinctions & de ces détails merveilleux, qu'elle ne comprenoit pas extrémement & dont elle ne vouloit pas de plus grandes explications; qu'elle l'avoit bien voulu écouter pour cette fois, mais qu'elle le ſupplioit de ne lui plus parler ſur ce ton, puiſque ces ſortes de converſations n'étoient point divertiſſantes pour elle, & qu'elles ſeroient très inutiles pour lui. La Belle, qui rioit plus volontiers qu'une autre, ſavoit prendre un air fort ſérieux dès qu'il en étoit queſtion. Le Chevalier de Grammont vit bien qu'elle lui parloit tout de bon, &, voiant qu'il lui faudroit un tems infini pour lui faire changer de ſentiment, il s'étoit tellement rallenti ſur cette pourſuite, qu'il ne la ſervoit plus que pour cacher les deſſeins qu'il avoit ſur Madame *de Sénantes*.

Il voioit cette Princeſſe fort choquée du peu de complaiſance de *Matta*. Cette apparence de mépris pour elle rehauſſa ce qu'elle avoit eu de plus favorable pour lui. Dans ces intentions, le Chevalier de Grammont lui dit qu'elle avoit raiſon, exagéra la perte que ſon ami faiſoit, la mit mille fois au deſſus des charmes de la petite *St. Germain*, & demanda grace pour lui-même, puiſque ſon ami ne la méritoit pas. Il fut bientôt écouté favorablement ſur cette propoſition; &, dès qu'ils furent

d'accord, ils ſongerent aux meſures qu'il falloit prendre, l'une pour tromper ſon époux, & l'autre ſon ami. Cela n'étoit pas fort difficile : *Matta* n'étoit point défiant, & le gros *Sénantes*, auprès de qui le Chevalier de Grammont avoit déja fait tout ce que l'autre n'avoit pas voulu faire, ne pouvoit ſe paſſer de lui. C'étoit beaucoup plus qu'il ne lui demandoit : car, dès que le Chevalier de Grammont étoit chez Madame, ſon mari s'y trouvoit par politeſſe ; &, pour choſe au monde, il ne les auroit laiſſés enſemble, de peur qu'ils ne s'ennuiaſſent ſans lui.

Matta, qui ne ſavoit cependant pas qu'il fut diſgracié, continuoit à ſervir ſa Maitreſſe à ſa maniere. Elle étoit convenue avec le Chevalier de Grammont que les choſes iroient en apparence ſelon le prémier établiſſement ; &, de cette maniere, la Cour croyoit toujours que Madame *de Sénantes* ne ſongeoit qu'à *Matta*, tandis que ſon ami ne ſongeoit qu'à Mademoiſelle de *St. Germain*.

On faiſoit de tems en tems de petites Loteries de bijoux. Le Chevalier de Grammont y mettoit toujours, en retiroit par hazard quelque choſe, &, ſous prétexte des Lots qu'il gagnoit, il achetoit mille choſes qu'il donnoit imprudemment à la *Sénantes*, & la *Sénantes* les recevoit encore plus imprudemment. La petite *St. Germain* n'en tâtoit plus que bien rarement. Il y a des tracaſſiers partout. On fit des remarques ſur ce procédé. Ceux qui les firent les communiquerent à Mademoiſelle *de St. Germain*. Elle fit ſemblant d'en rire ; mais elle ne laiſſa pas d'en être piquée. Rien n'eſt ſi commun au beau ſexe que de ne vouloir pas qu'une autre profite de ce qu'on refuſe. Elle n'en ſut pas bon gré à Madame *de Sénantes*. D'un autre côté, on fut demander à *Matta* s'il n'étoit pas aſſez grand pour faire lui-même ſes préſens à Madame *de Sénantes*, ſans les envoier par le

Chevalier de Grammont. Cela le réveilla ; car il ne s'en feroit jamais apperçu. Il n'en eut pourtant que des soupçons affez légers, &, voulant s'en éclaircir : « Il faut avouer, dit-il au Chevalier de Grammont, que l'amour fe fait ici d'une façon toute nouvelle. On y ſert ſans payer, on s'adreſſe au mari quand on eſt amoureux de la femme, & l'on fait des préſens à la Maîtreſſe d'un autre pour ſe mettre bien avec la ſienne. Madame *de Sénantes* t'eſt fort obligée de... — C'eſt toi-même, repondit le Chevalier de Grammont, puiſque c'eſt ſur ton compte. J'étois honteux de voir que tu ne t'étois jamais aviſé de lui faire le moindre petit préſent. Sais-tu bien que les gens ſont faits ſi extraordinairement à cette Cour, qu'on croit que c'eſt plutot par vilenie que par inadvertance que tu n'as pas eu le courage de donner la moindre bagatelle à ta Maîtreſſe! Fi! que cela eſt ridicule, qu'il faille qu'on ſonge toujours pour toi! »

Matta ſe laiſſa gronder, ſans qu'il en fut autre choſe, perſuadé qu'il l'avoit un peu mérité, outre qu'il n'étoit ni aſſez charmé ni aſſez épris pour y faire plus de réflexion. Cependant, comme il convenoit aux affaires du Chevalier de Grammont qu'il fît connoiſſance avec Monſieur *de Sénantes*, il en fut tellement perſécuté qu'il le fit à la fin. Son ami fut l'introducteur de cette premiere viſite. Sa Maîtreſſe lui fut bon gré de cet effort de complaiſance, reſolue pourtant qu'il n'en profiteroit pas; & l'époux, aiant l'eſprit en repos ſur une civilité qu'il attendoit depuis long-tems, voulut dès le même jour leur donner à ſouper dans une petite maiſon qu'il avoit en campagne, au bord de la riviere, à deux pas de la Ville.

Le Chevalier de Grammont répondit pour tous deux, accepta l'offre, &, comme c'étoit la ſeule que *Matta* n'eut pas refuſée *de Sénantes*, il y conſentit. Le mari

vint chez eux pour les prendre à l'heure marquée; mais il n'y trouva que *Matta*. Le Chevalier de Grammont s'étoit mis à joüer tout exprès pour les laiſſer partir ſans lui. *Matta* vouloit l'attendre, tant il avoit peur de ſe trouver ſeul avec Monſieur *de Sénantes*; mais, le Chevalier de Grammont les aiant envoié prier d'aller toujours devant, & qu'il ſeroit à eux dès que ſon Jeu ſeroit ſini, le pauvre *Matta* fut obligé de s'embarquer avec l'homme du monde qui lui revenoit le moins. Ce n'étoit pas l'intention du Chevalier de Grammont de le tirer ſi tot de cet embaras. & le perſide ne les fut pas plutot en campagne qu'il fut chez Madame *de Sénantes*, ſous prétexte d'y trouver ſon mari pour aller enſemble où ils devoient ſouper.

La trahiſon étoit en beau train; &, comme il paroiſſoit à Madame *de Sénantes* que l'indifférence de *Matta* ne méritoit pas autre choſe de ſa part, elle n'avoit pas de ſcrupule d'en être. Elle attendoit donc le Chevalier de Grammont avec des intentions d'autant plus favorables, qu'il y avoit long-tems qu'elle l'attendoit, & qu'elle avoit quelque curioſité pour une viſite de ſa part dont ſon mari ne fut pas. Il eſt donc à croire que cette prémiere occaſion ne ſe fut pas perdue, ſi Mademoiſelle *de St. Germain*, qu'elle n'attendoit pas, ne fut arrivée preſque en même-tems que celui qu'elle attendoit.

Elle étoit plus jolie & plus enjouée ce jour-là qu'elle ne l'avoit été de ſa vie; cependant, on ne laiſſa pas de la trouver fort laide & fort ennuiante. Elle s'apperçut bientot qu'elle importunoit; &, ne voulant pas que ce fut pour rien qu'on lui voulut du mal, après avoir paſſé plus d'une groſſe demie heure à ſe divertir de leur inquiétude & à faire mille petites ſingeries, qu'elle voioit ne pouvoir être plus mal placées, elle ôta ſes coeffes,

ſon écharpe & tout l'attirail dont on ſe défait quand on prétend s'établir familiérement quelque part pour le reſte du jour. Le Chevalier de Grammont la maudiſſoit intérieurement, tandis qu'elle ne ceſſoit de lui faire la guerre ſur la méchante humeur dont il étoit en ſi bonne compagnie. Madame *de Senantes*, qui ne ſe poſſédoit pas mieux que lui, dit aſſez ſéchement qu'elle étoit obligée d'aller chez Madame Roiale. Mademoiſelle *de St. Germain* lui dit qu'elle auroit l'honneur de l'accompagner, ſi cela ne lui faiſoit point de peine. On ne lui répondit pas grand choſe, & le Chevalier de Grammont, voiant qu'il étoit inutile de pouſſer ſa viſite plus loin, ſortit de belle humeur.

Dès qu'il fut dehors, il fit partir un de ſes Griſons pour prier Monſieur *de Senantes* de vouloir bien ſe mettre à table avec ſa compagnie ſans l'attendre, parce que le Jeu ne finiroit peut-être pas ſi tot, mais qu'il ſeroit à lui devant la fin du repas. Après avoir dépeché ce courier, il mit une ſentinelle à la porte de Madame *de Senantes*, dans l'eſpérance que l'éternelle *St. Germain* en ſortiroit avant elle; mais ce fut inutilement, & ſon eſpion lui vint dire, au bout d'une heure d'impatience & d'agitations, qu'elles étoient ſorties enſemble. Il vit bien qu'il n'y auroit pas moien de ſe voir ce jour-là, tout allant de travers pour ſes deſſeins. Il fallut donc ſe paſſer de Madame, pour aller trouver Monſieur.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient à la ville, *Matta* ne ſe divertiſſoit pas beaucoup à la campagne. Comme il étoit prévenu contre le Seigneur *de Senantes*, tout ce que le Seigneur *de Senantes* lui diſoit ne faiſoit que lui déplaire. Il maudiſſoit de bon cœur le Chevalier de Grammont du tete-à-tete qu'il lui procuroit. Il fut ſur le point de s'en retourner quand il vit qu'il falloit ſe mettre à table ſans un troiſieme.

Cependant, comme ſon hôte étoit aſſez délicat ſur la bonne chere, qu'il avoit le meilleur vin & le meilleur cuiſinier de tout le Piedmont, la vue du prémier ſervice le radoucit; &, mangeant fort & ferme, ſans faire attention à *Sénantes*, il ſe flatta que le ſouper finiroit ſans avoir rien à démêler avec lui; mais il ſe trompa.

Dans le tems que le Chevalier de Grammont vouloit le mettre bien avec Monſieur *de Sénantes*, il en avoit fait un portrait fort avantageux pour lui donner envie de le connoître, &, dans l'étalage de mille autres qualitez, connoiſſant l'entêtement qu'il avoit pour le nom d'érudition, il l'avoit aſſuré que c'étoit un des ſavans hommes de l'Europe.

Sénantes avoit donc attendu quelque trait de lecture, dès le commencement du ſouper, de la part de *Matta*, pour mettre la ſienne en jeu: mais il étoit bien loin de compte. Perſonne n'avoit moins lu, perſonne auſſi ne s'en ſoucioit moins, & perſonne n'avoit ſi peu parlé pendant un repas que lui. Comme il ne vouloit point entrer en converſation, ſa bouche ne s'étoit ouverte que pour manger ou pour demander à boire.

L'autre, s'offenſant d'un ſilence qui lui paroiſſoit affecté, las de l'avoir inutilement agacé ſur d'autres ſujets, crut qu'il en auroit quelque raiſon en le mettant ſur l'amour & la galanterie, & l'attaqua de cette maniere, pour entamer le ſujet:

« Comme vous êtes le galant de ma femme... — Moi! lui dit *Matta*, qui vouloit faire le diſcret, ceux qui vous l'ont dit en ont menti. — Morbleu! Monſieur, dit *Sénantes*, vous le prenez-là d'un ton qui ne vous convient gueres. Car je veux bien vous apprendre, malgré vos airs de mépris, que Madame *de Senantes* en eſt peut-être auſſi digne qu'aucune de vos Dames de France, & que nous en avons vu qui vous valoient

bien, qui ſe font fait un honneur de la ſervir. — A la bonne-heure, dit *Matta*. Je l'en crois très digne; &, puiſque vous le voulez ainſi, je ſuis ſon ſerviteur & ſon galant pour vous obliger.

— Vous croiez peut-être, pourſuivit l'autre, qu'il en va dans ce païs-ci comme dans le vôtre, & que les Belles n'ont des amans que pour accorder des faveurs? Défabuſez-vous de cela, s'il vous plait, & ſachez que, quand même il en ſeroit quelque choſe dans cette Cour, je n'en aurois aucune inquiétude. — Rien n'eſt plus honnête, diſoit *Matta*; mais pourquoi n'en avoir aucune inquiétude? Oh, ma foi, je n'en ſais rien. — Voici pourquoi, reprit il. Je connois la tendreſſe de Madame *de Sénantes* pour moi: je connois ſa ſageſſe envers tout le monde; &, plus que tout cela, je connois mon propre merite.

— Vous avez là de belles connoiſſances, Monſieur le Marquis, dit *Matta*: je les ſalue toutes trois. A vôtre tante, » *Sénantes* en fit raiſon; mais, voiant que la converſation tomboit d'abord qu'on ne buvoit plus, après deux ou trois ſantés de part & d'autres, il voulut faire une ſeconde tentative, & provoquer *Matta* par ſon fort, c'eſt-à-dire du côté de l'érudition.

Il le pria donc de lui dire en quel tems il croyoit que les Allobroges fuſſent venus s'établir dans le Piedmont. *Matta*, qui le donnoit au Diable avec ſes Allobroges, lui dit qu'il falloit que ce fut du tems des guerres civiles. — J'en doute, dit l'autre. — Tant qu'il vous plaira, dit *Matta*. — Sous quel Conſulat? pourſuivit *Sénantes*. — Sous celui de la Ligue, quand les Guiſes firent venir les Lanſquenets en France, dit *Matta*. Mais que Diable cela fait il?

Monſieur *de Sénantes* étoit paſſablement promt & volontiers brutal; ainſi, Dieu ſait de quelle maniere la

converſation ſe ſeroit tournée, ſi le Chevalier de Grammont ne fut ſurvenu pour y mettre ordre. Il eut aſſez de peine à comprendre ce que c'étoit que leur débat; mais l'un oublia les queſtions qui l'avoient choqué, l'autre les réponſes, pour reprocher au Chevalier de Grammont cette fureur éternelle pour le jeu qui faiſoit qu'on ne pouvoit jamais compter ſur lui. Le Chevalier de Grammont, qui ſe ſentoit encore plus coupable qu'ils ne diſoient, prit le tout en patience, & ſe donna plus de torts qu'ils ne voulurent. Cela les apaiſa. Le repas finit plus tranquillement qu'il n'avoit commencé. L'ordre fut rétabli dans la converſation; mais il n'y put mettre la joie, comme il avoit coutume. Il étoit de très mauvaiſe humeur; &, comme il les preſſoit à tout moment de ſortir de table, *Monſieur de Sénantes* jugea qu'il avoit beaucoup perdu. *Matta* dit, au contraire, qu'il avoit beaucoup gagné, mais que la retraite avoit peut-être été malheureuſe, faute de précautions, & lui demanda s'il n'avoit pas eu beſoin du Sergent *La Place* avec ſon embuſcade.

Ce trait d'Hiſtoire paſſoit l'érudition de *Sénantes*; &, de peur que *Matta* ne s'aviſât de l'expliquer, le Chevalier de Grammont changea de diſcours, & voulut ſortir de table; mais *Matta* ne le voulut pas. Cela le racommoda dans l'eſprit *de Sénantes*. Il prit cette complaiſance pour ſon compte; cependant, ce n'étoit pas lui, mais ſon vin que *Matta* trouvoit à ſon gré.

Madame Roiale, qui connoiſſoit le caractere de *Sénantes*, fut charmée du récit que le Chevalier de Grammont lui fit de cette fête & de cette converſation. Elle appela *Matta* pour en ſavoir la vérité de lui-même. Il avoüa que, devant qu'il fut queſtion des Allobroges, Monſieur *de Sénantes* l'avoit voulu quereller, parce qu'il n'étoit pas amoureux de ſa femme.

Cette premiere connoiſſance faite de cette maniere, il ſembloit que toute la bonne volonté que *Sénantes* avoit d'abord eue pour le Chevalier de Grammont ſe fût tournée vers *Matta*. Il étoit tous les jours à ſa porte, & *Matta* tous les jours chez ſa femme. Cela ne convenoit point au Chevalier de Grammont. Il ſe repentit des réprimendes qu'il s'étoit aviſé de faire à *Matta*, le voiant d'une aſſiduité qui rompoit toutes ſes meſures. Madame *de Sénantes* en étoit encore plus embarraſſée. Quelque eſprit qu'on ait, on n'eſt point plaiſant pour ceux qu'on importune; elle eut été bien aiſe de n'avoir pas fait de certaines démarches inutilement.

Matta commençoit à trouver des charmes dans ſa perſonne. Il en eut trouvé dans ſon eſprit, ſi elle l'avoit voulu; mais il n'y a pas moien d'être de bonne humeur avec ceux qui traverſent nos deſſeins. Tandis que ſon goût augmentoit pour elle, le Chevalier de Grammont n'étoit occupé que des moiens qui pouvoient mettre ſon avanture à fin. Voici le ſtratagême dont il ſe ſervit enfin, pour avoir la ſcene libre, en éloignant l'amant & le mari tout à la fois.

Il fit entendre à *Matta* qu'il falloit donner à ſouper chez eux à Monſieur *de Sénantes*, & ſe chargea de pourvoir à tout. *Matta* lui demanda ſi c'étoit pour jouer au Quinze, & l'aſſura qu'il auroit beau faire, qu'il mettroit ordre pour cette fois qu'il ne s'engageât pas au jeu, pour le laiſſer tête-à-tête avec le plus fot Gentilhomme de l'Europe. Le Chevalier de Grammont n'avoit garde d'y ſonger, perſuadé qu'il ſeroit impoſſible de profiter de cette occaſion, de quelque maniere qu'il s'y prît, & qu'on le relanceroit dans tous les coins de la ville, plutôt que de le laiſſer en repos. Toute ſon attention fut donc de rendre le repas agréable, de le faire durer & d'y faire ſurvenir quelques conteſtations entre

Sénantes & *Matta*. Pour cet effet, il ſe mit d'abord de la plus belle humeur du monde; les autres s'y mirent à force de vin.

Le Chevalier de Grammont témoigna qu'il étoit bien honteux de n'avoir pu donner un petit concert de muſique à M. *de Sénantes*, comme il l'avoit réſolu le matin; mais que les Muſiciens s'étoient engagés. Le Marquis *de Sénantes* ſe fit fort de les avoir à ſa maiſon de campagne le lendemain au ſoir, & pria la compagnie d'y ſouper. *Matta* leur demanda que Diable ils vouloient faire de muſique, & ſoutint que cela n'étoit bon dans ces occaſions que pour des femmes qui avoient quelque choſe à dire à leurs amans, pendant que les violons étourdiſſoient les autres, ou pour des ſots qui ne ſavoient que dire quand ces violons ne jouoient pas. On ſe mocqua de ſes raiſonnemens: la partie fut liée pour le lendemain, & les violons paſſerent à la pluralité des voix. *Sénantes*, pour en conſoler *Matta*, comme pour faire honneur au repas, porta force ſantez. Il aima mieux lui faire raiſon de cette maniere que ſur la diſpute, & le Chevalier de Grammont, voiant qu'il ne falloit pas grand choſe pour leur échauffer la tête, ne demandoit pas mieux que de les voir aux mains par quelque nouvelle diſſertation. Il avoit inutilement jette de tems en tems quelques propos dans la converſation, pour parvenir à ſes fins. S'étant heureuſement aviſé de lui demander le nom de famille de Madame ſon épouſe, *Sénantes*, fort en généalogie, comme ſont tous les ſots qui ont de la mémoire, ſe mit à celle de Madame *de Sénantes*, par un embrouillement de filiations qui ne finiſſoit point. Le Chevalier de Grammont fit ſemblant de l'ecouter avec une grande attention, &, voiant que *Matta* commençoit à perdre patience, il le pria d'écouter bien ce que Monſieur diſoit, & qu'il n'y

avoit rien de plus beau. « Cela eſt bien galant, dit *Matta*; mais, pour moi, j'avouë que, ſi j'étois marié, j'aimerois mieux m'informer du véritable pere de mes enfans, que de ſavoir qui ſont les grands peres de ma femme » *Sénantes*, ſe mocquant de ſa groſſiereté, ne ceſſa point qu'il n'eut conduit les ancêtres de ſon épouſe, de branche en branche, juſques à *Yolande de Sénantes*. Cela fait, il offrit de faire voir, en moins d'une demie heure, que les Grammonts venoient d'Eſpagne « Eh, que nous importe d'où les Grammonts viennent! lui dit *Matta*. Savez-vous bien, Monſeigneur le Marquis, qu'il vaut mieux ne rien ſavoir, que de ſavoir trop de choſes? »

L'autre lui ſoutint le contraire avec chaleur, & préparoit un argument en forme pour prouver qu'un ignorant eſt un ſot. Mais le Chevalier de Grammont, qui connoiſſoit *Matta*, ne douta point qu'il n'envoiât promener le Logicien, s'il en venoit à la concluſion du Syllogiſme. C'eſt pourquoi, ſe mettant entre deux, comme leurs voix commençoient à s'élever, il leur dit que c'étoit ſe moquer que de s'échauffer ainſi pour rien, & traita la choſe ſérieuſement, afin qu'elle fut plus marquée. Le ſouper finit donc tranquillement, par le ſoin qu'il eut de ſupprimer les diſputes, & d'admettre force vin en leur place.

Le lendemain, *Matta* fut à la chaſſe, le Chevalier de Grammont chez le Seigneur, & *Sénantes* à ſa maiſon de campagne. Tandis qu'il y préparoit toutes choſes, ſans oublier les violons, & que *Matta* chaſſoit dans la plaine, pour gagner de l'appétit, le Chevalier de Grammont penſoit à l'exécution de ſon projet.

Dès que la maniere en fut réglée dans ſa tête, on fut avertir ſous-main l'Officier des Gardes qui ſervoit auprès de ſon Alteſſe, que Monſieur *de Sénantes* avoit eu

quelques paroles avec Monſieur *de Matta* la nuit précedente en ſoupant; que l'un étoit ſorti dès le matin, & qu'on ne trouvoit point l'autre dans la ville.

Madame Roiale, allarmée de cet avis, envoia vitement chercher le Chevalier de Grammont. Il parut ſurpris quand Son Alteſſe en parla. Il avoua bien qu'ils avoient eu quelques paroles, mais qu'il n'avoit pas cru que l'un ou l'autre s'en fut ſouvenu le jour d'après. Il dit que, ſi le mal n'étoit déjà fait, le plus court ſeroit de s'en aſſurer juſqu'au lendemain; & que, ſi l'on pouvoit les trouver, il ſe faiſoit fort de les racommoder, ſans qu'il en fut autre choſe. Cela n'étoit pas difficile. On apprit chez M. *de Sénantes* qu'il étoit à ſa maiſon de campagne. On y fut; on le trouva: l'Officier lui donna des gardes, ſans lui dire autre choſe, & le laiſſa fort étonné.

Dès que *Matta* fut revenu de ſa chaſſe, Madame Roiale envoia ce même Officier le prier de lui donner ſa parole qu'il ne ſortiroit pas juſqu'au lendemain. Ce compliment le ſurprit. On ne lui en rendit aucune raiſon. Un bon repas l'attendoit; il mouroit de faim, & rien ne lui paroiſſoit ſi déraiſonnable que de l'obliger à la réſidence dans cette conjoncture; mais il avoit donné ſa parole, &, ne ſachant ce que tout cela vouloit dire, toute ſa reſſource fut d'envoyer chercher ſon ami. Mais ſon ami ne le vint trouver qu'au retour de la campagne. Il y avoit trouvé *Sénantes* au milieu de ſes violons, fort indigné de ſe voir priſonnier dans ſa maiſon, ſur le compte de *Matta*, qu'il attendoit pour faire bonne-chere. Il s'en plaignit aigrement au Chevalier de Grammont, & lui dit qu'il ne croioit pas l'avoir offenſé, mais que, s'il aimoit tant le bruit, il le prioit de l'aſſurer que, pour peu que le cœur lui en dit, il auroit contentement à la prémiere occaſion. Le Cheva-

lier de Grammont l'assura que *Matta* n'y avoit jamais songé; qu'il savoit, au contraire, qu'il l'estimoit infiniment, qu'il falloit que ce fut la tendresse extrême de Madame *la femme*, qui, s'étant allarmée sur le rapport des laquais qui les avoient servis à table, seroit allée elle-même chez Madame Royale, pour prévenir quelque accident funeste; qu'il le croioit d'autant plus, qu'il avoit souvent dit à Madame *de Senantes*, en parlant de *Matta*, que c'étoit la plus rude épée de France: comme, en effet, ce pauvre garçon ne se battoit jamais sans avoir le malheur de tuer son homme.

Monsieur *de Senantes*, un peu radouci, dit qu'il étoit fort bon serviteur, qu'il gronderoit bien sa femme de son impertinente tendresse, & qu'il mouroit d'envie de le revoir avec le cher *Matta*.

Le Chevalier de Grammont l'assura qu'il y alloit travailler, & recommanda bien à ses Gardes de ne point le laisser échapper, qu'ils n'eussent des ordres de la Cour, parce qu'il paroissoit qu'il mouroit d'envie de le battre, & qu'ils en répondroient. Il n'en fallut pas davantage pour le faire garder à vue, quoiqu'il n'en fut pas besoin.

Son homme étant en toute assurance de cette maniere, il fallut pourvoir à sa seureté à l'égard de l'autre. Il regagna la ville, &, dès que *Matta* le vit: « Que Diable est-ce, lui dit-il, que cette belle farce qu'on me fait jouer? Pour moi, je ne connois plus rien aux sottes manieres de ce pais-ci. D'où vient qu'on me met prisonnier sur ma parole? — D'où vient? dit le Chevalier de Grammont. C'est que tu es encore plus extraordinaire toi-même que tout cela. Tu ne saurois t'empêcher d'entrer en dispute avec un bourru dont tu ne devrois faire que rire. Quelque valet officieux aura sans doute été redire le beau démêlé d'hier au-soir. On t'a vu sortir

de la Ville dès le matin ; *Sénantes* quelques tems après : en faut-il davantage pour que Son Alteſſe Roiale ſe ſoit crue obligée de prendre ces précautions ? *Sénantes* eſt aux arrêts ; on ne te demande que ta parole ; ainſi, bien loin de prendre la choſe comme tu fais, j'envoierois très humblement remercier S. A. de la bonté qu'elle a de te faire arrêter, puiſque ce n'eſt qu'à ta conſideration qu'elle s'intéreſſe dans la choſe. Je m'en vais faire un tour au Palais, où je tâcherai d'éclaircir ce myſtere. Cependant, comme il n'y a gueres d'apparence que cela ſe puiſſe racommoder de cette nuit, tu feras bien de commander à ſouper ; car je ſuis à toi dans un moment. »

Matta le chargea de ne pas manquer à témoigner ſa très humble reconnoiſſance à Madame Roiale de ſes bontez, quoiqu'il ne craignit pas plus *Sénantes* qu'il ne l'aimoit : c'étoit tout dire.

Le Chevalier de Grammont revint au bout d'une demie heure, avec deux ou trois des connoiſſances que *Matta* s'étoit faites à la chaſſe. Ces Meſſieurs avoient voulu venir ſur le bruit de la querelle, & chacun offrit ſes ſervices ſéparément à *Matta* contre l'unique & paiſible *Sénantes*. *Matta*, les aiant remerciés, les retint à ſouper, & ſe mit en robe de chambre.

Si tot que les choſes furent dans le train que les ſouhaitoit le Chevalier de Grammont, & que, vers la fin du repas, il vit trotter les ſantez à la ronde, il ſe tint aſſuré de ſon homme juſqu'au lendemain. Ce fut alors que, le tirant à l'écart, avec la permiſſion des conviés, il lui fit une fauſſe confidence pour déguiſer une trahiſon véritable, & lui dit, après avoir exigé pluſieurs ſermens de n'en jamais parler, qu'il avoit enfin obtenu de la petite *St. Germain* qu'elle le verroit cette nuit. C'eſt pourquoi qu'il alloit quitter la compagnie, ſous prétexte d'aller jouer à la Cour ; qu'il le prioit de leur

bien faire entendre qu'il ne les quittoit que pour cela, parce que les Piedmontois étoient volontiers soupçonneux. *Matta* lui promit de s'en acquiter discretement lui dit qu'il feroit ses excuses, sans qu'il fut besoin de prendre congé de la compagnie, &, l'aiant embrassé pour le féliciter sur l'heureux état de ses affaires, il le congédia le plutot & le plus secrétement qu'il put, tant il eut peur qu'il ne manquât cette occasion.

Il se remit à table, charmé de la confidence qu'on venoit de lui faire & de la part qu'il avoit au succès de cette avanture. Il fit fort le plaisant pour donner le change à ses hôtes, fit mille invectives contre la fureur du jeu qui possédoit tellement ceux qui s'y livroient, qu'ils quittoient tout pour y passer les nuits. Il se mocquoit tout haut de la folie du Chevalier de Grammont sur cet article, & tout bas de la crédulité des Piedmontois, qu'il trompoit si finement.

Le repas ne finit que bien avant dans la nuit, & *Matta* le coucha très content de ce qu'il avoit fait pour son ami. Cet ami, cependant, jouissoit du fruit de la perfidie, s'il en faut croire les apparences. La tendre *Sémantes* l'avoit reçu chez elle dans l'état où se met une personne qui veut rehausser le prix de la reconnoissance. Ses charmes n'étoient point négligés, &, s'il y a des occasions où l'on déteste le traitre, tandis que l'un profite de la trahison, celle-là n'en étoit pas. &, quelque discret que fut le Chevalier de Grammont sur ses bonnes fortunes, il ne tint pas à lui qu'on ne crut le contraire. Quoi qu'il en soit, persuadé qu'en amour on gagne toujours de bonne guerre ce qu'on peut obtenir par adresse, on ne voit pas qu'il ait jamais témoigné le moindre repentir de cette supercherie. Mais il est tems que nous le tirions de la Cour de Savoie, pour le voir briller dans celle de France

CHAPITRE V

Le Chevalier de Grammont, de retour en France, y soutint merveilleusement la réputation qu'il avoit acquise ailleurs : alerte au jeu, actif & vigilant en amour, quelquefois heureux, & toujours craint dans les tendres commerces; à la guerre, égal dans les évenemens de l'une & de l'autre fortune; d'un agrément inépuisable dans la bonne; plein d'expédiens & de conseils dans la mauvaise.

Attaché d'inclination à Monsieur le Prince, témoin &, si on ose le dire, compagnon de la gloire qu'il avoit acquise aux fameuses journées de Lens, de Norlingues & de Fribourg, les récits qu'il en a si souvent faits n'ont rien diminué de leur éclat.

Tant qu'il n'eut que quelques ſcrupules de devoirs & plusieurs avantages à ſacrifier, il quitta tout pour ſuivre un homme que de preſſans motifs & des reſſentimens qui ſembloient en quelque ſorte excuſables ne laiſſoient pas d'écarter du bon chemin. Il l'a ſuivi dans la premiere diſgrace de ſa fortune, d'une conſtance dont on voit peu d'exemples. Mais il n'a pu tenir contre les ſujets de plaintes qu'il lui a donnés dans la ſuite & que ne méritoit pas cet attachement invincible pour lui. C'eſt pourquoi, ſans craindre aucun reproche ſur une conduite qui ſe juſtifioit aſſez d'elle-même, comme il étoit un peu ſorti de ſon devoir, pour entrer dans les interêts de Monſieur le Prince, il crut pouvoir en ſortir, pour rentrer dans ſon devoir.

Sa paix fut bientôt faite à la Cour. De plus coupables y rentroient en grace dès qu'ils le vouloient. La Reine, encore effraiée du péril où les troubles avoient mis l'Etat au commencement de ſa Régence, ne cherchoit qu'à ramener les eſprits par la douceur. La politique du Miniſtre n'étoit ni ſanguinaire ni vindicative. Ses maximes favorites étoient d'aſſoupir, plutôt que d'employer les derniers remedes; de ſe contenter de ne rien perdre dans la guerre, ſans ſe mettre en frais pour gagner quelque choſe ſur les Ennemis; de ſouffrir qu'on dit beaucoup de mal de lui, pourvu qu'il amaſſât beaucoup de bien, & de pouſſer la minorité tout auſſi loin qu'il lui ſeroit poſſible.

Cette avidité d'amaſſer ne ſe bornoit pas à mille moiens que lui en fournilſoit l'autorité dont il étoit revêtu: ſon induſtrie n'avoit pour objet que le gain. Il aimoit naturellement le jeu, mais il ne jouoit que pour s'enrichir, & trompoit tant qu'il pouvoit pour gagner.

Le Chevalier de Grammont, à qui il trouvoit beau-

coup d'eſprit, & auquel il voioit beaucoup d'argent, fut bientot de ſon gout & de ſon jeu. Il s'apperçut des ſubtilitez & de la mauvaiſe-foi du Cardinal, & crut qu'il lui étoit permis de mettre en uſage les talens que la nature lui avoit donnés, non-ſeulement pour s'en défendre, mais pour l'attaquer dans les occaſions. Ce ſeroit ici le lieu de parler de ces avantures; mais qui peut les conter avec aſſez d'agrément & de ſecreté, pour remplir l'attente de ceux qui en auroient déjà entendu parler? C'eſt en vain qu'on écriroit mot pour mot ces Narrations divertiſſantes: il ſemble que leur ſel s'évapore ſur le papier; &, de quelque maniere qu'elles y ſoient placées, la vivacité ne s'y trouve plus.

Il ſuffira donc de dire que, dans les occaſions où l'adreſſe fut réciproquement emploiée, le Chevalier emporta l'avantage, & que, s'il fit mal ſa cour au Miniſtre, il eut la conſolation de voir que ceux qui s'étoient laiſſé gagner, ne retirerent pas dans la ſuite de grandes utilitez de leur complaiſance. Cependant, ils reſtérent toujours dans une ſoumiſſion rampante, tandis que, dans mille rencontres, le Chevalier de Grammont ne ſe contraignoit gueres ſur ſon chapitre. En voici une.

L'Armée d'Eſpagne, commandée par Monſieur le Prince & par l'Archiduc, aſſiégeoit *Arras*. La Cour s'étoit avancée juſqu'à *Perronne*. Les troupes ennemies auroient donné, par la priſe de cette Place, de la réputation à leur armée. Elles en avoient beſoin; car celles de France étoient depuis quelque tems en poſſeſſion d'avoir partout de l'avantage ſur elles.

Monſieur le Prince ſoutenoit un parti chancelant autant que leurs lenteurs & leurs irréſolutions ordinaires le permettoient; mais, comme aux événemens

de la guerre, il faut agir indépendamment dans de certaines occasions qui ne se retrouvent plus lorsqu'on les laisse échapper, toute la capacité leur étoit souvent inutile. L'infanterie Espagnole ne s'étoit jamais relevée depuis la bataille de Rocroi ; & celui qui l'avoit ruinée par cette victoire, en combattant contre eux, étoit le seul qui, commandant alors pour eux, put réparer le mal qu'il leur avoit fait. Mais la jalousie des Chefs & la méfiance du Conseil lui lioient les mains.

Cependant, *Arras* ne laissoit pas d'être vivement attaqué. Le Cardinal voioit assez la honte qu'il y avoit à laisser prendre cette Place à sa barbe, & presque à la vue du Roi. D'un autre côté, c'étoit beaucoup hazarder que d'en tenter le secours. Monsieur le Prince n'étoit pas homme à négliger la moindre précaution pour la sureté de ses Lignes. Quand on en attaque sans les forcer, on ne se retire pas comme on veut. Plus les efforts sont vifs, plus le désordre est grand dans la retraite ; & Monsieur le Prince étoit l'homme du monde qui savoit le mieux profiter de ses avantages. L'Armée que commandoit Monsieur *de Turenne*, plus foible de beaucoup que celle des Ennemis, étoit pourtant la seule ressource qu'on eut de ce côté-là. Cette armée battue, la prise d'*Arras* n'étoit pas la seule disgrace qu'on eut à craindre.

Le génie du Cardinal, heureux pour les conjectures ou des négociations peu sinceres tiroient d'un mauvais pas, s'effraioit à la vue d'un péril pressant & d'un événement décisif. Il crut que, faisant le siége de quelqu'autre Place, sa prise dédommageroit de celle d'*Arras* ; mais Monsieur *de Turenne*, qui pensoit tout autrement que le Cardinal, prit la résolution de marcher aux ennemis, & ne lui en donna l'avis qu'après s'être mis en marche. Le Courier arriva au fort de ses inquiétudes,

& redoubla ſes allarmes; mais il n'y avoit plus moien de s'en dédire.

Le Maréchal, dont la haute réputation lui avoit acquis la confiance des troupes, n'avoit pas manqué de prendre ſon parti devant qu'un ordre précis de la Cour put l'interdire. L'occaſion étoit de celles où les difficultez rehauſſent la gloire du ſuccès. Quoique la capacité du Général raſſurât un peu la Cour, on étoit à la veille d'un événement qui devoit terminer, de maniere ou d'autre, les allarmes & les eſpérances; &, tandis que le reſte des Courtiſans raiſonnoit diverſement ſur ce qui devoit arriver, le Chevalier de Grammont ſe mit en tête de s'en éclaircir par lui-même. Sa réſolution ſurprit aſſez la Cour. Ceux qui avoient autant vu d'occaſions que lui ſembloient diſpenſez de ces ſortes d'empreſſemens; mais ſes amis lui en parlerent en vain.

Le Roi lui en ſçut bon gré. La Reine n'en parut pas moins contente. Il l'aſſura qu'il lui rapporteroit de bonnes nouvelles. Elle lui promit de l'embraſſer, s'il tenoit parole. Le Cardinal lui en promit autant. Il ne fit pas grand cas de cette promeſſe; mais il la crut ſincere, parce qu'elle ne devoit rien coûter.

Il partit à l'entrée de la nuit avec *Caſeau*, que Monſieur *de Turenne* avoit dépêché vers leurs Majeſtez. Le Duc *d'Yorck* & le Marquis *d'Humieres* commandoient ſous ſes ordres. Le dernier étoit de jour; & à peine paroiſſoit-il, quand le Chevalier arriva. Le Duc *d'Yorck* ne le reconnut pas d'abord; mais le Marquis *d'Humieres*, courant à lui les bras ouverts: « Je me doutois bien, dit-il, que, ſi quelqu'un nous venoit voir de la Cour dans une occaſion comme celle-ci, ce ſeroit le Chevalier de Grammont. Eh bien, pourſuivit-il, que fait-on à *Perronne?* — On y a grand peur, dit

le Chevalier. — Et que croit-on de nous? — On croit, poursuivit-il, que si vous battez Monsieur le Prince vous n'aurez fait que votre devoir : si vous êtes battus, on croira que vous êtes des fous & des ignorans d'avoir tout risqué, sans égard aux conséquences. — Voilà, dit le Marquis *d'Humieres*, une nouvelle bien consolante que tu nous apportes. Veux-tu que nous te menions au quartier de Monsieur *de Turenne*, pour lui en faire part? ou si tu aimes mieux te reposer dans le mien? car tu as couru toute la nuit, & peut-être n'as-tu pas eu plus de repos la précédente. — Où prens-tu que le Chevalier de Grammont ait jamais eu besoin de dormir? lui repondit-il. Fais-moi seulement donner un Cheval, afin que j'aie l'honneur d'accompagner Monsieur le Duc *d'Yorck*; car, apparemment, il n'est en campagne de si bon matin que pour visiter quelques postes. »

La Garde avancée n'étoit qu'à la portée du canon de celle des Ennemis. Dès qu'ils y furent : « J'aurois envie, dit le Chevalier de Grammont, de pousser jusques à la Vedette qu'ils ont avancée sur cette hauteur. J'ai des amis & des connoissances dans leur Armée, dont je voudrois bien demander des nouvelles : Monsieur le Duc *d'Yorck* voudra bien me le permettre. » A ces mots, il s'avança. La Vedette, le voiant venir droit sur soi poste, se mit sur ses gardes. Le Chevalier s'arrêta dès qu'il en fut à portée. La Vedette repondit au signe qu'il lui fit, & en fit un autre à l'Officier, qui, s'étant déjà mis en marche sur les premiers mouvemens qu'il avoit vu faire au Chevalier, fut bientôt à lui. Voiant le Chevalier de Grammont seul, il ne fit point de difficulté de le laisser approcher. Il pria cet Officier de faire en sorte qu'il put avoir des nouvelles de quelques parens qu'il avoit dans leur Armée, &, en

même-tems lui demanda ſi le Duc d'*Arſcot* étoit au ſiege. « Monſieur, lui dit-il, le voilà qui vient de mettre pied à terre ſous ces arbres que vous voiez ſur la gauche de notre grande Garde. Il n'y a qu'un moment qu'il étoit ici avec le Prince d'*Aremberg*, ſon frere, le Baron de *Limbec* & *Louvigny*. — Pourrois-je les voir ſur parole? lui dit le Chevalier. — Monſieur, dit-il, s'il m'étoit permis de quitter mon poſte, j'aurois l'honneur de vous y accompagner; mais je vais leur envoier dire que Monſieur le Chevalier de Grammont ſouhaite de leur parler. » Et, après avoir détaché un Cavalier de ſa garde vers eux, il revint. « Monſieur, lui dit le Chevalier de Grammont, puis-je vous demander comment je ſuis connu de vous? — Eſt-il poſſible, lui dit l'autre, que Monſieur le Chevalier de Grammont ne reconnoiſſe pas *la Motte*, qui a eu l'honneur de ſervir ſi long-tems dans ſon Régiment? — Quoi! c'eſt toi, mon pauvre *la Motte?* Vraiement, j'ai eu tort de ne te pas reconnoitre, quoique tu ſois dans un équipage bien different de celui que je te vis la prémiere fois à Bruxelles, lorſque tu montrois à danſer les Triolets à Madame la Ducheſſe *de Guiſe*, & j'ai peur que tes affaires ne ſoient pas en auſſi bon état qu'elles étoient la campagne d'après que je t'eus donné cette Compagnie dont tu parles. » Ils en étoient là, quand le Duc d'*Arſcot*, ſuivi de ceux dont on vient de parler, arriva au galop. Le Chevalier de Grammont fut embraſſé de toute la Troupe avant que de pouvoir leur parler. Bien tot arriverent une infinité d'autres connoiſſances, avec autant de curieux des deux partis, qui, le voiant ſur la hauteur, s'y aſſembloient avec tant d'empreſſement, que les deux Armées, ſans deſſein, ſans trêve & ſans ſupercherie, s'allaient mêler en converſation, ſi, par hazard, Monſieur *de Turenne* ne s'en fut apperçu de loin. Ce ſpectacle

le ſurprit. Il y accourut, & le Marquis d'*Humières* lui conta l'arrivée du Chevalier de Grammont, qui avoit voulu parler à la Vedette avant que d'aller au Quartier general. Il ajouta qu'il ne comprenoit pas comment diable il avoit fait pour raſſembler les deux Armées autour de lui, depuis un moment qu'il les avoit quittés. « Effectivement, dit Monſieur *de Turenne*, voilà un homme bien extraordinaire. Mais il eſt juſte qu'il nous vienne un peu voir, apres avoir rendu ſa premiere viſite aux Ennemis, » &, à ces mots, il fit partir un Aide-de-Camp pour rappeller les Officiers de ſon Armée & pour dire au Chevalier de Grammont l'impatience qu'il avoit de le voir.

Cet ordre arriva dans le tems qu'il en vint un ſemblable aux Officiers des Ennemis. Monſieur le Prince, averti de cette paiſible entrevue, n'en avoit point été ſurpris, d'abord qu'on lui eut dit que c'étoit le Chevalier de Grammont. Il avoit ſeulement ordonné à *Luſſan* de rappeller les Officiers & de prier le Chevalier qu'il pût lui parler le lendemain ſous ces mêmes arbres. Il le promit, en cas que Monſieur *de Turenne* le trouvât bon, comme il n'en doutoit point.

On le reçut auſſi agreablement dans l'Armée du Roi qu'on avoit fait dans celle des Ennemis. Monſieur *de Turenne* eſtimoit ſa franchiſe, autant qu'il étoit charmé de ſon eſprit. Il lui ſçut bon gre d'être le ſeul des Courtiſans qui le fut venu voir dans un conjoncture comme celle-là. Les queſtions qu'il lui fit ſur la Cour étoient moins pour en apprendre des nouvelles, que pour ſe divertir de la maniere dont il lui conteroit les inquietudes & les differentes allarmes. Le Chevalier de Grammont fut conſeillé de battre les Ennemis, s'il ne vouloit être chargé de l'evenement d'une entrepriſe qu'il voioit que le Cardinal ne lui avoit pas ordonnée.

Monſieur *de Turenne* lui promit de faire de ſon mieux pour ſuivre cet avis, & lui promit, de plus, qu'en cas qu'il réüſſit, il lui feroit tenir parole par la Reine. Il ajouta qu'il n'étoit pas fâché que Monſieur le Prince eut ſouhaité de lui parler. Ses meſures étoient priſes pour l'attaque des Lignes. Il en entretint le Chevalier de Grammont en particulier, & ne lui cacha que le jour de l'exécution. Cela fut inutile. Il avoit trop vu pour ne pas juger, par ſes lumieres & les obſervations qu'il fit, que, dans le poſte qu'il avoit pris, la choſe ne ſe pouvoit plus différer.

Il partit le lendemain pour ſon rendez-vous, accompagné d'un Trompette; &, à l'endroit que Monſieur *de Luſſan* lui avoit marqué la veille, il trouva Monſieur le Prince. Dès qu'il eut mis pied à terre : « Eſt-il poſſible, lui dit-il en l'embraſſant, que ce ſoit le Chevalier de Grammont & que je le voie dans le parti contraire? — C'eſt vous-même, que j'y vois, répondit le Chevalier de Grammont, & je m'en rapporte à vous, Monſeigneur, ſi c'eſt la faute du Chevalier de Grammont ou la votre que nous ne ſoions plus dans le même parti. — Il faut l'avouër, dit Monſieur le Prince, s'il y en a qui m'ont abbandonné comme des ingrats & des miſérables, tu m'as quitté comme j'ai quitté moi-même, en honnête-homme qui croit avoir raiſon. Mais oublions tous ſujets de reſſentiment, & dis-moi ce que tu viens faire ici, toi, que je croiois à *Perronne* avec la Cour? — Le voulez-vous ſavoir? dit-il. Je viens, ma foi, vous ſauver la vie. Je vous connois : vous ne ſauriez vous empêcher d'être au milieu des Ennemis dans un jour d'occaſion. Il ne vous faudroit qu'avoir votre cheval tué ſous vous, & être pris les armes à la main, pour être traité par ce Cardinal-ci comme votre oncle *de Montmorency* le fut par l'autre. Je viens donc vous tenir un cheval tout

prêt, en cas de ſemblable malheur, afin qu'on ne vous coupe pas la tête. — Ce ne ſeroit pas la prémiere fois, dit Monſieur le Prince en riant, que tu m'aurois rendu de ces ſervices, quoique le danger alors fut moins grand qu'il pourroit l'être à préſent, ſi j'étois pris. »

De cette converſation ils tomberent ſur des diſcours moins ſerieux, Monſieur le Prince le queſtionna ſur la Cour, ſur les Dames, ſur le Jeu, ſur l'Amour, &, revenant inſenſiblement à la conjoncture dont il étoit queſtion, le Chevalier de Grammont aiant demandé des nouvelles des Officiers de ſa connoiſſance qui étoient reſtés auprès de lui, Monſieur le Prince lui dit qu'il ne tiendroit qu'à lui d'aller juſques aux Lignes, où il pourroit voir, non-ſeulement ceux dont il demandoit des nouvelles, mais la diſpoſition des quartiers & tous les retranchemens. Le Chevalier de Grammont y conſentit, & Monſieur le Prince, après lui avoir tout montré, l'aiant remené juſqu'à leur rendez-vous : « Hé bien, Chevalier, lui dit-il, quand crois-tu que nous te revoions ? — Ma foi, lui dit-il, vous venez d'en uſer ſi galamment, que je ne veux point vous le cacher. Tenez-vous prêt une heure avant le jour ; car vous pouvez compter que nous vous attaquerons demain au matin. Je ne vous en avertirois peut-être pas ſi on m'en avoit fait confidence ; mais, quoi qu'il en ſoit, fiez-vous en à ma parole — Non, tu ne te démens point, » dit Monſieur le Prince en l'aiant encore embraſſé. Le Chevalier de Grammont regagna le Camp de Monſieur *de Turenne* à l'entrée de la nuit. Tout s'y diſpoſoit à l'attaque des Lignes, & ce n'étoit plus un ſecret parmi les Troupes.

« Eh bien, Monſieur le Chevalier, on a été bien aiſe de vous voir, lui dit Monſieur *de Turenne*, & Monſieur le Prince vous aura bien fait des queſtions & des ami-

tiés? — Il en a uſé le plus civilement du monde, lui dit le Chevalier de Grammont; &, pour me faire voir qu'il ne me prenoit pas pour un eſpion, il m'a mené juſqu'aux Retranchemens & aux Lignes, où il m'a fait voir de quoi vous bien recevoir. — Et qu'en croit-il? — Il eſt perſuadé que vous l'attaquerez cette nuit ou demain à la petite pointe du jour; car, vous autres grands Capitaines, pourſuivit le Chevalier, vous connoiſſez la manœuvre les uns des autres que c'eſt une merveille. »

Monſieur *de Turenne* reçut volontiers cette loüange d'un homme qui n'en donnoit pas indifféremment à tout le monde. Il lui communiqua la diſpoſition des attaques, en lui témoignant qu'il étoit bien aiſe qu'un homme qui avoit vu tant d'occaſions, fut témoin de celle-là, & qu'il comptoit pour beaucoup de l'avoir auprès de lui. Mais, comme il crut qu'il n'avoit pas trop du reſte de cette nuit pour ſe repoſer, après avoir paſſé l'autre ſans dormir, il le laiſſa au Marquis d'*Humières*, qui lui donnoit à ſouper & qui le logeoit.

La journée ſuivante fut celle des Lignes d'*Arras*, où Monſieur *de Turenne*, victorieux, vit ajouter un nouvel éclat à ſa gloire, & dans laquelle le Prince *de Condé*, quoique vaincu, ne perdit rien de celle qu'il avoit acquiſe ailleurs.

Il y a tant de relations de cette fameuſe journée, qu'il ſeroit ſuperflu d'en parler ici. Le Chevalier de Grammont, à qui, comme volontaire, il étoit permis de ſe trouver partout, en a rendu meilleur compte que pas un autre. Le Chevalier de Grammont ſe trouva bien d'une activité qui ne l'abbandonnoit ni en paix ni en guerre, & d'une préſence d'eſprit qui lui fit porter des ordres comme venant du Général, ſi à propos que Monſieur *de Turenne*, délicat d'ailleurs ſur ces ma-

tares, l'en remercia, quand l'affaire fut finie, en présence de tous les Officiers, & le chargea d'en porter la premiere nouvelle à la Cour.

Il ne faut d'ordinaire, pour ces expéditions, que trouver les Postes bien fournies, etre en haleine ou s'être pourvu de relais ; mais il eut bien d'autres obstacles à surmonter. En premier lieu, des Partis d'Ennemis, repandus de tous côtés, s'opposoient à son passage ; ensuite, des courtisans avides & officieux qui, dans ces occasions, se postent sur les avenues, pour escamoter la nouvelle d'un pauvre Courrier. Cependant, son adresse le sauva des uns, & trompa les autres.

Il avoit pris, pour l'escorter jusqu'à moitié chemin de *Bapaume*, huit ou dix Maitres commandez par un Officier de sa connoissance, persuade que le plus grand danger seroit entre le Camp & la premiere Poste. Il n'eut pas fait une lieue, qu'il en fut convaincu. L'Officier le suivoit de près; &, se retournant vers lui : « Si vous n'êtes pas bien monté, dit-il, je vous conseille de regagner le Camp; car, moi, je vais bientot passer à toute bride. — Monsieur, lui dit l'Officier, j'espere vous tenir compagnie, quelque train que vous alliez, jusqu'à ce que vous soiez en lieu de surete. — J'en doute, lui dit-il; car voilà des Messieurs qui se disposent à vous venir voir. — Eh! ne volez-vous pas, lui repondit cet Officier, que ce sont de nos gens qui font reparre leurs chevaux ? — Non; mais je vois fort bien que ce sont des Cravattes de l'Armée Ennemie. » Et, là-dessus, lui aiant fait remarquer qu'ils montoient à cheval, il ordonna aux Cavaliers qui l'escortoient de se disposer pour faire diversion, & donna des deux vers *Bapaume*.

Il montoit un Anglois fort vite; mais, s'étant enfourné dans un chemin creux dont le terrain étoit mol &

bourbeux, il eut à ſes trouſſes Meſſieurs les Cravattes, qui, jugeant que c'étoit quelque Officier de conſidération, n'avoient eu garde de prendre le change, & s'étoient attachés à le pourſuivre, ſans ſe mettre en peine des autres. Le mieux monté du parti commençoit à l'approcher; car les chevaux Anglois, qui vont vite comme le vent en terrain uni, ſe démêlent aſſez mal des mauvais chemins. Le Cravatte avoit le mouſqueton haut, & lui crioit de loin bon quartier. Le Chevalier de Grammont, qui voioit qu'on gagnoit ſur lui, & que, quelques efforts que fit ſon cheval dans un terrain peſant, il ſeroit joint à la fin, quitta tout à coup le chemin de *Bapaume*, pour ſe jetter dans une chauſſée à droite, qui s'en éloignoit. Dès qu'il y fut, s'arrêtant, comme pour écouter la propoſition du Cravatte, il laiſſa prendre un peu d'haleine à ſon cheval, tandis que l'autre, qui croioit qu'il ne l'attendoit que pour ſe rendre, faiſoit tous ſes efforts, pour s'en mettre en poſſeſſion, & crevoit ſon cheval pour arriver avant le reſte de ſes compagnons, qui ſuivoient la file.

Un moment de réfléxion fit enviſager au Chevalier de Grammont la déſagréable avanture que ce ſeroit, au ſortir d'une victoire ſi glorieuſe & des périls d'un combat ſi bien diſputé, d'être pris par des coquins qui ne s'y étoient point trouvés, &, au lieu d'être reçu en triomphe, d'être embraſſé d'une grande Reine pour la nouvelle importante dont il étoit charge, de ſe voir trainé en chemiſe par les vaincus.

Pendant cette courte méditation, le Cravatte éternel s'étoit approché juſques à la portée de ſa carabine, qu'il préſentoit toujours, en lui offrant bon quartier. Mais le Chevalier de Grammont, à qui cette offre & la maniere dont on la faiſoit, déplaiſoient également, fit un petit ſigne de la main, pour qu'on ceſſât de le cou-

cher en joüe; &, ſentant ſon cheval en haleine, il baiſſa la main, partit comme un éclair, & laiſſa ſon Cravatte ſi étonné, qu'il ne s'aviſa pas ſeulement de lui tirer ſon coup.

Dès qu'il eut gagné *Bapaume*, il prit des chevaux frais. Celui qui commandoit dans la Place avoit toutes ſortes d'égards pour lui. Il l'aſſura que perſonne n'avoit encore paſſé; qu'il lui ſeroit fidele, & qu'il arrêteroit tous ceux qui viendroient après lui, excepté les Courriers de Monſieur *de Turenne*.

Il ne lui reſtoit plus qu'à ſe garantir de ceux qui devoient ſe mettre à l'affut aux environs de *Peronne*, pour courir d'auſſi loin qu'ils le verroient, & porter ſa nouvelle à la Cour ſans la ſavoir. Il ſavoit que le Maréchal *Du-Pleſſis*, celui *de Villeroy* & *Gaboury* s'en étoient vantés à Monſieur le Cardinal avant ſon départ. Ce fut donc pour éluder cette embuſcade qu'il prit deux Cavaliers bien montez à *Bapaume*; &, dès qu'il fut à une lieuë de la Ville, après leur avoir donné à chacun deux louis d'or, pour être fideles, il leur ordonna de prendre les devans, de faire fort les effraiez, de dire à ceux qui les queſtionneroient que tout étoit perdu; que le Chevalier de Grammont étoit reſté à *Bapaume*, n'étant pas preſſé de porter une mauvaiſe nouvelle; & que, pour eux, ils avoient été pourſuivis par des Cravattes répandus par tout depuis la défaite.

Tout réüſſit comme il l'avoit projetté. Les Cavaliers furent interceptez par *Gaboury*, dont l'empreſſement avoit devancé les deux Maréchaux; mais, quelques queſtions qu'on leur fit, ils jouërent ſi bien leur rolle, que la conſternation avoit déjà gagné *Perronne* & que des bruits incertains de la défaite ſe diſoient à l'oreille parmi les Courtiſans, lorſque Monſieur le Chevalier de Grammont arriva.

Rien ne rehauſſe tant le prix d'une bonne nouvelle que la fauſſe allarme d'une mauvaiſe. Cependant, quoique la ſienne fut accompagnée de ce relief, il n'y eut que leurs Majeſtez qui la reçurent avec les tranſports de joie qu'elle méritoit.

La Reine lui tint parole de la meilleure grace du monde. Elle l'embraſſa devant tous les Courtiſans. Le Roi n'y parut pas moins ſenſible; mais le Cardinal, ſoit pour diminuer le mérite d'une nouvelle qui demandoit une récompenſe de quelque prix, ſoit par le retour de cette inſolence que lui donnoit la proſpérité, fit ſemblant de ne le pas écouter d'abord; &, aiant appris enſuite que les Lignes avoient été forcées; que l'Armée d'Eſpagne étoit battuë & qu'*Arras* étoit ſecouru: « Et Monſieur le Prince, dit-il, eſt-il pris? — Non, dit le Chevalier de Grammont. — Il eſt donc mort? ajouta le Cardinal. — Encore moins, répondit le Chevalier de Grammont. — Belle nouvelle! » dit le Cardinal d'un air de mepris. Et, à ces mots, il paſſa dans le cabinet de la Reine, avec leurs Majeſtez. Il le fit heureuſement pour le Chevalier de Grammont, qui n'auroit pas manqué de lui faire quelque réponſe emportée, dans l'indignation que lui donnoient ces deux belles queſtions, & la concluſion qu'il en avoit tirée.

La Cour étoit remplie des eſpions de ſon Eminence. Une foule de Courtiſans & de curieux l'aiant environné, ſelon la coutume, il fut bien aiſe de dire devant les Eſclaves du Cardinal une partie de ce qu'il avoit ſur le cœur, & qu'il lui auroit peut-être dit à lui-même, en reprenant ſon air ironique. « Ma foi, Meſſieurs, dit-il, rien n'eſt tel que d'avoir du zéle & de l'empreſſement pour les Rois & les grands Princes dans les ſervices qu'on leur rend. Vous avez vu l'air gracieux que Sa Majeſté m'a fait; vous êtes témoins comme la Reine

m'a tenu parole ; mais pour Monſieur le Cardinal, il a reçu ma nouvelle comme s'il n'y gagnoit pas plus qu'il n'a fait à la mort de *Pietre Maſarin*. »

Il y avoit là de quoi faire évanoüir des gens qui ſe feroient intéreſſés ſincérement pour lui, & la fortune la mieux établie eut été ruinée par une plaiſanterie beaucoup moins ſenſible dans d'autres temps ; car il la faiſoit en préſence de témoins qui n'attendoient que l'occaſion de la pouvoir rendre dans toute ſa malignité, pour ſe faire un mérite de leur vigilance auprès d'un Miniſtre puiſſant & abſolu. Le Chevalier de Grammont en étoit trop perſuadé ; cependant, quelque inconvénient qu'il en prévît, il ne laiſſa pas de s'en applaudir.

Les rapporteurs s'acquittérent dignement de leur devoir. Cependant, l'affaire tourna tout autrement qu'ils ne l'avoient eſpéré. Le lendemain, comme le Chevalier de Grammont étoit au dîner de leurs Majeſtez, le Cardinal y vint, &, s'approchant de lui, comme tout le monde s'en éloignoit par reſpect : « Chevalier, lui dit-il, la nouvelle que vous avez apportée eſt bonne. Leurs Majeſtez en ſont contentes, &, pour vous montrer que je crois y gagner beaucoup plus qu'à la mort de *Pietre Maſarin*, ſi vous voulez venir dîner chez moi, nous jouerons ; car la Reine nous veut donner de quoi, & cela par deſſus le premier marché. »

Voilà de quelle maniere le Chevalier de Grammont avoit ſçu éboucher un ſi puiſſant Miniſtre ; & voilà tout le reſſentiment qu'en témoigna le moins vindicatif de tous les Miniſtres. Il y avoit véritablement quelque choſe de grand, à un homme de ſon âge, de ne reſpecter l'autorité des Miniſtres qu'autant qu'ils étoient reſpectables par leur mérite. Il s'en applaudiſſoit avec toute la Cour, & ſe laiſſoit agréablement flatter d'avoir ſeul ſçû conſerver quelque eſpece de liberté dans une

ſervitude générale. Mais ce fut peut-être l'impunité de cette inſulte au Cardinal qui lui attira depuis quelques inconvéniens ſur des téméritez moins heureuſement hazardées.

Cependant, la Cour revint. Le Cardinal, qui ſentoit bien qu'il n'y avoit plus moien de tenir ſon Maître en tutelle, accablé de ſoins & de maladies, comblé de tréſors dont il ne ſavoit que faire, & raiſonnablement chargé de la haine publique, tourna toutes ſes penſées à terminer le plus utilement qu'il pourroit pour la France un Miniſtere qui l'avoit ſi cruellement agitée. Ainſi, tandis qu'il mettoit ſur pied les commencemens ſinceres d'une paix ardemment déſirée, les plaiſirs & l'abondance commençoient à régner dans la Cour.

Les fortunes du Chevalier de Grammont y furent long-tems diverſes dans l'amour & dans le jeu : eſtimé des Courtiſans, recherché des beautez qu'il ne ſervoit pas, redoutable à celles qu'il ſervoit, mieux traité de la fortune que de l'amour, mais ſe dédommageant de l'un par l'autre; toujours gai, toujours vif, & dans les commerces eſſentiels toujours honnête-homme.

C'eſt dommage qu'il faille interrompre ici la ſuite de ſon Hiſtoire par un intervalle de quelques années, comme on a déjà fait dans le commencement de ces Mémoires. Il n'y a point de vuide qu'on ne doive regretter dans une vie dont les moindres particularitez ont eu quelque choſe de divertiſſant ou de ſingulier. Mais, ſoit qu'il ne les ait pas cru dignes d'occuper une place parmi les autres événemens, ou qu'il n'en ait conſervé qu'une idée confuſe, il faut paſſer à des endroits de ces fragmens plus éclaircis pour en venir au ſujet de ſon voyage en Angleterre.

La Paix des Pyrenées, le Mariage du Roi, le retour de Monſieur le Prince & la mort du Cardinal donnoient

une autre face à l'Etat. Toute la France avoit les yeux fur fon Roi. Rien ne l'égaloit ni par les graces de fa Perſonne, ni pour la grandeur de ſon air ; mais on ne lui connoiſſoit pas encore ce génie ſupérieur qui, rempliſſant ſes Sujets d'admiration, l'a, dans la ſuite, rendu ſi redoutable à toute l'Europe. L'amour & l'ambition, reſſorts inviſibles des intrigues & des mouvemens de toutes les Cours, étoient attentifs aux prémieres démarches qu'il feroit. Les plaiſirs ſe promettoient un empire ſouverain ſur un Prince tenu dans l'éloignement des connoiſſances néceſſaires pour gouverner, & l'ambition ne ſe flattoit de régner dans la Cour que ſur l'eſprit de ceux qui pouvoient ſe diſputer le miniſtere ; mais on fut ſurpris de voir tout à coup briller des lumieres qu'une prudence en quelque façon néceſſaire avoit ſi long-tems diſſimulée.

Une application ennemie des délices qui s'offrent à cet âge & qu'une puiſſance illimitée refuſe rarement, l'attacha tout entier aux ſoins du Gouvernement. Tout le monde admira ce changement merveilleux ; mais tout le monde n'y trouva pas ſon compte. Les Grands devinrent petits devant un Maître abſolu. Les Courtiſans n'approchoient qu'avec vénération du ſeul objet de leurs reſpects & du ſeul arbitre de leur fortune. Ceux qui naguéres étoient de petits tirans dans leurs Provinces ou dans les Places frontieres, n'en étoient plus que les Gouverneurs. Les graces, ſelon le bon plaiſir du Maître, s'accordoient tantôt au mérite, tantôt aux ſervices. Il n'étoit plus queſtion d'importuner ou de menacer la Cour pour en obtenir.

Le Chevalier de Grammont regardoit comme un prodige l'attention de ſon Maître pour les ſoins de ſon Etat. Il ne pouvoit comprendre qu'on voulut l'aſſujettir à cet âge aux regles qu'il s'étoit preſcrites,

qu'on ôtât tant d'heures aux plaiſirs pour les donner aux devoirs ennuieux & aux fonctions fatiguantes du Gouvernement; mais il loüoit le Seigneur de ce qu'on n'avoit déſormais plus d'hommages à rendre ni plus de cour à faire qu'à celui auquel ils étoient légitimement dus. Impatient des cultes ſerviles qu'on rend à la fortune d'un Miniſtre, il n'avoit pas fléchi devant l'autorité des Cardinaux qui s'étoient ſuccédez. Jamais il n'avoit encenſé le pouvoir arbitraire du premier, ni donné ſes ſuffrages aux artifices de l'autre; mais auſſi jamais il n'avoit tiré du Cardinal de *Richelieu* qu'une Abbaie, qu'on ne pouvoit refuſer à ſa qualité, & jamais il n'avoit eu de *Maʒarin* que ce qu'il lui avoit gagné au jeu.

L'expérience de pluſieurs années à la ſuite d'un grand Capitaine lui avoit donné de la capacité pour la guerre; mais, dans une paix univerſelle, il n'en étoit plus queſtion. Il jugea qu'au milieu d'une Cour floriſſante en beautez & abondante en argent, il ne devoit s'occuper que du ſoin de plaire à ſon Maître, de faire valoir les avantages que la nature lui avoit donnez pour le jeu, & de mettre en uſage de nouveaux ſtratagêmes en amour.

Il réüſſit aſſez bien dans les deux prémiers de ces projets, &, comme il s'étoit dès lors établi pour maxime de ſa conduite, de s'attacher uniquement au Roi dans toutes les vues de ſon établiſſement, de ne reſpecter la faveur que lorſqu'elle ſeroit ſoutenue de mérite, de ſe faire aimer des courtiſans & craindre des Miniſtres, de tout ôſer pour rendre de bons offices, & de ne rien entreprendre aux dépens de l'innocence, il ſe vit bientot des plaiſirs du Roi, ſans que l'envie des courtiſans en parut révoltée. Le jeu lui fut favorable; mais l'amour ne le fut pas, ou, pour mieux dire, l'inquiétude

& la jalousie l'emporterent sur sa prudence naturelle dans une conjoncture où il en avoit le plus de besoin.

La Motte Houdancourt étoit une des filles de la Reine-Mere. Quoique ce ne fut pas une beauté éclatante, elle avoit été des amans à la célebre *Menneville*. Il suffisoit alors que le Roi jettât les yeux sur une jeune personne de la Cour pour ouvrir son cœur aux espérances, & souvent à la tendresse; mais s'il lui parloit plus d'une fois, les Courtisans le le tenoient pour dit, & ceux qui avoient eu des prétentions ou de l'amour retiroient très humblement l'un & l'autre, pour ne lui offrir plus que des respects. Mais le Chevalier de Grammont s'avisa de faire tout le contraire, peut-être pour conserver un caractere de singularité qui ne valoit rien dans cette occasion.

Il n'avoit jamais songé à elle; mais, dès qu'il la crut honorée de l'attention de son Maître, il crut qu'elle méritoit la sienne, &, s'étant mis sur les rangs, il lui devint bientôt fort incommode, sans lui persuader qu'il fut fort amoureux. Elle le lassa de ses persécutions. Il ne se rebuta point pour ses mauvais traitemens ni pour ses menaces. Ses premieres tracasseries ne firent pas beaucoup d'éclat, parce qu'elle espera qu'il s'en corrigeroit; mais, s'étant témérairement obstiné dans ses manieres, elle s'en plaignit. Ce fut alors qu'il s'apperçut que, si l'amour rend les conditions égales, ce n'est pas entre rivaux. Il fut banni de la Cour, &, ne trouvant aucun lieu en France qui put le consoler de ce qu'il y regrettoit le plus, la présence & la vue de son Maître, après avoir fait quelques legeres réflexions sur sa disgrace, & quelques petites imprécations contre celle qui la causoit, il prit enfin la résolution de passer en Angleterre.

CHAPITRE VI

La curioſité de voir un homme également fameux par ſes forfaits & par ſon élévation, avoit déjà fait paſſer une prémiere fois le Chevalier de Grammont en Angleterre. La raiſon-d'Etat ſe donne de beaux privileges. Ce qui lui paroit utile devient permis, & tout ce qui eſt néceſſaire eſt honnête en fait de politique. Tandis que le Roi d'Angleterre cherchoit la protection de l'Eſpagne dans les Païs-Bas, ou celle des Etats en Hollande, d'autres Puiſſances envoioient une célébre Ambaſſade à Cromwell.

Cet homme, dont l'ambition s'étoit ouvert le chemin à la Puiſſance ſouveraine par de grands attentats, s'y maintenoit par des qualitez dont l'éclat fembloit l'en

rendre digne. La nation la moins ſoumiſe qui ſoit en Europe ſubſiſtoit patiemment un joug qui ne lui laiſſoit pas ſeulement l'ombre d'une liberté dont elle eſt ſi jalouſe. & Cromwell, maître de la République, ſous le titre de Protecteur, craint dans le Roiaume, plus redoutable encore au dehors, étoit au plus haut point de gloire, lorſque le Chevalier de Grammont le vit; mais il ne lui vit aucune apparence de Cour. Une partie de la Nobleſſe proſcrite, l'autre éloignée des affaires, une affectation de pureté dans les mœurs, au lieu du luxe que la pompe des Cours étale; tout cela n'offroit que des objets triſtes & ſérieux dans la plus belle ville du monde, & le Chevalier de Grammont ne remporta de ce voyage que l'idée du mérite d'un ſcélérat & l'admiration de quelques beautez cachées, qu'il n'avoit pas laiſſé de déterrer.

Ce fut tout autre choſe au voiage dont nous allons parler. La joie du rétabliſſement de la Roiauté paroiſſoit encore partout. La nation, avide de changement & de nouveauté, goutoit le plaiſir d'un Gouvernement naturel, & ſembloit reſpirer au ſortir d'une longue oppreſſion. Enfin, ce même peuple qui, par une abjuration ſolemnelle, avoit exclus juſques à la poſtérité de ſon Prince légitime, s'épuiſoit en Fêtes & en réjoüiſſances pour ſon retour.

Il y avoit près de deux ans qu'il étoit rétabli, lorſque le Chevalier de Grammont arriva. La reception qu'il eut dans cette Cour lui fit bientot oublier l'autre, & les engagemens qu'il prit dans la ſuite en Angleterre adoucirent le regret d'avoir quitté la France.

C'étoit une belle retraite pour un exile de ſon caractere. Tout flatoit ſon gout, & ſi les avantures qu'il y eut ne furent pas les moins conſidérables, ce furent ſans doute les plus agréables qu'il ait cües. Mais, avant

que d'en parler, il ne ſera pas hors de propos de donner une idée de la Cour d'Angleterre, telle qu'elle étoit alors.

La néceſſité des affaires avoit expoſé Charles II, dès ſa prémiere jeuneſſe, aux travaux & aux périls d'une guerre ſanglante. L'étoile du Roi ſon Pere ne lui avoit laiſſé pour heritage que ſa mauvaiſe fortune & ſes diſgraces. Elles l'accueillirent par tout; mais ce ne fut qu'après avoir lutté juſqu'à l'extrémité contre une fortune ennemie, qu'il s'étoit ſoumis aux decrets de la Providence.

Ce qu'il y avoit de grand pour la Nobleſſe ou pour la fidélité l'avoit ſuivi dans ſon exil, & ce qu'il y avoit de plus diſtingué parmi la jeuneſſe, s'étant raſſemblé dans la ſuite auprès de ſa perſonne, compoſoit une Cour digne d'une meilleure fortune.

L'abbondance & les proſpéritez, qui ne ſont, à ce qu'on prétend, que corrompre les ſentimens, ne trouverent rien à gâter dans une Cour indigente & vagabonde. La néceſſité, au contraire, qui fait mille biens, malgre qu'on en ait, leur tenoit lieu d'éducation, & l'on ne voyoit que de l'émulation parmi eux ſur la gloire, ſur la politeſſe & ſur la vertu.

Au milieu d'une petite Cour ſi floriſſante en mérite, le Roi d'Angleterre étoit repaſſé deux ans avant le tems dont on parle pour monter ſur un Trône qu'il devoit, ſelon les apparences, remplir auſſi dignement que les plus glorieux de ſes prédéceſſeurs. La magnificence étalée dans cette occaſion s'étoit renouvellée à ſon Couronnement. La mort du Duc *de Glocester* & celle de la Princeſſe Roiale, qui la ſuivit de près, avoient interrompu ces magnificences par un long deuil, dont on ſortit enfin, pour ſe préparer à la réception de l'Infante de Portugal.

Ce fut au fort des fêtes que l'on faiſoit pour cette nouvelle Reine, dans tout l'éclat d'une Cour brillante, que le Chevalier de Grammont vint contribuer à ſa magnificence & à ſes plaiſirs.

Tout accoutumé qu'il fut à la grandeur de celle de France, il fut ſurpris de la politeſſe & de la pompe de celle d'Angleterre. Le Roi ne cedoit à perſonne, ni pour la taille, ni pour la mine. Il avoit l'eſprit agréable, l'humeur douce & familiere. Son âme, ſuſceptible d'impreſſions oppoſées, étoit compatiſſante pour les malheureux, inflexible pour les ſcelérats & tendre juſqu'à l'excès. Il étoit capable de tout dans les affaires preſſantes, & incapable de s'y appliquer quand elles ne l'étoient pas. Son cœur étoit ſouvent la dupe, plus ſouvent encore l'eſclave de ſes engagemens.

Le Duc d'*York* étoit d'un caractere bien différent. On lui attribuoit un courage à toute épreuve, une religion inviolable pour ſa parole, de l'économie dans les affaires, de la hauteur, de l'application, de la fierté, placées chacune en leur rang. Obſervateur ſcrupuleux des regles du devoir & des loix de la juſtice, il paſſoit pour ami fidele & pour implacable ennemi.

Sa morale & ſa juſtice, quelque tems combatues par la tendreſſe, en avoient enfin triomphé en reconnoiſſant Mademoiſelle *Hyde*, fille d'honneur de Madame la Princeſſe Royale, qu'il avoit ſecretement épouſée en Hollande. Son pere, dès lors Miniſtre d'Angleterre, appuyé de cette nouvelle protection, ſe vit bientôt à la tête des affaires, & penſa les gâter. Ce n'eſt pas qu'il manquât de capacité; mais il avoit encore plus de préſomption.

Le Duc d'*Ormond* avoit la confiance & l'eſtime de ſon Maître. Il en étoit digne par la grandeur de ſes ſervices, l'éclat de ſon mérite & de ſa naiſſance, & les

biens qu'il avoit abandonnez pour ſuivre la fortune de ſon Maître. Les Courtiſans mêmes n'ôſérent murmurer de le voir Grand-Maître de la Maiſon du Roi, Prémier Gentil-homme de la Chambre, Vice-Roi d'Irlande. C'étoit juſtement le Maréchal de Grammont par le caractere de l'eſprit & la nobleſſe des manieres, &, comme le Maréchal de Grammont, c'étoit l'honneur de la Cour de ſon Maître.

Le Duc de *Boukingham* & le Comte de *St-Albans* étoient en Angleterre ce que l'on a vus en France : l'un, plein d'eſprit & de feu, diſſipoit ſans éclat les biens immenſes où il étoit rentré ; l'autre, d'un génie médiocre, s'étoit élevé de rien à une fortune conſidérable, & ſembloit l'augmenter en perdant au jeu & en tenant une groſſe table.

Le Chevalier de *Barklay*, depuis Comte de *Falmouth*, étoit confident & favori du Roi, commandoit la Compagnie des Gardes du Duc d'*York*, & le gouvernoit lui-même. Il n'avoit rien de brillant dans l'extérieur. Son eſprit étoit à-peu-près de même, mais ſes ſentimens étoient dignes de la fortune qui l'attendoit, lorſque, ſur le point de ſon élévation, il fut tué ſur mer. Jamais le déſintéreſſement n'a ſi bien marqué la nobleſſe d'une ame. Il n'avoit pour objet que la gloire de ſon Maître. Son crédit n'étoit employé qu'à lui faire récompenſer les ſervices, ou répandre des graces ſur le mérite. Si poli dans le commerce, qu'il paroiſſoit humilié par la faveur, & ſi vrai dans tous ſes procédez, qu'on ne l'eût pas pris pour un homme de Cour.

Le fils du Duc d'*Ormond* & ſes neveux avoient été à la Cour du Roi dans ſon exil, & ne la des-honoroient pas depuis ſon retour. Le Comte d'*Aran* avoit une adreſſe ſinguliere dans toutes ſortes d'exercices : grand joüeur de Paume & de Guitarre & galant avec aſſez de

ſuccès. Le Comte d'*Offery*, ſon frere aîné, n'avoit pas tant de brillant, mais beaucoup d'élévation & de probité.

L'ainé des *Hamiltons*, leur couſin, étoit l'homme de la Cour qui ſe mettoit le mieux. Il étoit bien-fait de ſa perſonne & poſſédoit ces talens heureux qui menent à la fortune & qui ſont réüſſir en amour. C'étoit le Courtiſan le plus aſſidu, l'eſprit le mieux tourné, les manieres les plus polies, & l'attention la plus réguliere pour ſon maître qu'on put avoir. Perſonne ne danſoit mieux & perſonne n'étoit ſi coquet, mérite qu'on comptoit pour quelque choſe dans une Cour qui ne reſpiroit que les fêtes & la galanterie. Il n'eſt pas étonnant qu'avec ces qualités il ait occupé dans la ſuite la place de Mylord *Falmouth*; mais il eſt étonnant que la même deſtinée l'ait enlevé, comme ſi cette guerre n'eut été déclarée que contre le mérite, & que ce genre de combat n'eut été fatal qu'aux eſpérances preſque certaines d'une fortune éclatante. Cela n'arriva pourtant que quelques années après.

Le beau *Sidney*, moins dangereux qu'il ne le paroiſſoit, avoit trop peu de vivacité pour ſoutenir le fracas dont menaçoit ſa figure; mais c'étoit le petit *Germain* ſur qui pleuvoient de tous côtez les bonnes fortunes. Le vieux *Albans*, ſon oncle, l'avoit dès-longtems adopté, quoique cadet de tous ſes neveux. On ſait quelle table le bon-homme tenoit à Paris, tandis que le Roi ſon maître mouroit de faim à Bruxelles, & que la Reine-Mère, ſa Maîtreſſe, ne faiſoit pas grande chere en France.

Germain, ſoutenu de l'opulence de ſon oncle, n'avoit pas eu de peine à faire une figure conſidérable à ſon arrivée chez la Princeſſe d'*Orange*. Les pauvres Courtiſans du Roi ſon frere n'avoient rien à lui diſputer ſur

l'equipage & la magnificence, & ces deux articles ſont ſouvent autant de chemin en amour que le vrai merite. Il n'en faut point d'autre exemple ; car, quoiqu'il fut brave & bien Gentilhomme, il n'avoit ni belions d'eclat ni naiſſance diſtinguée pour lui donner du relief, & pour ſa figure, il n'y avoit pas de quoi ſe récrier. Il étoit petit, il avoit la tête groſſe & les jambes menues. Son viſage n'étoit pas deſagréable ; mais il avoit de l'affectation dans le port & dans les manieres. Il n'avoit pour tout eſprit qu'une routine d'expreſſions qu'il employoit tantot pour la raillerie, tantot pour les déclarations, ſelon que l'occaſion s'en préſentoit. Voilà ſur quoi ſe fondoit un merite ſi redoutable en amour.

La Princeſſe Roiale y fut priſe toute la prémiere. Mademoiſelle *Hyde* avoit fait quelques pas ſur ceux de ſa Maitreſſe. Ce fut ce qui le mit d'abord en credit. Sa réputation s'etoit établie en Angleterre avant ſon arrivée. Il ne faut que de la prévention dans l'eſprit des femmes pour trouver de l'accès dans leurs cœurs. *Germain* les trouva dans des diſpoſitions ſi favorables pour lui, qu'il n'eut plus qu'à parler.

Ce fut en vain qu'on s'apperçut qu'une réputation ſi légérement établie etoit encore plus foiblement ſoutenüe. L'entêtement continua. La Comteſſe de *Caſtelmaine*, vive & connoiſſeuſe, ſuivit le faux brillant qui l'avoit ſéduite, &, quoique detrompée ſur une vogue qui promettoit tant & tenoit ſi peu, ſon entêtement ne voulut point ſe démentir. Elle ſoutint la gageure, juſqu'au point de ſe broüiller avec le Roi, tant elle avoit bien placé la conſtance pour la prémiere fois.

Tels étoient les Héros de la Cour. Pour les beautez, on ne pouvoit s'y tourner ſans en voir. Celle de reputation étoient cette même Comteſſe *de Caſtelmaine*, depuis Ducheſſe *de Cleveland*, Madame *de Cheſterfield*

Madame *de Shrewsbery*, Mesdames *Roberts*, Madame *Middleton*, Mesdemoiselles *Brouk* & cent autres du même éclat qui brilloient à la Cour ; mais c'étoient Mademoiselle *d'Hamilton* & Mademoiselle *Stwart* qui en étoient le principal ornement.

La nouvelle Reine n'y ajouta gueres d'éclat, ni par sa présence, ni par sa suite. Cette suite étoit alors composée de la Comtesse *de Panétra*, passée avec elle en qualité de Dame d'Atour, de six monstres qui se disoient filles d'honneur, & d'une *Duégna*, autre monstre, qui se portoit pour Gouvernante de ces rares beautés.

Pour les hommes, c'étoient *Francisco de Mélo*, frere de la *Panétra*, un certain *Taurauvedey*, qui se faisoit appeller Dom *Pédro Francisco Correo de Silva*, fait à peindre, mais plus fou lui seul que tous les Portugais ensemble. Il étoit beaucoup plus fier de ses noms que de sa bonne-mine ; mais le Duc *de Boukingham*, plus fou que lui, mais plus railleur, y ajouta celui de *Pierre du Bois*. Il en fut tellement indigné, qu'après beaucoup de plaintes inutiles & quelques menaces sans effet, le pauvre *Correo de Sylva* fut contraint de quitter l'Angleterre, tandis que l'heureux Duc *de Boukingham* héritoit d'une Nimphe Portugaise qu'il lui avoit enlevée, aussi bien que deux de ses noms, & qui étoit plus affreuse encore que les filles de la Reine. Il y avoit, outre cela, six Aumôniers, quatre Boulangers, un Parfumeur fait & un certain Officier, apparemment sans fonctions, qui s'appelloit le Barbier de l'Infante. *Catherine de Bragance* n'avoit garde de briller dans une Cour charmante où elle venoit régner. Elle ne laissa pas d'y réussir assez dans la suite. Le Chevalier de Grammont, dès long-tems connu de la famille Roiale & de la plupart des hommes de la Cour, n'eut qu'à faire

connoiſſance avec les Dames. Il ne lui fallut point d'interprête pour cela. Elles parloient toutes aſſez pour s'expliquer, & toutes entendoient le François aſſez bien pour ce qu'on avoit à leur dire.

La Cour étoit toujours groſſe chez la Reine. Elle l'étoit moins chez la Ducheſſe; mais elle y étoit plus choiſie. Cette Princeſſe avoit l'air grand, la taille aſſez belle, peu de beauté, beaucoup d'eſprit, & tant de diſcernement pour le mérite, que tout ce qui en avoit dans l'un ou l'autre ſexe étoit diſtingué chez elle. Un air de grandeur dans toutes ſes manieres la faiſoit conſidérer comme née dans un rang qui la mettoit ſi près du trône. La Reine-Mere étoit de retour après le mariage de Madame, & c'étoit dans ſa Cour que les deux autres ſe raſſembloient.

Le Chevalier de Grammont fut bientot du gout de tout le monde. Ceux qui ne l'avoient pas encore vu furent ſurpris qu'un François pût être de ſon caractere. Le retour du Roi, qui avoit attiré toutes ſortes de Nations dans ſa Cour, y avoit un peu décrié les François; car, loin que les perſonnes de diſtinction y euſſent paru des prémiers, on n'avoit vu que de petits étourdis, plus ſots & plus emportés les uns que les autres, mepriſant tout ce qui ne leur reſſembloit pas, croyant introduire le bel air en traitant les Anglois d'étrangers dans leur propre païs.

Le Chevalier de Grammont, au contraire, familier avec tout le monde, s'accommodoit à leurs coutumes, mangeoit de tout & s'accoutumoit facilement à des manieres qu'il ne trouvoit ni groſſieres ni ſauvages, &, faiſant voir une complaiſance naturelle, au lieu de l'impertinente délicateſſe des autres, toute l'Angleterre fut charmée d'un eſprit qui dédommageoit agréablement de ce qu'on avoit ſouffert du ridicule des prémiers.

Il fit d'abord sa cour au Roi, & fut de ses plaisirs. Il jouoit gros jeu, & ne perdoit que rarement. Il trouvoit si peu de difference aux manieres & à la conversation de ceux qu'il voioit le plus souvent, qu'il ne lui paroissoit pas qu'il eut changé de pays. Tout ce qui peut occuper agreablement un homme de son humeur, s'offroit partout aux divers penchans qui l'entrainoient, comme si les plaisirs de la Cour de France l'eussent quitte pour l'accompagner dans son exil.

Il étoit tous les jours retenu pour quelques repas, & ceux qui voulurent le régaler à leur tour furent obligés enfin de prendre leurs mesures, & de le prier huit ou dix jours devant celui qu'ils devoient lui donner à manger. Ces empressemens deviennent fatiguans à la longue; mais, comme ces devoirs semblent indispensables pour un homme de son caractere, & que c'étoient les plus honnêtes-gens de la Cour qui l'en accabloient, il en subit la nécessité de bonne grâce; mais il se conserva toujours la liberté de souper chez lui.

L'heure de ses repas, à la verité, dépendoit du jeu, c'est-à-dire qu'elle étoit fort incertaine; mais on y mangeoit délicatement, avec l'aide d'un valet ou deux, qui s'entendoient en bonne-chere, qui ne servoient pas mal & qui voloient encore mieux.

La compagnie n'étoit pas nombreuse à ces petits repas; mais elle étoit choisie. Ce qu'il y avoit de meilleur à la Cour en étoit d'ordinaire; mais l'homme du monde qui lui convenoit le plus pour ces occasions n'y manquoit jamais. C'étoit le célebre *St-Evremont*, Historien exact, mais trop libre, du *Traité des Pyrenées*, exilé comme lui, quoique pour des raisons fort differentes.

La fortune, heureusement pour l'un & pour l'autre, l'avoit conduit en Angleterre quelque-tems avant le

Chevalier de Grammont, après avoir eu le tems de ſe repentir en Hollande de la beauté de cette fameuſe Satyre.

Le Chevalier de Grammont étoit dès ce tems-là ſon héros. Ils avoient l'un & l'autre ce que l'expérience du grand monde & le commerce des honnêtes gens peuvent ajouter aux naturels heureux. *St-Evremont*, moins occupé des entêtemens frivoles, faiſoit de tems en tems de petites leçons au Chevalier de Grammont, &, par des réfléxions ſur le paſſé, tâchoit à le redreſſer ſur le préſent ou à l'inſtruire ſur l'avenir.

« Vous voilà, lui diſoit-il, dans le plus agréable train de vie qu'un homme de votre humeur puiſſe ſouhaiter. Vous faites les délices d'une Cour toute jeune, toute vive & toute galante. Pas une partie de plaiſir que le Roi ne vous y mette. Vous joüez du matin juſqu'au ſoir, ou, pour mieux dire, du ſoir au matin, ſans ſavoir ce que c'eſt que de perdre. Loin de laiſſer ici l'argent que vous y avez apporté, comme vous faites ailleurs, vous l'avez doublé, triplé, multiplié, preſque au-delà de vos ſouhaits, malgré cette dépenſe exhorbitante que vous faites imperceptiblement. Voilà, ſans doute, la plus heureuſe ſituation du monde. Tenez-vous-y, Chevalier, & n'allez pas gâter vos affaires par le renouvellement de vos vieux péchés. Fuiez l'amour en cherchant les autres plaiſirs. Il ne vous a pas été favorable juſqu'à préſent. Vous ſavez ce que la galanterie vous coute. Tout le monde ici n'en fait pas tant que vous. Joüez fort & ferme, & réjouiſſez la Cour par votre agrément. Divertiſſez le Roi par votre eſprit & vos recits ſinguliers; mais fuiez des engagemens capables de vous ôter ce mérite, & de vous faire oublier que vous êtes étranger & banni dans cet heureux ſéjour.

» La fortune peut ſe laſſer de vous y favoriſer. Que

fuſſiez-vous devenu, ſi votre derniere diſgrace vous eut accueilli dans ces épuiſemens d'argent où nous vous avons vu? Menagez ce Dieu néceſſaire, en renonçant à l'autre. On s'ennuiera plutot de ne vous plus voir à la Cour de France que vous ne vous laſſerez de celle-ci; mais, quoi qu'il en ſoit, faites proviſion d'argent. Quand on en a beaucoup, on ſe conſole de ſon exil. Je vous connois, mon cher Chevalier: s'il vous vient en tête de ſéduire une femme ou de ſupplanter un homme, les gains du jeu ne ſuffiront pas pour vos préſens & pour vos corruptions. Non, le jeu tout favorable qu'il vous puiſſe être, ne vous ſauroit tant faire gagner que l'amour vous fera perdre, ſi vous y ſuccombez.

« Vous êtes en poſſeſſion de mille qualitez brillantes qui vous diſtinguent ici: libéral, officieux, poli, délicat, &, pour l'agrément de l'eſprit, inimitable. Dans un examen rigoureux, peut-être tout cela ne ſe trouveroit-il pas au pied de la lettre; mais ce ſont de beaux endroits, &, puiſque l'on vous les paſſe, ne vous montrez point ici par d'autres. Car, en amour, vous n'êtes rien moins que ce que je viens de dire, ſi tant eſt qu'on puiſſe donner le nom d'amour à vos façons-de-faire.

« — Mon petit faquin de Philoſophe, dit le Chevalier de Grammont, tu fais ici le Caton de Normandie. — Eſt-ce que je mens? pourſuivit *St-Evremont*. N'eſt-il pas vrai que, dès qu'une femme vous plaît, votre premier ſoin eſt d'apprendre ſi elle eſt aimée d'un autre, & le ſecond de la faire enrager; car de vous en faire aimer, n'eſt que le dernier de vos ſoins. Vous ne vous mettez d'ordinaire ſur les rangs que pour troubler le repos de quelqu'autre. Une maîtreſſe qui n'auroit pas d'amans ſeroit ſans appas pour vous & ſans prix pour elle ſi elle en avoit. Tous les lieux par où vous avez paſſé n'en fourniſſent-ils pas mille exemples? Parlerai-

je de votre coup d'eſſai à *Turin;* du tour que vous fites à Fontainebleau au courrier de la Princeſſe Palatine, que vous volâtes ſur le grand chemin? Et ce bel exploit n'étoit que pour vous mettre en poſſeſſion de quelques marques de ſa tendreſſe pour un autre, & pouvoir lui donner de la confuſion & des inquiétudes, par des reproches & par des menaces que vous n'étiez pas en droit de lui faire.

« Qui jamais, avant vous, s'étoit aviſé de ſe mettre en embuſcade ſur un dégré pour troubler un homme en bonne fortune, pour le retirer, par le pied, à moitié monté dans la chambre de ſa maitreſſe? Cependant, voilà comme il vous plut d'en uſer pour votre ami le Duc *de Boukingham*, comme il ſe gliſſoit la nuit chez... & cela, ſans être ſeulement ſon rival. Que de Griſons en campagne pour la *d'Olonne!* Que de ſtratagêmes, de ſupercheries & de perſécutions pour la Comteſſe *de Fieſque*! elle qui peut-être vous eut été fidelle, ſi vous ne l'aviez forcée vous-même à ne l'être pas. En dernier lieu (car le détail de vos iniquitez feroit infini), permettez-moi de vous demander pourquoi vous êtes ici. N'en ſommes-nous pas obligés à ce mauvais génie qui vous a témérairement inſpiré la tracaſſerie juſques dans les amuſemens galans de votre Maître? Soiés donc ſage ici ſur ce chapitre. Toutes les places ſont priſes auprès des beautez de la Cour, &, de quelque docilité que ſoient les Anglois à l'égard de leurs épouſes, ils ne ſont point à s'accoutumer aux inconſtances d'une Maitreſſe, ni à ſouffrir patiemment les avantages d'un rival. Laiſſez-les en repos, & ne vous faites point inutilement haïr.

« Vous ne réüſſirez point auprès de celles qui ne ſont pas mariées On veut ici des deſſeins ſerieux & du fond de terre. Vous avez auſſi peu de l'un que de l'autre.

Chaque Païs a ſes manieres. En Hollande, les filles ſont de facile accès & de bonne compoſition, &, dès qu'elles ſont mariées, ce ſont autant de Lucreces. Chez vous les femmes ſont fort coquettes avant le mariage, & beaucoup plus après; mais, pour ici, c'eſt un miracle quand une fille écoute ſur un autre ton que celui du Sacrement, & je ne vous crois pas encore aſſez abbandonné du Seigneur pour y ſonger. »

Tels étoient les ſermons de *St-Evremont ;* mais il avoit beau prêcher, le Chevalier de Grammont ne l'écoutoit que pour le plaiſir, &, quoiqu'il convint des véritez, il faiſoit peu de cas des conſeils. En effet, ſe laſſant des faveurs de la fortune, ce fut juſtement en ce tems-là qu'il ſe mit à pourſuivre celles de l'amour.

La *Midleton* fut la prémiere qu'il attaqua. C'étoit une des plus belles femmes de la Ville, peu connüe encore à la Cour, aſſez coquette pour ne rebuter perſonne, aſſez magnifique pour vouloir aller de pair avec celles qui l'étoient le plus, mais trop mal avec la fortune pour pouvoir en ſoutenir la dépenſe. Tout cela convenoit au Chevalier de Grammont. Ainſi, ſans s'amuſer aux formalitez, il ne s'addreſſa qu'à ſon Portier pour être introduit, & choiſit un de ſes amans pour ſon confident.

Cet amant, qui avoit bien autant d'eſprit qu'un autre, eſt le comte *de Ranallagh* d'aujourd'hui, & s'appelloit *Jones* en ce tems-là. Ce qui l'engageoit à ſervir le Chevalier de Grammont étoit le deſſein de traverſer un rival des plus dangereux, & d'être relevé par un autre d'une dépenſe qui commençoit à lui peſer. Le Chevalier de Grammont pourvut à l'un & à l'autre comme il l'avoit ſouhaité.

Bientôt griſons furent en campagne, lettres & préſens trotterent. On l'écouta tant qu'il voulut, on ſe laiſſa

lorgner, on répondit même; mais ce fut tout. Il s'apperçut que la belle prenoit volontiers, mais qu'elle ne donnoit que peu. Cela fit que, sans renoncer à ses prétentions sur elle, il se mit à chercher fortune ailleurs.

Il y avoit une des filles d'honneur de la Reine qui s'appelloit *Warmeſtré*. C'étoit une beauté toute différente de l'autre. La *Midleton*, bien faite, blonde & blanche, avoit dans les manieres & le discours quelque chose de précieux & d'affecté. L'indolente langueur dont elle se paroit n'étoit pas du gout de tout le monde. On s'endormoit aux sentimens de délicatesse qu'elle vouloit expliquer sans les comprendre, & elle ennuioit en voulant briller. A force de se tourmenter là-dessus, elle tourmentoit tous les autres, & l'ambition de passer pour bel esprit ne lui a donné que la réputation d'ennuieuse, qui subsistoit long-tems après sa beauté.

L'autre étoit brune. Elle n'avoit point de taille, encore moins d'air; mais, avec des couleurs très-vives, c'étoit des yeux pleins de feu, des regards agaçans, qui n'épargnoient rien pour engager & qui promettoient tout pour retenir. La suite n'a que trop fait voir qu'elle consentoit à ce qu'ils promettoient de plus téméraire.

C'étoit entre ces deux Déitez que flottoient les vœux du Chevalier de Grammont, & que ces présens étoient partagés. Les gans parfumez, les miroirs de poche, les étuis garnis, les pâtes d'abricots, les essences & autres menües denrées d'amour arrivoient de Paris chaque semaine avec quelque nouvel habit pour lui; mais, à l'égard des présens plus solides, comme vous diriez boucles d'oreilles, diamans, brillans & belles guinées de Dieu, cela se trouvoit en espece dans la Ville de Londres, & les Belles s'en accomodoient comme si cela fut venu de plus loin.

La beauté de Mademoiſelle *Stwart* commençoit alors à faire du bruit. La Comteſſe *de Caſtelmaine* s'apperçut que le Roi la regardoit. Mais, au lieu de s'en allarmer, elle favoriſa tant qu'elle put ce nouveau gout, ſoit par une imprudence ordinaire à celles qui ſe croient au-deſſus des autres, ſoit qu'elle voulût, par cet amuſement, détourner l'attention du Roi du commerce qu'elle avoit avec Germain. Elle ne ſe contentoit pas de paroître ſans inquiétude ſur une diſtinction dont toute la Cour commençoit à s'appercevoir : elle affecta d'en faire ſa favorite, la mit de tous les ſoupers qu'elle donnoit au Roi ; &, dans la confiance de ſes propres charmes, pouſſant la témérité juſqu'au bout, elle la retenoit ſouvent à coucher. Le Roi, qui ne manquoit gueres à venir chez la *Caſtelmaine* avant qu'elle ſe levât, ne manquoit gueres auſſi d'y trouver Mademoiſelle *Stwart* au lit avec elle. Les objets les plus indifférens ont des attraits dans un nouvel entêtement. Cependant, l'imprudente *Caſtelmaine* ne fut point jalouſe que cette rivale parût auprès d'elle dans cet état, ſure, quand bon lui ſembleroit, de triompher de tout ce que ces occaſions auroient eu de plus avantageux pour la *Stwart* ; mais il en alla tout autrement.

Le Chevalier de Grammont voioit ce manege ſans y pouvoir rien comprendre ; mais, comme il étoit attentif aux penchans du Roi, il ſe mit à lui faire ſa cour en exagérant le mérite de cette nouvelle Maîtreſſe. C'étoit une figure de plus d'éclat qu'elle n'étoit touchante. On ne pouvoit avoir gueres moins d'eſprit ni plus de beauté. Tous ſes traits étoient beaux & reguliers ; mais ſa taille ne l'étoit pas. Cependant, elle étoit menuë, aſſez droite & plus grande que le commun des femmes. Elle avoit de la grace, danſoit bien, parloit François mieux que ſa langue naturelle ; elle étoit polie, poſſé-

doit cet air de parure après lequel on court, & qu'on n'attrappe guères, à moins de l'avoir pris en France dès ſa jeuneſſe. Tandis que ſes charmes faiſoient leur chemin dans le cœur du Roi, ceux de la *Caſtelmaine* ſe donnoient du bon tems, au gré de tous ſes caprices.

Madame *Hyde* tenoit un rang aſſez conſidérable parmi les beautez qu'une prévention aveugle avoit coëffées du mérite de *Germain*. Elle venoit d'épouſer un homme qu'elle avoit aimé. Par ce mariage, elle étoit belle-ſœur de Madame la Ducheſſe, brillante par ſon propre éclat, pleine d'agrément & d'eſprit. Cependant, elle crut que, tant qu'on ne parleroit point d'elle pour *Germain*, tous les autres avantages ne ſeroient rien pour ſa gloire; & ce fut pour y mettre la derniere main qu'elle s'aviſa de ſe jeter à ſa tête.

Elle étoit d'une taille médiocre; elle avoit la peau d'une blancheur éblouïſſante, les mains jolies & le pied ſurprenant, en Angleterre même. Une longue habitude avoit tellement attendri ſes regards, que ſes yeux ne s'ouvroient qu'à la Chinoiſe; &, quand elle lorgnoit, on eut dit qu'elle faiſoit quelque choſe de plus.

Germain la reçut d'abord; mais, ne ſachant bientot qu'en faire, il trouva bon de la ſacrifier à la *Caſtelmaine*. Le ſacrifice ne lui déplut pas. C'étoit beaucoup pour ſa gloire d'avoir enlevé *Germain* à tant de concurrentes; mais ce n'étoit rien pour le reſte.

Jacob Hall, fameux Danſeur de cordes, étoit en vogue à Londres dans ce tems-là. Sa diſpoſition & ſa force charmoient en public: on vouloit voir ce que c'étoit en particulier; car on lui trouvoit, dans ſon habit d'exercice, toute une autre conformation, & bien d'autres jambes que celles du fortuné *Germain*. Le Voltigeur ne trompa pas les conjectures de la *Caſtel-*

matine, à ce que prétendoient celles du Public, & ce que publioient maints couplets de chanſons, beaucoup plus à l'honneur du Danſeur que de la Comteſſe; mais elle ſe mit bien au deſſus de ces petits bruits & n'en parut que plus belle.

Pendant que la ſatire s'exerçoit à ſes dépens, on ſe battoit tous les jours pour les faveurs d'une autre beauté, qui n'en étoit gueres plus chiche qu'elle. C'étoit Madame *de Shrewsbury*.

Le Comte *d'Arran*, qui l'avoit ſervie des prémiers, n'avoit pas été des derniers à la quitter. Cette beauté, moins fameuſe pour ſes conquêtes que pour les malheurs qu'elle a cauſez, mettoit ſon plus grand mérite à être plus ſemblante que les autres. Comme perſonne ne pouvoit ſe vanter d'avoir été ſeul dans ſes bonnes graces, perſonne auſſi ne pouvoit ſe plaindre d'en avoir été mal reçu.

Germain trouva mauvais qu'elle ne lui eut point fait d'avance, ſans conſidérer qu'elle n'en avoit point le tems. Sa gloire en fut piquée; mais ce fut mal à-propos qu'il s'aviſa de l'enlever à ſes autres amans.

Thomas Howard, frere du Comte *de Carlile*, en étoit un. Il n'y avoit point d'homme en Angleterre ni plus brave ni mieux fait. Quoi que ſon air fut froid & que ſes manieres paruſſent douces & pacifiques, perſonne n'étoit ni plus fier ni plus emporté. La *Shrewſbury* donnant tête baiſſée dans les premieres agaceries de l'invincible *Germain*, *Howard* ne le trouva pas bon. Elle s'en mit peu en peine; cependant, comme elle vouloit le ménager, elle conſentit à recevoir une collation qu'il lui avoit ſi ſouvent propoſée, qu'elle n'oſa plus s'en défendre : un certain jardin, appellé *Spring-Garden*, devoit être la ſcene de cette fête.

Dès que la partie fut liée, *Germain* en fut averti ſous

main. *Howard* avoit une Compagnie dans le Regiment des Gardes, & un des ſoldats de cette Compagnie joüoit aſſez bien de la muſette. Cette muſette fut de la fête, & *Germain* ſe trouva dans le jardin comme par hazard. Enflé de ſes prémieres proſpéritez, il s'étoit mis ſur ſon air vainqueur pour achever cette derniere conquête. Dès qu'il parut dans le jardin, la *Shrewsbury* parut ſur le balcon.

Je ne ſais comme elle trouva ſon Héros; mais *Howard* ne le trouva pas à ſon gré. Cela n'empêcha pas qu'il ne montât au prémier ſigne qu'elle lui fit; &, ne ſe contentant pas de faire le petit tiran dans une fête qui n'étoit pas à ſon intention, après s'être emparé des lorgneries de la belle, il épuiſa ſes lieux-communs & toute ſa petite ironie à railler le repas & à tourner la muſique en ridicule.

Howard n'étoit pas grand railleur; mais, comme il étoit encore moins endurant, trois fois le feſtin fut ſur le point d'être enſanglanté; mais trois fois il ſupprima ſon impétuoſité naturelle, pour faire éclater ailleurs ſon reſſentiment ſans obſtacles.

Germain, ſans faire attention à ſa mauvaiſe humeur, pourſuivit ſa pointe, parla toujours à Madame *de Shrewsbury*, & ne la quitta point qu'après le repas.

Il ſe coucha, fier de ce triomphe, & fut réveillé le lendemain par un cartel. Il prit pour ſecond *Gilles Rawling*, homme de bonne fortune & gros joüeur. *Howard* ſe ſervit de *Dillon*, adroit & brave, fort honnête-homme &, par malheur, intime ami de *Rawling*.

Dans ce combat, la fortune ne fut point pour les favoris de l'amour. Le pauvre *Rawling* y fut tué tout roide, & *Germain*, percé de trois grands coups d'épée, fut porté chez ſon oncle, avec fort peu de ſignes de vie.

Pendant que le bruit de cet événement occupoit la

Cour, ſelon les divers intérêts que l'on y prenoit, le Chevalier de Grammont eut avis par *Jones*, ſon ami, ſon confident & ſon rival, qu'un autre s'empreſſoit auprès de la *Midleton*. C'étoit *Montaigu*, peu dangereux pour ſa figure, mais fort à craindre par ſon aſſiduité, par l'addreſſe de ſon eſprit & par d'autres talens qui ſont comptés pour quelque choſe quand il eſt permis de les faire valoir.

Il n'en falloit pas la moitié tant pour mettre en mouvement toute la vivacité du Chevalier de Grammont ſur la concurrence. Ses inquiétudes réveillèrent en lui ce que le déſir de vengeance, le malin vouloir & l'expérience peuvent imaginer d'expédiens pour troubler le repos d'un rival & pour déſeſpérer une Maitreſſe. Son prémier mouvement fut de lui renvoyer ſes lettres, & de lui demander ſon argent, avant que de commencer à la tourmenter; mais, rejettant ce projet, comme indigne de l'injuſtice qu'on lui faiſoit, il étoit ſur le point de travailler à la déſolation de la pauvre *Midleton*, lorſqu'il vit par hazard Mademoiſelle *d'Hamilton*. Dès ce moment, plus de reſſentiment contre la *Midleton*, plus d'empreſſement pour la *Warmeſtré*, plus d'inconſtance, plus de vœux flottans. Cet objet les fixa tous, & de ſes anciennes habitudes, il ne lui reſta que l'inquiétude & la jalouſie.

Ses prémiers ſoins furent de plaire; mais il vit bien qu'il falloit, pour réüſſir, s'y prendre tout autrement qu'il n'avoit fait juſqu'alors.

La famille de Mademoiſelle *d'Hamilton*, aſſez nombreuſe, occupoit une maiſon grande & commode près de la Cour. Celle du Duc *d'Ormund* n'en bougeoit. Ce qu'il y avoit de plus diſtingué dans Londres s'y trouvoit tous les jours.

Le Chevalier de Grammont y fut reçu ſelon ſon mé-

rite & ſa qualité. Il s'étonna d'avoir emploié tant de tems ailleurs; mais, après avoir fait cette connoiſſance, il n'en chercha plus.

Tout le monde convenoit que Mademoiſelle *d'Hamilton* étoit digne de l'attachement le plus ſincere & le plus ſérieux. Rien n'étoit meilleur que ſa naiſſance, & rien de plus charmant que ſa perſonne.

CHAPITRE VII

Le Chevalier de Grammont, peu content de ſes galanteries, ſe voiant heureux ſans être aimé, devint jaloux ſans être amoureux.

La *Midleton*, comme on a dit, alloit prouver comme il s'y prenoit pour tourmenter, après avoir éprouvé ce qu'il avoit pour plaire.

Il fut à chercher chez la Reine, où il y avoit bal. Elle y étoit; mais, par bonheur pour elle, Mademoiſelle *d'Hamilton* y étoit auſſi. Le hazard avoit fait que de toutes les belles perſonnes de la Cour, c'étoit celle qu'il avoit le moins vûe & celle qu'on lui avoit le plus vantée. Il la vit donc pour la prémiere fois de près, &

s'apperçut qu'il n'avoit rien vu dans la Cour avant ce moment. Il l'entretint; elle lui parla. Tant qu'elle danſa, ſes yeux furent ſur elle; &, dès ce moment, plus de reſſentiment contre la *Midleton*. Elle étoit dans cet heureux âge où les charmes du beau ſexe commencent à s'épanouir. Elle avoit la plus belle taille, la plus belle gorge & les plus beaux bras du monde. Elle étoit grande & gracieuſe juſques dans ſes moindres mouvemens. C'étoit l'original que toutes les femmes copioient pour le bon gout des habits & l'air de la coëffure. Elle avoit le front ouvert, blanc & uni, les cheveux bien plantez & dociles pour cet arrangement naturel qui coute tant à trouver. Une certaine fraîcheur, que les couleurs empruntées ne ſauroient imiter, formoit ſon teint. Ses yeux n'étoient pas grands; mais ils étoient vifs, & ſes regards ſignifioient tout ce qu'elle vouloit. Sa bouche étoit pleine d'agrémens, & le tour de ſon viſage étoit parfait. Un petit nés, délicat & retrouſſé, n'étoit pas le moindre ornement d'un viſage tout aimable. Enfin, à ſon air, à ſon port, à toutes les graces répandües ſur ſa perſonne entiere, le Chevalier de Grammont ne douta pas qu'il n'y eut de quoi former des préjugés avantageux ſur tout le reſte. Son eſprit étoit à-peu-près comme ſa figure. Ce n'étoit point par ces vivacitez importunes, dont les ſaillies ne ſont qu'étourdir, qu'elle cherchoit à briller dans la converſation. Elle évitoit encore plus cette lenteur affectée dans le diſcours dont la peſanteur aſſoupit; mais, ſans ſe preſſer de parler, elle diſoit ce qu'il falloit, & pas davantage. Elle avoit tout le diſcernement imaginable pour le ſolide & le faux brillant; &, ſans ſe parer à tout propos des lumieres de ſon eſprit, elle étoit réſervée, mais très juſte dans ſes déciſions. Ses ſentimens etoient pleins de nobleſſe, fiers à outrance quand il en étoit queſtion.

Cependant, elle étoit moins prévenüe sur son mérite qu'on ne l'eût d'ordinaire quand on en a tant. Faite comme on vient de le dire, elle ne pouvoit manquer de le faire aimer; mais, loin de le chercher, elle étoit difficile sur le choix de ceux qui pouvoient y prétendre.

Plus le Chevalier de Grammont étoit persuadé de ces veritez, plus il s'efforçoit de plaire & de persuader à son tour. Son esprit amusant, sa conversation vive, légere & toute nouvelle le faisoient ecouter; mais il étoit embarrassé de ce que les préfens, qui faisoient si promptement leur chemin dans son ancienne methode, n'étoient plus de saison dans celle dont il falloit desormais se servir.

Il avoit un vieux valet-de-chambre, nommé *Termes*, hardi voleur, & menteur encore plus effronté. Il avoit coutume de partir de Londres toutes les semaines, pour les commissions dont on a parlé; mais, depuis la disgrace de la *Middleton* & l'avanture de la *Warmestré*, le Seigneur *Termes* n'etoit plus emploié que pour les habits que son Maître faisoit venir de Paris, & ne s'acquittoit pas toujours fidelement de cette commission, comme on va voir.

La Reine avoit de l'esprit & mettoit tous ses soins à plaire au Roi par les complaisances qui coûtoient le moins à sa tendresse. Elle etoit attentive aux plaisirs & aux amusemens qu'elle pouvoit fournir, surtout lorsqu'elle devoit en être.

Elle avoit imaginé pour cet effet une mascarade galante où ceux qu'elle nomma pour danser devoient representer differentes Nations. Elle donna du tems pour s'y preparer, & durant ce tems, on peut croire que les Tailleurs, les Couturieres & les Brodeurs ne furent pas sans occupation. Les beautez qui devoient en être

n'étoient guere plus tranquilles; cependant Mademoiſelle d'*Hamilton* eut aſſez de loiſir pour faire deux ou trois petites pieces, dans une conjoncture ſi favorable pour le ridicule qu'on pouvoit donner aux impertinentes de la Cour. Il y en avoit deux qui l'étoient par excellence. L'une étoit Madame *de Monſéry*, femme de ſon couſin germain, & l'autre étoit une fille d'honneur de la Ducheſſe, qu'on appelloit *Blake*.

La prémiere, que ſon mari n'avoit pas aſſurément épouſée pour ſes beaux yeux, étoit faite comme la plupart des riches héritieres, pour qui l'équitable nature ſemble avare de ſes richeſſes, à meſure qu'elles ſont comblées de celles de la fortune. Elle avoit la taille d'une femme groſſe ſans l'être; mais elle boitoit avec plus de raiſon, car de deux jambes infiniment courtes, elle en avoit une qui l'étoit beaucoup plus que l'autre. Un viſage aſſortiſſant mettoit la derniere main au déſagrément de ſa figure.

Mademoiſelle *Blake* étoit une autre eſpece de ridicule. Sa taille n'étoit ni bien ni mal. Son viſage étoit de la derniere fadeur, & ſon teint ſe fouroit partout, avec deux petits yeux reculez, garnis de paupieres blondes, longues comme le doigt. Avec ſes attraits, elle ſe mettoit en embuſcade pour ſurprendre les cœurs; mais elle s'y ſeroit tenüe en vain, ſans l'arrivée du marquis *Briſacier*. Le Ciel ſembloit les avoir faits l'un pour l'autre. Il avoit tout ce qu'il faut dans l'extérieur & dans les manieres pour ébloüir une créature de ſon caractere. Il parloit éternellement ſans rien dire, & renchériſſoit dans ſes habits ſur les modes les plus outrées. La *Blake* crut que tout ce fracas s'addreſſoit à elle, & le Seigneur *Briſacier* crut que ces longues paupieres de la *Blake* n'avoient jamais couché que lui en joüe. On s'apperçut du bien qu'ils ſe vouloient: cepen-

dant, ils n'en étoient qu'aux muets interpretes quand Mademoiselle d'*Hamilton* s'avisa de se mêler de leurs affaires.

Elle voulut faire les choses dans l'ordre, & commença par la cousine *de Monsery*, à cause de sa qualité. Les deux amusemens de cette derniere étoient la danse & la parure. La magnificence des habits n'étoit pas soutenable avec la tignasse; mais, quoique la danse fut encore plus insoutenable, elle ne manquoit pas un bal de la Cour, & la Reine avoit assez de complaisance pour le public, pour ne jamais manquer de la faire danser; mais il n'y eut pas moien de la mettre d'une fête aussi sérieuse & aussi magnifique que cette mascarade. La *Monsery* séchoit d'impatience pour les ordres qu'elle attendoit.

Ce fut sur cette inquiétude, dont Mademoiselle d'*Hamilton* fut avertie, qu'elle forma le dessein de se donner une petite fête aux dépens de cette folle. La Reine envoioit des billets à celles qu'elle nommoit, dans lesquels la maniere dont elles devoient se mettre étoit marquée. Mademoiselle d'*Hamilton* fit écrire un billet tout semblable pour Madame *de Monsery* en Babyloniene.

Elle assembla son conseil pour aviser aux moyens de le faire tenir. Ce conseil étoit composé d'un de ses freres & d'une sœur, qui se divertissoient volontiers aux dépens de ceux qui le méritoient. Après avoir consulté quelque tems, on vint à bout de faire tenir ce billet en main propre. Mylord *Monsery* ne faisoit que de sortir d'avec elle quand elle le reçut. Il étoit fort honnête-homme, assez sérieux, fort sévere & mortel ennemi du ridicule. La laideur de *sa femme* ne lui étoit pas tant à charge que celui qu'elle se donnoit dans toutes les occasions qui s'en présentoient. Il ne crut en sureté dans celle dont il étoit question, ne croyant pas que la

Reine voulut gâter ſa maſcarade en la nommant; cependant, comme il connoiſſoit la fureur dont ſa femme ſe donnoit en ſpectacle par ſa danſe & par ſa parure, il venoit de l'exhorter ſérieuſement à ſe contenter d'être ſpectatrice de cette fête, quand même la Reine auroit la cruauté de l'en mettre. Il prit enſuite la liberté de lui faire voir le peu de rapport qu'il y avoit entre ſa figure & celles des perſonnes auxquelles la danſe & l'éclat ſont permis. Son ſermon finit enfin par une défenſe expreſſe de briguer dans cette fête une place qu'on ne ſongeroit pas à lui donner. Mais, loin de prendre cet avis en bonne part, elle ſe mit en tête que lui ſeul avoit détourné la Reine de lui faire un honneur qu'elle ſouhaitoit ardemment; &, ſi tôt qu'il fut ſorti, ſon deſſein fut de s'aller jetter aux pieds de Sa Majeſté, pour en demander juſtice. Ce fut juſtement dans ces diſpoſitions qu'elle reçut le billet. Elle le baiſa trois fois; &, ſans égard pour les défenſes de ſon mari, elle monta promptement en carroſſe pour s'informer, chez tous les Marchands qui trafiquoient au Levant, de quelle maniere les Dames de qualité s'habilloient à Babilone.

Le panneau qu'on tendoit à Mademoiſelle *Blake* étoit d'une autre eſpece. Elle étoit d'une confiance ſur ſes appas & d'une crédulité ſur leurs effets à donner dans tout ce qu'on vouloit. *Briſacier*, qu'elle en croioit duement atteint, avoit l'eſprit orné de lieux-communs & chanſonnettes. Il chantoit faux avec méthode, & mettoit ſans ceſſe en avant l'un & l'autre de ces talens heureux. Le Duc de *Boukingham* le gâtoit autant qu'il pouvoit, par les loüanges qu'il donnoit à ſa voix & à ſon eſprit.

La *Blake*, qui n'entendoit preſque point le François, ſe régla ſur cette autorité pour admirer l'un & l'autre.

On s'apperçut que toutes les paroles qu'il lui chantoit ne faiſoient mention que de blondes, & que, prenant toujours la choſe pour elle, ſes paupieres s'en humilioient par reconnoiſſance & par pudeur. Ce fut ſur ces obſervations qu'on réſolut de mettre en jeu la *Blaie*, dès qu'il en ſeroit tems.

Pendant que ces petits projets ſe formoient, le Roi, qui ne cherchoit qu'à faire plaiſir au Chevalier de Grammont, lui demanda s'il vouloit être de la maſcarade, à la charge de mener Mademoiſelle d'*Hamilton*. Il ne ſe piquoit pas d'être aſſez danſeur pour une occaſion comme celle-là. Cependant, il n'avoit garde de refuſer cette propoſition : « Sire, dit-il, de toutes les bontés qu'il vous a plu me témoigner depuis que je ſuis ici, cette derniere m'eſt la plus ſenſible ; &, pour vous en marquer ma reconnoiſſance, je vous promets de vous rendre de bons offices auprès de la petite *Stuart* ». Il le diſoit, parce qu'on venoit de lui donner un appartement ſeparé du reſte des filles de la Reine, & que les reſpects des Courtiſans commençoient à ſe tourner vers elle. Le Roi reçut agréablement la plaiſanterie, &, l'ayant remercié d'une offre ſi néceſſaire : « Monſieur le Chevalier, lui dit-il, de quelle maniere vous mettrez-vous pour le bal? Je vous laiſſe le choix des Nations. — Si cela eſt, reprit le Chevalier de Grammont, je m'habillerai à la Françoiſe pour me déguiſer, car l'on me fait déjà l'honneur de me prendre pour un Anglois dans vôtre Ville de Londres. J'aurois, ſans cela, quelque envie de me mettre à la Romaine; mais, de peur de me faire des affaires avec le Prince *Robert*, qui prend ſi chaudement les interêts d'*Alexandre*, contre Milord *Janet*, qui ſe declare pour *Céſar*, je n'oſe plus m'habiller en Heros. Du reſte, quoique j'aie la danſe cavaliere, avec l'oreille & de l'eſprit, j'eſ-

pere me tirer d'affaire ; de plus, Mademoiſelle d'*Hamilton* mettra bien ordre qu'on n'aura pas trop d'attention pour moi. Quant à mon habillement, je ferai partir *Termes* demain matin ; &, ſi je ne vous fais voir à ſon retour l'habit le plus galant que vous aiez encore vu, tenez-moi pour la Nation la plus deshonorée de vôtre maſcarade. »

Termes partit avec des inſtructions réïtérées ſur le ſujet de ſon voyage, & ſon Maître, redoublant d'impatience dans une conjoncture comme celle-là, le Courrier ne pouvoit pas encore être debarqué qu'il commençoit à compter les momens dans l'attente de ſon retour. Il s'en occupa juſqu'à la veille du bal. Ce fut ce jour-là que Mademoiſelle d'*Hamilton* & ſa petite ſociété prirent pour l'exécution de leur deſſein.

Les gans de Martial étoient fort à la mode dans ce tems-là. Elle en avoit quelques paires, par hazard. Elle en envoya une à Mademoiſelle *Blake*, accompagnée de quatre aunes de ruban du jaune le plus pâle qui ſe put trouver, & elle y joignit ce billet :

« Vous étiés l'autre jour plus charmante que toutes les blondes de l'univers. Je vous vis hier encore plus blonde que vous ne l'étiés ce jour là. Si vous continuez, que deviendra mon cœur ? Mais il y a long-tems qu'il eſt la proie de vos yeux marcaſſins. Serez-vous demain de la maſcarade ? Mais peut-il y avoir des charmes dans une fête où vous ne ſeriez pas ? N'importe ! je vous reconnoitrai, dans quelque déguiſement que vous ſoiés. Mais je ferai mieux éclaircir de mon ſort par le préſent que je vous envoie. Vous porterez des nœuds de ce ruban à vos cheveux, & ces gans baiſeront les plus belles mains du monde. »

Ce billet avec le préſent furent rendus à la *Blake*, avec le même ſuccès qu'on avoit fait tenir celui de Ba-

bilienne à Madame de *Monféry*. On venoit d'en rendre compte à Mademoiſelle d'*Hamilton*, quand cette même *Monféry* lui vint rendre viſite. Elle paroiſſoit fort affairée. L'heure commençoit à la gagner, quand ſa couſine la prie de paſſer dans ſon cabinet. Dès qu'elles y furent : « Je vous demande le ſecret, dit la *Monféry*, pour celui que je vais vous dire. N'admirez-vous point comme les hommes ſont faits ? Ne vous y fiez pas trop, ma chere couſine. Mylord *Monféry*, qui, devant notre mariage, auroit paſſé les jours & les nuits à me voir danſer, s'aviſe à préſent de le défendre, & dit que cela ne me convient pas. Ce n'eſt pas tout : il m'en a ſi ſouvent rebattu les oreilles au ſujet de la maſcarade, que je ſuis obligée de lui cacher l'honneur que la Reine m'a fait de me nommer. Cependant, je ſuis étonnée qu'on ne me faſſe pas ſavoir qui doit me mener. Mais ſi vous ſaviez la peine qu'on a de trouver dans cette maudite Ville de quoi ſe mettre en Babilonienne, vous auriez pitié de ce que j'ai ſouffert depuis le tems qu'on m'a nommée, outre que ce qu'il m'en coute paſſe toute imagination. »

Ce fut en cet endroit que l'envie de rire, qui n'avoit fait qu'augmenter à meſure que Mademoiſelle d'*Hamilton* l'avoit ſupprimée, la vainquit enfin par un éclat immodéré. La *Monféry* lui en ſut bon gré, ne doutant point que ce ne fût de la bizarrerie de ſon époux. Mademoiſelle d'*Hamilton* lui dit que tous les maris étoient à-peu-près de même ; qu'il ne falloit pas s'embarraſſer de leurs fantaiſies ; qu'elle ne ſavoit pas qui devoit la mener dans la maſcarade, mais que, puiſqu'elle étoit nommée, celui qui l'étoit avec elle ne lui manqueroit pas ; qu'elle ne comprenoit pourtant pas qu'il ne ſe fut pas encore déclaré, à moins qu'il n'eut auſſi une épouſe fantaſque qui lui eut interdit la danſe.

Cette converſation finie, la *Monſéry* ſortit avec empreſſement pour tâcher de ſavoir quelques nouvelles de ſon danſeur. Ceux qui trempoient dans le complot rioient à gorge déployée de la viſite avec Mademoiſelle d'*Hamilton*, quand Mylord *Monſery* leur en fit une à ſon tour ; &, tirant Mademoiſelle d'*Hamilton* à l'écart : « Ne ſauriez-vous point, dit-il, s'il y a quelque bal dans dans la Ville demain ? — Non, dit-elle. Pourquoi ? — Parce, dit-il, que je viens d'apprendre que ma femme fait de grands préparatifs d'habits. Je ſais bien qu'elle n'eſt pas de la maſcarade, j'y ai mis bon ordre ; mais, comme elle a le diable au corps pour la danſe, je meurs de peur qu'elle ne ſe donne quelque nouveau ridicule, malgré toutes mes précautions. Encore ſi c'étoit parmi la bourgeoiſie, dans quelque lieu retiré, je n'en ſerois pas en peine. »

On le raſſura le mieux qu'on put ; &, l'ayant congédié, ſous prétexte de mille choſes qu'on avoit à faire pour le jour ſuivant, Mademoiſelle d'*Hamilton* ſe crut en liberté pour le reſte de la journée, lorſqu'elle vit arriver une certaine Mademoiſelle *Price*, fille d'honneur de Madame la Ducheſſe. C'étoit juſtement ce qu'elle cherchoit. Il y avoit quelque tems que cette fille & la *Blake* ſe harpilloient au ſujet de *Dongan*, que la *Price* avoit enlevé à cette derniere. La haine ſubſiſtoit encore entre ces deux divinitez.

Quoique les filles d'honneur ne fuſſent point nommées pour la maſcarade, elles y devoient aſſiſter, &, par conſéquent, ne rien négliger pour y briller. Mademoiſelle d'*Hamilton* avoit encore une paire de gans pareille à celle qu'elle avoit envoyée à la *Blake* ; elle en fit préſent à ſa rivale, avec quelques nœuds du même ruban, qui ſembloit fait exprès pour elle, brune comme elle étoit. La *Price* lui en fit mille remerci-

mens, & lui promit de s'en faire honneur au bal. « Vous me ferez plaiſir, dit-elle; mais, ſi vous dites qu'une bagatelle comme cela vient de moi, je ne vous le pardonnerai jamais. Au reſte, lui dit-elle, n'allez pas faire le Marquis *de Briſacier* à cette pauvre *Blake*, comme vous avez fait *Dongan*. Je ſai bien qu'il ne tient qu'à vous. Vous avez de l'eſprit, vous parlez François, &, pour peu qu'il vous eut entretenue, l'autre n'auroit que faire d'y prétendre. » Il n'en fallut pas davantage. La *Blake* n'étoit que ridicule & coquette. Mademoiſelle *Price* étoit ridicule & coquette, & quelque choſe de plus.

Le jour du bal venu, la Cour, plus brillante que jamais, étala toute ſa magnificence dans cette maſcarade. Ceux qui la devoient compoſer étoient aſſemblez, à la réſerve du Chevalier de Grammont. On s'étonna qu'il arrivât des derniers dans cette occaſion, lui dont l'empreſſement étoit ſi remarquable dans les plus frivoles; mais on s'étonna bien plus de le voir enfin paroître en habit de Ville qui avoit déjà paru. La choſe étoit monſtrueuſe pour la conjoncture & nouvelle pour lui. Vainement portoit-il le plus beau point, la perruque la plus vaſte & la mieux poudrée qu'on put voir. Son habit, d'ailleurs magnifique, ne convenoit point à la fête.

Le Roi, qui s'en apperçut d'abord: « Chevalier de Grammont, lui dit-il, *Termes* n'eſt donc point arrivé? — Pardonnez-moi, Sire, dit-il, Dieu merci. — Comment! Dieu merci, dit le Roi. Lui ſeroit-il arrivé quelque choſe par les chemins? — Sire, dit le Chevalier de Grammont, voici l'hiſtoire de mon habit & de Mr *Termes*, mon Courrier. » A ces mots, le bal, tout prêt à commencer fut ſuſpendu. Tous ceux qui devoient danſer faiſant un cercle autour du Chevalier de Grammont, il pourſuivit ainſi ſon récit:

— Il y a deux jours que ce coquin devroit être ici, ſuivant mes ordres & ſes ſermens. On peut juger de mon impatience tout aujourd'hui, voiant qu'il n'arrivoit pas. Enfin, après l'avoir bien maudit, il n'y a qu'une heure qu'il eſt arrivé, crotté depuis la tête juſqu'aux piés, botté juſqu'à la ceinture, fait enfin comme un excommunié. « Eh bien! Monſieur le Faquin, lui dis-je, voilà de vos façons de faire! vous vous faites attendre juſqu'à l'extrémité! encore eſt-ce un miracle que vous ſoiés arrivé. — Oui, mor.... dit-il, c'eſt un miracle. Vous êtes toujours à gronder. Je vous ai fait faire le plus bel habit du monde, que Monſieur le *Duc de Guiſe* lui-même a pris la peine de commander — Donne-le donc, bourreau, lui dis-je. — Monſieur, dit-il, ſi je n'ai mis douze brodeurs après, qui n'ont fait que travailler jour & nuit, tenez-moi pour un infâme. Je ne les ai pas quittés d'un moment. — Et où eſt-il, dis-je, traître, qui ne fais que raiſonner dans le tems que je devrois être habillé? — Je l'avois, dit-il, empaqueté, ſerré, ploié, que toute la pluie du monde n'en eut point approché. Me voilà, pourſuivit-il, à courir jour & nuit, connoiſſant votre impatience, & qu'il ne faut pas lanterner avec vous.... — Mais où eſt-il, m'écriai-je, cet habit ſi bien empaqueté? — Péri, Monſieur, me dit-il en joignant les mains. — Comment, péri! lui dis-je en ſurſaut. — Oui, péri, perdu, abîmé. Que vous dirai-je de plus? — Quoi! le Paquebot a fait naufrage? lui dis-je. — Oh! vraiment, c'eſt bien pis, comme vous allez voir, me répondit-il. J'étois à une demi-lieue de Calais hier au matin, & je voulus prendre le long de la mer pour faire plus de diligence; mais, ma foi, l'on dit bien vrai qu'il n'eſt rien tel que le grand chemin, car je donnai tout au travers d'un ſable mouvant, où j'enfonçai juſques au menton. —

Un ſable mouvant auprès de Calais ! lui dis-je. — Oui, Monſieur, me dit-il, & ſi bien ſable mouvant, que je me donne au Diable, ſi on me voyoit autre choſe que le haut de la tête, quand on m'en a tiré. Pour mon cheval, il a fallu plus de quinze hommes pour l'en ſortir ; mais pour mon porte-manteau, où malheureuſement j'avois mis votre habit, jamais on ne l'a pu trouver. Il faut qu'il ſoit pour le moins une lieüe ſous terre. »

— Voilà, Sire, pourſuivit le Chevalier de Grammont, l'avanture & le récit que m'en a fait cet honnête homme. Je l'aurois infailliblement tué ſi je n'avois eu peur de faire attendre Mademoiſelle d'*Hamilton*, & ſi je n'avois été preſſé de vous donner avis du ſable mouvant, afin que vos courriers prennent ſoin de l'éviter.

Le Roi ſe tenoit les côtes de rire, quand le Chevalier de Grammont reprenant la parole : « A propos, Sire, dit-il, j'oubliois de vous dire que, pour augmenter ma mauvaiſe humeur, je me ſuis vu arrêter, comme je ſortois de ma chaiſe, par un diable de phantôme en maſque, qui me vouloit à toute force perſuader que la Reine m'avoit ordonné de danſer avec elle ; &, comme je m'en ſuis défendu le moins brutalement qu'il m'a été poſſible, elle m'a chargé de m'informer ici qui doit le mener, & m'a prié de l'envoier prendre inceſſamment. Ainſi, votre Majeſté ne feroit point mal de donner ſes ordres pour cela ; car elle s'eſt miſe en embuſcade dans un carroſſe pour ſaiſir tous les paſſans à la porte de Wit-hall. Au reſte, je vous puis dire que c'eſt une choſe à voir que ſon habillement. Il faut qu'elle ait plus de ſoixante aunes de gaze & de toille d'argent autour d'elle, ſans compter une eſpece de piramide ſur la tête, garnie de cent mille brimborions. »

Ce dernier récit étonna toute l'aſſemblée, à la réſerve de ceux qui avoient part à l'avanture. La Reine aſſura

que tout ce qu'elle avoit nommé pour le bal étoit présent, & le Roi, après quelques momens de réflexion : « Je parie, dit-il, que c'eſt la Ducheſſe de *Neucaſtel*. — Et moi, dit Mylord *Monſéry*, s'approchant de Mademoiſelle d'*Hamilton*, je parie que c'eſt une folle ; car je me trompe fort ſi ce n'eſt ma femme. »

Le Roi voulut qu'on allât s'informer qui c'étoit, & qu'on la fit venir. Mylord *Monſéry* s'offrit à cette commiſſion, par le preſſentiment qu'on vient de dire, & ne fit pas mal. Mademoiſelle d'*Hamilton* ne fut pas fâchée que ce fût lui, ſachant bien qu'il ne ſe trompoit pas dans ſa conjecture. La plaiſanterie auroit été beaucoup plus loin qu'elle n'avoit prétendu, ſi la Princeſſe de Babilone eut paru dans ſes atours.

Le bal ne fut pas trop bien exécuté, s'il faut parler ainſi, tant qu'on ne danſa que les danſes ſérieuſes. Cependant, il y avoit d'auſſi bons danſeurs, & d'auſſi belles danſeuſes qu'il y en eut au monde dans cette aſſemblée ; mais, comme le nombre n'en étoit pas grand, on quitta les danſes Françoiſes pour ſe mettre aux contre-danſes. Quand ceux qui étoient de la maſcarade en eurent danſé quelques-unes, le Roi trouva bon de mettre en jour les troupes auxiliaires, tandis qu'on ſe repoſeroit. Les filles de la Reine & celles de la Ducheſſe furent menées par ceux qui étoient de la maſcarade.

Ce fut alors qu'on eut le tems de prêter quelque attention à la *Blake*, & l'on trouva que le billet qu'on lui avoit fait rendre de la part de *Briſacier*, faiſoit ſon effet. Elle étoit arrivée plus jaune qu'un coin. Ses cheveux blonds étoient farcis de ce ruban couleur de citron qu'elle y avoit mis par complaiſance ; &, pour éclaircir *Briſacier* de ſon ſort, elle portoit ſouvent à ſa tête ſes mains victorieuſes, garnies des gans dont il

étoit question. Mais si l'on fut surpris d'une coiffure qui la rendoit plus blaffarde que jamais, elle fut bien autrement surprise de voir la *Price* partager avec elle de point en point le present de *Brisacier*. La surprise se changea bientot en jalousie; car sa rivale n'avoit pas manqué de l'accrocher de conversation sur ce qu'on lui avoit intimé la veille, & *Brisacier* n'avoit pas manqué de donner tête baissée dans ces prémieres agaceries, sans faire la moindre attention à la blonde *Blake* ni aux signes qu'elle se tuoit de faire pour l'instruire de son heureuse destinée.

La *Price* étoit ronde & ragotte, &, par conséquent, ne dansoit point. Le Duc *de Boukingham*, qui mettoit le Marquis *de Brisacier* sur les rangs le plus souvent qu'il pouvoit, vint le prier de la part du Roi de mener la *Blake*, sans savoir ce qui se passoit alors dans le cœur de cette Nymphe. *Brisacier* s'en défendit sur le mépris qu'il avoit pour les contre-danses. La *Blake* crut que c'étoit elle qu'on mépriſoit, &, voiant qu'il s'étoit rendu en conversation avec sa mortelle ennemie, elle se mit à danser sans savoir ce qu'elle faisoit. Quoi que son indignation & sa jalousie fussent assez marquées pour en divertir la Cour, il n'y eut que Mademoiselle d'*Hamilton* & ses complices qui en eurent le plaisir entier. Leur satisfaction fut complette; car bientot arriva Mylord *Mousery*, encore tout interdit de la vision dont le Chevalier de Grammont avoit fait le portrait. Il apprit à Mademoiselle d'*Hamilton* que c'étoit la *Mousery* en propre perſonne, mille fois plus extravagante qu'elle ne l'avoit jamais été; qu'il avoit eu toutes les peines du monde à la remettre chez elle, avec une lenticle à la porte de sa chambre. Le Lecteur trouvera peut-être qu'on s'est trop arrêté sur ces incidens frivoles: peut-être aura-t-il raison. Passons à d'autres.

Tout rioit au Chevalier de Grammont dans la nouvelle tendreſſe qui l'occupoit. Il n'étoit pas ſans rivaux ; mais, ce qu'il y avoit de plus extraordinaire, c'eſt qu'il étoit ſans inquiétudes. Il connoiſſoit leur eſprit & celui de Mademoiſelle d'*Hamilton*.

De ſes amans, le plus conſidérable & le moins déclaré étoit Monſieur le Duc d'*Yorck* ; mais il avoit beau s'en cacher, la Cour étoit trop faite à ſes manieres pour douter de ſon gout pour elle. Il ne jugea pas à-propos de déclarer des ſentimens qu'il ne convenoit pas à Mademoiſelle d'*Hamilton* d'apprendre ; mais il lui parloit tant qu'il pouvoit, & la lorgnoit d'une grande aſſiduité. Comme la chaſſe étoit ſon plaiſir favori, cet exercice l'occupoit une partie du jour. Il en revenoit d'ordinaire aſſez fatigué ; mais la préſence de Mademoiſelle d'*Hamilton* le réveilloit quand elle ſe trouvoit chez la Reine ou chez la Ducheſſe. C'étoit-là que, n'oſant lui parler de ce qu'il avoit ſur le cœur, il l'entretenoit de ce qu'il avoit dans la tête. Il lui contoit des merveilles de la prudence des renards, de la proüeſſe des chevaux, lui faiſoit un détail de bras caſſés, de jambes démiſes, d'épaules diſloquées & d'autres avantures curieuſes & divertiſſantes ; après quoi, ſes yeux lui diſoient le reſte, juſqu'à ce que le ſommeil interrompit leur converſation, car ces tendres truchemens ne laiſſoient pas de ſe fermer quelquefois au fort de leur lorgnerie.

La Ducheſſe ne fut point allarmée d'une paſſion que ſa rivale ne regardoit rien moins que ſérieuſement & dont elle prenoit la peine de ſe divertir avec tout le reſpect du monde. Au contraire, comme elle avoit du gout & de l'eſtime pour elle, jamais elle ne la traita plus gracieuſement.

Les deux *Rouſſels*, oncle & neveu, étoient deux

autres rivaux du Chevalier de Grammont. L'oncle avoit bien ſoixante ans. Son courage & ſa fidélité l'avoient diſtingué dans les guerres civiles. Sa paſſion & ſes deſſeins pour Mademoiſelle d'*Hamilton* parurent à la fois; mais ſa magnificence ne parut qu'à demi dans les galanteries que la tendreſſe inſpire. Il n'y avoit pas long-tems que l'on avoit quitté le ridicule des chapeaux pointus pour tomber dans l'autre extrémité. Le vieux *Kouſſel*, effraié d'une chute ſi terrible, voulut prendre un milieu qui le rendit remarquable. Il l'étoit encore par ſa conſtance envers les pourpoints taillades, qu'il a ſoutenus long-tems après leur ſuppreſſion univerſelle; mais ce qui ſurprenoit le plus étoit un certain mélange d'avarice & de libéralité, ſans ceſſe en guerre l'une avec l'autre, depuis qu'il y étoit avec l'amour.

Son neveu n'étoit alors que Cadet de la famille; mais la ſucceſſion de ſon oncle le regardoit, &, quoi qu'il en eut le ſoin pour ſon établiſſement & qu'il eut encore plus le ſoin de ménager l'eſprit de ſon oncle pour s'en aſſurer, il ne put éviter ſa deſtinée. La *Middleton* le traitoit avec aſſez de preference; mais ſes faveurs ne purent le garentir des charmes de Mademoiſelle d'*Hamilton*. Sa figure n'auroit rien eu de choquant, s'il l'eut laiſſée dans ſon naturel; mais il étoit guindé dans toutes ſes allures, taciturne à donner des vapeurs; cependant, un peu plus ennuiant quand il parloit.

Le Chevalier de Grammont, en plein repos ſur toutes les concurrences, s'engageoit de plus en plus, ſans former d'autres projets, ni concevoir d'autres eſperances que celle de ſe rendre agréable. Quoique ſa paſſion fut hautement declarée, perſonne à la Cour ne la regardoit que comme ces habitudes de galanterie qui ne vont qu'à rendre juſtice au mérite.

Son Philoſophe en jugea tout autrement &, voiant que, ſans compter un redoublement infini de magnificence & de ſoins, il avoit regret aux heures qu'il donnoit au jeu, qu'il ne cherchoit plus ces longues & agréables converſations qu'ils avoient d'ordinaire enſemble, & que ce nouvel empreſſement l'enlevoit partout à lui-même :

« Monſieur le Chevalier, lui dit-il, il me ſemble que vous laiſſez depuis quelque tems les beautez de la Ville & leurs amans bien en repos. La *Midleton* fait impunément de nouvelles conquêtes & de vos preſens vous ſouffrez qu'elle vous creve les yeux ſans la moindre avanie. La pauvre *Warmeſtré* vient d'accoucher tranquillement au milieu de la Cour, ſans que vous en aiez ſouflé. Je l'avois bien prevu, Monſieur le Chevalier, vous avez fait connoiſſance avec Mademoiſelle d'*Hamilton*, &, choſe qui ne vous étoit jamais arrivée, vous voilà véritablement amoureux. Mais voions un peu ce qui peut vous arriver. Je ne penſe pas, en prémier lieu, que vous eſperiés de la mettre à mal. Elle eſt telle, & par ſa naiſſance & par ſon mérite, que, ſi vous étiés en poſſeſſion des titres & des biens de votre maiſon, vous feriés excuſable de vous preſenter ſur un pied ſérieux, quelque ridicule qu'il y ait dans le mariage en général. Car ſi vous ne voulez que de l'eſprit, de la ſageſſe & les tréſors de la beauté, vous ne ſauriés mieux vous adreſſer; mais pour vous, qui n'avez que médiocrement de ceux de la fortune, vous ne ſauriés vous adreſſer plus mal.

« Car votre frere de *Toulongeon*, de l'humeur dont je le connois, n'aura pas la complaiſance de ſe laiſſer mourir pour favoriſer vos prétentions. Mais poſons le cas que vous aiés tout le bien qu'il faudroit pour l'une & pour l'autre, & c'eſt beaucoup dire, connoiſſez-vous la

délicateſſe, pour ne pas dire la bizarrerie de cette Princeſſe ſur un pareil engagement? Sçavez-vous qu'il n'a tenu qu'à elle d'avoir les meilleurs partis d'Angleterre? Le Duc *de Richemont* l'a recherchée des prémiers; mais, quoi qu'il fut amoureux, il étoit intéreſſé. Cependant, le Roi, voiant qu'il ne tenoit qu'au bien, prit ſur lui cet article, en conſidération du Duc d'*Ormont*, du mérite & de la naiſſance de Mademoiſelle d'*Hamilton*, & des ſervices de Monſieur ſon pere; mais, choquée qu'un homme qui faiſoit l'amoureux eut marchandé, faiſant d'ailleurs réflexion de ſon caractere dans le monde, elle n'a pas jugé qu'il fut aſſez important d'être Ducheſſe *de Richemont*, au hazard de ce qu'il y auroit à craindre d'un homme brutal & débauché.

« Votre petit *Germain*, malgré tout le bien de ſon oncle & l'éclat de ſa propre réputation, n'y a-t-il pas ſongé? A-t-elle voulu ſeulement regarder *Henri Howard*, qui eſt à la veille d'être le prémier Duc d'Angleterre & qui poſſede actuellement tout le bien de la maiſon *de Nortfolck*? Je tombe d'accord que c'eſt un bœuf; mais quelle autre dans toute l'Angleterre ne paſſeroit pas pardeſſus la peſanteur de ſon eſprit & le peu d'agrement de ſa figure, pour être, avec trois cent mille livres de rente, la prémiere Ducheſſe du Roiaume?

« Pour achever en peu de mots, Mylord *Falmouth* m'a dit lui-même qu'il l'avoit toujours regardée comme la ſeule choſe qui manquoit à ſon bonheur, mais qu'au milieu de tout l'éclat de ſa fortune, il n'avoit oſé lui déclarer ſes ſentimens, qu'il ſe ſentoit aſſez de foibleſſe ou trop de fierté pour ſe contenter de l'obtenir du ſeul conſentement de ſes parens; &, quoi que les prémiers refus des belles ne ſuſſent comptez pour rien, il ſavoit de quel air elle recevoit ceux dont la perſonne ne lui étoit point agréable. Après cela, Monſieur le Chevalier,

voiez de quelle maniere vous prétendez vous y prendre, car vous êtes amoureux. Vous l'allez être de plus en plus, & plus vous le ſerez, moins ſerez-vous capable des réfléxions que vous pourriez faire à préſent.

— Mon pauvre Philoſophe, répondit le Chevalier *de Grammont*, tu ſais bien le Latin, tu ſais des Vers, tu ſais la marche & tu connois la nature des etoiles du Ciel; mais, pour les aſtres de la terre, tu n'y connois rien. Tu ne m'a rien appris de Mademoiſelle d'*Hamilton*, que le Roi ne m'ait dit il n'y a pas trois jours. Tant mieux qu'elle ait refuſé les Oſtrogoths dont tu viens de me parler. Si elle en avoit voulu, je n'en voudrois pas, quoi que je l'aime à la folie. Ecoute bien ce que je te vas dire. Je me ſuis mis dans la tête de l'épouſer, & je veux que mon Pédagogue *St-Evremont* lui-même ſoit le prémier à m'en ſavoir gré. Quand à l'établiſſement, je ferai ma paix avec le Roi, je lui demanderai qu'elle ſoit Dame du Palais. Il me l'accordera. *Toulongeon* crevera, ſans que je l'aide ou que je l'en empêche, & Mademoiſelle d'*Hamilton* aura *Semeat* avec le Chevalier-*de Grammont*, pour la dédommager des *Nortfolks* & des *Richemonts*. Eh bien, as-tu quelque choſe à dire contre ce projet? car je parie cent louis qu'il en ira comme je dis. »

C'étoit dans ce tems-là que la faveur de Mademoiſelle *Stwart* étoit ſi déclarée, qu'on voioit bien qu'il ne lui manquoit que de l'art dans ſa conduite, pour être auſſi maîtreſſe de l'eſprit du Roi, qu'elle l'étoit de ſon cœur. L'occaſion étoit belle pour ceux qui avoient de l'expérience & de l'ambition. Le Duc *de Boukingham* ſe mit en tête de la gouverner, pour ſe mettre bien dans l'eſprit du Roi. Dieu ſait quel Gouverneur & quelle tête pour en conduire une autre! Cependant, c'étoit l'homme du monde le plus capable de s'inſinuer dans

un eſprit comme celui de Mademoiſelle *Stwart*. Elle avoit un caractere d'enfance dans l'humeur, qui la faiſoit rire de tout, & ſon gout pour les amuſemens frivoles, quoique naturels, ne ſembloit permis qu'à l'âge de douze ou treize ans. Tout en étoit, hors les poupées. Le colin-maillard étoit de ſes paſſe-tems les plus heureux. Elle faiſoit des châteaux de cartes, quand on jouoit le plus gros jeu chez elle; & l'on n'y voioit que des Courtiſans empreſſez autour d'elle, qui lui en fourniſſoient les matériaux ou de nouveaux Architectes, qui tâchoient de l'imiter.

Elle ne laiſſoit pas de ſe plaire à la muſique, & d'avoir quelque gout pour le chant. Le Duc de *Boukingham*, qui faiſoit les plus beaux batimens de cartes qu'on put voir, chantoit agréablement. Elle ne haïſſoit point la médiſance: il en étoit le pere & la mere; il faiſoit des Vaudevilles, inventoit des contes de vieilles, dont elle étoit folle: mais ſon talent particulier étoit d'attraper le ridicule & le diſcours des gens & de les contrefaire en leur preſence, ſans qu'ils s'en apperçuſſent. Bref, il ſavoit faire toutes ſortes de perſonnages, avec tant de grâce & d'agrément, qu'il étoit difficile de ſe paſſer de lui quand il vouloit bien prendre la peine de plaire. Il s'étoit donc rendu ſi néceſſaire aux amuſemens de la *Stwart*, qu'elle le faiſoit chercher par tout lorſqu'il ne ſuivoit pas le Roi chez elle.

Il étoit parfaitement bien fait, & croioit l'être beaucoup plus qu'il ne l'étoit. Quoiqu'il eut beaucoup d'eſprit, ſa vanité lui fit prendre ſur ſon compte des gracieuſetez qui n'étoient que pour ſes boufonneries & ſon badinage. Séduit enfin par la bonne opinion de ſon mérite, il oublia ſon premier projet & la maîtreſſe Portugaiſe, pour ſe prevaloir d'un gout auquel il s'étoit mépris; mais, dès qu'il voulut

prendre un perſonnage ſérieux auprès de Mademoiſelle *Stwart*, il fut renvoié ſi loin, qu'il abandonna tout à coup l'un & l'autre de ſes deſſeins ſur elle. On peut dire néanmoins que la familiarité qu'elle lui avoit procurée auprès du Roi ouvrit le chemin à cette faveur où il s'étoit élevé dans la ſuite.

Mylord *Arlington* entreprit le projet que le Duc de *Boukingham* venoit d'abbandonner, & voulut s'emparer de l'eſprit de la maitreſſe, pour gouverner celui du Maitre. Il y avoit pourtant dequoi contenter un homme de plus de mérite & de plus de naiſſance que lui, dans la fortune qu'il avoit déjà faite. Ses prémières Négotiations avoient été pendant le traité des Pyrénées. Quoi qu'il n'y eut pas réüſſi pour les intérêts de ſon maitre il n'y avoit pas tout-à-fait perdu ſon tems; car avoit parfaitement attrapé par ſon extérieur le ſérieux & la gravité des Eſpagnols, &, dans les affaires, il imitoit aſſez bien leur lenteur. Il avoit une cicatrice au travers du nez, que couvroit une longue mouche ou, pour mieux dire, une petite emplâtre en lozange.

Les bleſſures du viſage y donnent d'ordinaire certain air violent & guerrier, qui ne ſied pas mal. C'étoit tout le contraire à ſon égard, & cette emplâtre remarquable s'étoit tellement accommodée à l'air miſtérieux du ſien, qu'elle sembloit y ajouter quelque choſe d'important & de capable.

Arlington, à l'abri de cette contenance, compoſée d'une grande avidité pour le travail & d'une impénétrable ſtupidité pour le ſécret, s'étoit donné pour grand politique; &, n'aiant pas le loiſir de l'examiner, on l'avoit cru ſur ſa parole, & on l'avoit fait Sécrétaire & Miniſtre d'Etat ſur ſa mine.

Son ambition ne pouvant ſe borner à ces établiſſemens, après s'être pourvu de pluſieurs belles maximes

& de quelques exemples hiſtoriques, il avoit obtenu de Mademoiſelle *Stwart* une audience pour les étaler, en lui faiſant offre de ſes très humbles ſervices & de ſes avis les mieux raiſonnez, pour ſe conduire dans le poſte où il avoit plu au Ciel & à ſa vertu de l'élever. Mais il n'en étoit qu'à l'exorde de ſon diſcours, quand elle ſe ſouvint qu'il étoit à la tête de ceux que le Duc *de Boukingham* avoit coutume de contrefaire, &, comme ſa préſence & ſes diſcours renouvelloient exactement le ridicule qu'on lui avoit donné, jamais elle ne put s'empêcher de lui faire un éclat de rire au nez, d'autant plus outré, qu'elle avoit long-tems combatu pour l'étouffer.

Le Miniſtre en fut indigné : ſon orgueil étoit digne du poſte qu'il occupoit, & ſa délicateſſe ſur la gloire méritoit tous les ridicules qu'on lui donnoit. Il la quitta brulquement avec tous les beaux conſeils qu'il lui avoit préparez, tenté de les porter à la *Caſtelmaine* & de s'unir à ſes intérêts, ou bien de quitter le parti de la Cour pour déclamer en plein Parlement contre les griefs de l'Etat, & faire paſſer un acte pour la ſupreſſion des maitreſſes ; mais ſa prudence l'emporta ſur les reſſentimens, &, ne ſongeant plus qu'à joüir délicieuſement des biens de la fortune, il envoia chercher une femme en Hollande pour mettre le comble à ſa félicité.

Hamilton étoit l'homme de la Cour le plus capable de réüſſir dans le deſſein ou le Duc *de Boukingham* & Milord *Arlington* venoient d'échoüer. Il ſe l'étoit mis en tête ; mais ſa coquetterie naturelle vint à la traverſe & lui fit négliger le projet du monde le plus utile, pour courir inutilement après les avances & les agaceries que la comteſſe de *Cheſterfield* s'aviſa de lui faire. C'étoit une des plus agréables femmes qu'on put voir. Elle avoit la

plus jolie taille du monde, quoiqu'elle ne fut pas fort grande. Elle étoit blonde, & elle en avoit l'éclat & la blancheur, avec tout ce que les brunes ont de vif & de piquant. Elle avoit de grands yeux bleus, & des regards extrémement séduisans. Ses manieres étoient engageantes, son esprit amusant & vif; mais son cœur toûjours ouvert aux tendres engagemens, n'étoit point scrupuleux sur la constance, ni délicat sur la sincérité. Elle étoit fille du duc d'*Ormond*. *Hamilton* étoit son cousin germain. Ils se voioient tant qu'ils vouloient sans conséquence ; mais, dès qu'elle lui eut fait dire un mot par ses yeux, il ne songea plus qu'à lui plaire, sans se souvenir de sa légereté, ni des obstacles qui s'oppoſoient à ses desseins. Celui de s'établir dans la confiance de Mademoiselle *Stwart* ne lui fut plus de rien, comme on vient de dire ; mais elle se trouva bien tot en état de se passer des instructions qu'on avoit prétendu lui donner pour sa conduite. Elle avoit fait tout ce qu'il falloit pour augmenter la passion du Roi, sans intéresser sa vertu par les dernieres complaisances ; mais les empressemens d'un amant passionné, qui trouve les occasions favorables, sont difficiles encore à vaincre, & la sagesse de Mademoiselle *Stwart* n'en pouvoit plus lorsque la Reine fut attaquée d'une fievre violente qui la mit bien tot à l'extrémité.

Ce fut alors qu'elle se fut bon gré d'une résistance qui ne lui avoit pas peu couté. Mille espérances de grandeur & de gloire s'emparérent de son esprit, & les nouveaux respects qu'on lui rendit par tout contribuerent à les augmenter. La Reine fut abbandonnée des Médecins. Le petit nombre des Portugaises qu'on n'avoit point renvoiées remplissoit la Cour de cris lugubres, & le bon naturel du Roi s'attendrit par l'état où lui parut une Princesse qu'il n'aimoit pas, à la vé-

vité, mais qu'il eſtimoit beaucoup. Elle l'aimoit tendrement. &, croyant lui parler pour la derniere fois, elle lui dit que la ſenſibilité qu'il témoignoit pour ſa mort auroit de quoi lui faire regretter la vie, mais que, n'ayant pas aſſez de charmes pour mériter ſa tendreſſe, elle avoit du moins la conſolation, en mourant, de faire place à quelque épouſe qui en fut plus digne & à laquelle le Ciel accorderoit peut-être une bénédiction qu'il lui avoit refuſée. A ces mots, elle lui arroſa les mains de quelques larmes qu'il crut les dernieres. Il y joignit les ſiennes, &, ſans s'imaginer qu'elle dut le prendre au mot, il la conjura de vivre pour l'amour de lui. Jamais elle ne lui avoit deſobéi. &, quelques dangereux que ſoient les mouvemens ſoudains, quand on eſt entre la mort & la vie, ce tranſport de joie, qui lui devoit être fatal, la ſauva, & cet attendriſſement merveilleux du Roi fit un effet dont tout le monde ne loüa pas également le Ciel.

Il y avoit déjà quelque tems que *Germain* étoit remis de ſes bleſſures; cependant, la *Caſtelmaine*, trouvant ſa ſanté tout auſſi déplorable que devant, ſe mit inutilement en tête de ramener le cœur du Roi; car, malgré la tendreſſe de ſes pleurs & la violence de ſes emportemens, Mademoiſelle *Stuart* le retint pour elle. Tantôt c'étoient des promenades où les beautez de la Cour à cheval faiſoient aſſaut de graces & d'attraits, quelquefois bien, quelquefois mal, mais toujours de leur mieux. D'autres fois, on voioit ſur la riviere un ſpectacle que la ſeule ville de Londres peut offrir.

La Tamiſe lave les bords du vaſte & peu magnifique Palais des Rois de la Grande-Bretagne. C'étoit des degrés de ce Palais que la Cour deſcendoit pour s'embarquer ſur le fleuve à la fin de ces jours d'Eté dont la chaleur & la pouſſiere ne permettent pas la promenade

du Parc. Un nombre infini de batteaux découverts, qui portoient tous les charmes de la Cour & de la Ville, faiſoient cortege aux berges, où étoit la famille Roiale. Les collations, la muſique & les feux d'artifice en étoient. Le Chevalier *de Grammont* en étoit toujours auſſi, & c'étoit un grand hazard quand il n'y mettoit pas quelque choſe du ſien, pour ſurprendre agréablement, par quelque trait de magnificence & de galanterie. Tantot c'étoient des concerts entiers de voix & d'inſtrumens qu'il faiſoit venir de Paris à la ſourdine & qui ſe déclaroient inopinément au milieu de ces navigations. Souvent c'étoient des ambigus, qui partoient auſſi de France, pour encherir au milieu de Londres ſur les collations du Roi. La choſe étoit quelquefois au delà de ſes eſpérances : quelquefois elle y répondoit moins; mais il eſt conſtant qu'elle lui coutoit toujours infiniment.

Milord *Falmouth* étoit un de ceux qui avoient le plus d'eſtime & de conſidération pour lui. Cette profuſion le mit en peine, &, comme il alloit ſouvent ſouper avec lui ſans façon, un jour qu'il y trouva *St-Evremont* ſeul & un repas pour ſix perſonnes qu'on auroit priées dans les formes : « Il ne faut point, dit-il, s'adreſſant au Chevalier de Grammont, me ſavoir gré de cette viſite. Je viens du coucher, où le diſcours n'a roulé que ſur vous, & je vous aſſure que la maniere dont le Roi s'eſt expliqué ſur ce qui vous regarde, ne vous auroit pas fait le plaiſir que j'en ai reſſenti. Vous ſavez bien qu'il y a longtems qu'il vous offre ſes bons offices auprès du Roi de France ; &, pour moi, pourſuivit-il, en riant, vous ſavez bien que je l'en féliciterois, ſi je ne craignois de vous perdre, dès que votre paix ſeroit faite ; mais, grâce à Mademoiſelle d'*Hamilton*, vous n'en êtes pas trop preſſé. Cependant, j'ai ordre du Roi mon Maitre

de vous dire qu'en attendant que le vôtre vous rende ſes bonnes grâces, il vous donne une penſion de quinze cens Jacobus. C'eſt peu pour la figure que fait le Chevalier de Grammont parmi nous ; mais ce ſera, dit-il en l'embraſſant, pour lui aider à nous donner à ſouper. »

Le Chevalier de Grammont reçut comme il devoit l'offre d'une grâce qu'il ne jugea pas à propos d'accepter. « Je reconnois, dit-il, les bontez du Roi dans cette propoſition ; mais j'y reconnois encore mieux le caractere de Mylord *Falmouth*, & je le ſupplie d'aſſurer Sa Majeſté que j'en ai toute la reconnoiſſance du monde. Le Roi mon Maître ne me laiſſera pas manquer lorſqu'il voudra bien me rappeler. En attendant, je vais vous faire voir de quoi donner encore quelques ſoupers à Meſſieurs les Anglois. »

Il fit apporter, en diſant cela, ſon coffre fort, & lui montra ſept à huit mille guinées du plus bel or du monde. Mylord *Falmouth*, voulant mettre au profit du Chevalier de Grammont le refus d'une offre ſi avantageuſe, en fit le récit à Monſieur de *Comminge*, alors Ambaſſadeur en Angleterre, & Monſieur de *Comminge* ne manqua pas de faire valoir à la Cour de France le mérite de ce refus.

Hyde-Park, comme on ſait, eſt le Cours de Londres. Rien n'étoit tant à la mode, dans la belle ſaiſon, que cette promenade. C'étoit le rendez-vous de la magnificence & des appas. Tout ce qui avoit de beaux yeux ou de beaux équipages, s'empreſſoit à ce rendez-vous. Le Roi ne s'y déplaiſoit pas.

Comme il n'y avoit pas long-tems que les caroſſes à glaces étoient en uſage, les Dames avoient de la peine à s'y renfermer. Elles préféroient infiniment le plaiſir d'être vûes preſque toutes entiéres, aux commoditez

des caroſſes modernes. Celui qu'on avoit fait pour le Roi n'avoit pas trop bon air. Le Chevalier de Grammont, s'étant imaginé qu'on pouvoit inventer quelque choſe de galant qui tint de l'ancienne mode & qui renchérit ſur la nouvelle, fit ſecretement partir *Termes* avec toutes les inſtructions néceſſaires. Le Duc *de Guiſe* fut encore chargé de cette commiſſion, & le courrier, au bout d'un mois, s'étant par la grace de Dieu, ſauvé cette fois des ſables mouvans, fit paſſer heureuſement en Angleterre la calêche la plus galante & la plus magnifique qu'on ait jamais vûe.

Le Chevalier de Grammont avoit ordonné qu'on y mit quinze cents louis, & le Duc *de Guiſe*, qui étoit de ſes amis, y en fit mettre juſqu'à deux mille pour l'obliger. Toute la Cour fut dans l'admiration de la magnificence de ce préſent, & le Roi, charmé de l'attention du Chevalier de Grammont pour les choſes qui lui pouvoient être agréables, ne pouvoit ſe laſſer de l'en remercier; mais il ne voulut recevoir un preſent de cette conſéquence qu'à condition qu'il n'en refuſeroit pas quelqu'autre de ſa part.

La Reine, s'imaginant que cette brillante machine pourroit lui porter bonheur, voulut s'y faire voir la prémiere avec Madame la Ducheſſe d'*York*. Madame *de Caſtelmaine*, qui les y avoit vües, s'étant mis dans la tête qu'on étoit plus belle dans ce caroſſe que dans un autre, pria le Roi de vouloir lui prêter ce char merveilleux, pour y repréſenter le prémier beau jour de Hyde-Park. La *Stwart* eut la même envie & le demanda pour le même jour. Comme il n'y avoit pas moyen de mettre enſemble deux divinitez dont la prémiere union s'étoit changée en haine mortelle, le Roi fut fort embarraſſé; car chacune y vouloit être la prémiere.

La *Caſtelmaine* étoit groſſe & menaçoit d'accoucher avant terme, ſi ſa rivale avoit la préférence. Mademoiſelle *Stuart* proteſta qu'on ne la mettroit jamais en état d'accoucher ſi on la refuſoit. Cette menace l'emporta ſur l'autre, & les fureurs de la *Caſtelmaine* furent telles, qu'elle en penſa tenir ſa parole ; & l'on tient que ce triomphe en couta quelque peu d'innocence à ſa rivale.

La Reine Mere, qui, ſans faire de tracaſſeries, ne laiſſoit pas de les aimer, eut la bonté de ſe divertir de cet événement, ſelon ſa coutume. Elle prit occaſion de faire la guerre au Chevalier de Grammont ſur ce qu'il avoit jetté cette pomme de diſcorde parmi de telles Concurrentes. Elle ne laiſſa pas de lui donner, en préſence de toute la Cour, les louanges que méritoit un preſent ſi magnifique. « Mais d'où vient, lui dit-elle, que vous êtes ici ſans équipage, vous qui faites une ſi groſſe dépenſe ? car on dit que vous n'avez pas ſeulement un laquais & que c'eſt un galopin de la rue qui vous éclaire avec une de ces torches de poix dont ils empuantiſſent toute la Ville. — Madame, lui dit-il, le Chevalier de Grammont n'aime point le faſte. Mon Linck, dont vous parlez, eſt affectionné pour mon ſervice, outre que c'eſt un des braves hommes du monde. Votre Majeſté ne connoît pas la paſſion des Links. Elle eſt trop charmante. On ne ſauroit faire un pas la nuit, qu'on n'en voie accourir une douzaine. La prémiere fois que je fis connoiſſance avec eux, je retins tous ceux qui m'offroient leurs ſervices ; ſi bien qu'en arrivant à White-Hall, j'en avois bien deux cens autour de ma chaiſe. Le ſpectacle étoit nouveau ; car ceux qui m'avoient vu paſſer avec cette illumination, avoient demandé quel enterrement c'étoit. Ces Meſſieurs ne laiſſerent pas d'entrer en différend ſur quelques douzaines de ſchelins que je leur avois jettés, & celui dont

Votre Majeſté fait mention en aiant battu trois ou quatre lui ſeul, je le retins pour ſa valeur. Non, Madame, je ne compte pour rien la parade des caroſſes & des laquais. Je me ſuis vu cinq ou ſix valets de chambre à la fois, ſans avoir jamais eu de domeſtique en livrée, excepté mon Aumonier *Pouſſatin*. — Comment ! dit la Reine en éclatant de rire, un Aumonier portant vos couleurs ! Ce n'étoit pas apparemment un Prêtre. — Pardonnez-moi, Madame, dit-il, & le prémier Prêtre du monde pour la danſe Baſque. — Chevalier, dit le Roi, je veux que vous nous contiés tout à l'heure l'hiſtoire de l'Aumonier *Pouſſatin*. »

CHAPITRE V

Sire, dit-il, Monſieur le Prince aſſiégeoit *Lérida*. La Place n'étoit rien ; mais Dom *Gregorio Brice* étoit quelque choſe. C'étoi un de ces Eſpagnols de la Vieille Roche vaillant comme le Cid, fier comme tous les *Guſmans* enſemble & plus galant que toutes les *Abencerrages* de Grenade. Il nous laiſſa faire les prémieres approches de ſa Place, ſans donner le moindre ſigne de vie. Le Maréchal de Grammont, dont la maxime étoit qu'un Gouverneur qui fait grand tintamarre d'abord & qui brule ſes fauxbourgs pour faire une belle défenſe, la fait d'ordinaire aſſez mauvaiſe, n'augura pas bien pour nous de la politeſſe de *Grégoire de Brice:* mais Monſieur le Prince, couvert de gloire, & fier des cam-

pagnes de *Rocroy*, de *Norlingue* & de *Fribourg*, pour insulter la Place & le Gouverneur, fit monter la première tranchée en plein jour par son Régiment, à la tête duquel marchoient vingt-quatre violons, comme si c'eut été pour une noce.

« La nuit venüe, nous voilà tous à goguenarder, nos violons à joüer des airs tendres, & grande chere par tout. Dieu sait les brocards qu'on jettoit au pauvre Gouverneur & à sa fraise, que nous nous promettions de prendre l'un & l'autre dans vingt-quatre heures! Cela se passoit à la tranchée, d'où nous entendimes un cri de mauvais augure qui partoit du rempart & qui répéta deux ou trois fois : « Alerte à la muraille. » Ce cri fut suivi d'une salve de canon & de mousqueterie, & cette salve d'une vigoureuse sortie qui, après avoir culbuté la tranchée, nous mena battant jusqu'à notre grande-garde.

« Le lendemain, *Gregorio Brice* envoia, par un Trompette, des présens de glaces & de fruits à Monsieur le Prince, priant bien humblement Son Altesse de l'excuser s'il n'avoit point de violons pour répondre à la sérénade qu'il avoit eu la bonté de lui donner, mais que, s'il avoit pour agréable la musique de la nuit précédente, il tâcheroit de la faire durer tant qu'il lui feroit l'honneur de rester devant sa Place. Le bourreau nous tint parole ; &, dès que nous entendions : « Alerte à la muraille ! » nous n'avions qu'à compter ur une sortie, qui nettoioit la tranchée, combloit nos travaux & qui tuoit ce que nous avions de meilleurs en Soldats & en Officiers. Monsieur le Prince en fut si piqué, qu'il s'opiniatra, malgré le sentiment des Officiers Généraux, à continuer un siege qui pensa ruiner son armée & qu'il fut encore obligé de lever assez brusquement.

« Comme nos troupes ſe retiroient, Dom *Grégoire*, bien loin de ſe donner de ces airs que prennent les Gouverneurs en pareille occaſion, ne fit de ſortie que pour envoier faire un compliment plein de reſpect à Monſieur le Prince. Le Seigneur *Brice* partit quelque-tems après pour rendre compte à Madrid de ſa conduite & pour en recevoir la récompenſe. Votre Majeſté ſera peut-être bien aiſe de ſavoir le traitement qu'on fit au petit *Brice*, après la plus brillante action que les Eſpagnols euſſent faite de toute la guerre. On le mit à l'Inquiſition.

— Quoi ! dit la Reine Mere, à l'Inquiſition pour ſes ſervices. — Non, pas tout à fait pour ſes ſervices, dit-il. Mais, ſans égard à ſes ſervices, on le traita comme je viens de dire, pour un petit trait de galanterie, que je conterai tantôt au Roi.

» La campagne de Catalogne finie de cette maniere, nous revenions médiocrement couverts de lauriers. Mais, comme Monſieur le Prince en avoit fait proviſion en d'autres rencontres, & qu'il avoit de grands deſſeins en tête, il eut bientôt oublié cette petite diſgrace. Nous ne faiſions que goguenarder pendant le voiage. Monſieur le Prince étoit le prémier à nous mettre en train ſur ſon ſiege. Nous fîmes quelques couplets de ces *Lerida*, qui ont tant couru, afin qu'on n'en fit pas de plus mauvais. Nous n'y gagnâmes rien : nous eumes beau nous traiter cavalierement dans nos chanſons, on en fit à Paris où on nous traitoit encore plus mal. Nous arrivâmes enfin à *Perpignan* un jour de fête. Une troupe de Catalans qui danſoient au milieu de la rue, vinrent danſer ſous les fenêtres de Monſieur le Prince pour lui faire honneur. Monſieur *Pouſſatin*, couvert d'un petit caſaquin noir, danſoit au milieu de cette troupe comme un vrai poſſédé. Je reconnus

d'abord la danſe de notre païs aux ſauts & aux bonds qu'il faiſoit. Monſieur le Prince fut charmé de ſa diſpoſition & de ſa légereté. Je le fis venir après la danſe, &, lui aiant demandé ce qu'il étoit : « Prêtre indigne, à vôtre ſervice, Monſeigneur, me dit-il. Je m'appelle *Pouſſatin*, & ſuis de Bearn. J'allois en Catalogne pour ſervir d'Aumonier dans l'Infanterie ; car, Dieu merci, je vais bien du pied ; mais, puiſque la guerre eſt heureuſement finie, s'il plaiſoit à votre Grandeur de me prendre à ſon ſervice, je la ſuivrois par tout, & la ſervirois fidelement. — M. *Pouſſatin*, lui dis-je, ma Grandeur n'a pas beſoin autrement d'Aumonier, mais, puiſque vous êtes de ſi bonne volonté, je veux bien vous prendre à mon ſervice.

» Monſieur le Prince, préſent à toute cette converſation, fut ravi de me voir un Aumonier. Comme le pauvre *Pouſſatin* étoit fort délabré, je n'eus pas le tems de le mettre en équipage à *Perpignan ;* mais, lui aiant fait donner le juſtaucorps d'un des laquais du Maréchal de Grammont, qui reſtoit avec l'équipage, je le fis monter derriere le caroſſe de Monſieur le Prince, qui mouroit de rire toutes les fois qu'il voioit la mine peu orthodoxe que le petit *Pouſſatin* avoit en livrée jaune.

» Dès que nous fûmes à Paris, on en fit le conte à la Reine, qui d'abord en fut un peu ſurpriſe. Cela n'empêcha pas qu'elle ne voulut voir danſer mon Aumonier. Car en Eſpagne il n'eſt pas tout à fait ſi rare de voir danſer les Eccléſiaſtiques, que de les voir en livrée.

» *Pouſſatin* fit des merveilles devant la Reine ; mais, comme ſa danſe étoit un peu vive, elle ne put ſupporter l'odeur que ſon agitation violente répandit dans ſon cabinet. Les Dames lui demandérent quartier. Il y avoit de quoi vaincre tous les parfums & toutes les ef-

fences dont elles étoient munies. *Pouſſatin* ne laiſſa pas d'en remporter beaucoup de louanges & quelques loüis.

« J'obtins au bout de quelque-tems un petit Bénéfice de campagne pour mon Aumonier, & j'ai ſu depuis que *Pouſſatin* prêchoit avec la même légéreté dans ſon Village, qu'il danſoit aux noces de ſes Paroiſſiennes. »

Le conte de *Pouſſatin* divertit fort le Roi. La Reine ne trouva plus ſi mauvais qu'on l'eut mis en livrée. Le traitement de *Grégoire Brice* la ſcandaliſa bien davantage ; &, voulant juſtifier la Cour d'Eſpagne ſur un procédé qui paroiſſoit ſi dur : « Chevalier de Grammont, dit-elle, quelle héréſie dans l'Etat vouloit introduire ce Gouverneur, dont vous venez de parler? De quel attentat contre la Religion étoit il accuſé, pour qu'on le mit à l'Inquiſition? — Madame, dit-il, l'hiſtoire n'en eſt pas trop bonne à conter devant votre Majeſté. C'étoit une petite gentilleſſe d'amour, à la vérité mal placée. Le pauvre *Brice* n'avoit aucune mauvaiſe intention. Son crime n'auroit pas mérité le foüet dans le plus ſérieux collége de France, puiſque ce n'étoit que pour donner une preuve de tendreſſe à certaine petite Eſpagnolette, qui avoit les yeux ſur lui dans une occaſion ſolemnelle. »

Le Roi voulut un détail précis de l'avanture ; & le Chevalier de Grammont ſatisfit ſa curioſité, dès que la Reine & le reſte de la Cour ne fut plus à portée de l'entendre. Il faiſoit bon l'écouter quand il faiſoit quelque récit ; mais il ne faiſoit pas bon ſe trouver en ſon chemin, par la concurrence ou par le ridicule. Il eſt vrai qu'il n'y avoit que peu de gens à la Cour d'Angleterre qui euſſent alors mérité ſon indignation. Le ſeul *Ronſſel* étoit de tems en tems l'objet de ſes railleries ; encore le traitoit-il bien doucement, en comparaiſon de ce qu'il avoit coutume de faire à l'égard d'un rival.

Ce *Rouſſel* étoit un des fiers danſeurs d'Angleterre, je veux dire pour les contre-danſes. Il en avoit un recueil de deux ou trois cens en tablature, qu'il danſoit toutes à livre-ouvert, &, pour prouver qu'il n'étoit pas vieux, il danſoit quelquefois juſqu'à extinction. Sa danſe reſſembloit aſſez à ſes habits: il y avoit vingt ans que la mode en étoit paſſée.

Le Chevalier de Grammont voioit bien qu'il étoit fort amoureux; &, quoiqu'il vit bien auſſi qu'il n'en étoit que plus ridicule, il ne laiſſa pas de s'allarmer du deſſein qu'il apprit qu'il avoit de faire demander Mademoiſelle d'*Hamilton*; mais il fut bien tot délivré de cette inquiétude.

Rouſſel, ſur le point de faire un voiage, crut qu'il étoit dans l'ordre d'informer ſa maitreſſe de ſes deſſeins avant ſon départ. Le Chevalier de Grammont étoit un grand obſtacle aux audiences qu'on ſouhaitoit d'elle; mais, un jour qu'on le vint chercher, pour jouer chez Madame de *Caſtelmaine*, *Rouſſel* prit ſon tems, &, s'addreſſant à Mademoiſelle d'*Hamilton*, d'un air moins embarraſſé qu'on n'a d'ordinaire dans ces occaſions, il lui fit ſa déclaration de cette maniere : « Je ſuis frere du comte *de Bedfort*. Je commande le Régiment des Gardes. J'ai trois mille Jacobus de rente & quinze mille en argent comptant. Je viens, Mademoiſelle, vous les offrir avec ma perſonne. L'un des préſens ne vaut pas grand choſe ſans l'autre; j'en conviens. C'eſt pourquoi je les mets enſemble. On m'a conſeillé d'aller aux eaux pour un petit aſme qui vrai-ſemblablement ne durera pas long-tems, car il y a plus de vingt ans que je l'ai. Si vous me jugez digne du bonheur d'être à vous, je ferai la propoſition à Monſieur votre pere, à qui je n'ai pas cru devoir m'addreſſer avant que de ſavoir vos ſentimens. Mon neveu Guillaume ne ſait encore rien

de mon deſſein ; mais je crois qu'il n'en ſera pas fâché, quoiqu'il ſe voie par-là fruſtré d'un bien aſſez conſidérable ; car il a beaucoup d'égard pour moi, outre qu'il s'attache volontiers auprès de vous, depuis qu'il s'aperçoit que je vous aime. Je ſuis fort aiſe qu'il me faſſe ſa cour par ſes aſſiduitez ici ; car il ne faiſoit que dépenſer ſon argent auprès de cette coquine de *Middleton*, au lieu qu'il ne lui en coute rien à préſent dans la meilleure compagnie d'*Angleterre*. »

Mademoiſelle d'*Hamilton* avoit eu quelque peine à s'empêcher de rire pendant cette harangue. Cependant, elle lui témoigna qu'elle étoit fort honorée de ſes intentions pour elle, encore plus obligée de ce qu'il avoit bien voulu la conſulter avant de les déclarer à ſes parens. « Il ſera, lui dit-elle, aſſez tems de leur en parler à votre retour des eaux ; car je ne vois pas beaucoup d'apparence qu'ils diſpoſent de moi que vous ne leur ayez veu. En tout cas, ſi l'on me preſſoit beaucoup, votre neveu *Guillaume* aura ſoin de vous en avertir. Ainſi, vous n'avez qu'à partir quand il vous plaira ; mais gardez-vous bien de négliger votre ſanté pour précipiter votre retour. »

Le Chevalier de Grammont apprit le détail de cette converſation, & s'en divertit le mieux qu'il put ; car il y avoit de certaines circonſtances de la déclaration qui ne laiſſoient pas de l'allarmer, malgré le ridicule des autres. Enfin, il ne fut pas fâché de ſon départ. Il en reprit un ton plaiſant, & fut conter au Roi la grace que Dieu lui faiſoit de lui ôter un rival ſi dangereux. « Il eſt donc parti, Chevalier ? lui dit le Roi. — Surement, Sire, dit-il. J'ai eu l'honneur de le voir embarquer dans un cochemen, avec ſon ame & ſon équipage de campagne, la perruque à calotte proprement renouée avec un ruban feuille-morte, & le chapeau ambigu, couvert d'un

étui de toile cirée, qui lui ſied à merveille. Ainſi, je n'aurai plus à faire qu'à *Guillaume Rouſſel*, qu'il laiſſe réſident auprès de Mademoiſelle d'*Hamilton*; &, pour lui, je ne le crains ni ſur ſon compte, ni ſur celui de ſon oncle; il eſt trop amoureux lui-même, pour appuier les intérêts d'un autre, &, comme il n'a qu'une méthode de faire valoir les ſiens, ſçavoir : de ſacrifier les portraits ou quelques lettres de la *Midleton*, j'ai, ma foi, de quoi faire paroly de ces ſortes de faveurs. J'avouë qu'il m'en coute un peu.

— Puiſque vos affaires vont ſi bien du côté des *Rouſſels*, lui dit le Roi, je veux bien vous apprendre que vous êtes délivré d'un autre rival beaucoup plus à craindre pour vous, s'il n'étoit déjà marié. Mon frere eſt nouvellement amoureux de Madame *de Cheſterfield*. — Que de bénédictions à la fois! s'écria le Chevalier de Grammont. Je lui ſais ſi bon gré de cette inconſtance, que je lui ſervirois de bon cœur auprès de ſa nouvelle maitreſſe, s'il n'avoit *Hamilton* pour rival. Votre Majeſté ne ſauroit trouver mauvais que je ſerve le frere de ma maitreſſe contre le vôtre. — *Hamilton* n'a pourtant pas ſi beſoin de ſecours, dans une affaire comme celle-ci, que le Duc d'*Yorck*, lui dit le Roi; mais, de l'humeur dont je connois Milord *Cheſterfield*, il ne ſouffrira pas ſi patiemment que le bon *Shrewsbury* qu'on ſe batte pour ſa femme. Il mérite pourtant aſſez la même deſtinée. » Voici ce que c'étoit que ce Milord *Cheſterfield*.

Il avoit le viſage fort agréable, la tête aſſez belle, peu de taille & moins d'air. Il ne manquoit pas d'eſprit. Un long ſejour en Italie lui avoit communiqué la cérémonie dans le commerce des hommes, & la défiance dans celui des femmes. Il avoit été fort haï du Roi, parce qu'il avoit été fort aimé de la *Caſtelmaine*. Le bruit

commun étoit qu'il avoit eu ſes bonnes graces avant qu'elle fut mariée ; &, comme ni l'un ni l'autre ne s'en défendoit, on le croioit aſſez volontiers.

Il avoit cherché la fille ainée du Duc d'*Ormond* dans le tems qu'il avoit l'eſprit encore rempli de ſa prémiere paſſion. Celle du Roi pour la *Caſtelmaine* & l'établiſſement qu'il eſpéroit par cette alliance firent qu'il preſſa ce mariage avec autant d'ardeur, que s'il eut été paſſionnément amoureux. Il avoit donc épouſé Madame *de Cheſterfield* ſans l'aimer & vécu quelque tems avec elle d'une froideur à ne lui pas permettre de douter de ſon indifférence. Elle étoit fine & délicate ſur le mépris : elle en fut affligée d'abord, indignée dans la ſuite, &, dans le tems que ſon époux commençoit à lui faire voir qu'il l'aimoit, elle eut le plaiſir de lui faire voir qu'elle ne l'aimoit plus.

Ils en étoient dans ces termes, lorſqu'elle s'aviſa d'ôter *Hamilton*, comme elle venoit de faire ſon époux, à tout ce qui lui reſtoit de tendreſſe pour la *Caſtelmaine*. La choſe ne lui fut pas difficile. Le commerce de l'une étoit déſagreable par l'impoliteſſe de ſes manieres, ſes hauteurs à contre-tems & ſes imaginations & inégalitez perpétuelles. La *Cheſterfield*, au contraire, ſavoit armer ſes attraits de tout ce qu'il y a de ſéduiſant dans l'eſprit d'une femme qui veut plaire.

Elle étoit, outre cela, plus à portée de lui faire des avances, qu'à nul autre. Elle logeoit chez le Duc d'*Ormond*, à *White-Hall*. *Hamilton*, comme on a dit, y avoit les entrées libres à toutes heures. Son extrême froideur ou plutot le dégout qu'elle témoignoit pour les nouveaux empreſſements de ſon mari, reveillérent le penchant naturel qu'il avoit aux ſoupçons. Il ſe douta qu'elle n'avoit pu tout d'un coup paſſer de l'inquiétude à l'indifférence pour lui, ſans quelque objet caché d'un

nouvel entêtement ; &, ſelon la maxime de tous les jaloux, il mit finement en campagne ſon expérience & ſon induſtrie, pour la découverte d'une choſe qui devoit troubler ſon repos.

Hamilton, qui le connoiſſoit, ſe mit de ſon côté ſur ſes gardes, &, plus ſes affaires s'avançoient, plus il étoit attentif à lui en ôter juſqu'aux moindres ſoupçons. Il lui faiſoit les confidences les plus belles & les moins ſinceres du monde ſur ſa paſſion pour la *Caſtelmaine*, ſe plaignoit de ſes emportemens, & lui demandoit à deux genoux ſes conſeils pour réüſſir auprès d'une perſonne dont lui ſeul avoit véritablement poſſédé les affections.

Cheſterfield, que ces diſcours flattoient, lui promit ſa protection de meilleure foi qu'on ne l'avoit demandée. *Hamilton* n'étoit donc plus embarraſſé que de la conduite de Madame *de Cheſterfield*, de qui les gracieuſetez ſe déclaroient un peu trop hautement à ſon gré. Mais, tandis qu'il étoit diſcrétement occupé à régler le penchant qu'elle marquoit en ſa faveur & à la conjurer de tenir ſes regards en bride, elle donnoit audience à ceux du Duc d'*Yorck* ; &, qui plus eſt, leur faiſoit des réponſes aſſez favorables.

Il crut s'en appercevoir, comme tout le monde ; mais il crut que tout le monde s'y trompoit comme lui. Le moien de croire ſes yeux ſur ce que ceux de la *Cheſterfield* ſembloient dire à ce nouveau rival! Il ne trouvoit pas de vrai-ſemblance à ſe figurer qu'un eſprit comme le ſien put avoir du gout pour des manieres dont ils avoient mille fois ri tête-à-tête ; mais ce qu'il jugeoit encore moins poſſible, étoit qu'elle voulut commencer une autre avanture, ſans avoir mis la derniere main à celle où ſes avances l'avoient engagée. Cependant, il ſe mit à l'obſerver de plus près, & toutes les découvertes

qu'il fit par ſes obſervations. lui firent voir que, ſi elle ne le trompoit, elle en avoit bien envie. Il prit la liberté de lui en dire deux mots; mais elle le prit ſi haut, & le traita tellement de viſionnaire, qu'il parut confus ſans être convaincu. Toute la ſatisfaction qu'elle lui fit, fut de lui dire fièrement qu'il méritoit que des reproches ſi déraiſonnables fuſſent mieux fondez.

Milord *Cheſterfield* avoit pris les mêmes allarmes, &, ne doutant plus, par les obſervations qu'il avoit faites de ſon côté, qu'il n'eut trouvé l'heureux amant qui s'étoit emparé du cœur de ſa femme, il ſe le tint pour dit, &, ſans la fatiguer d'inutiles reproches, il ne chercha plus que de quoi la confondre avant que de prendre ſon parti.

Comment, après tout, rendre raiſon du procédé de Madame *de Cheſterfield*, ſi on ne l'attribue à cette malice de la plupart des coquettes, qui, charmées de l'éclat, mettent tout en uſage pour enlever la conquête d'une autre & n'épargnent rien pour la retenir?

Mais, avant que de paſſer au détail de cette avanture, jettons la vûe ſur les fortunes galantes de ſon Alteſſe, avant la déclaration de ſon mariage; parlons même de ce qui précéda cette déclaration. Il eſt permis de s'écarter un peu du fil de ſon récit lorſque les faits véritables & peu connus répandent par la digreſſion une variété qui la rend excuſable. Voions ce qui en arrivera.

Le mariage du Duc d'*York* avec la fille du Chancelier n'avoit manqué d'aucune des circonſtances qui rendent les unions de cette nature valides à l'égard du Ciel. L'intention, de part & d'autre, la cérémonie dans les formes, les témoins & le point eſſentiel du Sacrement en avoient été.

Quoique l'épouſe ne fut pas abſolument belle, comme il n'y avoit rien à la Cour d'Hollande qui l'effaçât, le

Duc, dans les premieres douceurs de ce mariage, loin de s'en repentir, sembloit ne souhaiter le rétablissement du Roi que pour le déclarer avec éclat ; mais, dès qu'il se vit possesseur d'un rang qui touchoit de si près au throne, que la possession de Mademoiselle *Hyde* n'avoit plus de charmes nouveaux pour lui, que l'Angleterre, si fertile en beautez, étaloit ce qu'elle avoit de plus rare dans la Cour du Roi son frere, & qu'il se voioit l'unique exemple d'un Prince qui, d'une élevation suprême, fut descendu si bas, il se mit à faire des reflexions. D'un côté, son mariage lui paroissoit horriblement mal assorti de toutes les manieres. Il se souvint que *Germain* ne l'avoit engagé dans un commerce avec Mademoiselle *Hyde* qu'après lui avoir fait voir, par certains petits exemples, la facilité d'y réüssir. Il envisageoit son mariage comme un attentat contre le respect & l'obéissance qu'il devoit au Roi. L'indignation qu'en auroit la Cour & tout le Roiaume s'offrit à ses yeux, avec l'impossibilité d'obtenir le consentement du Roi sur une chose qu'il sembloit par mille raisons être obligé de lui refuser. D'un autre côté, se présentoient les larmes & le désespoir de la pauvre *Hyde* ; mais, plus que cela, les remors d'une conscience dont la délicatesse commençoit dès lors à lui vouloir du mal.

Au milieu de ces différentes agitations, il s'ouvrit à Mylord *Falmouth* & le consulta sur le parti qu'il devoit prendre. Il ne pouvoit mieux s'adresser pour ses intérêts, ni plus mal pour Mademoiselle *Hyde*. *Falmouth* lui soutint d'abord, non-seulement qu'il n'étoit pas marié, mais qu'il étoit impossible qu'il y eut jamais songé, qu'un mariage étoit nul pour lui, sans le consentement du Roi, quand même le parti se fut trouvé d'ailleurs sortable, mais que c'étoit une mocquerie de mettre en jeu la fille d'un petit Avocat que la faveur

du Roi venoit de faire Pair du Roiaume ſans Nobleſſe, & Chancellier ſans capacité ; qu'à l'égard de ſes ſcrupules, il n'avoit qu'à vouloir bien écouter des gens qui l'inſtruiroient à fond de la conduite que Mademoiſelle *Hyde* avoit tenuë avant qu'il la connut, & que, pourvu qu'il ne leur dit point que la choſe fut déjà faite, il auroit bientôt de quoi ſe déterminer.

Le Duc d'*Yorck* conſentit, & Mylord *Falmouth*, aiant aſſemblé ſon Conſeil & ſes témoins, les mena dans le cabinet de ſon Alteſſe, après les avoir inſtruits de ce qu'on leur vouloit. Ces Meſſieurs étoient le Comte d'*Arran*, *Germain*, *Talbot* & *Killegrew*, tous gens d'honneur, mais qui préféroient infiniment celui du Duc d'*Yorck* à celui de Mademoiſelle *Hyde* & qui, de plus, étoient révoltez, avec toute la Cour, contre l'inſolente autorité du prémier Miniſtre.

Le Duc leur aiant dit, après une eſpece de préambule, que, quoiqu'ils n'ignoraſſent pas ſa tendreſſe pour Mademoiſelle *Hyde*, ils pouvoient ignorer à quels engagemens cette tendreſſe l'avoit porté, qu'il ſe croioit obligé de tenir toutes les paroles qu'il avoit pu lui donner, mais que, comme l'innocence des perſonnes de ſon âge étoit expoſée d'ordinaire aux médiſances d'une Cour, & que de certains bruits, faux ou véritables, s'étoient répandus au ſujet de ſa conduite, il les prioit comme amis, & leur ordonnoit par tout ce qu'ils lui devoient, de lui dire ſincérement ce qu'ils en ſavoient, d'autant qu'il étoit réſolu de régler ſur leurs témoignages les deſſeins qu'il avoit pour elle. On ſe fit un peu tirer l'oreille d'abord, & l'on fit ſemblant de n'oſer prononcer ſur une matiere ſi ſérieuſe & ſi délicate ; mais, le Duc d'*Yorck* aiant réïteré ſes inſtances, chacun ſe mit à déduire par le menu ce qu'il ſavoit, & peut-être ce qu'il ne ſavoit pas de la pauvre *Hyde*. On

y joignit toutes les circonſtances qu'il falloit pour appuier le témoignage. Par exemple, le Comte d'*Arran*, qui parla le prémier, dépoſa que, dans la gallerie de Hons-laerdik, où la Comteſſe d'*Offery*, ſa belle-ſœur & *Germain* joüoient un jour aux quilles, Mademoiſelle *Hyde* avoit fait ſemblant de ſe trouver mal, & s'étoit retirée dans une chambre au bout de la gallerie ; que lui dépoſant l'avoit ſuivie, & que, lui aiant coupé ſon lacet pour donner plus de vraiſemblance aux vapeurs, il avoit fait de ſon mieux pour la ſecourir, ou pour la déſennuier. *Talbot* dit qu'elle lui avoit donné un rendez-vous dans le cabinet du Chancelier, tandis qu'il étoit au Conſeil, à telles enſeignes, que, n'aiant pas tant d'attention aux choſes qui étoient ſur la table qu'à celle qui les occupoit alors, ils avoient fait répandre toute l'encre d'une bouteille ſur une dépêche de quatre pages, & que le ſinge du Roi, qu'on accuſoit de ce deſordre, en avoit été long-tems en diſgrace.

Germain indiqua pluſieurs endroits où il avoit eu des audiences longues & favorables. Cependant, tous ces chefs d'accuſation ne rouloient que ſur quelques tendres privautez, ou tout au plus ſur ce qu'on appelle les menus plaiſirs d'un commerce ; mais *Killegrew*, voulant renchérir ſur ces foibles dépoſitions, dit tout net qu'il avoit eu l'honneur de ſes bonnes-graces. Il avoit l'eſprit vif & badin & ſavoit donner un tour agréable à ſes récits par des figures gracieuſes & ſenſibles. Il aſſura qu'il avoit trouvé l'heure du berger dans un certain cabinet conſtruit au-deſſus de l'eau, à toute autre fin que d'être favorable aux empreſſemens amoureux ; qu'il avoit eu pour témoins de ſon bonheur trois ou quatre Cignes, qui pouvoient bien avoir été témoins du bonheur de bien d'autres dans ce même cabinet, vu qu'elle y alloit ſouvent & qu'elle s'y plaiſoit fort.

Le Duc d'*Yorck* trouva cette derniere accuſation outrée, perſuadé qu'il avoit par devers lui des preuves ſuffiſantes du contraire. Il remercia Meſſieurs ſes témoins à bonne fortune de leur franchiſe, leur impoſa ſilence à l'avenir ſur ce qu'ils venoient de lui déclarer, & paſſa dans l'appartement du Roi.

Dès qu'il fut dans ſon cabinet, Mylord *Falmouth*, qui l'avoit ſuivi, conta ce qui venoit de ſe paſſer au Comte d'*Oſſery*, qu'il trouva chez le Roi. Ils ſe doutérent bien de ce qui faiſoit la converſation des deux freres, car elle fut longue. Le Duc d'*Yorck*, en ſortant, parut tellement ému, qu'ils ne doutérent point que tout n'allât mal pour la pauvre *Hyde*. Mylord *Falmouth* commençoit à s'attendrir de ſa diſgrace & ſe repentoit un peu de la part qu'il y avoit euë, lorſque le Duc d'*Yorck* lui dit de ſe trouver avec le Comte d'*Oſſery* chez le Chancelier dans une heure.

Ils furent un peu ſurpris qu'il eut la dureté d'annoncer lui-même cette accablante nouvelle. Ils trouvérent à l'heure marquée Son Alteſſe dans la chambre de Mademoiſelle *Hyde*. Ses yeux paroiſſoient mouillés de quelques larmes, qu'elle s'efforçoit de retenir. Le Chancelier, appuié contre la muraille, leur parut bouffi de quelque choſe. Ils ne douterent point que ce ne fut de rage & de déſeſpoir. Le Duc d'*Yorck* leur dit de cet air content & ſerain dont on annonce les bonnes nouvelles : « Comme vous êtes les deux hommes de la Cour que j'eſtime le plus, je veux que vous ayez les premiers l'honneur de ſaluer la Ducheſſe d'*Yorck* : la voilà. »

La ſurpriſe ne ſervoit de rien, & l'étonnement n'étoit pas de ſaiſon dans cette conjoncture. Ils en étoient pourtant ſi remplis, que, pour s'en cacher, ils ſe jettérent entiérement à genoux pour lui baiſer la main qu'elle

leur tendit avec autant de majeſté que ſi de ſa vie elle n'eut fait autre choſe.

Le lendemain, la nouvelle en fut publique, & toute la Cour s'empreſſa par devoir à lui témoigner des reſpects, qui devinrent très ſinceres dans la ſuite.

Les petits-maitres qui avoient dépoſé contre elle à toute autre intention que ce qu'ils voioient, ſe trouvérent fort déconcertés. Les femmes ne ſont pas trop d'humeur à pardonner de certaines injures, &, quand elles ſe promettent le plaiſir de la vengeance, elles n'y vont pas de main-morte; cependant, ils n'en eurent que la peur.

La Ducheſſe d'*Yorck*, inſtruite de tout ce qui s'étoit dit dans le cabinet ſur ſon chapitre, loin d'en témoigner du reſſentiment, affecta de diſtinguer par toutes ſortes de gracieuſetez & de bons offices ceux qui l'avoient attaquée par des endroits ſi ſenſibles. Jamais elle ne leur en parla que pour loüer leur zêle & pour leur dire que rien ne marquoit plus le dévouement d'un honnête-homme que de prendre un peu ſur ſa probité pour donner aux intérêts d'un maitre ou d'un ami. Rare exemple de prudence & de modération, non ſeulement pour le ſexe, mais pour ceux qui ſe parent le plus de Philoſophie dans le nôtre.

Le Duc d'*Yorck*, aiant mis ſa conſcience en repos par la déclaration de ſon mariage, crut qu'il pouvoit donner un peu de bon tems à ſon inconſtance, en vertu de ce généreux effort. Il ſe prit donc à ce qui ſe trouva d'abord ſous ſa main. Ce fut Madame *de Carneguy*, qui s'étoit trouvée ſous la main de bien d'autres. Elle étoit encore aſſez belle, & ſa bonté naturelle ne fit pas beaucoup languir ſon nouvel amant. Tout alla le mieux du monde pendant quelque-tems. Mylord *Carneguy*, ſon époux, étoit encore en Ecoſſe; mais,

ſon pere étant mort ſubitement, il en revint auſſi ſubitement, avec le nom de *Southask*, que ſa femme haïſſoit, mais qu'elle prit encore plus patiemment que ſon retour. Il avoit eu quelque vent de l'honneur qu'on lui faiſoit pendant ſon abſence. Il ne voulut point faire le jaloux d'abord ; mais, comme il étoit bien-aiſe de s'éclaircir ſur la vérité du fait, il tenoit l'œil ſur ceux de ſa femme. Il y avoit long-tems que les choſes étoient entre elle & le Duc d'*Yorck* à ne plus s'amuſer à la bagatelle ; cependant, comme ce retour les obligeoit à quelques égards, il n'alloit plus chez elle que dans les formes, c'eſt-à-dire toujours accompagné de quelqu'un pour y donner un air de viſite.

En ce temps-là, *Talbot* revint de Portugal. Ce commerce s'étoit établi pendant ſon abſence, &, ſans ſavoir ce que c'étoit que Madame *Southask*, il apprit que ſon Maître en étoit amoureux.

Il y fut mené, pour figurer, à quelques jours de là. Le Duc le préſenta. Quelques complimens ſe firent de part & d'autre, après leſquels il crut devoir laiſſer à Son Alteſſe la liberté de faire le ſien, & ſe retira dans l'anti-chambre. Cette anti-chambre donnoit ſur la rue : *Talbot* ſe mit à la fenêtre pour y regarder les paſſans.

Il étoit de la meilleure volonté du monde pour ces ſortes d'occaſions ; mais il étoit ſi ſujet aux diſtractions & aux inadvertences, qu'il avoit laiſſé bonnement à Londres la lettre de complimens dont le Duc l'avoit chargé pour l'Infante de Portugal, & ne s'en étoit apperçu que dans le tems qu'on le menoit à ſon audience.

Il étoit donc en ſentinelle, comme nous avons dit, fort attentif à ſes inſtructions, lorſqu'il vit arrêter un carroſſe à la porte, ſans s'en mettre en peine, & moins encore d'un homme qu'il en vit ſortir & qu'il entendit bientôt monter.

Le diable, qui ne devroit pas être malin dans ces rencontres, lui amenoit Mylord *Southask* en perſonne. On avoit eu ſoin de renvoier l'équipage de ſon Alteſſe, parceque la *Southask* avoit aſſuré que ſon époux étoit allé faire un tour aux dogues, aux ours & aux taureaux, ſpectacles qui l'amuſoient agréablement & dont il ne revenoit d'ordinaire que fort tard. Il n'eut garde de s'imaginer qu'il il y eut ſi bonne Compagnie au logis, n'y voiant aucun caroſſe; mais, s'il fut d'abord ſurpris de voir *Talbot* tranquillement aſſis dans l'anti-chambre de ſa femme, ſon étonnement ne dura gueres. *Talbot* ne l'avoit point vu depuis qu'on étoit revenu de Flandre ; &, ſans s'imaginer qu'il eut changé de nom : « Eh, bon jour, *Carneguy*, bon jour, mon gros cochon, lui dit-il en lui tendant la main : d'où diable ſors-tu qu'on ne t'a point vu depuis Bruxelles ? Que viens-tu faire ici ? N'en voudrois-tu point auſſi à la *Southask* ? Si cela eſt, mon pauvre ami, tu n'as qu'à tirer païs; car je t'apprends que le Duc d'*Yorck* en eſt amoureux, & je te veux bien confier qu'à l'heure que je te parle, il eſt là-dedans, qui lui en dit deux mots.

Southask interdit, comme on peut ſe l'imaginer, n'eut pas le tems de répondre à ces belles queſtions. *Talbot* le mit dehors comme ſon ami & comme ſon ſerviteur, lui conſeilla de chercher fortune ailleurs. *Southask*, ne ſachant rien de mieux à faire pour lors, remonta dans ſon caroſſe; & *Talbot*, charmé de l'avanture, mouroit d'envie que le Duc ſortit pour lui en faire le récit ; mais il fut bien ſurpris de trouver que le conte n'avoit plus rien de plaiſant pour ceux qui y étoient de quelque choſe ; ſurtout il trouva fort mauvais que cet animal de *Carneguy* n'eut changé de nom que pour s'attirer la confidence qu'il venoit de lui faire.

Cet incident rompit un commerce auquel le Duc d'*Yorck* n'eut pas grand regret & bien lui prit de son indifférence; car, le traitre de *Southask* se mit à préparer une vengeance par laquelle, sans employer le fer ni le poison, il eut tiré quelque satisfaction de ceux qui l'avoient offensé, pour peu que leur intrigue eut encore duré.

Il chercha, dans les lieux les plus infames, le mal le plus infame qu'ils puissent fournir & le trouva, mais sans être vengé qu'à demi; car, après avoir passé par les remedes extrêmes pour s'en défaire, Madame sa femme ne fit que lui rendre son présent, n'aiant plus de commerce avec celui pour lequel on l'avoit industrieusement préparé.

Madame *Roberts* brilloit en ce tems-là. Sa beauté frappoit d'abord; cependant, avec tout l'éclat des plus belles couleurs, avec tout celui de la jeunesse, avec tout ce qui rend une femme ragoutante, elle ne touchoit pas. Le Duc d'*Yorck* n'auroit pas laissé d'y trouver bien compte, si des difficultez presque invincibles n'eussent fait échoüer ses bonnes intentions pour elle. Milord *Roberts*, mari de la belle, étoit un vieux *sacripante*, incommode & revêche au possible, amoureux à la désespérer &, pour surcroit de malédiction, résident perpétuel auprès de sa personne.

Elle s'apperçut de l'attention que Son Alteſſe avoit pour elle, & laissa voir qu'elle étoit assez portée à la reconnoissance. Cela redoubla les empressemens & toutes les marques de tendresse qu'il put lui donner de loin; mais, l'eternel *Roberts* redoublant de vigilance & d'assiduité à mesure que ces approches se faisoient, on eut recours à tout ce qui pouvoit le rendre traitable. On tâcha de l'émouvoir par l'avarice & l'ambition. Des personnes qui avoient part à sa confiance lui dirent

qu'il ne tiendroit qu'à lui que Madame *Roberts*, ſi digne d'être à la Cour, n'y fut reçüe dans un poſte conſidérable auprès de la Reine ou de la ducheſſe. On le ſonda ſur un gouvernement dans ſa province. On lui propoſa de vouloir bien ſe charger de l'adminiſtration du bien que le Duc d'*Yorck* avoit en Irlande, dont on lui laiſſoit la diſpoſition abſolüe, moiennant qu'il partit en diligence, pour n'y reſter qu'autant qu'il jugeroit à propos.

Il entendit parfaitement ce que vouloient dire ces propoſitions, il en comprit tout l'avantage ; mais l'ambition & l'avarice eurent beau le tenter, il ne les écouta pas, & le maudit vieillard ne voulut être cocu. Ce n'eſt pas toujours l'averſion ni la peur qu'on en a qui garantiſſent de la deſtinée. Le vilain le ſavoit à merveille ; c'eſt pourquoi, ſous prétexte d'un pélerinage à Sainte-Winyſrede, vierge & martyre, qui communiquoit la fécondité aux femmes, il n'eut point de repos qu'il n'eut mis les plus hautes montagnes du païs de Galles entre la ſienne & le deſſein qu'on avoit eu de faire ce miracle à Londres, apres ſon départ.

Le Duc fut quelque tems occupé des ſeuls plaiſirs de la chaſſe, ou du moins ce ne fut que par des amuſemens paſſagers qu'il donna dans ceux de l'amour ; mais, ces gouts s'étant paſſez avec le ſouvenir de Madame *Roberts*, ſes regards & ſes vœux ſe tournèrent vers Mademoiſelle *Brouk*, & ce fut au ſort de cette pourſuite que Madame de *Cheſterfield* ſe mit d'elle-même entre ſes mains comme nous allons dire en reprenant la ſuite de ſon hiſtoire.

Le Comte *de Briſtol* ambitieux & toujours inquiet, avoit eſſaié toutes ſortes de moiens pour ſe mettre en crédit auprès du Roi. Comme c'étoit ce même *Dighby* dont *Buſſy* fait mention dans ſes Annales, il ſuffira de

dire qu'il n'avoit pas changé de caractere. Il savoit que l'amour & les plaisirs gouvernoient un Maitre qu'il gouvernoit à l'exclusion du Chancelier ; ainsi, c'étoit Fetes sur Fetes chez lui : le luxe & la délicatesse régnoient dans ces repas nocturnes, qui sont l'enchaînement des autres voluptez. De tous ces repas étoient Mesdemoiselles *Brouk*, ses parentes. Elles étoient toutes deux faites pour donner de l'amour & pour en prendre. C'étoit bien ce qu'il falloit au Roi. *Briſtol* voioit les choses en train de lui donner bonne opinion de son projet ; mais la *Caſtelmaine*, nouvellement en possession de toute la tendresse du Roi, ne sut pas d'humeur alors de la partager avec une autre, comme elle fit sottement depuis, en méprisant Mademoiselle *Stwart*. Dès qu'elle eut le vent de ces menées, sous prétexte de vouloir être de toutes les Parties, elle les troubla. Le Comte de *Briſtol* n'eut qu'à rengrainer ses desseins, & Mademoiselle *Brouk* ses avances. Le Roi n'osoit plus y songer ; mais Monsieur son Frere voulut bien se charger de son refus, & Mademoiselle *Brouk* accepta l'offre de son cœur, en attendant qu'il plut au Ciel de disposer autrement d'elle ; ce qui arriva bientot de cette maniere.

Le Chevalier *Denam*, comblé de richesses aussi bien que d'années, avoit passé sa jeunesse au milieu de tous les plaisirs que, sans scrupule, on se permet à cet âge. C'étoit un des plus beaux génies que l'Angleterre ait produits pour les ouvrages d'esprit. Satirique & goguenard dans ses poesies, il n'y pardonnoit ni aux froids Ecrivains, ni aux maris jaloux, ni à l'épouse. Tout y subissoit les bons mots & les Contes agréables ; mais la raillerie la plus fine & la plus piquante roulait d'ordinaire sur les aventures du mariage, &, comme s'il eut voulu soutenir la vérité de ce qu'il en avoit écrit dans sa jeunesse, il prit pour femme, à l'âge de soixante &

dix-neuf ans, cette Mademoiſelle *Brouk*, dont nous parlons, qui n'en avoit que dix-huit.

Le duc d'*Yorck* l'avoit un peu négligée quelque tems auparavant ; mais les circonſtances d'un mariage ſi mal aſſorti réveillerent ſes empreſſemens. Elle, de ſon côté, lui laiſſa concevoir des eſpérances prochaines d'un bonheur auquel mille égards s'étoient oppoſez avant ſon mariage. Elle vouloit être de la Cour, &, pour la promeſſe qu'elle éxigeoit d'être Dame du Palais de la Ducheſſe, elle étoit ſur le point de lui en faire une autre ou de paier comptant, lorſque la *Cheſterfield*, au milieu de ce traité, fut tentée par ſon mauvais deſtin de lui ôter ſon Amant, pour inquiéter tant de monde.

Cependant, comme elle ne pouvoit voir le Duc qu'aux aſſemblées publiques, il falloit de néceſſité qu'elle y fit de grands frais en avances, pour le ſéduire, &, comme c'étoit le lorgneur le moins circonſpect de ſon tems, toute la Cour fut inſtruite d'un commerce à peine ébauché.

Ceux qui parurent les plus attentifs à leur conduite n'étoient pas les moins intéreſſés. *Hamilton* & Milord *Cheſterfield* les obſervoient de près ; mais la *Denam*, piquée de ce qu'on avoit couru ſur ſon marché, prit la liberté de ſe dechaîner de toute ſa force contre ſa rivale. *Hamilton* s'étoit flatté juſques-là que la vanité ſeule intéreſſoit le cœur de Madame de *Cheſterfield* dans cette avanture ; mais il fut bientot détrompé : de quelque indifférence qu'elle eut d'abord donné dans cette intrigue, elle n'en ſortit pas de même. On fait ſouvent plus de chemin qu'on ne veut quand on ſe permet des agaceries qu'on croit ſans conſéquence. Le cœur a beau n'y pas avoir de part au commencement, il n'eſt pas ſur qu'il n'en prenne dans la ſuite.

Tout reſpiroit à la Cour, comme on l'a déjà dit, les

jeux, les plaiſirs & tout ce que les penchans d'un Prince tendre & galant inſpirent de magnificence & de politeſſe. Les beautez vouloient charmer, & les hommes ne cherchoient qu'à plaire. Chacun enfin faiſoit valoir ſes talens le mieux qu'il pouvoit. Les uns ſe ſignaloient par la danſe ; d'autres par l'air & la magnificence ; quelques-uns par l'eſprit ; beaucoup par la tendreſſe, & peu par la conſtance. Il y avoit un certain Italien à la Cour, fameux pour la Guitarre. Il avoit du génie pour la muſique, & c'eſt le ſeul qui de la Guitarre ait pu faire quelque choſe. Mais ſa compoſition étoit ſi gracieuſe & ſi tendre, qu'il auroit donné de l'harmonie au plus ingrat de tous les inſtrumens. La vérité eſt que rien n'étoit plus difficile que de joüer à ſa maniere. Le goût du Roi pour ſes compoſitions avoit tellement mis cet inſtrument à la mode, que tout le monde en joüoit bien ou mal, &, ſur la toilette des belles, on étoit auſſi ſur de voir une guitarre que d'y trouver du rouge & des mouches. Le Duc d'*Yorck* en joüoit paſſablement, & le Comte d'*Arran*, comme *Franciſco* lui-même. Ce *Franciſque* venoit de faire une ſarabande qui charmoit ou défoloit tout le monde ; car toute la guitarrerie de la Cour ſe mit à l'apprendre, & Dieu ſait la raclerie univerſelle que c'étoit. Le Duc d'*Yorck* prétendoit ne la pas bien ſavoir, & prit Milord *Arran* de la joüer devant lui. Madame *de Cheſterfield* avoit la meilleure guitarre d'Angleterre. Le Comte d'*Arran*, qui vouloit joüer de ſon mieux, mena ſon Alteſſe à l'appartement de Madame ſa ſœur. Elle étoit logée à la Cour, chez le Duc d'*Ormond*, ſon pere, & cette merveilleuſe guitarre y logeoit avec elle. Je ne ſais ſi la choſe avoit été concertée ; mais il eſt certain qu'ils trouvérent la Dame & la guitarre au logis. Ils y trouverent auſſi Milord *Cheſterfield*, tellement effraié de cette viſite inopinée, qu'il

fut quelque-tems avant que de ſonger à ſe lever, pour la recevoir avec le reſpect qu'il lui devoit.

La jalouſie lui monta d'abord à la tête, comme une vapeur maligne. Mille ſoupçons plus noirs que l'encre, s'emparerent de ſon imagination. Ils ne firent que croître & embellir ; car, tandis que le frere joüoit de la guitarre, la ſœur jouoit de la prunelle, comme s'il n'y eut point eu d'ennemi en campagne. Cette ſarabande fut répétée plus de vingt fois. Le Duc aſſura qu'on ne pouvoit mieux jouer. La *Cheſterfield* ſe récria ſur la piece ; mais ſon époux, qui vit bien que c'étoit à lui qu'on la joüoit, la trouva déteſtable. Cependant, quoiqu'il ſouffrit mort & paſſion de ce qu'il falloit ſe contraindre, tandis qu'on ſe contraignoit ſi peu devant lui, il étoit réſolu de voir à quoi cette viſite aboutiroit ; mais il n'en fut pas le maitre. Comme il avoit l'honneur d'être Chambellan de la Reine, on lui vint dire qu'elle le demandoit. Son prémier mouvement fut de dire qu'il étoit malade, le ſecond de croire que la Reine, qui l'envoyoit chercher ſi mal à propos, étoit du complot. Enfin, après toutes les extravagantes idées d'un homme ſoupçonneux & toutes les irréſolutions d'un jaloux rétif dans le péril, il fallut partir.

Il étoit de la plus jolie humeur du monde en arrivant chez la Reine. Les allarmes ſont pour les jaloux ce que les deſaſtres ſont pour les malheureux. Ils arrivent rarement ſeuls, & ne ceſſent jamais de perſécuter. Il apprit qu'on l'avoit mandé pour une Audience que la Reine donnoit à ſept ou huit Ambaſſadeurs de Moſcovie. A peine commençoit-il à maudire les Moſcovites, que ſon beau-frere parut & s'attira toutes les imprécations qu'il donnoit à l'Ambaſſade. Il ne douta plus qu'il ne fut d'intelligence avec ceux qu'il venoit de laiſſer enſemble, &, dans ſon cœur, il lui en ſut le gré que

méritoit ce bon office. Il eut bien de la peine à s'empêcher de lui témoigner sur le champ ce qu'il penſoit d'une telle conduite. Il ne crut pas qu'il fut beſoin d'autre preuve du commerce de ſa femme, que ce qu'il venoit de voir ; mais, avant la fin de ce même jour, il trouva de quoi ſe perſuader qu'on avoit profité de ſon abſence & de l'honnêteté de ſon officieux beau-frere. Il paſſa tranquillement cette nuit ; &, comme il falloit ou crever ou communiquer ſes chagrins & ſes conjectures, il ne fit que rêver & ſe promener le lendemain juſqu'à l'heure du Park. Il fut à la Cour : il cherchoit quelqu'un, & s'imaginoit qu'on devinoit le ſujet du trouble qui l'agitoit. Il évitoit tout le monde ; mais, à la fin, *Hamilton* ſe trouvant ſur ſon chemin, il crut que c'étoit ce qu'il lui falloit, &, l'aiant prié qu'ils puſſent faire un tour de promenade enſemble à Hyde-Park, il le prit dans ſon caroſſe, & ils arrivérent au cours en grand ſilence de part & d'autre.

Hamilton, qui le vit tout jaune & tout réveur, s'imagina qu'il ne venoit que de s'appercevoir de ce que tout le monde voioit depuis long-tems. *Cheſterfield*, après un petit préambule qui ne ſignifioit pas grande choſe, lui demanda comme ſes affaires alloient auprès de Madame de *Caſtelmaine*. *Hamilton*, qui vit bien que cette queſtion n'alloit pas au fait, ne laiſſa pas de l'en remercier, &, comme il méditoit quelque réponſe : « Madame votre Couſine, lui dit *Cheſterfield*, eſt extrémement coquette, & il ne tiendroit qu'à moi de croire qu'elle n'eſt pas extrémement ſage. » *Hamilton* trouva ce dernier article un peu fort ; &, s'étant mis à le réfuter « Mon Dieu, lui dit Milord *Cheſterfield*, vous voyez, auſſi bien que toute la Cour, les airs qu'elle ſe donne. Les Maris ſont toujours les derniers à qui l'on parle de ce qui les regarde ; mais ils ne ſont pas toujours les

derniers à s'en apperçevoir. Je ne ſuis pas ſurpris, que, m'aiant fait d'autres confidences, vous m'aiés caché celle-là ; mais, comme je me flatte de quelque part dans votre eſtime, je ſerois fâché que vous cruſſiés que je ſuis aſſez ſot pour ne rien voir, quoique je ſois aſſez honnête pour ne rien dire. Cependant, on outre tellement les choſes, qu'il faut à la fin prendre un parti. Dieu me préſerve de faire le jaloux, le perſonnage eſt odieux ; mais auſſi je ne prétends pas qu'une patience ridicule me rende la fable de la Ville. Soiés donc juge par les choſes que je vais vous dire, ſi je dois m'armer d'indolence, ou ſi je dois prendre des meſures pour m'en garantir.

« Son Alteſſe me fit hier l'honneur de venir voir ma femme. » *Hamilton* treſſaillit à ce début. « Oüi, pourſuivit l'autre, il ſe donna cette peine, & M. d'*Arran* prit celle de nous l'amener. N'admirez-vous pas qu'un homme de ſa naiſſance faſſe un tel Perſonnage ? Quelle fortune peut-il eſpérer auprès de celui qui l'emploie à ces indignes ſervices ? Mais il y a long-tems que nous le connoiſſons pour la plus pauvre eſpece d'Angleterre, avec ſa guitarre & ſes autres nigauderies. » *Cheſterfield*, apres cette légere ébauche du mérite de ſon beau-frere, ſe mit à conter les obſervations qu'il avoit faites pendant ſa viſite, & lui demanda ce qu'il croioit de ſon couſin d'*Arran*, qui les avoit ſi bonnement laiſſés enſemble. « Cela vous ſurprendra donc ? pourſuivit-il. Or, écoutez ſi j'ai raiſon de croire que la fin de cette belle viſite ſe ſoit paſſée dans la derniere innocence. Madame *de Cheſterfield* eſt aimable, il en faut convenir ; mais il s'en faut beaucoup qu'elle ſoit auſſi merveilleuſe qu'elle ſe l'imagine. Vous ſavez qu'elle a le pied vilain ; mais vous ne ſavez pas qu'elle a la jambe encore plus vilaine. — Pardonnez-moi, diſoit *Hamilton* en lui-même,

& l'autre, continuant ſa deſcription : « Elle l'a groſſe & courte, pourſuivit-il ; &, pour diminuer ces défauts, autant que cela ſe peut, elle ne porte preſque que des bas verds. »

Hamilton ne pouvoit deviner à quoi Diable tout cela viſoit. & *Cheſterfield*, devinant ſa penſée : « Donnez-vous un peu de patience, lui dit-il. Je me trouvai hier chez Mademoiſelle *Stwart*, après l'Audience de ces damnés Moſcovites. Le Roi venoit d'y arriver, &, comme ſi le Duc eut juré de me pourſuivre par-tout ce jour-là, il vint un moment après. La converſation roula ſur la figure extraordinaire des Ambaſſadeurs. Je ne ſais où ce fou de *Craſs* avoit pris que les Moſcovites avoient tous de belles femmes, & que leurs femmes avoient toutes la jambe belle. Le Roi ſoutint qu'il n'y en avoit point de ſi belles que celles de Mademoiſelle *Stwart*. Elle, pour ſoutenir la gageure, ſe mit à la montrer juſqu'au deſſus du genou. On étoit prêt de ſe proſterner pour en adorer la beauté ; car effectivement il n'y en a point de plus belle. Mais le Duc tout ſeul ſe mit à la critiquer. Il ſoutint qu'elle étoit trop menue, & prononça qu'il n'y avoit rien de tel qu'une jambe plus groſſe & moins longue, & conclud en diſant qu'il n'y avoit point de ſalut pour une jambe ſans bas verds. C'étoit, ſelon moi, déclarer qu'il en venoit de voir & qu'il en avoit encore la mémoire toute fraiche. »

Hamilton ne ſavoit quelle contenance tenir pendant un récit qui lui donnoit à peu près les mêmes conjectures. Il hauſſa les épaules en diſant foiblement que les apparences étoient ſouvent trompeuſes, que Madame de *Cheſterfield* avoit la foibleſſe de toutes les belles, qui croient que leur mérite s'établit ſur le nombre des adorateurs, & que, quelques airs qu'elle ſe fut imprudemment donnés pour ne pas rebuter Son Alteſſe, il

n'y avoit pas d'apparence qu'elle voulut consentir à de plus grandes complaisances pour l'engager. Il avoit beau donner des consolations qu'il ne sentoit pas : *Chesterfield* vit bien qu'il ne pensoit rien moins que ce qu'il disoit; mais il lui fut bon gré de la part qu'il lui voioit prendre à ses intérêts.

Hamilton eut hâte de se trouver chez lui pour écrire plus que pendre à Madame sa cousine. Le stile de ce billet ne ressembloit en rien à celui des prémiers qu'il lui avoit écrits. Les reproches, l'aigreur, la tendresse, les menaces & tout l'attirail d'un amant qui croit gronder avec raison, composoient cet Epître. Il fut la rendre en main propre, de peur d'accident.

Jamais elle ne lui parut si belle que dans ce moment, & jamais ses yeux ne lui témoignerent tant de bonne volonté. Son cœur en fut attendri ; mais il ne voulut pas perdre les jolies choses qu'il avoit mises dans sa lettre. Elle lui serra la main en la recevant. Cette action acheva de le désarmer. Il eut donné toutes choses pour ravoir cette lettre. Il lui sembloit dans ce moment qu'il n'y avoit pas un mot de vrai dans tout ce qu'il lui reprochoit. Son mari lui parut un visionnaire, un imimposteur, & rien moins que ce qu'il avoit cru quelques momens auparavant; mais ces remords venoient un peu tard. Il venoit de rendre son billet, & la *Chesterfield* avoit marqué tant d'impatience & tant d'empressement de trouver un moment pour le lire, après l'avoir reçu, que tout sembloit la justifier & le confondre. Elle se défit tellement quellement d'une visite sérieuse qui l'assiégeoit, pour passer dans son cabinet. Il se crut trop coupable pour ôser attendre son retour. Il sortit avec la compagnie ; mais il n'osa jamais se présenter devant elle le lendemain pour avoir une réponse à sa lettre. Il la trouva pourtant à la Cour, & ce fut la pré-

mière fois depuis leur commerce qu'il ne l'avoit point cherchée. Il se tenoit à l'écart, n'osoit lever les yeux sur elle & paroissoit d'un embarras à faire rire ou à faire pitié, lorsque, s'étant approchée de lui : « N'est-il pas vrai, dit-elle, que vous voilà dans la situation du monde la plus sotte pour un homme d'esprit ? vous voudriés n'avoir point écrit, vous voudriés une réponse, vous n'en espérez pas ; cependant, vous la souhaitez & la craignez également. Je vous en ai pourtant fait une. » Elle n'eut que le temps de lui dire ces trois ou quatre mots ; mais ce fut d'un air & d'un regard à lui faire croire que c'étoit *Vénus* avec toutes ses Graces qui venoit de lui parler. Il étoit auprès d'elle quand le jeu de la Reine commença. Elle s'y mit. Il étoit en peine de savoir quand ou par où sortiroit cette réponse, lorsqu'elle le pria de vouloir bien mettre quelque part ses gans & son éventail. Il les reçut avec le billet dont il étoit question. Il n'avoit rien trouvé de sévere ni d'ennemi dans le discours qu'elle lui avoit tenu ; c'est pourquoi, il se hâta d'ouvrir son billet. Voici ce qu'il y trouva :

« Vos emportemens sont si ridicules, que c'est vous faire grace que de les attribuer à un excès de tendresse qui vous tourne la tête. Il faut avoir bien envie d'être jaloux, pour le devenir de celui dont vous me parlez. Bon Dieu ! quel Amant pour donner de l'inquiétude à un homme d'esprit, & quel esprit pour s'être emparé du mien ! N'avez-vous point de honte de donner dans les visions d'un jaloux qui n'a rapporté que cela d'Italie ? La fable des bas verds, qui s'est trouvée l'objet de ses caprices, vous a pu séduire par des circonstances si pitoyables ! Que ne s'est-il vanté, dans les confidences qu'il vous a faites, d'avoir mis en pieces ma pauvre guitarre ! Cet exploit vous auroit peut-être plus convaincu que tout le reste. Rentrez en vous-même, & si

vous m'aimez, loüez la fortune de ce qu'une jalouſie ſi mal fondée détourne l'attention qu'on devroit avoir ſur mes ſentimens pour l'homme le plus aimable & le plus dangereux de la Cour.»

Hamilton penſa pleurer de tendreſſe à ces marques d'une bonté dont il ſe croioit indigne. Il ne ſe contenta pas de porter la bouche avec tranſport ſur toutes les parties de ce billet : il baiſa trois ou quatre fois ſes gans & ſon éventail. Le jeu fini, la *Cheſterfield* les reçut de ſes mains, & lut dans ſes yeux toute la joie que ſon billet avoit répandu dans ſon ame. Il n'avoit garde de ſe contenter de ce que les regards avoient pû lui marquer : il courut chez lui pour lui en écrire quatre fois autant.

Que cette lettre fut différente de l'autre! Peut-être ne valoit-elle pas tant ; car on n'a pas tant d'eſprit quand on demande pardon que quand on offenſe & il s'en faut bien que le ſtile des douceurs ſoit auſſi touchant dans une lettre que celui des invectives.

Quoi qu'il en ſoit, la paix fut faite. Leur intelligence devint plus vive après cette querelle, & la *Cheſterfield*, pour le rendre auſſi tranquille qu'il avoit été défiant, ſe paroit à tous momens d'un feint mépris pour ſon rival & d'une averſion ſincere pour ſon mari.

La confiance qu'il en prit fut telle, qu'il conſentit qu'elle donneroit au public quelques apparences en faveur du Duc pour ſauver celles de leur commerce ſecret. Ainſi, rien ne troubloit le repos de ſon cœur que l'impatience de trouver une occaſion favorable pour mettre le comble à ſes vœux. Il lui ſembloit qu'il ne tenoit qu'à elle de la faire naître. Elle s'en défendoit par les obſtacles dont elle faiſoit le dénombrement, & qu'elle ne demandoit pas mieux que de lui voir lever avec toute ſon induſtrie & tous ſes empreſſemens.

Cela lui fermoit la bouche; &, tandis qu'il y travailloit, & qu'il étoit dans l'admiration comment deux perſonnes qui ſe vouloient tant de bien & qui étoient d'accord ne pouvoient parvenir qu'aux ſouhaits, la fortune fit éclater une avanture imprévûe qui ne lui permit plus de douter, ni du bonheur de ſon rival, ni des perfidies de ſa Maitreſſe.

Les revers de la fortune épargnent ſouvent lorſqu'on craint le plus, & ſouvent ils accablent lorſqu'on les mérite & qu'on les prévoit le moins. *Hamilton* étoit au milieu de la lettre la plus tendre & la plus paſſionnée qu'il eût jamais écrite à Madame de *Cheſterfield*, lorſque ſon mari vint lui annoncer les particularitez de cette derniere découverte Il n'eut que le tems de cacher cet ouvrage galant parmi d'autres papiers, tant on étoit venu dans ſa chambre avec précipitation. Il avoit encore le cœur & l'eſprit ſi remplis de ce qu'il écrivoit à Madame de *Cheſterfield*, que ſon mari fut d'abord mal reçu dans ſes accuſations, outre qu'il arrivoit mal à propos à ſon gré, de toutes les façons. Il fallut pourtant l'écouter, & le prémier moment d'attention lui fit bien changer de ſentimens. Il ouvroit de grands yeux, à meſure qu'on lui contoit des circonſtances d'une indiſcrétion ſi outrée, qu'elles lui paroiſſoient incroiables, malgré les particularitez du fait. « Vous avez raiſon d'en être ſurpris, lui dit *Cheſterfield*, en finiſſant; mais, pour peu que vous doutiés de ce que je viens de dire, il ne vous ſera pas difficile de trouver des témoins pour le confirmer; car la ſcene de ces tendres familiarités n'a pas été moins publique que l'eſt la chambre où l'on joue chez la Reine, & cette chambre étoit alors, Dieu-merci, honnêtement remplie de monde. La *Denam* s'eſt apperçûe la premiere de ce qu'ils croioient finement cacher dans la foule. Vous jugez combien la

Denam a tenu le cas ſecret. La vérité eſt qu'elle s'eſt addreſſée à moi tout le prémier comme j'entrois, pour me dire d'avertir ma femme, que d'autres pourroient s'appercevoir de ce qu'il ne tenoit qu'à moi d'aller voir.

» Madame votre couſine jouoit comme je vous ai dit. Le Duc étoit aſſis auprès d'elle. Je ne ſais ce que ſa main étoit devenue ; mais je ſais bien qu'il s'en falloit juſqu'au coude qu'on ne lui vit le bras tout entier. J'étois derriere eux, dans la place que la *Denam* venoit de quitter. Il me vit en ſe retournant, & fut ſi troublé de ma préſence, qu'il penſa deshabiller Madame de *Cheſterfield* en retirant ſa main. Je ne ſais s'ils ſe ſont apperçus qu'on les ait découverts ; mais je ſais bien que Madame *Denam* mettra bon ordre que perſonne ne l'ignore. Je vous avoue que je ſuis dans un embarras que je ne puis vous exprimer. Je ne balancerois pas à prendre mon parti, ſi les reſſentimens m'étoient permis contre celui qui m'outrage. Pour elle, je ſaurois bien m'en faire raiſon, ſi, toute indigne qu'elle eſt d'aucun ménagement, je n'avois des égards pour une famille illuſtre, qu'un éclat digne d'une telle injure mettroit au déſeſpoir. Vous y avez par là quelque intérêt ; vous êtes de mes amis, & je vous ouvre mon cœur ſur la choſe du monde la plus délicate. Voyons donc enſemble ce que je dois faire dans une occaſion ſi déſagréable. »

Hamilton, plus interdit & plus confondu que lui, n'étoit pas trop en état de lui donner des conſeils. Il n'écoutoit que la jalouſie, & ne reſpiroit que la vengeance. Mais, ces mouvemens s'étant un peu calmés ſur l'eſpoir qu'il y avoit de la calomnie ou du moins de l'exagération dans ce que l'on imputoit à la *Cheſterfield*, il pria ſon mari de ſuſpendre ſes réſolutions juſqu'à ce qu'il fut plus amplement informé du fait. Il

l'assura pourtant, s'il trouvoit que les choses fussent comme il venoit de le dire, qu'il fermeroit les yeux à tous autres intérêts que les siens.

Ils se séparèrent là-dessus, &, dès les premières enquêtes, *Hamilton* trouva presque tout le monde instruit d'une avanture à laquelle chacun ajoutoit quelque chose en la contant. Le dépit & le ressentiment s'allumoient dans son cœur, à mesure que toute sa tendresse pour elle s'y éteignoit.

Il ne tenoit qu'à lui de la voir, pour lui faire tous les reproches qu'on est pressé de faire dans ces occasions. Mais il étoit trop en colere pour en donner des marques qui eussent attiré quelque éclaircissement. Il se considéroit comme le seul qui fût véritablement outragé dans cette avanture, ne comptant pour rien l'injure d'un époux, en comparaison de celle d'un amant.

Il courut chez Mylord *Chesterfield*, dans le transport qui l'aveugloit, & lui dit qu'il en avoit assez appris pour lui donner enfin un conseil qu'il suivroit lui-même en cas pareil ; qu'il n'y avoit plus à balancer, s'il vouloit sauver une femme si sottement prévenüe & qui peut-être n'avoit pas encore perdu toute son innocence, en perdant toute sa raison ; qu'il falloit incessamment la mener à la campagne, & que, pour ne lui pas donner le tems de se reconnoître, le plutôt seroit le mieux.

Mylord *Chesterfield* n'eut pas de peine à suivre un conseil qu'il avoit déjà regardé comme le seul qu'on lui pût donner en ami. Mais sa femme, qui ne se doutoit pas encore qu'on eut fait cette nouvelle découverte sur sa conduite, crut qu'il se moquoit lorsqu'il lui dit qu'il falloit se préparer à partir pour la campagne dans deux jours. Elle se l'imagina d'autant plus, qu'on étoit au cœur d'un hiver extrêmement rude ; mais elle s'apperçut bientôt que c'étoit tout de bon. Elle connut, à l'air &

aux manieres de ſon mari, qu'il croyoit avoir quelque ſujet bien fondé de la traiter avec cette hauteur; &, voyant tous ſes parens froids & ſérieux ſur les plaintes qu'elle leur en fit, elle n'eſpéra plus, dans cet abandonnement univerſel, qu'en la tendreſſe d'*Hamilton*. Elle comptoit bien qu'elle ſeroit éclaircie par lui d'un malheur dont elle ignoroit la cauſe, & que ſa paſſion trouveroit enfin un moyen de rompre un voiage dont elle ſe flattoit qu'il ſeroit encore plus outré qu'elle; mais c'étoit s'attendre à la pitié d'un crocodile.

Enfin, comme elle vit arriver la veille de ſon départ, que tous les préparatifs d'un long voiage étoient faits, qu'elle recevoit des viſites d'adieu dans les formes & que, cependant, elle n'avoit aucune nouvelle d'*Hamilton*, ſa patience & ſon eſpoir furent à bout dans cet état funeſte. Quelques larmes l'auroient ſoulagée; mais elle aima mieux ſe contraindre ſur ce ſoulagement, que d'en donner le plaiſir à ſon époux. Le procédé d'*Hamilton* lui paroiſſoit inconcevable, &, ne le voiant point paroître, elle trouva moyen de lui faire tenir ce billet :

« Seriés-vous du nombre de ceux qui, ſans daigner m'apprendre pour quel crime on me traite en eſclave, conſentent à mon enlévement? Que veulent dire votre ſilence & votre inaction, dans une conjoncture où votre tendreſſe devroit être la plus vive? Je touche au moment de mon départ, & j'ai honte de ſentir que vous me le faites enviſager avec horreur, puiſque j'ai raiſon de croire que vous en êtes moins touché qu'aucun autre. Faites-moi du moins ſavoir où l'on m'entraine, ce qu'on veut faire de moi dans les déſerts, & pourquoi vous paroiſſez, avec toute la terre, changé pour une perſonne que toute la terre n'obligeroit pas à changer, ſi votre foibleſſe ou votre ingratitude ne vous rendoit indigne de ſa tendreſſe. »

Ce billet ne fit que l'endurcir & le rendre plus fier de ſa vengeance. Il avaloit à longs traits le plaiſir de la voir au déſeſpoir, parce qu'il ne doutoit pas que ſa douleur & le regret de ſon départ ne fuſſent pour un autre. Il ſe complaiſoit merveilleuſement dans la part qu'il avoit à ſon affliction, & ſe ſavoit bon gré du conſeil qu'il avoit imaginé pour la ſéparer d'un rival peut-être ſur le point d'être heureux. Ainſi fortifié qu'il étoit contre ſa propre tendreſſe, par tout ce que les reſſentimens jaloux ont de plus impitoiable, il la vit partir d'une indifférence qu'il n'eut garde de lui cacher. Ce traitement imprévu ſe joignant à tant de diſgraces réunies pour l'accabler tout d'un coup, penſa véritablement la mettre au déſeſpoir.

La Cour fut remplie du bruit de cet événement. Perſonne n'ignoroit le motif de ce prompt départ; mais peu de gens approuverent le procédé de Mylord *Cheſterfield*. On regardoit avec étonnement en Angleterre un homme qui avoit la malhonnêteté d'être jaloux de ſa femme; mais, dans la Ville, ce fut un prodige inconnu juſqu'alors de voir un mari recourir à ces moyens violens pour prévenir ce que craint & ce que mérite la jalouſie. On excuſoit pourtant le pauvre *Cheſterfield*, autant qu'on l'oſoit, ſans s'attirer la haine publique, en accuſant la mauvaiſe éducation qu'il avoit eue. Toutes les meres prierent bien à Dieu que leurs enfans ne mettroient jamais le pied en Italie, pendant leur vie, pour en rapporter cette vilaine habitude de contraindre leurs femmes.

Comme ce fut long-temps l'entretien de la Cour, le Chevalier de Grammont, qui ne ſavoit pas l'hiſtoire à fond, parut plus déchaîné contre cette tirannie, que tous les bourgeois de Londres enſemble, & ce fut à ce ſujet qu'il produiſit des paroles nouvelles ſur cette ſa-

tale ſarrabande qui, malheureuſement, avoit eu tant de part à l'avanture. Elles paſſoient pour être de lui ; mais, ſi *S. Evremont* y avoit travaillé, ce n'étoit pas aſſurément le plus beau de ſes ouvrages, comme on verra dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE IX

Etre homme qui croit que son honneur dépend de celui de sa femme, est un fou qui se tourmente & qui se désespere ; mais celui qui, naturellement jaloux, a, par dessus ce malheur, celui d'aimer sa femme & de vouloir qu'elle ne respire que pour lui, est un forcené que les tourments de l'enfer ont accueilli dès ce monde, sans que personne en ait pitié. Tous les raffinements que l'on fait sur ces malheureux états du mariage vont à conclure que les précautions sont inutiles avant le mal, & la vengeance ridicule après.

Les Espagnols, tirans de leurs femmes, plûtôt par tradition que par jalousie, le sentiment de pourvoir à la délicatesse de leur honneur par les Duegnes, les gril-

les & les verroux. Les Italiens, dont les ſoupçons ſont circonſpects & les reſſentimens vindicatifs, ont différentes méthodes de conduite entre eux. Les uns ſe mettent l'eſprit en repos, tenant leurs femmes ſous des ſerrures qu'ils croient impénétrables. D'autres renchériſſent par diverſes précautions ſur tout ce que les Eſpagnols peuvent imaginer pour la captivité du beau ſexe. Mais la plupart tiennent que, dans un péril inévitable ou dans une tranſgreſſion manifeſte, le plus ſûr eſt d'aſſaſſiner.

O vous, Nations bénignes, qui loin de recevoir ces habitudes féroces & ces coutumes barbares, laiſſez bonnement la bride ſur le cou de vos heureuſes moitiés, vous paſſez, ſans chagrin & ſans allarmes, vos paiſibles jours dans toutes les douceurs d'une indolence domeſtique !

Cheſterfield avoit bien affaire de s'aller tirer du pair de ſes patiens compatriotes, pour faire éplucher, par un ridicule éclat, les particularités d'une avanture qu'on auroit peut-être ignorée hors de la Cour, & qu'on auroit oubliée partout au bout d'un mois ! Mais, dès qu'il eut le dos tourné pour ſe mettre en marche avec ſa priſonniere & l'attirail dont on le flatoit qu'elle l'avoit pourvu, Dieu ſait comme on donna ſur ſon arriere-garde. Les *Rocheſter*, les *Midleſex*, les *Sydleys*, les *Ethereges* & toute la troupe des beaux eſprits mirent au jour force Vaudevilles qui divertiſſoient le public à ſes dépens.

Le Chevalier de Grammont les trouva ſpirituels & récréatifs, comme on dit, &, dans tous les lieux où ce ſujet étoit traité, voulant produire le ſupplément qu'il y avoit fait : « C'eſt une choſe ſinguliere, diſoit-il, que la campagne, qu'on peut appeller la potence ou les galeres d'une jeune perſonne, ne ſoit faite en ce pays-ci

que pour les malheureuses & non pour les coupables ! La pauvre petite *Chefterfield*, pour quelques lorgnades d'imprudence, fe voit d'abord trouffée par un mari fâcheux, qui vous la mene paſſer les fêtes de Noel dans un Château de plaiſance à cinquante lieues d'ici, tandis qu'il y en a mille qu'on laiſſe dans la liberté de tout faire, qui la prennent bien auſſi, & dont la conduite coûte mériteroit tous les jours vingt coups de bâtons. Je ne nomme perſonne, Dieu m'en garde ; mais la *Middleton*, la *Deeam*, les filles de la Reine, celles de la Ducheſſe & cent autres répandent leurs faveurs à droite & à gauche, ſans qu'on en ſouffle. Pour Madame *de Shrewsbury*, c'eſt une bénédiction. Je m'en vais parier qu'elle feroit tous les jours tuer ſon homme, qu'elle n'en iroit que la tête plus levée. On diroit qu'elle a des indulgences plénieres pour ſa conduite. Ils ſont trois ou quatre qui portent chacun une aune de ſes cheveux en bracelets, ſans qu'on y trouve à redire. Cependant, il ſera permis qu'un heuru comme *Chefterfield* exerce une tyrannie pareille, & toute nouvelle en ce pays-ci, ſur la plus jolie femme d'Angleterre, pour un rien ! Je fais bien valet. Les précautions n'y ſont, ma foi rien, & ſouvent une femme qui ne ſongeroit point à mal, ſi on la laiſſoit en repos, s'y voit portée par vengeance ou réduite par néceſſité ; c'eſt l'Evangile. Ecoutez ce qu'en dit la ſérénade de *Franciſco* :

Jaloux, que fert tout votre effort !
L'Amour eſt trop fort,
Et, quelque peine
Que l'on prenne,
Elle eſt vaine
Quand deux cœurs une fois ſont d'accord.
Il faut devant vous

Cacher ce qu'on fait de plus doux.
On contraint ſes plus chers deſirs ;
On prend cent plaiſirs ;
Mais, pour les ſoins
De cent Témoins,
En ſecret on n'aime pas moins.

Telles étoient les paroles dont le Chevalier de Grammont paſſoit pour Auteur. La juſteſſe ni le tour n'y brilloient point exceſſivement ; mais, comme elles contenoient quelques véritez, qui flattoient le génie de la Nation & de ceux qui prenoient les intérêts du beau ſexe, toutes les Dames les voulurent avoir, pour les apprendre à leurs enfans.

Pendant tout ceci, le Duc d'*Yorck*, qui ne voyoit plus Madame de *Cheſterfield*, ne ſe fit pas de grands efforts pour l'oublier. Son abſence avoit pourtant des circonſtances bien ſenſibles pour un homme qui cauſoit ſon éloignement ; mais il y a des tempéramens heureux qui ſe conſolent de tout, parce qu'ils ne ſentent rien vivement. Cependant, comme ſon cœur ne pouvoit demeurer dans l'inutilité, dès qu'il eut oublié la *Cheſterfield*, il ſe reſſouvint de ce qu'il avoit aimé devant, & peu s'en fallut que Mademoiſelle d'*Hamilton* ne lui cauſat une rechute de tendreſſe.

Il y avoit à Londres un Peintre aſſez renommé pour les Portraits. Il s'appelloit *Lély*. La grande quantité de peintures du fameux *Van Dyx*, répandues en Angleterre, l'avoit beaucoup perfectionné. De tous les modernes, c'eſt celui qui, dans le gout de tous ſes ouvrages, a le mieux imité ſa maniere & qui en a le plus approché. La Ducheſſe d'*Yorck* voulut avoir les portraits des plus belles perſonnes de la Cour. *Lély* les peignit. Il employa tout ſon Art dans l'exécution. Il ne pouvoit travailler à de plus beaux Sujets. Chaque portrait parut

un Chef-d'œuvre, & celui de Mademoiſelle d'*Hamilton* parut le plus achevé. *Lely* avoua qu'il y avoit pris plaiſir. Le Duc d'*Yorck* en eut à le regarder, & ſe mit à loüer tout de nouveau l'Original. Il n'y avoit rien à faire là pour ſes eſperances ; &, dans le même-tems que la tendreſſe, inutilement réveillée pour elle, allarmoit celle du Chevalier de Grammont, la *Denam* s'aviſa de remettre ſur pied le traité qu'on avoit ſi mal-à-propos interrompu. Bientôt, on en vit la concluſion. Quand les deux parties ſont de bonne-foi dans les negociations, on ne perd pas le tems à chicaner. Tout cela alla bien d'un côté ; cependant, je ne ſais quelle fatalité mit obſtacle aux pretentions de l'autre. Le Duc preſſa fort la Ducheſſe de mettre la *Denam* en poſſeſſion de cette Charge, qui faiſoit l'objet de ſon ambition ; mais, comme elle n'étoit pas caution des articles ſecrets du traité, quoiqu'elle eut paru juſqu'alors commode pour les inconſtances & ſoumiſe aux volontés du Duc, il lui parut dur & deshonorant de recueillir chez elle une rivale qui l'expoſeroit à faire un aſſez triſte perſonnage au milieu de ſa Cour. Cependant, elle ſe vit ſur le point d'y être forcée par autorité, lorſqu'un obſtacle beaucoup plus funeſte interdit pour jamais à la pauvre *Denam* l'eſperance de cette charge fatale, qu'elle briguoit avec empreſſement.

Le vieux *Denam*, naturellement jaloux, le devenoit de plus en plus & ſentoit qu'il avoit raiſon. Sa femme étoit jeune & belle, lui vieux & dégoutant. Quelle raiſon de ſe flatter que le Ciel voulut le diſpenſer du ſort des maris de ſon âge & de ſa figure ? Il ſe le diſoit continuellement, mais, aux complimens qu'on lui fit de tous côtés ſur la charge que Madame ſa femme alloit avoir auprès de la Ducheſſe, il ſe dit tout ce qu'il falloit pour ſe pendre, s'il en eut eu la fermeté. Le traître aima

mieux éprouver ſon courage contre une autre. Il lui fallloit des exemples pour exercer ſes reſſentimens dans un païs privilegié. Celui de Milord *Cheſterfield* ne ſuffiſoit pas pour ce qu'il méditoit, outre qu'il n'avoit pas de maiſon de campagne où mener l'infortunée *Denam*. Ainſi, le vieux ſcélérat lui fit faire un voyage bien plus long, ſans ſortir de Londres. La mort impitoiable l'enleva du milieu de ſes plus cheres eſpérances & de ſes plus beaux jours !

Comme perſonne ne douta qu'il ne l'eut empoiſonnée, la populace de ſon quartier tint conſeil pour le lapider dès qu'il ſortiroit ; mais il ſe tint renfermé pour pleurer la mort de ſa femme, juſqu'à ce que leur fureur fut appaiſée par un enterrement magnifique, dans lequel il fit diſtribuer au peuple quatre fois plus de vin brulé qu'on n'en avoit bu dans aucun enterrement en Angleterre.

Pendant que la Ville craignoit quelque grand déſaſtre pour l'expiation de ces funeſtes effets de la jalouſie, *Hamilton* n'étoit pas tout à fait ſi content qu'il s'étoit flaté de l'être après le départ de Madame de *Cheſterfield*. Il n'avoit conſulté que les mouvemens du dépit dans ce qu'il avoit fait. Sa vengeance étoit ſatisfaite ; mais ſon amour ne l'étoit pas, &, depuis l'abſence de ce qu'il aimoit encore, malgré ſes reſſentimens, ayant eu le loiſir de faire quelques réfléxions, qu'une injure récente ne permet jamais d'écouter : « A quoi bon, diſoit-il, m'être ſi fort preſſé de rendre malheureuſe une perſonne qui, toute coupable qu'elle ſoit, peut ſeule faire mon bonheur? Maudite jalouſie ! pourſuivit-il, plus cruelle encore pour ceux qui tourmentent que pour ceux qui ſont tourmentés ! Que m'importe d'avoir arraché la *Cheſterfield* aux eſpérances & aux deſirs d'un rival plus heureux, ſi je ne l'ai pu faire ſans m'arracher

à ce qu'il y avoit de plus cher & de plus sensible aux penchants de mon cœur ? »

Quantité d'autres raisonnements de cette force, & tous hors de saison, lui prouvant nettement que, dans un engagement comme le sien, il valoit encore mieux partager avec un autre que de ne rien avoir, il se remplissoit l'esprit de vains repentirs & d'inutiles remords, lorsqu'il reçut une lettre de celle qui les causoit, mais une lettre tellement propre à les augmenter, qu'il se regarda comme le plus grand scélérat de l'univers après l'avoir lue. La voici :

« Vous serez aussi surpris de cette lettre que je le fus de l'air impitoyable dont vous vîtes mon départ. Je veux croire que vous vous étiez imaginé des raisons qui justifioient dans votre esprit un procédé si peu convenable. Si vous êtes encore dans la dureté de ces sentiments, ce sera vous faire plaisir que de vous apprendre ce que je souffre dans la plus affreuse des prisons. Tout ce qu'une campagne a de plus triste dans cette saison, s'offre partout à ma vue. Affligée par d'impénétrables bois, d'une fenêtre je vois des rochers, de l'autre des précipices ; mais, de quelque côté que je tourne mes regards dans la maison, j'y rencontre sans cesse d'un jaloux, moins supportables encore que les tristes objets qui m'environnent. J'ajouterois aux malheurs de ma vie celui de paroître criminelle aux yeux d'un homme qui devroit m'avoir justifiée contre les apparences les plus accablantes, si, par une innocence avérée, j'étois en droit de me plaindre ou de faire des reproches. Mais comment se justifier de si loin, & comment se flatter que la description d'un séjour épouvantable ne vous empêchera pas de m'accuser ? Mais est-ce vous dire que je le souhaite ? Ciel ! que je vous haïrois, si je ne vous aimois à la fureur ! Venez donc me

voir une ſeule fois pour entendre ma juſtification, & je ſuis perſuadée que, ſi vous me trouvez coupable après cette viſite, ce ne ſera pas envers vous. Notre Argus part demain pour un proces qui le retiendra huit jours à *Cheſter*. Je ne ſais s'il le gagnera ; mais je ſais bien qu'il ne tiendra qu'à vous qu'il n'en perde un qui lui tient pour le moins autant au cœur que celui qu'il va ſolliciter. »

Il y avoit dans cette lettre de quoi faire donner tête baiſſée dans une avanture plus téméraire que celle qu'on lui propoſoit, quoiqu'elle fut aſſez gaillarde. Il ne voyoit pas trop bien comment elle ſeroit pour ſe juſtifier ; mais elle l'aſſuroit qu'il ſeroit content du voiage, & c'étoit tout ce qu'il demandoit pour lors.

Il avoit une parente auprès de Madame de *Cheſterfield*. Cette parente, qui l'avoit bien voulu ſuivre dans un exil, étoit entrée quelque peu dans leur confidence. Ce fut par elle qu'il reçut cette lettre, avec toutes les inſtructions néceſſaires ſur ſon départ & ſur ſon arrivée. Dans ces ſortes d'expéditions le ſecret eſt néceſſaire, du moins avant que d'avoir mis l'avanture à fin. Il prit la poſte & partit de nuit, animé d'eſpérances ſi tendres & ſi flateuſes, qu'en moins de rien, en comparaiſon du tems & des chemins, il eut fait cinquante mortelles lieues. A la derniere poſte, il renvoya diſcretement ſon poſtillon. Il n'étoit pas encore jour, &, de peur des rochers & des précipices dont elle avoit fait mention, il marchoit avec aſſez de prudence pour un homme amoureux.

Il évita donc heureuſement tous les mauvais pas, &, ſuivant ſes inſtructions, il mit pied à terre à certaine petite cabane qui joignoit les murs du parc. Le lieu n'étoit pas magnifique ; mais, comme il avoit beſoin de repos, il ne ſe ſoucioit point de voir le jour, & ſe ſou-

était encore malaisé d'en être vu. C'eſt pourquoi, s'étant renfermé dans cette retraite obſcure, il y dormit d'un profond ſommeil juſqu'à la moitié du jour. Comme il ſentit une grande faim à ſon réveil, il mangea fort & ſervit, &, comme c'étoit l'homme de la Cour le plus propre & que la femme d'Angleterre la plus propre l'attendoit, il paſſa le reſte de la journée à ſe décraſſer & à ſe faire toutes les préparations que le tems & le lieu permettoient, ſans daigner ni mettre la tête un moment dehors, ni faire la moindre queſtion à ſes hôtes. Enfin, les ordres qu'il attendoit avec impatience arrivèrent à l'entrée de la nuit, par une eſpece de griſon, qui, lui ſervant de guide, après avoir erré pendant une demi heure dans les boues d'un parc de vaſte étendue, le fit entrer dans un jardin où donnoit la porte d'une ſalle baſſe. Il fut poſté vis-à-vis de cette porte par laquelle on devoit bientôt l'introduire dans des lieux plus agréables. Son guide lui donna le bon ſoir. La nuit ſe ferma; mais la porte ne s'ouvrit point.

On étoit à la fin de l'hiver; cependant, il ſembloit qu'on ne fût qu'au commencement du froid. Il étoit crotté juſques aux genoux & ſentoit que, pour peu qu'il prît encore l'air dans ce jardin, la gelée mettroit toute cette crotte à ſec. Ce commencement d'une nuit fort âpre & fort obſcure eut été rude pour un autre; mais ce n'étoit rien pour un homme qui ſe flatoit d'en paſſer ſi délicieuſement la fin. Il ne laiſſa pas de s'étonner de tant de précautions dans l'abſence du mari. Son imagination, que mille tendres idées réchauffoient, le ſoutint quelque tems contre les cruautés de l'impatience & contre les rigueurs du froid; mais il la ſentit petit à petit refroidir, &, deux heures, qui lui parurent deux ſiecles, s'étant paſſées ſans qu'on lui donnât le moindre ſigne de vie, ni de la porte ni des fenêtres, il ſe mit à

faire quelques raiſonnemens en lui-même ſur l'état préſent de ſes affaires, & ſur le parti qu'il y avoit à prendre dans cette conjoncture. « Si nous frappions à cette maudite porte? diſoit-il. Car encore eſt-il plus honorable, ſi le malheur m'en veut, de périr dans la maiſon que de mourir de froid dans le jardin. Il eſt vrai, reprenoit-il, que ce parti peut expoſer une perſonne que quelque accident imprévu met peut-être à l'heure qu'il eſt encore plus au déſeſpoir que moi. » Cette penſée le munit de tout ce qu'il pouvoit avoir de patience & de fermeté contre les ennemis qui le combattoient. Il ſe mit à ſe promener à grands pas, réſolu d'attendre le plus long-tems qu'il ſeroit poſſible, ſans en mourir, la fin d'une avanture qui commençoit ſi triſtement. Tout cela fut inutile, &, quelque mouvement qu'il ſe donnat, enveloppé d'un gros manteau, l'engourdiſſement commençoit à le ſaiſir de tous côtés, & le froid dominoit en dépit de tout ce que les empreſſemens de l'amour ont de plus vif. Le jour n'étoit pas loin, &, dans l'état où la nuit l'avoit mis, jugeant que ce ſeroit déſormais inutilement que cette porte enforcelée s'ouvriroit, il regagna du mieux qu'il put l'endroit d'où il étoit parti pour cette merveilleuſe expédition.

Il fallut tous les fagots de la petite maiſon pour le dégeler. Plus il ſongeoit à ſon avanture, plus les circonſtances lui en paroiſſoient bizarres & incompréhenſibles. Mais, loin de s'en prendre à la charmante *Cheſterfield*, il avoit mille différentes inquiétudes pour elle. Tantot il s'imaginoit que ſon mari pouvoit être inopinément revenu ; tantot que quelque mal ſubit l'avoit ſaiſie ; enfin, que quelque obſtacle s'étoit malheureuſement mis à la traverſe pour s'oppoſer à ſon bonheur, juſtement au ſort des bonnes intentions qu'on avoit pour lui. « Mais, diſoit-il, pourquoi m'avoir oublié

dans ce maudit jardin ? Quoi ! ne pas trouver un petit moment pour me faire au moins quelque signe, puisqu'on ne pouvoit ni me parler, ni me recevoir ? » Il ne savoit à laquelle de ces conjectures s'en tenir, ni que répondre aux questions qu'il s'étoit faites ; mais, comme il se tint que tout iroit mieux la nuit suivante, après avoir fait vœu de ne plus remettre le pied dans ce malencontreux jardin, il ordonna qu'on l'avertit d'abord qu'on demanderoit à lui parler, se coucha dans le plus méchant lit du monde & ne laissa pas de s'endormir, comme il eut fait dans le meilleur. Il avoit compté de n'être réveillé que par quelque lettre ou quelque message de Madame de *Chesterfield ;* mais il n'avoit pas dormi deux heures qu'il le fut par un grand bruit de cors & de chiens. La chaumiere qui lui servoit de retraite, touchoit, comme nous avons dit, les murailles du parc. Il appella son hôte pour savoir un peu que Diable c'étoit que cette chasse, qui sembloit être au milieu de sa chambre, tant le bruit augmentoit en approchant. On lui dit que c'étoit Monseigneur qui couroit le lievre dans son parc. « Quel Monseigneur ? dit-il, tout étonné. — Monseigneur le Comte de *Chesterfield*, » répondit le paisan. Il fut si frappé de cette nouvelle, que, dans la premiere surprise, il mit la tête sous les couvertures, craignant déjà le voir entrer avec tous ses chiens. Mais, dès qu'il fut un peu revenu de son étonnement, il se mit à maudire les caprices de la fortune, ne doutant pas que le retour inopiné d'un jaloux importun n'eut causé toutes les tribulations de la nuit précédente.

Il n'y eut plus moyen de se rendormir après une telle allarme. Il se leva, pour repasser dans son esprit tous les stratagêmes qu'on a coutume d'employer pour tromper ou pour éloigner un vilain mari qui s'avisoit de

négliger ſon procès pour obſéder ſa femme. Il achevoit de s'habiller & commençoit à queſtionner ſon hôte, lorſque le même griſon qui l'avoit conduit au jardin, lui rendit une lettre & diſparut ſans attendre la réponſe. Cette lettre étoit de ſa parente, & voici ce qu'elle contenoit :

« Je ſuis au déſeſpoir d'avoir innocemment contribué à vous attirer dans un lieu où l'on ne vous fait venir que pour ſe moquer de vous. Je m'étois oppoſée au projet de ce voyage, quoique je fuſſe perſuadée que ſa tendreſſe ſeule y eut part; mais elle vient de m'en débuſer. Elle triomphe dans le tour qu'elle vous a joué. Non-ſeulement ſon mari n'a bougé d'ici, mais il y reſte par complaiſance. Il la traite le mieux du monde, & c'eſt dans leur racommodement qu'elle a ſu que vous lui aviez conſeillé de la mener à la campagne. Elle en a conçu tant de dépit & d'averſion pour vous, que, de la maniere dont elle m'en vient de parler, ſes reſſentimens ne ſont pas encore ſatisfaits. Conſolez-vous de la haine d'une créature dont le cœur ne méritoit pas votre tendreſſe. Partez : un plus long ſéjour ici ne feroit que vous attirer quelque nouvelle diſgrace. Je n'y reſterai pas long-tems : je la connois, Dieu merci. Je ne me repens pas de la compaſſion que j'en ai d'abord eue, mais je ſuis dégoutée d'un commerce qui ne convient guere à mon humeur. »

L'étonnement, la honte, le dépit & la fureur s'emparerent de ſon cœur après cette lecture. Les menaces enſuite, les invectives & les deſirs de vengeance exciterent tout à tour ſon aigreur & ſes reſſentimens; mais, après y avoir bien penſé, tout cela ſe réduiſit à prendre doucement ſon petit cheval de poſte pour remporter à Londres un bon rhume par deſſus les deſirs & les tendres empreſſemens qu'il en avoit apportés. Il s'éloigna

de ces perfides lieux avec un peu plus de viteſſe qu'il n'y étoit arrivé, quoiqu'il n'eut pas à beaucoup près la tête remplie d'auſſi agréables penſées. Cependant, quand il ſe crut hors de portée de rencontrer Mylord *Cheſterfield* & ſa chaſſe, il voulut un peu ſe retourner, pour avoir au moins le plaiſir de voir la priſon où cette méchante bête étoit renfermée ; mais il fut bien ſurpris de voir une très belle maiſon, ſituée ſur le bord d'une riviere, au milieu d'une campagne la plus agréable & la plus riante qu'on pot voir. Au diable le précipice ou le rocher qu'il y vit. Ils n'étoient que dans la lettre de la perfide. Nouveau ſujet de reſſentiment & de confuſion pour un homme qui s'étoit cru ſavant dans les ruſes auſſi bien que dans les foibleſſes du beau ſexe, & qui ſe voyoit la dupe d'une coquette, qui ſe raccommodoit avec ſon époux pour ſe venger d'un amant.

Il regagna la bonne Ville, prêt à ſoutenir contre tous qu'il faut être de bon naturel pour ſe fier à la tendreſſe d'une femme qui nous a déjà trompé, mais qu'il faut être fou pour courir après.

Comme cette avanture n'avoit pas beaucoup de beaux endroits pour lui, le voyage & ſes circonſtances furent ſupprimés autant qu'il lui fut poſſible ; mais, comme on peut croire que la *Cheſterfield* n'en garda pas le ſecret, le fils l'apprit, &, lui en ayant fait ſon compliment, il voulut un ample détail de cette expédition. Le Chevalier de Grammont étoit préſent à ce récit, &, n'ayant que fort peu déclamé contre la trahiſon qu'on lui avoit faite : « Si elle a eu tort, dit-il, de pouſſer la choſe ſi loin, vous avez eu tort auſſi de revenir ſur vos pas comme un étourdi. Je m'en vais parier cent piſtoles qu'elle s'eſt repentie plus d'une fois d'un reſſentiment que vous méritiez aſſez pour le tour que vous lui aviez joué. Les femmes aiment la vengeance ; mais elles ne

tiennent pas toujours leur colere, &, ſi vous euſſiez reſté dans le voiſinage juſqu'au lendemain, je veux avoir les bras caſſés, si on ne vous eut fait amende honorable pour l'affront de la premiere nuit. » *Hamilton* n'en tomba pas d'accord. Le Chevalier de Grammont voulut ſoutenir ſa theſe par un exemple, &, s'adreſſant au Roi : « Sire, dit-il, Votre Majeſté peut avoir connu *Marion de l'Orme*. La créature de France qui avoit le plus de charmes étoit celle-là. Quoiqu'elle eut de l'eſprit comme les Anges, elle étoit capricieuſe comme un Diable. Cette princeſſe, m'ayant donné un rendez-vous, s'étoit aviſée de me l'ôter pour le donner à un autre. Elle m'écrivit le plus joli billet du monde, tout rempli du déſeſpoir où elle étoit d'un mal de tête qui l'obligeoit à garder le lit & qui la privoit du plaiſir de me voir juſqu'au lendemain. Ce mal de tête, ſoudainement arrivé, me parut ſuſpect, &, ne doutant point que ce ne fut une défaite : « Oh ! parbleu, Madame la coquette, dis-je en moi-même, ſi vous ne jouiſſez pas du plaiſir de me voir aujourd'hui, vous ne jouirez pas de celui d'en voir un autre. »

« Voilà tous mes griſons en campagne dont les uns battoient l'eſtrade autour de ſa maiſon, tandis que les autres aſſiégeoient ſa porte. Un de ces derniers me vint dire que perſonne n'étoit entré chez elle de toute l'après midi, mais qu'un petit laquais en étoit ſorti ſur la brune ; qu'il l'avoit ſuivi juſques dans la rue Saint-Antoine, où ce laquais en avoit rencontré un autre, auquel il avoit dit ſeulement un mot ou deux. Il ne m'en fallut pas davantage pour me confirmer dans mes ſoupçons, & pour former le deſſein d'être de la partie ou bien de la rompre.

« Comme il y avoit fort loin du Baigneur où je logeois juſqu'au fond du Marais, dès que la nuit fut ve-

nue, je montai à cheval, sans vouloir qu'on me suivit. Dès que j'eus passé la Place Roiale, le grison en sentinelle m'assura qu'il n'étoit encore entré personne chez Mademoiselle de *l'Orme*. Je poussai vers la rue Saint-Antoine, &, justement, comme je sortois de la Place Roiale, j'y vis entrer un homme à pied qui se cachoit de moi tant qu'il pouvoit; mais il eut beau faire, je le reconnus. C'étoit le *Duc de Brissac*. Je ne doutai point que ce ne fût le rival de cette nuit. Je m'approchai donc de lui, faisant semblant de douter si je ne me trompois point, en mettant pied à terre d'un air fort empressé: « *Brissac*, mon ami, lui dis-je, il faut que tu me fasses un plaisir de la dernière importance : j'ai un rendez-vous, pour la première fois, chez une personne à quatre pas d'ici. Comme ce n'est que pour prendre des mesures, je n'y serai pas long-tems. Prête-moi ton manteau, il te m'obligera, & promène un peu mon cheval, en attendant mon retour. Surtout, ne t'éloigne pas d'ici. Tu vois que j'en use librement; mais c'est, comme tu sais, à la charge d'autant. » Je pris son manteau sans attendre sa réponse. Il prit la bride de mon cheval, & me conduisit de l'œil. Cela ne lui servit de rien; car, après avoir fait semblant d'entrer dans une porte vis-à-vis de lui, je me coulai, par dessous les arcades, jusqu'à la porte de la Nymphe *de l'Orme*. On l'ouvrit d'abord que j'eus frappé. J'étois si bien enveloppé du manteau de *Brissac*, qu'on me prit pour lui. La porte se referma sans qu'on m'eut fait la moindre question, &, comme je n'en avois point à faire, je fus droit à la chambre de la Demoiselle. Je la trouvai sur un lit de repos dans le déshabillé le plus galant & le plus agréable du monde. Jamais elle n'avoit été si belle, ni si surprise, &, la voyant toute interdite : « Qu'est-ce, ma belle! lui dis-je. Il me paroît que voilà une petite mi-

graine bien parée. Le mal de tête eſt apparemment paſſé. — Point du tout, dit-elle, je n'en puis plus, & vous me ferez plaiſir de vous en aller, & de me laiſſer mettre au lit. — Pour vous laiſſer mettre au lit, oui, lui dis-je; mais pour m'en aller, non, ma petite Infante. Le Chevalier de Grammont n'eſt pas un ſot; on ne ſe pare pas avec tant de ſoin pour rien.—Vous verrez pourtant que c'eſt pour rien, me dit-elle; car aſſurement il n'en ſera pas autre choſe pour vous. — Quoi! dis-je, après m'avoir promis un rendez-vous... — Eh bien! me dit-elle bruſquement, quand je vous en aurois promis cinquante, c'eſt à moi de les tenir, ſi je veux, & à vous de vous en paſſer, ſi je ne le veux pas. — Cela ſeroit bon, lui dis-je, ſi ce n'étoit pour le donner à un autre. « Elle, auſſi fière que celles qui ont le plus d'innocence, & auſſi prompte que celles qui en ont le moins, s'emporta ſur un ſoupçon qui lui donnoit plus de chagrin que de confuſion; &, voiant qu'elle montoit ſur ſes grands chevaux : « Mademoiſelle, lui dis-je, ne le prenons pas, s'il vous plaît, ſur ce ton. Je ſais ce qui vous inquiete. Vous avez peur que *Briſſac* ne me trouve avec vous; mais ayez ſur cela l'eſprit en repos. Je l'ai rencontré près de chez vous, &, Dieu merci, j'ai mis bon ordre qu'il ne vous rende pas ſitot viſite. » Je lui dis cela d'un air un peu tragique. Elle en parut troublée d'abord, &, me regardant avec ſurpriſe : « Que voulez-vous donc dire du Duc *de Briſſac?* me dit-elle. — « Je veux dire, répondis-je, qu'il eſt au bout de la rue qui promene mon cheval, &, ſi vous ne voulez pas m'en croire, vous n'avez qu'à y envoier un de vos gens, ou voir ſon manteau, que je viens de laiſſer dans votre anti-chambre. » Voilà l'eclat de rire qui la prend au fort de ſon etonnement, &, me jettant les bras au cou : « Mon Chevalier, me dit-elle, je n'y ſaurais plus tenir :

tu es trop aimable & trop extraordinaire pour ne te pas tout pardonner. » Je lui racontai comme la chose s'étoit passée. Elle en pensa mourir de rire, &, nous étant séparés fort bons amis, elle m'assura que mon rival n'avoit qu'à promener des chevaux tant qu'il lui plairoit, qu'il ne mettroit de la nuit le pied chez elle.

« Je le trouvai fidellement dans l'endroit où je l'avois laissé. Je lui fis mille excuses de l'avoir fait attendre si long-tems, & mille remercimens de sa complaisance. Il me dit que je me moquois ; que ces complimens ne se faisoient point entre amis ; &, pour me convaincre qu'il m'avoit rendu ce petit service de bon cœur, il voulut à toute force tenir la tête de mon cheval, tandis que j'y remontois. Je lui donnai bien le bon soir, en lui retalant son manteau, & je me rendis chez mon Baigneur, également content de la maîtresse & du rival. Voilà, poursuivit-il comme il ne faut qu'un peu de patience & d'adresse pour désarmer la colere des Belles, & pour mettre jusques à leurs supercheries à profit. »

Il avoit beau divertir par ses récits, instruire par ses exemples, & ne paroître à la Cour que pour y répandre la joie universelle, il y avoit long-tems qu'il étoit trop le seul étranger à la mode. La fortune, jalouse de la justice qu'on rend au merite, & qui veut que les félicités dépendent de ses caprices, lui suscita deux competiteurs dans la possession où il étoit de charmer toute l'Angleterre, & ces compétiteurs étoient d'autant plus dangereux, que le bruit de leurs différens mérites étoit arrivé devant eux, pour disposer les suffrages de la Cour en leur faveur.

Ils venoient faire voir en leurs personnes ce qu'il y avoit de plus accompli dans la robe & dans l'épée. L'un étoit *le Marquis de Flamarin*, triste objet des tristes dédains de la Comtesse *de la Suze*. L'autre étoit le Pre-

ſident *Tambonneau*, très humble & très obéiſſant ſerviteur & berger de la belle *Luine*. Comme ils arriverent enſemble, ils firent ce qu'ils purent pour briller de concert. Leurs talens étoient auſſi différens que leurs figures. *Tambonneau*, paſſablement laid, fondoit ſes eſpérances ſur beaucoup d'eſprit qu'on ne lui trouva pas ; & *Flamarin*, par ſon air & par ſa taille, briguoit une admiration qu'on lui refuſoit tout net.

Ils étoient convenus de ſe prêter mutuellement du ſecours pour y réuſſir. C'eſt pourquoi, dans leurs prémieres viſites, l'un repréſentoit & l'autre portoit la parole. Mais il s'en fallut beaucoup qu'ils ne trouvaſſent les Dames en Angleterre du gout de celles qui rendoient leurs noms fameux en France. La Réthorique de l'un ne fit que blanchir auprès du beau ſexe. & la bonne mine de l'autre ne le diſtingua que pour le menuet, dont il fut l'introducteur en Angleterre & qu'il danſoit avec aſſez de ſuccès. On étoit trop accoutumé dans cette Cour à l'eſprit de *Saint-Evremont* & aux agrémens naturels & ſinguliers de ſon héros, pour être ſéduit par les apparences. Cependant, comme les Anglois, en général, ont une eſpece de penchant pour ce qui ſent le gladiateur, on fit grace à *Flamarin*, en faveur d'un duel qui, le chaſſant de ſon païs, lui ſervoit de recommandation chez eux.

Mademoiſelle d'*Hamilton* eut d'abord l'honneur d'être diſtinguée par *Tambonneau*. Il crut qu'elle avoit tout l'eſprit qu'il falloit pour démêler la délicateſſe du ſien ; &, charmé de voir qu'il n'y avoit rien de perdu dans ſa converſation, ni pour le tour ni pour l'expreſſion, ni pour la fineſſe des penſées, il lui faiſoit ſouvent la grace de cauſer avec elle ; & peut-être ne ſe fut-il jamais apperçu qu'il l'ennuioit, ſi, s'en tenant à cet étalage d'éloquence, il ne ſe fut mis en tête d'aſſaillir

son cœur. C'étoit un peu trop pour la complaisance de Mademoiselle d'*Hamilton*, qui croioit n'en avoir déjà que trop eu pour les figures de son discours. On le pria de faire ailleurs l'essai de ses fleurettes séduisantes, & de ne pas perdre le mérite de sa prémiere constance, par une infidélité qui seroit très inutile.

Il suivit ce conseil en homme sage & docile, &, quelque tems après, retournant aux pieds de ses prémieres habitudes en France, il se mit à faire provision de politique pour ces négociations importantes auxquelles il s'est vu depuis employé.

Ce ne fut qu'après son départ que le Chevalier de Grammont fut informé de la déclaration galante qu'il avoit faite. La confidence n'en valoit pas la peine. Cependant, cela ne laissa pas de lui sauver quelque peu de ridicule avant son départ. Son Collegue *Flamarin*, dénué de ce support, s'apperçut qu'il ne feroit plus en Angleterre les progrès qu'il avoit espérés de l'amour & de la fortune. Mais Mylord *Falmouth*, toujours attentif à la gloire de son Maître pour les secours des illustres affligés, pourvut à sa subsistance, & Madame *de Southask* à ses plaisirs. Il eut une pension du Roi, & d'elle tout ce qu'il voulut ; trop heureux qu'elle n'eut plus de présens à lui faire que celui de son cœur.

Ce fut en ce tems-là que *Talbot*, dont on a fait mention & qu'on a vu depuis Duc *de Tirconel*, devint amoureux de Mademoiselle d'*Hamilton*. Il n'y avoit point à la Cour d'homme de meilleur air. Il n'étoit que cadet d'une maison, à la vérité, fort ancienne, mais considérable par l'éclat ou les biens. Cependant, quelque distrait qu'il fut d'ailleurs, comme il étoit appliqué à la fortune, qu'il étoit bien avant dans la faveur du Duc d'*Yorck*, qu'il avoit mis cette faveur à profit, & que la fortune lui avoit été favorable au jeu, il avoit si bien fait, qu'il

ſe voioit en poſſeſſion de quarante mille livres de rente en fonds de terre. Il s'offrit à Mademoiſelle d'*Hamilton* avec cet établiſſement & des eſpérances preſque certaines d'être Pair du Royaume, par le crédit de ſon maitre, &, par-deſſus tout cela, tant de ſacrifices qu'il lui plairoit, des lettres, des portraits & des cheveux de la *Shrewsbury*, curioſités qui véritablement ne ſont comptées pour rien en ménage, mais qui faiſoient foi de ſon mérite en amour.

Cette concurrence n'étoit pas à mépriſer, & le Chevalier de Grammont la jugea d'autant plus dangereuſe pour les intérêts de ſon cœur, qu'il voioit *Talbot* paſſionnément amoureux ; qu'il n'étoit pas homme à ſe rebuter pour un refus; qu'il n'étoit pas fait de maniere à s'attirer du mépris ou des froideurs pour ſes empreſſemens, & qu'outre cela, les freres commençoient à fréquenter la maiſon. De ſes freres, l'un étoit Aumônier de la Reine, Jéſuite intrigant & grand faiſeur de mariages; l'autre étoit ce qu'on appelle Moine Séculier, qui n'avoit de ſon ordre que le libertinage & la réputation qu'on leur attribue ; du reſte, libre par tout, divertiſſant par rencontre, mais en poſſeſſion de dire des vérités offenſantes, & de rendre de bons offices

Dans les réfléxions du Chevalier de Grammont ſur toutes ces choſes, il y avoit de quoi donner de l'inquietude. Le peu de diſpoſition que témoignoit Mademoiſelle d'*Hamilton* pour les prétentions de ce rival n'étoit pas capable de le raſſurer. Elle ne pouvoit répondre que de ſes intentions, & dépendoit abſolument de celles de ſes parens. Mais la fortune qui ſembloit l'avoir pris ſous ſa protection en Angleterre, le délivra de ces nouvelles inquiétudes.

Talbot s'étoit dès long temps porté pour Patron des Irlandois opprimés. Ce zele pour ſa Nation étoit fort

humain, mais il n'étoit pas tout-à-fait déſintereſſé. De tous ceux que ſon crédit avoit rétablis dans une partie de leurs biens, il avoit écorné quelque petite choſe ; mais, comme chacun y trouvoit ſon compte, perſonne n'y trouvoit à redire. Cependant, comme il eſt difficile de le contenir, quand la fortune ou la faveur ſe mêlent de tout ce qu'on entreprend, il y eut quelques airs d'indépendance dans ſon procédé, qui choquerent l'autorité du Duc d'*Ormond*, pour lors Vice-Roi d'Irlande. Il lui fit connoître, avec aſſez de hauteur, qu'il n'en étoit pas content. Il y avoit aſſurément quelque différence entre le crédit & le rang de l'un & de l'autre. Le parti le plus prudent pour *Talbot* étoit la ſoumiſſion & les déférences ; mais, comme ce parti lui parut le moins généreux, il fit le fier, & ne s'en trouva pas bien. Car, s'étant emporté mal-à-propos à quelques diſcours qu'il ne lui convenoit pas de tenir, ni au Duc d'*Ormond* de pardonner, on le mit à la Tour, d'où, voiant bien qu'il ne ſortiroit pas qu'il n'eut fait toutes les ſoumiſſions qu'il fallut au Duc d'*Ormond*, il y emploia ſes amis, & fit beaucoup plus pour ſortir de ce pas qu'il n'eut fallu pour s'en garantir. Il perdit, par ce démêlé, tout eſpoir d'entrer dans une famille qui n'avoit garde après cela d'écouter aucune propoſition de ſa part.

Il fallut un peu prendre ſur lui pour ſe défaire d'une paſſion qui avoit fait dans ſon cœur beaucoup plus de progrès que cette brouillerie n'avoit fait de bien à ſes affaires. Il crut qu'elles avoient beſoin de ſa preſence en Irlande, & qu'il n'avoit plus que faire de celle de Mademoiſelle d'*Hamilton* pour oublier une tendreſſe qui troubloit encore ſon repos. Son départ ſuivit de près cette réſolution.

Il étoit gros joueur, & malheureuſement diſtrait. Le Chevalier de Grammont lui avoit gagné trois ou quatre

cens Guinées la veille de ſon empriſonnement. Cette avanture lui avoit ôté de la tête l'exactitude de paier dès le lendemain, ſelon ſa coutume, & cela lui étoit tellement ſorti de l'eſprit, qu'il ne s'en ſouvint pas après qu'il fut en liberté. Le Chevalier de Grammont, qui le voyoit partir ſans lui donner le moindre ſigne de vie ſur ſa dette, crut qu'il falloit lui ſouhaiter un bon voiage, &, l'aiant rencontré chez le Roi, comme il venoit d'en prendre congé : « *Talbot*, lui dit-il, ſi vous avez beſoin de mes ſervices ici pendant votre abſence, vous n'avez qu'à dire. Vous ſçavez que le vieux *Rouſſel* a laiſſé ſon Neveu, pour ſolliciter ſes intérêts auprès de Mademoiſelle d'*Hamilton*. Si vous voulez, je prendrai ſoin des vôtres. Adieu ; bon voiage. N'allez pas tomber malade par les chemins ; mais, ſi cela vous arrivoit, ſouvenez-vous de moi dans votre teſtament. » *Talbot*, que ce compliment fit d'abord ſouvenir de la dette, en fit un grand éclat de rire, & lui dit en l'embraſſant : « Mon cher Chevalier, je vous ſçais ſi bon gré de l'offre que vous venez de me faire, que je vous laiſſe ma Maîtreſſe, & vais vous envoier votre argent. »

Le Chevalier de Grammont étoit tout plein de ces façons honnêtes de rafraîchir la mémoire de ceux qui l'avoient un peu tardive ſur le paiement. Voici comme il s'y prit long-tems après, au ſujet de Milord *Conwalis*. Ce Milord *Conwalis* avoit épouſé la fille de *Fax*, Tréſorier de la Maiſon du Roi, l'homme d'Angleterre le plus riche & le plus réglé. Son beau fils, au contraire, étoit un petit hanneton, grand diſſipateur, qui jouoit volontiers, qui perdoit tant qu'on vouloit, mais qui ne paioit pas de même. Son beau pere, qui n'avoit garde d'approuver ſa conduite, ne laiſſoit pas de paier en la redreſſant. Le Chevalier de Grammont lui avoit gagné mille ou douze cens Guinées, qui n'arrivoient point,

quoiqu'il fut sur son départ & qu'il eut pris congé de *Cornalin*, préférablement aux autres. Cela l'obligea d'écrire un billet que l'on trouva laconique. Le voici :

« *Milord*,

« *Souvenez-vous du* Comte de Grammont, *& n'oubliez pas le* Chevalier Fax. »

Pour en revenir à *Talbot*, il partit plus touché que ne le paroît un homme qui fait présent de sa Maîtresse. Son séjour en Irlande ni le soin de ses affaires ne le guérirent pas tout-à-fait, &, s'il se trouva dégagé des fers de Mademoiselle d'*Hamilton* à son retour, ce ne fut que pour en prendre d'autres. Le changement qu'il trouva dans l'une & dans l'autre Cour, causa le sien. Disons comment.

Nous n'avons parlé des Filles de la Reine jusqu'à présent que pour faire mention de Mademoiselle *Stwart* & de Mademoiselle de *Warmestré*. Les autres étoient Mademoiselle *Balantin*, Mademoiselle de *la Garde*, & Mademoiselle *Bardou*, toutes Filles d'Honneur, comme il plaisoit à Dieu.

La *Balantin* n'avoit point de beauté. C'étoit une bonne créature à qui l'embonpoint & quelque fraîcheur tenoient lieu de mérite & qui, n'aiant pas l'esprit d'être coquette dans les formes, faisoit tout de son mieux pour contenter le monde par sa complaisance. Mademoiselle *de la Garde* & Mademoiselle *Bardou*, toutes deux Françoises, avoient été placées par la Reine Mere. La premiere étoit une petite Mauricaude qui s'entremettoit des affaires de ses Compagnes ; & l'autre vouloit à toute force être admise au rang des Filles d'Honneur, quoiqu'elle ne fut que logée parmi les autres, & qu'on lui en contestat à tous momens les titres & les fonctions.

On ne pouvoit guere être plus laide, avec une auſſi jolie taille ; mais, en récompenſe, ſa laideur étoit rehauſſée par tout ce qui pouvoit y donner de l'éclat. On ſe ſervoit d'elle pour danſer avec *Flamarin*, & quelquefois, ſur la fin d'un bal, armée de caſtagnettes & d'effronterie, elle ſe mettoit à danſer quelque Sarrabande figurée qui faiſoit rire la Cour. Il faut maintenant voir ce que devint tout cela.

Comme Mademoiſelle *Stwart* ne ſervoit que rarement auprès de la Reine, on ne comptoit plus ſur elle. Les autres défilerent preſqu'en même tems, par differentes avantures. Voici celle de Mademoiſelle *Warmeſtré*, dont on a dit quelque choſe au ſujet du Chevalier de Grammont.

Milord *Taffe*, fils aîné du Comte *de Carlingford*, s'étoit imaginé qu'il étoit amoureux d'elle, & la *Warmeſtré*, non-ſeulement s'imagina qu'il étoit vrai, mais elle compta qu'il ne manqueroit pas de l'épouſer à la prémiere occaſion, &, en attendant, elle crut qu'il falloit le recevoir tout de ſon mieux. Il avoit fait confidence de ſes affaires au Duc *de Richemont*. Ils s'aimoient beaucoup ; mais ils aimoient encore plus le vin. Le Duc *de Richemont*, malgré ſa naiſſance, ne brilloit que médiocrement à la Cour, & le Roi le conſidéroit encore moins que ne faiſoient les Courtiſans. Ce fut apparemment pour ſe mettre mieux dans ſon eſprit qu'il s'aviſa de devenir amoureux de Mademoiſelle *Stwart*. La confidence fut mutuelle entre *Taffe* & lui ſur leurs engagemens. Voici les meſures qu'ils prirent pour leur conduite. La petite *la Garde* fut chargée de dire à Mademoiſelle *Stwart* que ce Duc *de Richemont* mouroit d'amour pour elle, & que, toutes les fois qu'il la lorgnoit en public, cela vouloit dire qu'il étoit tout prêt à l'épouſer dès qu'elle en auroit le loiſir.

Talon n'eut point de commiſſion à donner pour Mademoiſelle *Warmeſtré* à la petite Ambaſſadrice. Tout étoit réglé de ce côté-là ; mais elle fut chargée de ménager certaines facilités qui manquoient encore à la liberté de leur commerce, comme, par exemple, de la voir à toute heure du jour & de la nuit chez elle. Cela paroiſſoit difficile ; mais on en vint à bout.

La Gouvernante des Filles, qui, pour toutes choſes au monde, n'auroit voulu faire la commode qu'en tout bien & tout honneur, conſentit qu'on ſouperoit tant qu'on voudroit chez Mademoiſelle *Warmeſtré*, pourvu que ce fut à bonne intention, & qu'elle fut de la partie. La bonne Dame aimoit les huîtres vertes & ne haïſſoit pas le vin d'Eſpagne. Elle trouvoit donc à coup ſur dans chacun de ces repas deux barils d'huîtres : l'un pour manger avec la compagnie, & l'autre pour emporter, &, dès qu'elle avoit pris ſa doſe de vin, elle prenoit congé de l'aſſemblée.

C'étoit à peu près du tems que Monſieur le Chevalier de Grammont avoit jetté les yeux ſur elle, qu'on menoit ce petit train de vie, dans ſa chambre. Dieu ſçait les pâtés de jambon, les bouteilles de vin & les autres proviſions de ſa libéralité qui s'y conſommoient !

Au milieu de ces bombances nocturnes & de cet innocent commerce, un parent de *Killegrew* vint ſolliciter un procès à Londres. Il le gagna ; mais il y penſa perdre l'eſprit.

C'étoit un Gentilhomme de campagne, veuf depuis ſix mois, & poſſeſſeur de quinze à ſeize mille livres de rente. Le pauvre homme, qui n'avoit que faire à la Cour, y fut voir ſon couſin *Killegrew*, qui n'avoit que faire de ſa viſite. Il y vit Mademoiſelle *Warmeſtré*, &, dès cette premiere vue, en devint amoureux. Cela ne fit qu'augmenter. Si bien que n'ayant plus de repos ni

le jour, ni la nuit, il falloit avoir recours aux remedes extrêmes, c'eſt-à-dire qu'un beau matin il fut trouver ſon couſin *Killegrew*, lui conta ſa chance, & le pria bien inſtamment de demander Mademoiſelle *Warmeſtré* en mariage de ſa part.

Killegrew penſa tomber de ſon haut en apprenant ſon deſſein. Il ne pouvoit ceſſer d'admirer quelle créature, entre toutes celles de Londres, il s'étoit fouré dans la tête pour en faire ſa femme. Il fut quelque tems ſans le vouloir croire ; mais, quand il vit que c'étoit tout de bon, il ſe mit à lui faire le dénombrement des dangers & des inconvéniens qu'il y avoit dans une entrepriſe ſi téméraire. Il lui dit qu'une fille élevée à la Cour étoit un terrible meuble pour la campagne ; que ce ſeroit en troubler le repos par tous les vacarmes de l'enfer que de l'y mener, malgré qu'elle en eut; que, s'il conſentoit à ne l'y pas mener, il n'avoit qu'à faire un petit calcul de ce qu'il faudroit en équipage, en table, en habits & en frais de jeu pour l'entretenir à Londres, mais ſelon ſes caprices ; qu'il n'avoit qu'à ſupputer enſuite combien lui dureroient ſes quinze mille livres de rente.

L'autre avoit déjà ſupputé tout cela ; mais, trouvant ſa raiſon moins preſſante que ſon amour, il demeura ferme dans ſa réſolution, & *Killegrew*, cédant à ſes importunités, fut offrir ſon couſin pieds & poings liés à la victorieuſe *Warmeſtré*. Comme il n'avoit rien tant appréhendé qu'une complaiſance de ſa part, rien ne l'étonna tant que le mépris avec lequel elle reçut ſa propoſition. La hauteur avec laquelle elle le refuſa lui fit croire qu'elle étoit bien ſure de ſon fait avec Milord *Taffe*, & lui fit admirer tout de nouveau comment cette Princeſſe avoit pu trouver deux hommes d'humeur à l'épouſer. Il ſe preſſa d'annoncer ce refus, avec toutes ſes circonſtances les plus offenſantes,

comme la nouvelle la plus salutaire qu'il put apprendre à son cousin ; mais son cousin ne se le tint pas pour dit. Il s'imagina que *Killegrew* lui déguisoit la vérité, par ces raisons qu'il lui avoit déjà exposées, &, n'osant plus lui en parler, il prit la résolution de la voir lui même. Il réveilla tout son courage pour cette entreprise, & médita son compliment ; mais, dès qu'il eut ouvert la bouche pour le faire, elle lui dit qu'il auroit pu s'épargner la peine de venir dans sa chambre pour lui parler d'une telle affaire dont elle avoit donné la réponse à *Killegrew* ; qu'elle n'en avoit ni n'en auroit de sa vie d'autre à lui faire. Cela fut dit avec toute la dureté dont on accompagne les refus qu'on fait aux importuns.

Il en fut plus affligé qu'il n'en fut confus. Tout lui devint odieux dans Londres, & lui-même plus que tout le reste. Il en partit sans voir son cousin, regagna sa maison de campagne, &, croiant qu'il lui seroit impossible de vivre sans l'inhumaine, il résolut de faire son possible pour mourir.

Mais, tandis que pour vaquer à sa douleur, il s'étoit soustrait au commerce des chiens & des chevaux, c'est-à-dire qu'il renonçoit aux plus chères délices d'un Gentilhomme de campagne, la dédaigneuse *Warmestré*, surprise apparemment pour avoir mal compté, prit la liberté d'accrocher au beau milieu de la Cour.

Une aventure si publique fit l'éclat qu'on peut s'imaginer. Toute la pruderie de la Cour en fut déchaînée, celles principalement qui n'étoient plus d'âge ou de figure à donner ces scandales en demandoient justice. Mais la Gouvernante des Filles, à qui l'on auroit pu s'en prendre, allégua que ce n'étoit rien, & qu'elle avoit de quoi fermer la bouche aux médisans. Elle eut une Audience de la Reine pour en développer le mystère, & elle exposa comme quoi la chose s'étoit passée de

ſon aveu, c'eſt-à-dire en tout bien & en tout honneur.

La Reine envoya demander à Milord *Taſſe* s'il reconnoiſſoit Mademoiſelle *Warmeſtré* pour ſa femme. Il aſſura très reſpectueuſement qu'il ne reconnoiſſoit ni Mademoiſelle *Warmeſtré* ni ſon enfant; qu'il s'étonnoit comment on vouloit plutot lui en faire honneur qu'à un autre. La malheureuſe *Warmeſtré*, plus indignée de cette réponſe qu'affligée de la perte d'un tel amant, quitta la Cour dès qu'elle le put, réſolue de quitter le monde à la prémiere occaſion.

Killegrew, ſur le point de faire un voiage quand cette avanture arriva, crut qu'il ne feroit point mal de prendre ſon chemin par la maiſon de ſon déplorable couſin, pour lui en faire part; &, dès qu'il le vit, ſans ménager la délicateſſe de ſon amour, ou de ſes ſentimens, il lui en fit durement le récit. Toutes les couleurs qui peuvent donner de l'indignation y furent emploiées, pour le faire crever de honte & de reſſentiment.

Nous liſons que l'officieux *Tiridate* ſe laiſſa doucement mourir, au récit de la mort de *Mariamne*; mais le tendre couſin de *Killegrew*, s'étant dévotement mis à genoux, leva les yeux au Ciel & fit cette Oraiſon :

« Loué ſoit le Seigneur d'une petite diſgrace qui ſera peut-être le bonheur de ma vie! Que ſait-on ſi la belle *Warmeſtré* ne voudra point de moi à préſent, & ſi je n'aurai pas le bonheur de paſſer mes jours avec une femme que j'adore, & dont je puis eſpérer des héritiers? — Oui-da, dit *Killegrew*, plus confondu que l'autre n'auroit dû l'être, vous pouvez compter ſur l'un & ſur l'autre. Je ne doute pas qu'elle ne vous donne la main, dès qu'elle ſera relevée; & ce ſeroit une grande malice à elle, qui en fait faire, de vous laiſſer manquer d'enfans. Je vous conſeille de prendre toujours celui qu'elle vient d'avoir, en attendant les autres. »

Ce qui fut dit fut fait, nonobſtant la raillerie. Cet amant fidele la rechercha comme il eut pu faire la chaſte *Lucrece* ou la belle *Hélene*. Sa paſſion ne fit qu'augmenter, après l'avoir épouſée, & la généreuſe *Warmeſtré*, touchée d'abord de reconnoiſſance, le fut enfin d'inclination, ne lui donna pas un enfant dont il ne fut le pere, &, depuis qu'il y a des ménages heureux & tranquilles en Angleterre, jamais il n'y en a eu de ſi fortuné.

Quelque tems après, Mademoiſelle *Balantin*, que cet exemple n'avoit point effraiée, eut la prudence de quitter la Cour avant que d'en être chaſſée. La déſagréable *Hardou* la ſuivit de près ; mais ce ne fut que pour d'autres raiſons. On s'ennuia de ſa farrabande comme de ſon viſage. Le Roi, pour ne plus les revoir, ni l'une ni l'autre, leur fit donner une petite penſion. Il ne reſtoit donc plus que la petite Mademoiſelle *de la Garde* à pourvoir. Elle n'avoit ni aſſez de vices ni de vertus pour être chaſſée de la Cour ou pour y reſter. Dieu ſçait ce qu'elle ſeroit devenue, ſi le Seigneur *Silvius*, perſonnage qui n'avoit rien de ce que promettoit le nom Romain qu'il avoit pris, n'eut auſſi pris pour femme l'Infante *de la Garde !*

On a fait voir que toutes ces Princeſſes méritoient qu'on les chaſſât ou pour leurs déréglemens ou pour leur laideur ; cependant, celles qui les remplacerent trouverent le moyen de les faire regretter, ſi l'on en excepte Mademoiſelle *Wels*.

C'étoit une grande fille faite à peindre, qui ſe mettoit bien, qui marchoit comme une Déeſſe & dont le viſage, fait comme ceux qui plaiſent le plus, étoit un de ceux qui plaiſent le moins. Le Ciel y avoit répandu certain air d'incertitude qui lui donnoit la phyſionomie d'un mouton qui reve. Cela donnoit mauvaiſe opinion de ſon

eſprit, &, par malheur ſon eſprit faiſoit bon ſur tout ce que l'on en croioit. Cependant, comme elle étoit fraîche & qu'elle paroiſſoit neuve, le Roi, que la belle *Stwart* ne gâtoit pas ſur la fineſſe des penſées, voulut voir ſi les ſens ne trouveroient pas mieux leur compte avec Mademoiſelle *Wels* que les ſentimens avec ſon eſprit. Cette épreuve ne lui fut pas difficile. Elle étoit d'une famille Roiale, &, comme ſon pere avoit fidellement ſervi Charles I, elle crut qu'il ne falloit pas ſe révolter contre Charles II. Ce commerce n'eut pas des ſuites fort avantageuſes pour elle. On prétendoit qu'elle avoit fait un peu moins de défenſes qu'il ne falloit; qu'elle s'étoit rendue à diſcrétion, ſans être vivement preſſée, & d'autres diſoient que Sa Majeſté ſe plaignoit de quelques autres facilités encore moins engageantes. Le Duc *de Boukingham* fit un couplet de Chanſon ſur ce ſujet, dans lequel le Roi parle à *Progers*, confident de ſes menus plaiſirs. L'alluſion de *Wels*, qui ſignifie Puits, fait toute la penſée du couplet. En voici le ſens :

Quand le Roi de ce Puits ſentit l'horreur profonde :
« PROGERS, s'écria-t-il, que ſuis-je devenu ?
Ah! depuis que j'y ſonde,
Si je n'avois cherché que le centre du monde,
J'y ſerois parvenu. »

Mademoiſelle *Wels*, avec cette eſpece d'Anagramme ſur ſon nom & ces remarques ſur ſa perſonne, ne laiſſoit pas de briller entre toutes ſes nouvelles compagnes. C'étoient Meſdemoiſelles *Leviſton*, *Filding* & *Bointon*, peu dignes qu'on en faſſe mention dans ces Mémoires, & nous les laiſſerons dans l'obſcurité juſqu'à ce qu'il plaiſe à la fortune de les en retirer.

Telle étoit en Filles d'Honneur la nouvelle Cour de

la Reine. Celle de la Ducheſſe d'*Yorck* fut preſque renouvellée dans le même tems; mais, quant au choix qu'elle en fit, cette Princeſſe montra bien, par une recrue brillante, que l'Angleterre avoit de grandes reſſources en beauté. Avant que d'en parler, voyons un peu ce que c'étoit que les prémieres filles d'honneur & par quel hazard elles ſortirent de chez Son Alteſſe.

Outre Mademoiſelle *Blake* & Mademoiſelle *Price*, dont on a déjà parlé, la Chambre avoit été compoſée de Mademoiſelle *Bagett* & de Mademoiſelle *Hubert*, Doyenne de la Communauté.

La *Blake*, qui n'avoit jamais véritablement ſu ce qui l'avoit brouillé avec le Marquis de *Briſacier*, s'en étoit priſe à cette Lettre fatale qu'elle avoit reçue de ſa part, dans laquelle, ſans l'avertir que la *Price* devoit porter des gans & du ruban jaune comme elle, il ne lui parloit que de ſa blonderie & de ſes yeux marcaſſins. Elle s'imagina que c'étoit quelque choſe de bien merveilleux, puiſqu'on y comparoit ſes regards, &, voulant à quelque tems de là, ſçavoir toute la vertu de l'expreſſion, elle demanda ce que vouloit dire marcaſſin. Il n'y a pas de ſangliers en Angleterre, & ceux à qui elle s'adreſſa lui dirent que c'étoit un cochon de lait. Cette injure la confirma dans tout ce qu'elle avoit ſoupçonné de ſa perfidie. *Briſacier*, plus étonné de ſon changement qu'elle n'étoit indignée de ſa prétendue noirceur, la regarda comme une créature encore plus capricieuſe qu'elle n'étoit fade, & la planta là; mais le Chevalier *Yarbourroughs*, auſſi blond qu'elle, s'offrit au fort de ſon dépit, en fut écouté favorablement, & le fort fit ce mariage, pour voir ce que produiroit une union ſi blaſarde.

Mademoiſelle *Price* avoit de l'eſprit; &, comme elle n'étoit pas d'une figure à s'attirer beaucoup de vœux, & qu'elle vouloit pourtant en avoir, loin de faire la

renchérie, quand l'occaſion s'en préſentoit, elle ne marchandoit ſeulement pas. Elle avoit de l'emportement dans ſa colere, auſſi-bien que dans ſa tendreſſe. Cela l'avoit expoſée à quelques inconveniens. Elle avoit tres mal à propos pris querelle avec une jeune creature que Milord *Rocheſter* aimoit. Ce commerce avoit été juſqu'alors aſſez ſecret. Elle eut l'imprudence de faire tout de ſon mieux pour le rendre public, & s'attira le plus dangereux ennemi qu'il y eut dans l'Univers. Jamais homme n'a ecrit avec plus d'agrement, de délicateſſe & de facilité ; mais la plus implacable des plumes, en fait de ſatyre, étoit la ſienne.

La pauvre *Price*, qui l'avoit bien voulu mériter, y paroiſſoit chaque jour ſous une figure nouvelle. Tout étoit plein de Vaudevilles dont ſon nom étoit le refrein & ſa conduite le ſujet. Quel moyen d'y tenir dans une Cour où l'on étoit avide des moindres choſes qui venoient de Milord *Rocheſter !* Il ne lui fallut plus que la perte d'un Amant & la découverte qui s'en enſuivit pour mettre le comble aux perſécutions qu'on lui faiſoit.

Dongan mourut en ce tems-là. C'étoit un garçon de mérite, auquel *Blancfort*, depuis Comte *de Travers-ham*, ſuccéda dans la Charge de Lieutenant des Gardes du Corps de ſon Alteſſe. Mademoiſelle *Price* l'avoit tendrement aimé. Sa mort la mit au deſeſpoir ; mais on inventaire penſa la faire devenir folle. Certaine caſſette, cachetée de tous côtés, en étoit. Elle étoit addreſſée, de la main du défunt, à Mademoiſelle *Price :* mais, loin de la recevoir, elle n'eut pas ſeulement le courage de la regarder. La Gouvernante crut qu'il étoit de ſa prudence de la recevoir au refus de la *Price*, & de ſon devoir de la remettre entre les mains de la Ducheſſe, comptant bien qu'elle étoit remplie de choſes curieuſes

& utiles dont il pourroit lui revenir quelque petit profit. Quoique la Ducheſſe ne crut pas tout-à-fait cela, la curioſité de voir ce que pouvoit contenir une caſſette ſi merveilleuſe & ſi ſoigneuſement cachetée la prit, & l'ouverture s'en fit en préſence de quelques Dames qui ſe trouverent alors dans ſon cabinet.

Tous les brimborions d'amour que l'on peut imaginer y étoient, & toutes ces faveurs étoient de la tendre *Price*. On ne pouvoit comprendre comment une ſeule perſonne y avoit pu fournir ; car, ſans compter les portraits, il y avoit des cheveux de toutes ſortes, & mis en bracelets de tant de manieres que c'étoit une merveille. Après cela, venoient trois ou quatre paquets de lettres, d'une tendreſſe ſi vive, qu'on n'oſa jamais lire que les deux prémieres, tant les tranſports & les langueurs y étoient naturellement repreſentées.

La Ducheſſe ſe repentit d'avoir fait ouvrir cette caſſette en ſi bonne compagnie ; car, avec de pareils témoins, elle jugea bien qu'il n'y avoit pas d'apparence que l'aventure fut ſupprimée ; mais, comme il n'y en avoit pas auſſi de retenir une telle Fille d'Honneur, on rendit à Mademoiſelle *Price* ce qui lui appartenoit, avec ordre d'aller achever de pleurer ailleurs la perte de ſon Amant ou de s'en conſoler.

Mademoiſelle *Hubert* étoit d'un caractere auſſi nouveau pour lors en Angleterre que ſa figure paroiſſoit ſinguliere dans un pays où d'être jeune & de n'être pas plus ou moins belle eſt un reproche. Elle avoit beaucoup d'eſprit, & ſon eſprit étoit fort orné, ſans être fort diſcret. Elle avoit beaucoup de vivacité dans une imagination peu reglée, & beaucoup de feu dans des yeux peu touchans. Son cœur étoit tendre ; mais on prétendoit que ce n'étoit qu'en faveur du beau Sexe.

Mademoiſelle *Bagett*, qui mérita la prémiere les

ſoins & ſes empreſſemens, y répondit d'abord de bon cœur & de bonne foi ; mais, s'étant apperçue que c'étoit trop peu de toute ſon amitié pour toute celle de la *Hubert*, elle laiſſa cette conquête à la niece de la Gouvernante, qui s'en trouva fort honorée, comme Madame ſa Tante fort obligée du ſoin qu'elle avoit de la petite fille.

Bien tot le bruit véritable ou faux de cette ſingularité ſe répandit dans la Cour. On y étoit aſſez groſſier pour n'avoir jamais entendu parler de ce rafinement de l'ancienne Grece ſur les gouts de la tendreſſe, & l'on ſe mit en tête que l'illuſtre *Hubert*, qui paroiſſoit ſi tendre pour les Belles, étoit quelque choſe de plus que ce qu'elle paroiſſoit.

Les Chanſons commencerent à lui faire compliment ſur ces nouveaux attributs, & ſes Compagnes commencerent à la craindre ſur la foi de ces chanſons. La Gouvernante, toute allarmée de ces bruits, conſulta Milord *Rocheſter* ſur le peril ou ſa Niece paroiſſoit expoſée. Elle ne pouvoit mieux s'adreſſer. Il lui conſeilla de la retirer des mains de Mademoiſelle *Hubert* & fit ſi bien qu'elle tomba dans les ſiennes. La Ducheſſe, trop généreuſe pour ne pas traiter de viſions ce que l'on imputoit à cette fille, & trop équitable pour la condamner ſur des chanſons, l'ota de la chambre pour la faire ſervir auprès de ſa perſonne.

Mademoiſelle *Bagett* étoit la ſeule qui veritablement eut quelque air de ſageſſe & de beauté, dans cette premiere chambre. Elle avoit les traits beaux & reguliers. Elle avoit ce teint rembruni qui plait tant quand il plait. Il plaiſoit beaucoup en Angleterre, parce qu'il y étoit rare. Elle rougiſſoit de tout, ſans rien faire dont elle eut à rougir. Milord *Falmouth* jetta les yeux ſur elle. Ses vœux furent mieux reçus que n'avoient été

cœur de Mademoiselle *Hubert*, &, quelque tems après, l'Amour l'éleva, du poste de Fille d'Honneur de la Duchesse, à un rang que toutes les Filles d'Angleterre auroient pu envier.

La Duchesse d'*Yorck*, pour former sa Cour, voulut voir toutes les jeunes personnes qui s'offrirent, &, sans égard aux recommandations, ne choisit que ce qu'elle trouva de plus beau.

Mademoiselle *Jennings* & Mademoiselle *Temple* eurent à la tête. Elles effaçoient tellement les deux autres qu'on choisit, que nous ne ferons mention que d'elles.

Mademoiselle *Jennings*, parée des premiers trésors de la jeunesse, étoit de la plus éclatante blancheur qui fut jamais. Ses cheveux étoient d'un blond parfait. Quelque chose de vif & d'animé defendoit son teint du fade qui d'ordinaire se mêle dans une blancheur extrême. Sa bouche n'étoit pas la plus petite, mais c'étoit la plus belle bouche du monde. La nature l'avoit embellie de ces charmes qu'on ne peut exprimer, & les Graces y avoient mis la derniere main. Le tour de son visage étoit gracieux, & sa gorge naissante étoit de même éclat que son teint. Pour achever en un mot, sa figure donnoit une idée de l'Aurore ou de la Déesse du Printems, telles que Messieurs les Poëtes nous les offrent dans leurs brillantes peintures. Mais, comme il n'étoit pas telle qu'une seule personne possédât tous les trésors de la beauté, sans aucun défaut, il y auroit eu quelque chose à retirer à ses bras & à ses mains, pour les rendre dignes du reste. Son cou n'étoit pas de la dernière délicatesse; & ses yeux lançoient un peu grace, tandis que sa bouche & le reste de ses appas portoient mille coups jusqu'au fond du cœur.

Avec cette aimable figure, elle étoit toute pétillante

d'eſprit & de vivacité. Ses geſtes & tous ſes mouvemens étoient autant d'impromptus. Sa converſation étoit ſéduiſante quand elle vouloit plaire, fine & délicate quand elle vouloit donner du ridicule ; mais, comme ſon imagination l'emportoit ſouvent & qu'elle commençoit de parler avant que d'achever de penſer, ſes expreſſions ne ſignifioient pas toujours ce qu'elle vouloit & ſes paroles rendoient quelquefois trop peu, quelquefois beaucoup trop, les choſes qu'elle penſoit.

Mademoiſelle *Temple*, à peu près du même âge, étoit brune, en comparaiſon d'elle. Sa taille étoit jolie. Elle avoit les dents belles, les yeux tendres, le teint frais, le ſourire agréable & l'air ſpirituel. Voilà ce que c'étoit que ſon extérieur. Il ſeroit difficile de dire ce que c'étoit que le reſte ; car elle étoit ſimple, glorieuſe, crédule, ſoupçonneuſe, coquette, ſage, fort ſuffiſante & fort ſotte.

Dès que ces nouveaux aſtres parurent à la Cour de la Ducheſſe, chacun eut les yeux deſſus, & l'on forma des deſſeins ſur l'une & ſur l'autre, ſoit en bien, ſoit en mal. Mademoiſelle *Jennings* ne fut pas long tems à ſe diſtinguer, & à ne laiſſer d'adorateurs à ſes compagnes que ceux que l'eſpoir du ſuccès y attachoit. Son éclat éblouiſſant attiroit, & les charmes de ſon eſprit engageoient.

Le Duc d'*Yorck*, s'étant perſuadé qu'elle étoit de ſon appanage, ſe mit en tête de faire valoir ſes prétentions, par le même droit que le Roi ſon Frere s'étoit approprié les faveurs de Mademoiſelle *Wels*. Mais il ne la trouva pas d'humeur à ſe mettre à ſon ſervice, quoiqu'elle fut à celui de la Ducheſſe. Elle ne voulut rien comprendre au nombre infini de lorgnades dont il l'attaqua d'abord. Ses regards ſe promenoient toujours ailleurs quand ceux de ſon Alteſſe les cherchoient, &

ſi, par hazard, il en ſurprenoit quelqu'un, elle n'en rougiſſoit ſeulement pas. Il fallut donc changer de batterie. Les regards n'ayant rien fait, il trouva l'occaſion de parler, & ce fut tant pis. Je ne ſçais de quelle maniere il tenta ſa chance ; mais les diſcours ne furent pas mieux reçus que le premier langage.

Elle avoit de la ſageſſe & de la fierté. Ce qu'il avoit à propoſer ne convenoit pas trop à l'une ni à l'autre. Quoique on jugeat à ſes vivacités qu'elle n'étoit pas capable de faire de grandes réfléxions, elle s'étoit munie de quelques maximes très ſalutaires pour la conduite d'une perſonne de ſon âge. La prémiere étoit qu'il falloit être jeune pour entrer agréablement à la Cour, & ne pas être vieille pour en ſortir de bonne grace ; qu'on ne s'y pouvoit maintenir que par une glorieuſe réſiſtance ou par d'illuſtres foibleſſes, & que, dans un ſéjour ſi dangereux, il falloit faire ſon poſſible pour ne diſpoſer de ſon cœur qu'en donnant ſa main.

Avec de tels ſentimens, elle eut moins de peine à réſiſter aux tentations du Duc qu'à ſe débarraſſer de ſa perſévérance. Elle fut ſourde aux traités d'établiſſement dont on voulut ſonder ſon ambition, & toutes les offres de preſens réuſſirent encore plus mal. Que faire pour apprivoiſer une impertinente vertu, qui ne vouloit point entendre raiſon ? Il y avoit de la honte à laiſſer échapper une petite étourdie dont les penchans devoient au moins tenir quelque choſe de la vivacité qui brilloit dans toutes ſes manieres, & qui cependant ſe mêloit d'avoir du ſolide quand on ne lui en demandoit pas.

Après avoir bien révé ſur ſon obſtination, il crut que l'écriture pourroit faire ce que n'avoient pu les regards, les diſcours ni les ambaſſades. Le papier ſouffre tout ; mais, par malheur, elle ne ſouffroit point le papier. Chaque jour, quelques billets, tendres en expreſ-

ſions ou magnifiques en promeſſes, ſe fourroient ou dans ſes poches ou dans ſon manchon. Cela ne ſe faiſoit pas trop imperceptiblement, & la malicieuſe petite bête avoit ſoin que ceux qui les y avoient vus entrer les en viſſent ſortir, ſans leur avoir donné la moindre audience. Elle ne faiſoit que ſecouer ſon manchon, ou tirer ſon mouchoir. Dès qu'il avoit le dos tourné, billets pleuvoient autour d'elle, & les ramaſſoit qui vouloit. La Ducheſſe fut ſouvent témoin de cette conduite, & n'eut pas le courage de la gronder de ſon manque de reſpect. Il n'étoit donc bruit dans les deux Cours que des charmes & de la ſageſſe de Mademoiſelle *Jennings*. On ne pouvoit comprendre qu'une jeune créature, débarquant de la campagne droit à la Cour, en devînt ſitot l'ornement par ſes attraits, & l'exemple par ſa conduite.

Le Roi crut que ceux qui l'avoient attaquée s'y étoient mal pris, ne lui paroiſſant pas naturel que les promeſſes ne puſſent l'éblouir, ni les empreſſemens la ſéduire, elle, qui vraiſemblablement ne tenoit pas cette diſcrete morale de la prudence de ſa mere, qui n'avoit rien éprouvé de plus délicieux que les prunes & les abricots de *Saint Albans*. Il voulut voir ce que c'étoit que cela. Tout lui parut nouveau dans le tour de ſon eſprit & dans les charmes de ſa perſonne ; mais toutes ces nouveautés lui parurent piquantes. La curioſité de l'éprouver ſe changea bientot en deſir de réuſſir dans l'épreuve. Dieu ſçait ce qu'il en fut arrivé ; car il avoit tout l'eſprit du monde, & il étoit Roi. Ces qualités ne ſont pas indifférentes. Les réſolutions de la belle *Jennings* étoient louables & bien raiſonnées ; mais l'eſprit avoit de grands charmes pour elle, & la Majeſté du Prince, humiliée devant une jeune perſonne qui l'écoute, eſt bien perſuaſive. Mais Mademoiſelle *Stwart* n'eut garde de conſentir au projet du Roi.

L'alliance la prit de bonne heure ; elle pria Sa Majeſté de vouloir bien laiſſer au Duc ſon frère le ſoin d'inſtruire les filles de la ducheſſe ſa belle-ſœur, & de ne ſe mêler que de la conduite de ſon troupeau, s'il n'aimoit mieux, à ſon tour, lui permettre d'écouter certaines propoſitions d'établiſſement qui ne lui paroiſſoient pas déſavantageuſes. La menace n'étoit pas à négliger. Il obéit. & Mademoiſelle *Jennings* eut encore tout l'honneur des bruits qui ſe répandirent ſur ce ſujet. Nouvelle eſtime, & nouveaux vœux de tous côtés. Elle alloit triomphante de je ne ſçais combien de libertés, ſans intéreſſer la ſienne. Son heure n'étoit pas encore venue ; mais elle n'étoit pas ſi loin. C'eſt ce que nous dirons quand nous aurons fait voir comment ſa compagne débuta.

Quoique la figure de Mademoiſelle *Temple* fut toute des plus jolies, elle étoit effacée par celle de Mademoiſelle *Jennings*. Elle brilloit encore moins auprès d'elle par ſon eſprit. Deux perſonnes très capables de lui en donner, ſi ce don étoit communicable, entreprirent en même tems de lui faire perdre le peu qu'elle en avoit. C'étoit Milord *Rocheſter* & Mademoiſelle *Hubert*. Le premier commença par la gâter en lui faiſant part de ſes productions, comme à la perſonne du monde la plus éclairée. Jamais il ne s'aviſa de la flatter ſur les charmes de ſa perſonne. Il lui diſoit bien que, ſi le Ciel l'avoit fait d'humeur à ſe prendre par la beauté, il ne lui auroit pas été poſſible de ſe ſauver auprès d'elle, mais que, n'étant, Dieu merci, touché que de l'eſprit, il avoit le bonheur de jouir du plus agréable entretien du monde, ſans que cela put tirer à la moindre conſéquence. C'étoit après un aveu ſi ſincere qu'il lui préſentoit des Vers ou quelque chanſon nouvelle, & c'étoit là que tout ce qui pouvoit diſputer quelque choſe à

Mademoiſelle *Temple* étoit mis à deux genoux devant ſes appas pour en faire amende honorable. De telles inſinuations tournoient ſa petite tête, que c'étoit une pitié.

La Ducheſſe s'en apperçut, &, connoiſſant la portée du génie de l'un & de l'autre, elle connut le danger où la pauvre *Temple* ſe précipitoit ſans le ſçavoir. Mais, comme il n'eſt pas moins dangereux d'interdire un commerce où l'on n'avoit pas ſongé, qu'il eſt difficile d'en rompre un bien établi, Mademoiſelle *Hubert* fut chargée de mettre ordre, le plus diſcretement qu'elle pourroit, que ces fréquentes & longues converſations n'euſſent point de ſuite. Elle accepta volontiers cette commiſſion, & ſe flatta d'y réüſſir.

Elle avoit déja fait toutes les avances pour s'emparer de ſa confiance & de ſa bonne volonté. La *Temple*, moins en garde contre elle que contre *Rocheſter*, y répondoit tout de ſon mieux. Elle étoit avide de louanges & friande de toutes ſortes de ſucreries, autant que ſi elle n'eut pas eu plus de neuf à dix ans. On pourvut à l'un & à l'autre de ſes gouts. Mademoiſelle *Hubert* avoit l'Intendance du cabinet des bains de la Ducheſſe. Son appartement étoit tout contre, &, dans cet appartement, elle avoit un cabinet garni de confitures & de toutes ſortes de liqueurs. Ce cabinet convenoit au gout de Mademoiſelle *Temple*, & il convenoit au gout de Mademoiſelle *Hubert*, laquelle y prit plaiſir.

La belle ſaiſon étant de retour, les plaiſirs qui l'accompagnent revinrent avec elle. Un jour que les Dames avoient été à cheval, la *Temple*, au retour d'une de ces galantes promenades, débarqua chez Mademoiſelle *Hubert*, pour ſe remettre de la fatigue aux dépens des confitures qui l'y attendoient; mais, avant que de s'y mettre, elle lui demanda la permiſſion de ſe mettre en

chemiſe, c'eſt-à-dire de ſe déshabiller chez elle, pour changer de linge en ſa préſence. Cette permiſſion n'avoit garde d'être refuſée. « Je vous l'allois propoſer, dit la *Hubert*. Ce n'eſt pas que vous ne ſoyez jolie comme un Ange dans cet habillement ; mais il n'eſt rien tel que d'être fraîchement & à ſon aiſe. Vous ne ſauriez croire, ma chere *Temple*, pourſuivit-elle en l'embraſſant, combien vous m'obligerez d'en uſer ainſi ; mais ſurtout ce gout pour la propreté me charme. Vous êtes bien differente en cela, comme en bien d'autres choſes, de cette petite folle de *Jennings*. Avez-vous pris garde comme tous nos benêts de la Cour l'admirent pour quelque éclat qui n'eſt peut-être pas tout à elle, & pour des étourderies qui ne ſont d'aucune autre & qu'ils prennent pour des traits d'eſprit. Je ne lui ai pas aſſez parlé pour en démêler la gentilleſſe ; mais, s'il n'eſt pas mieux tourné que ſes pieds, ce n'eſt pas grand chaſe. On m'en a conté de belles de ſon peu de propreté. Il n'y a point de chat qui craigne tant l'eau. Comment ! jamais ne ſe laver pour ſoi-même, & ne décraſſer que ce qu'il faut néceſſairement que l'on montre, c'eſt-à-dire la gorge & les mains ! »

La *Temple* avaloit cela plus doux que les confitures, & l'officieuſe *Hubert*, pour ne pas perdre de tems, la déshabilloit, en attendant ſa femme de chambre. Elle en fit bien quelques façons d'abord, ne voulant pas donner cette peine à une perſonne conſtituée depuis quelque tems en dignité comme Mademoiſelle *Hubert* ; mais elle eut beau s'en défendre, l'autre lui fit voir que c'étoit avec plaiſir qu'elle lui rendoit ce petit office. La collation finie, & Mademoiſelle *Temple* déshabillée : « Paſſons, lui dit la *Hubert*, dans le cabinet des bains ; nous pourrons y cauſer un moment, ſans craindre que quelque ſotte viſite nous vienne lanterner. » Elle y

conſentit, &, s'étant toutes deux miſes ſur un lit de repos : « Vous êtes trop jeune, ma chere *Temple*, lui dit-elle, pour connoître la malignité du caractere des hommes en général, & trop neuve encore en ce pays-ci pour avoir pu démêler celui de ſes habitans. Je vais vous donner une idée de ces Meſſieurs, du mieux qu'il me ſera poſſible, ſans offenſer perſonne ; car je n'aime point la médiſance.

« Prémierement, il faut que vous comptiez que tous les hommes de la Cour manquent de probité, de bon ſens, de jugement, d'eſprit ou de ſincérité, c'eſt-à-dire que celui qui, par hazard, aura quelques unes de ces qualités, à coup ſur n'aura pas les autres. Le faſte dans les équipages, la fureur du jeu, la bonne opinion de leur mérite & le mépris pour celui des autres ſont leurs entêtemens.

« L'intérêt ou les plaiſirs ſont les motifs de toutes leurs actions. Ceux qui ſuivent le prémier, vendroient Dieu le Pere, comme *Judas* vendit ſon maître, & pour moins d'argent. Je vous citerois de beaux exemples, ſi j'en avois le tems. Pour les ſectateurs des voluptés, ou ſoi-diſans tels, car ils ne ſont pas tous ſi méchans qu'ils affectent de le paroître, ces Meſſieurs ne reſpectent ni promeſſes, ni ſermens, ni foi, ni loi, c'eſt-à-dire ni le Ciel, ni la terre, pour parvenir à leurs fins. Ils ne regardent les filles d'honneur que comme des amuſemens qu'on place exprès à la Cour pour les empêcher de s'y ennuier ; & plus on a de mérite, plus on eſt expoſé à leurs impertinences dès qu'on les écoute, & à leurs calomnies dès qu'on ne les écoute pas. Pour les épouſeurs, ce n'eſt pas ici qu'il en faut chercher. Si l'argent ou le caprice ne s'en mêlent, on auroit beau ſe flatter d'être pourvue, la ſageſſe & les appas y ſont également inutiles. Madame *de Falmouth* eſt l'unique exemple

d'une fille d'honneur bien mariée ſans dot, & demandez au pauvre imbécille d'époux pour quelle raiſon il l'a priſe, je ſuis perſuadée qu'il n'en ſçait aucune, ſi ce n'eſt qu'elle a les oreilles grandes & rouges, & le pied plat. Pour la blonde *Yarbourough*, qui paroiſſoit ſi fière de ſon établiſſement, elle eſt femme, pour tout compter, d'un grand flandrin qui, la ſemaine d'après ſon mariage, lui fit prendre congé de la Ville pour jamais, en vertu de cinq ou ſix mille livres de rente qu'il poſſede ſur les confins de Cornouaille. Hélas! la pauvre *Blake*, je la vis partir il y a bien un an, tirée à quatre chevaux ſi maigres, que je ne crois pas qu'elle ſoit encore à moitié chemin de ſon petit Château. Que voulez-vous! toutes les filles ont la folie de ſe vouloir marier, &, dès qu'elles ont quelque peu de charmes, elles croient qu'il n'y a qu'à ſe montrer à la Cour pour choiſir leurs époux. Mais quand cela ſeroit, c'eſt la plus ſotte condition du monde pour une perſonne qui a des ſentimens. Croyez-moi, ma chere *Temple*, c'eſt ſi peu de choſe que les plaiſirs du mariage, au prix de ſes inconvéniens, que je ne ſçais comment on peut s'y réſoudre. Fuyez donc un ſi fâcheux engagement, au lieu de le ſouhaiter. La jalouſie, jadis inconnue dans ces innocens climats-ci, devient à la mode. Vous en ſçavez des exemples. De quelque brillante apparence qu'on veuille vous éblouir, n'allez pas de votre eſclave, en faire votre tyran. Maîtreſſe de votre liberté, vous la ſerez toujours des autres. Je vais vous donner des preuves aſſez récentes de la perfidie des hommes pour notre ſexe, & de l'impunité qu'ils trouvent dans tous leurs attentats contre notre innocence. Le Comte d'*Oxford* devint amoureux d'une Comédienne de la troupe du Duc, belle, gracieuſe, & qui jouoit dans la perfection. Le rôle de *Roxelane*, dans une piece nouvelle, l'avoit miſe

en vogue, & le nom lui en étoit resté. Cette créature, pleine de vertu, de sageſſe ou, ſi vous voulez, d'obſtination, refuſa fierement les offres de ſervice & les préſens du Comte d'*Oxford*. Cette réſiſtance irrita ſa paſſion. Il eut recours aux invectives & même aux charmes, le tout en vain. Il en perdit le boire & le manger. Ce n'étoit pas grande choſe pour lui ; mais ſa paſſion devint ſi violente, qu'il ne jouoit ni ne fumoit plus. Dans cette extrémité, l'amour eut recours à l'Hymen. Le Comte d'*Oxford*, premier Pair du Royaume, a bonne mine, comme vous voyez. Il eſt de l'Ordre de la Jarretiere, qui releve un air aſſez noble qu'il a naturellement. Enfin, à le voir, on diroit que c'eſt quelque choſe ; mais à l'entendre, on voit bien que ce n'eſt rien. Cet amant paſſionné lui fit préſenter une belle promeſſe de mariage, authentiquement ſignée de ſa main. Elle ne voulut point tâter de cet expédient ; mais elle crut qu'elle ne riſquoit rien, lorſqu'il vint le lendemain accompagné d'un Miniſtre & d'un témoin. Une autre Comédienne de ſes amies ſigna le contrat comme témoin pour elle. Le mariage fut fait & parfait de cette ſorte. Vous croyez peut-être que la nouvelle Comteſſe n'avoit plus qu'à ſe faire préſenter à la Cour, y prendre ſon rang & arborer les armes d'*Oxford* ? Point du tout. Quand il en fut queſtion, on trouva qu'elle n'étoit point mariée, c'eſt-à-dire, on trouva que le prétendu Miniſtre étoit un Trompette du Mylord, & le témoin, ſon Timbalier. Cet Eccléſiaſtique & ce témoin ne parurent plus après la cérémonie, & l'on ſoutint a l'autre témoin que la Sultane *Roxelane* avoit apparemment cru ſe marier réellement dans quelque rôle de Comédie. La pauvre créature eut beau prendre à parti les loix & la Religion, violées auſſi bien qu'elle par cette ſupercherie ; elle eut beau ſe jetter aux pieds du

Roi, pour en demander juſtice : elle n'eut qu'à ſe relever, trop heureuſe d'avoir une penſion de mille écus pour douaire, & de reprendre le nom de *Roxelane*, au lieu de celui d'*Oxford*. Vous me direz que ce n'étoit qu'une Comédienne, que tous les hommes n'ont pas les mêmes ſentimens, & qu'on peut au moins les écouter, quand ils ne ſont que rendre juſtice au mérite d'une perſonne faite comme vous ; mais ne vous y fiez pas, quoique vous ſoyez à même ; car je ſçais que tout le monde ne donne pas dans la prévention nouvelle où l'on eſt pour la *Jennings*. Le beau *Sidney* vous lorgne, Mylord *Rocheſter* ſe plait à vous entretenir, & le très ſérieux Chevalier *Littleton* ſent dégourdir ſa gravité naturelle en faveur de vos attraits.

« Pour le prémier, j'avoue qu'il eſt d'une figure toute propre à ſéduire les penchans d'une perſonne de votre âge ; mais, quand cette figure ſeroit accompagnée de quelque choſe, comme elle ne l'eſt pas, & qu'il ſongeroit enfin ſérieuſement à vous qu'il veut vous le perſuader & que vous le méritez, je ne vous conſeillerois pas de ſonger à lui pour des raiſons qu'il ne m'eſt pas permis de vous dire à préſent.

« Le Chevalier *Littleton*, y va ſans doute de bonne foi, puiſqu'il paroit honteux de l'état où vous l'avez mis, & je crois que s'il pouvoit tant faire que d'oublier les chimeres dont il a l'imagination remplie, ſur ce qu'on appelle vulgairement *être Cocu*, le bon homme vous épouſeroit, & vous iriez repréſenter dans ſon petit Gouvernement, où vous paſſeriez gaiement vos jours à tenir les comptes du ménage & à raccommoder les ſerviettes. Quelle gloire d'avoir un Caton pour époux, dont les diſcours ſont pleins de cenſures, & les cenſures remplies de travers !

« Milord *Rocheſter* eſt, ſans contredit, l'homme d'An-

gleterre qui a le plus d'eſprit & le moins d'honneur. Il n'eſt dangereux que pour notre ſexe ; mais il l'eſt au point qu'il n'y a pas de femme qui l'écoute trois fois qui n'en ſoit pour ſa reputation. C'eſt une bonne fortune qui ne lui peut échapper de façon ou d'autre, puiſqu'il la poſſede dans ſes écrits, s'il n'en peut avoir autre choſe, &, dans le ſiecle où nous vivons, l'un vaut l'autre à l'égard du Public. Cependant, rien n'eſt ſi dangereux que les inſinuations avec leſquelles il s'empare de l'eſprit. Il entre dans vos gouts, dans tous vos ſentimens, &, tandis qu'il ne dit pas un ſeul mot de ce qu'il penſe, il vous fait croire tout ce qu'il dit. Je m'en vais parier que, de la maniere qu'il vous a parlé, vous l'avez cru le plus honnête homme du monde, & le plus ſincere. Je ne ſçaurois comprendre ce qu'il vous veut, dans les ſoins qu'il affecte de vous rendre. Ce n'eſt pas que vous ne ſoyez faite de maniere à mériter tous les empreſſemens du monde ; mais, quand il vous auroit tourné la tête, il ne ſçauroit que faire de la plus jolie créature de la Cour ; car il y a long tems que ſes débauches y ont mis ordre, avec le ſecours & les faveurs de toutes les coureuſes de la Ville. Voyez donc, ma chere *Temple*, ce que c'eſt que cette habitude effroyable de malignité qui le poſſede, à la ruine & à la confuſion de l'innocence. Un ſcelérat qui n'a de ſoins & des empreſſemens pour Mademoiſelle *Temple* que pour donner plus de vrai-ſemblance aux calomnies dont il l'a déchirée ! Vous me regardez avec étonnement, & ſemblez douter de la vérité de ce que j'avance ; mais je ne veux pas que vous m'en croyez. Tenez, dit-elle, tirant un papier de ſa poche, voyez les Vers qu'il a faits à votre louange, tandis qu'il endort votre crédulité, par des diſcours flatteurs & de feints reſpects.

En diſant cela, la perfide *Hubert* lui fait voir une

demi-douzaine de couplets outrés que *Rochester* avoit faits contre les filles d'honneur précédentes. C'étoit la *Price* qu'il attaquoit principalement par des traits sanglants & par la plus hideuse anatomie de sa personne qu'on put imaginer. *Hubert* n'avoit fait que substituer le nom de *Temple* à celui de *Price*. Cela s'accordoit avec le chant & la mesure. Il n'en fallut pas davantage. La crédule *Temple* n'eut pas plutôt entendu chanter ce couplet, qu'elle ne douta plus qu'il ne fut fait pour elle, &, dans le prémier mouvement de sa colere, n'ayant rien plus à cœur que d'en donner le démenti sur le champ aux impostures du Poëte : « Ah ! pour celui-là, ma chere *Hubert*, je n'y puis plus tenir. Je ne me pique point d'être aussi belle qu'une autre ; mais, pour les défauts dont parle ce coquin-là, ma chere *Hubert*, j'ose dire que personne n'en est plus éloignée ; nous sommes seules, & j'aurois presqu'envie de vous en convaincre. » La complaisante *Hubert* le voulut bien ; mais, quoiqu'elle lui mit l'esprit en repos, en se récriant avec éloge sur tout ce qui refutoit la Chanson de *Rochester*, la *Temple* pensa se désespérer de rage & d'étonnement de ce que le premier homme qu'elle eut connu, non-seulement ne lui eut pas dit un mot de vrai, mais qu'il eut la cruauté de l'accuser à faux, &, ne trouvant point d'expression capable de remplir son dépit & la violence de ses ressentiments, elle se mit à pleurer comme une folle.

La *Hubert* la consola le plus tendrement qu'elle put, la gronda de ce qu'elle prenoit si fort à cœur les noirceurs d'un homme, dont on connoissoit trop l'infamie, pour que de telles impostures eussent lieu ; mais elle lui conseilla de ne lui plus jamais parler ; que c'étoit l'unique moyen de rendre ses projets inutiles ; & lui fit voir que le mépris & le sérieux étoient beaucoup plus

utiles dans ces occaſions qu'un éclairciſſement ; que, s'il obtenoit une fois qu'elle l'écoutat, il ſeroit juſtifié, mais qu'elle étoit perdue.

Mademoiſelle *Hubert* n'avoit pas tort de donner ces conſeils. Elle ſçavoit qu'un éclairciſſement la livroit, & qu'il n'y avoit plus de quartier pour elle, ſi *Rocheſter* avoit un ſujet ſi juſte de renouveler ſes prémiers Panégyriques pour elle ; mais la précaution fut vaine. Cette converſation avoit été entendue, d'un bout à l'autre, par la niece de la Gouvernante. Cette niece avoit la mémoire du monde la plus fidelle, &, comme elle devoit voir *Rocheſter* ce même jour, elle répéta trois ou quatre fois cette converſation, pour n'en perdre pas un ſeul mot, lorqu'elle ſe donneroit l'honneur d'en faire le récit à ſon amant. Nous verrons dans l'autre Chapitre comme la choſe tourna.

CHAPITRE X

La converſation dont on vient de parler n'avoit eu de charmes que pour Mademoiſelle *Hubert*, & ſi la jeune *Temple* en avoit trouvé le commencement divertiſſant, la fin l'avoit outrée de colere. A cette indignation ſuccéda la curioſité d'apprendre par quelle raiſon, s'il étoit bien vrai que *Sidney* ſongeat à elle, il ne lui ſeroit pas permis de l'écouter un peu. La tendre *Hubert*, qui ne lui pouvoit rien refuſer, lui promit cette confidence dès qu'elle pourroit s'aſſurer ſur ſa conduite avec Milord *Rocheſter*. On ne lui demanda que trois jours d'épreuve, après leſquels *Hubert* jura qu'elle lui diroit ce qu'elle ſouhaitoit ſçavoir. *Temple* aſſura qu'elle ne regardoit plus *Rocheſter* que comme un monſtre de perfidie, &

jura ſes grands Dieux qu'elle ne l'écouteroit de ſa vie & qu'elle lui parleroit encore moins.

Dès qu'elles furent ſorties du cabinet, Miſſe *Sara* ſortit du bain où, durant toute cette converſation, elle avoit penſé tranſir de froid, ſans oſer s'en plaindre. Cette petite créature avoit obtenu de la femme de chambre de Mademoiſelle *Hubert* de ſe pouvoir un peu décraſſer à l'inſu de ſa maîtreſſe, &, l'autre y ayant conſenti, je ne ſçais comme elles avoient fait pour remplir d'eau froide une des cuves, & la petite *Sara* ne faiſoit que de s'y mettre, lorſqu'elles furent allarmées de l'arrivée des deux autres. Une ſéparation de vitrage renfermoit l'endroit du cabinet où les cuves étoient placées. Des rideaux de taffetas de la Chine, qui ſe tiroient par dedans, ôtoient la vue de ceux qui ſe baignoient. La femme de chambre de Mademoiſelle *Hubert* n'avoit eu que le tems de tirer ces rideaux ſur la petite fille, de fermer la porte de la ſéparation & d'en ôter la clé, avant l'arrivée de ſa maîtreſſe & de Mademoiſelle *Temple*.

Elles s'étoient miſes ſur un canapé placé le long de cette ſéparation, & Mademoiſelle *Sara*, malgré ſes allarmes, avoit entendu toute la converſation, & l'avoit parfaitement retenue. Comme la belle ne s'étoit donnée tant de peine que pour recevoir plus promptement Milord *Rocheſter*, dès qu'elle put ſe ſauver, elle regagna ſon entre ſole, & *Rocheſter*, n'aiant pas manqué d'y grimper à l'heure du rendez-vous, il fut pleinement inſtruit de tout ce qui s'étoit paſſé dans le cabinet. Il admira l'audace de la téméraire *Hubert* d'oſer lui faire une tracaſſerie de cette nature ; mais, quoiqu'il comprît bien que l'amour & la jalouſie en étoient cauſe, il ne lui pardonna pas pour cela. La petite *Sara* voulut ſçavoir s'il étoit vrai qu'il en voulut à

Mademoiselle *Temple*, comme la *Hubert* avoit dit qu'elle en mourroit de peur. « En pouvez-vous douter, répondit-il, puisque cette sincere personne l'a dit ? Mais vous voyez aussi que je n'en pourrois profiter, quand la *Temple* le voudroit bien, puisque mes débauches & les courtoises de la ville y ont mis bon ordre. »

La niece de la Gouvernante se mit l'esprit en repos sur cette réponse, jugeant que le reste étoit faux, puisqu'elle pouvoit répondre que cet article n'étoit pas vrai. Milord *Rochester* voulut aller dès ce même soir chez la Duchesse, pour voir quelle contenance on tiendroit en le voyant, après le beau portrait que Mademoiselle *Hubert* avoit eu la bonté d'en faire. La *Temple* ne manqua pas de s'y trouver aussi, dans le dessein de lui faire une mine du plus effroiable dédain quelle put imaginer, quoiqu'elle se fut mise tout de son mieux. Comme elle s'imaginoit que les couplets qu'on lui venoit de chanter étoient dans la poche de tout le monde, elle fut embarrassée de ce que tous ceux qui la rencontroient la croisoient peut-être faite comme *Rochester* l'avoit dépeinte. Cependant, *Hubert*, qui ne se fioit pas trop aux promesses qu'elle avoit faites de ne lui parler, ni de près, ni de loin, ne la quittoit point. Jamais elle n'avoit été si jolie. Chacun lui en disoit quelque chose ; mais, à l'air dont elle recevoit toutes ces honnêtetés, on la crut folle. Car, lorsqu'on lui parloit de sa taille, de sa fraîcheur, ou de ses regards : « Bon ! disoit-elle, on sait bien que je ne suis qu'une vilaine bête, tout autrement faite que les autres ; que ce qui reluit n'est pas or, & que, si j'ai quelque peu de louange à recevoir dans les compagnies, le reste est une misere.

La *Hubert* avoit beau la pousser, elle alloit toujours son train, &, ne cessant de se dénigrer par ironie, on ne pouvoit comprendre à qui diable elle en vouloit. Lors-

que Milord *Rocheſter* arriva, elle en rougit d'abord, pâlit enſuite, s'ébranla pour aller à lui, ſe retint, tira ſes gans l'un après l'autre juſques au coude, &, après avoir trois fois ouvert & refermé ſon éventail avec violence, elle attendit qu'il la ſaluat à ſon ordinaire, &, dès qu'il eut commencé, la belle fit demi-tour à droite, & lui tourna le dos. *Rocheſter* n'en fit que ſourire, &, voulant que ſes reſſentimens fuſſent encore plus marqués, il fit le tour de ſa perſonne, &, s'étant planté vis-à-vis d'elle : « Mademoiſelle, lui dit-il, rien n'eſt ſi glorieux que de briller comme vous faites, après une auſſi fatigante journée. Soutenir une promenade à cheval trois heures durant, & Mademoiſelle *Hubert* au retour, ſans en paroître abbatue, voilà ce qui s'appelle un tempérament. »

Mademoiſelle *Temple* avoit naturellement le regard tendre ; mais elle fut tranſportée d'une colere ſi violente, voiant qu'il avoit encore l'effronterie de lui parler, qu'il crut lui voir une grenade allumée dans chaque œil, quand elle les tourna ſur lui. *Hubert* la pinça par le bras, ſur le point que ce regard alloit être ſoutenu d'un détachement de reproches ou d'invectives.

Il ne les attendit pas, &, remettant pour une autre fois les remercimens qu'il devoit à Mademoiſelle *Hubert*, il ſe retira tout doucement. *Hubert*, qui n'avoit garde de s'imaginer qu'il fut rien de l'autre converſation, ne laiſſa pas d'être fort allarmée de ce qu'il venoit de dire ; mais *Temple*, prête à ſuffoquer de tout ce qu'elle ſçavoit pour le confondre ſans avoir pu s'en défaire, fit vœu en elle-même d'en avoir le cœur net à la prémiere occaſion, malgré la parole qu'elle avoit donnée, quitte pour ne lui plus jamais parler après.

Rocheſter avoit un eſpion fidele auprès de ces belles.

C'étoit la petite Miſſe *Sara*, raccommodée, par ſon conſeil & le conſentement de ſa tante, avec Mademoiſelle *Hubert*, pour mieux la trahir. Il fut par cet eſpion que la femme de chambre de la *Hubert*, ſoupçonnée de l'avoir écoutée dans le cabinet, étoit ſortie de ſon ſervice; qu'elle en avoit pris une autre, qu'on croioit qu'elle ne garderoit pas long-tems, parce qu'elle étoit laide & qu'elle mangeoit les confitures de Mademoiſelle *Temple*. Quoique ces avis fuſſent de peu de conſéquence, on ne laiſſa pas de louer la petite fille de ſon exactitude, &, quelques jours après, elle en vint donner un, tel qu'on le ſouhaitoit.

Rochefter fut informé par elle que Mademoiſelle *Hubert* & ſa favorite devoient ſe promener à neuf heures du ſoir dans le Mail du Parc; qu'elles devoient changer d'habits l'une avec l'autre, mettre de grandes écharpes, & porter des loups. Elle ajouta que Mademoiſelle *Hubert* s'étoit fort oppoſée à ce projet, mais qu'il avoit fallu céder à la fin, la *Temple* aiant réſolu d'en paſſer ſa fantaiſie.

Rochefter prit ſa réſolution ſur cet avis. Il fut chercher *Killegrew*, ſe plaignit à lui du tour que Mademoiſelle *Hubert* avoit oſé lui jouer, lui demanda ſon aſſiſtance pour s'en venger, & l'obtint, &, l'aiant informé de la maniere qu'il vouloit s'y prendre & du rôle qui le regardoit dans cette avanture, ils ſe rendirent dans l'allée du Mail.

Bientôt y parurent nos Nymphes, en maſcarades. Leurs tailles étoient peu différentes, & leurs viſages, qui l'étoient beaucoup, étoient couverts de leur loup. Il n'y avoit que peu de monde au Parc, &, d'auſſi loin que la *Temple* les vit, elle doubla le pas, pour s'en approcher, dans le deſſein de laver la tête au perfide *Rochefter*, ſous la figure d'un autre, quand *Hubert*

l'arrêtant : « Où courez-vous donc ? lui dit-elle ; n'auriez-vous point envie d'attaquer de converſation ces deux diables, pour vous expoſer à toutes les impertinences qu'ils ſont capables de vous dire? « Ces rémontrances furent inutiles. La *Temple* voulut tenter l'avanture, & tout ce qu'on put obtenir fut de ne point répondre à tout ce que *Rocheſter* pourroit lui dire.

Elles furent abordées, comme elles achevoient de parler. *Rocheſter* choiſit *Hubert*, feignant de la prendre pour l'autre. Elle en fut ravie ; mais *Temple* fut fâchée de voir que *Killegrew* lui tomboit en partage. Ce n'étoit pas à *Killegrew* qu'elle avoit affaire. Il s'apperçut de ſa répugnance, &, faiſant ſemblant de ſe méprendre à ſes habits : « Eh ! Mademoiſelle *Hubert*, lui dit-il, ne tournez point tant la tête devers eux. Je ne ſçais par quel hazard vous êtes toutes deux ici ; mais je ſçais bien que c'eſt fort à propos pour vous, ayant quelques petits avis à vous donner, comme votre ſerviteur & votre ami. »

Ce début donna de la curioſité pour le reſte, & Mademoiſelle *Temple* parut plus diſpoſée à l'écouter. *Killegrew*, voiant que les autres s'étoient inſenſiblement éloignés : « Au nom de Dieu, dit-il, de quoi vous aviſez-vous de vous déchaîner contre Milord *Rocheſter*, que vous connoiſſez pour le plus honnête homme de la Cour, & que vous donnez cependant pour le plus grand ſcélérat à la perſonne qu'il eſtime & qu'il honore le plus ? Que deviendriez-vous s'il ſçavoit que vous avez fait accroire à Mademoiſelle *Temple* que c'eſt ſur elle qu'il a fait certains couplets de Chanſon faits, comme vous ſçavez auſſi bien que moi, contre la groſſe *Price* plus d'un an avant qu'il fut queſtion de la belle *Temple*. Ne ſoyez point ſurpriſe que j'en ſçache tant ; mais faites un peu d'attention à ce que je vais vous

dire de bonne amitié. Votre paſſion & vos déſirs pour la jeune *Temple* ne ſont plus ignorés que d'elle; car, de quelque maniere que vous ayez ſurpris ſon innocence, on lui rend aſſez de juſtice pour croire qu'elle vous traiteroit comme a fait Madame *de Falmouth*, ſi la pauvre fille ſçavoit ce que vous lui voulez. Je vous conſeille donc de ne point pouſſer les choſes plus loin auprès d'une perſonne trop ſage pour vous le permettre. Je vous conſeille encore de reprendre votre femme de chambre pour ſupprimer le ſcandale de ſes diſcours. Elle dit partout qu'elle eſt groſſe, vous impute le fait, & vous accuſe de la derniere ingratitude ſur de ſimples ſoupçons. Vous voyez bien que je n'invente point ces ſortes de choſes; mais, afin que vous ne doutiez point que ce ne ſoit de ſa propre bouche que je les tiens, elle m'a parlé de votre converſation dans le cabinet des bains, des portraits que vous y aviez faits de tous les hommes de la Cour, de la malice artificieuſe dont vous aviez donné les couplets ſi peu convenables à la fille d'Angleterre la mieux faite; de quelle maniere la pauvre *Temple* avoit donné dans le panneau que vous lui tendiez, pour juſtifier ſes appas. Mais ce qu'il pourroit y avoir de plus dangereux pour vous dans ce long entretien, c'eſt d'avoir révélé certains ſecrets que la Ducheſſe ne vous a pas apparemment confiés pour en faire part à ſes filles d'Honneur. Songez-y bien, & ne négligez pas de faire quelque réparation au Chevalier *Littleton*, pour le ridicule que vous avez pris la peine de lui donner. Je ne ſçais ſi c'eſt de votre femme de chambre qu'il le tient; mais je ſçais bien qu'il a juré de s'en venger, & qu'il eſt homme à tenir ſa parole; car, afin que vous ne vous trompiez pas à cette mine de Stoicien & cette gravité de Juriſconſulte, je veux bien vous apprendre que c'eſt le plus emporté de tous les hommes.

Comment ! ce ſont des choſes horribles que ces invectives. Il dit que c'eſt bien à faire à une coquine comme vous de dénigrer les honnêtes gens par jalouſie, qu'il s'en plaindra ſi vous continuez ; que ſi Son Alteſſe ne lui fait pas juſtice, il ſe la fera lui-même, & vous donnera de ſon épée dans le ventre, quand ce ſeroit entre les bras de Mademoiſelle *Temple ;* qu'il eſt bien ſcandaleux que toutes les filles d'Honneur paſſent par vos mains avant que de pouvoir ſe reconnoître.

« Voilà Mademoiſelle, ce que j'ai cru devoir vous apprendre. Vous ſavez mieux que moi ſi ce que je viens de vous dire eſt véritable, & c'eſt à vous à voir quel uſage il vous plaira faire de mes avis. Mais, ſi j'étois à votre place, je ferois la paix de Milord *Rocheſter* auprès de Mademoiſelle *Temple*. Encore une fois, qu'il ne ſçache pas que vous ayez abuſé de l'innocence de cette fille pour noircir la ſienne. N'en éloignez plus un homme qui l'aime tendrement & qui, de la probité dont il eſt, ſe ſeroit bien gardé de jetter les yeux ſur elle, s'il n'avoit eu deſſein de l'épouſer. »

Mademoiſelle *Temple* avoit exactement tenu ſa parole pendant ce diſcours. Elle n'avoit garde d'y manquer, tant l'étonnement & la confuſion l'avoient ſaiſie.

La *Hubert* & *Rocheſter* la joignirent encore toute interdite des merveilles qu'elle venoit d'apprendre, choſes incroyables à ſon avis, qu'on ne pouvoit s'empêcher de croire, en examinant leurs circonſtances. Jamais embrouillement ne fut pareil à celui dont ſa tête fut remplie à ce récit.

Rocheſter & *Killegrew* les avoient quittées, qu'elle n'étoit pas encore bien revenue ; mais, dès qu'elle eut un peu repris ſes eſprits, elle regagna Saint-James à grands pas, ſans répondre à ce que l'autre lui put dire, &, s'étant enfermée dans ſa chambre, la prémiere choſe

qu'elle fit, ce fut d'ôter promptement les habits de Mademoiselle *Hubert*, de peur d'en être contaminée. Après ce qu'elle en venoit d'apprendre, elle ne la considéroit plus que comme un monstre funeste à l'innocence du beau sexe, de quelque sexe qu'elle put être. Elle roulloit des privautés qu'avoit eues auprès d'elle une créature dont la femme de chambre étoit grosse, sans avoir été dans un autre service que le sien. Elle lui renvoya donc toutes ses hardes, redemanda les siennes, & résolut de n'avoir plus aucun commerce avec elle. Mademoiselle *Hubert*, d'un autre côté, qui crut que *Killegrew* l'avoit prise pour elle, en lui parlant, ne pouvoit comprendre ce qui lui faisoit prendre, depuis cette conversation, des airs si surprenans ; mais, voulant s'en éclaircir, elle fit rester la femme de chambre de *Temple* chez elle, fut la trouver elle-même, au lieu de lui renvoyer ses habits, &, voulant la surprendre par quelque petite amitié, avant que d'en venir aux éclaircissemens, elle entra tout doucement dans sa chambre, comme elle alloit changer de linge & l'embrassa. La *Temple* se trouva entre ses bras, avant que de l'avoir apperçue : tout ce que *Killegrew* venoit de lui dire s'offrit à son imagination. Elle crut lui voir les regards d'un satyre, avec des empressemens encore plus odieux, &, se démêlant avec indignation d'entre ses bras, elle se mit à faire des cris effroiables, appellant le Ciel & la terre à son secours.

Les premières qui vinrent à cette allarme furent la Gouvernante & sa niece. Il étoit près de minuit. La *Temple* étoit en chemise, toute effraiée, repoussoit Mademoiselle *Hubert* avec horreur, qui ne s'en approchoit que pour apprendre le sujet de ses transports. Dès que la Gouvernante vit cette scene, elle se mit à chanter pouille à la *Hubert*, avec toute l'éloquence d'une vraie

Gouvernante, lui demanda ſi c'étoit pour elle que Son Alteſſe entretenoit des filles d'Honneur, ſi elle n'avoit point de honte de venir juſques dans leur appartement à l'heure indue qu'il étoit, pour s'y porter à de telles violences, & jura qu'elle s'en plaindroit dès le lendemain à la Ducheſſe. Tout cela confirmoit *Temple* dans ſes erreurs, & *Hubert* fut enfin obligée de s'en aller, ſans pouvoir faire entendre raiſon à des créatures qu'elle croyoit toutes folles ou poſſédées. Le lendemain Miſſe *Sara* ne manqua pas de conter cette avanture à ſon amant, lui dit comme les cris de *Temple* avoient allarmé l'appartement des filles, & comme elle & ſa tante, accourant à ſon ſecours, avoient penſé ſurprendre *Hubert* en flagrant délit.

Deux jours après, l'avanture, avec pluſieurs circonſtances qui n'en étoient pas, furent publiques. La Gouvernante en faiſoit foi, contant par tout comme la pudeur de Mademoiſelle *Temple* l'avoit échappé belle, & que Miſſe *Sara* ſa niece n'avoit conſervé ſon honneur que parce que les bons avis de Milord *Rocheſter* l'avoient dès long tems obligée de lui défendre tout commerce avec une perſonne ſi dangereuſe. *Temple* fut dans la ſuite que les couplets qui l'avoient ſi fort aigrie n'avoient jamais été faits que pour la *Price*. Tout le monde l'en aſſuroit, en concevant une nouvelle horreur pour *Hubert* ſur cette ſupercherie. Tant de refroidiſſement après tant de familiarités, fit croire à bien des gens que l'avanture n'étoit pas tout-à-fait inventée.

C'étoit aſſez pour diſgracier la *Hubert* de la Cour, & pour la décrier dans la Ville ; mais la Ducheſſe la ſoutint, comme elle avoit déjà fait, traita l'hiſtoire d'un bout à l'autre de chimere ou de calomnie, gronda *Temple* de ſon impertinente crédulité, chaſſa la Gouvernante avec la niece, pour les impoſtures dont elles

soutenoient cette fable, & fit quantité d'injuſtices pour rétablir l'honneur d'*Hubert*, ſans pouvoir en venir à bout. Elle avoit ſes raiſons pour ne la pas abandonner, comme nous dirons dans la ſuite.

Mademoiſelle *Temple*, qui ne ceſſoit de s'accuſer d'injuſtice au ſujet de Mylord *Rocheſter*, & qui, ſur la parole de *Killegrew*, le croioit l'homme d'Angleterre de la plus grande intégrité, ne cherchoit que l'occaſion de ſe juſtifier dans ſon eſprit, en lui faiſant quelque ſorte de réparation pour les rigueurs qu'elle lui avoit tenues. Ces favorables diſpoſitions entre les mains d'un homme comme lui l'auroient pu mener plus loin qu'elle ne croioit ; mais il ne plut pas au Ciel de le mettre à portée d'en profiter.

Depuis qu'il étoit à la Cour, il n'avoit guere manqué d'en être banni pour le moins une fois l'an ; car, dès qu'un mot ſe trouvoit au bout de ſa langue ou de ſa plume, il le lâchoit ſur le papier ou dans la converſation, ſans aucun égard aux conſequences. Les Miniſtres, les Maitreſſes & ſouvent le Maître lui même en étoient. S'il n'avoit eu affaire au Prince le plus humain qui fut jamais, la premiere de ſes diſgraces eut été la derniere.

Ce fut dans le tems que *Temple* le cherchoit pour lui demander pardon de ce que les noirceurs de Mademoiſelle *Hubert* leur avoient à tous deux coûté que la Cour lui fut interdite pour la troiſieme fois. Il partit ſans avoir vu *Temple*, mena la Gouvernante diſgraciée à ſa maiſon de campagne, fit ſon poſſible pour cultiver quelques diſpoſitions que ſa niece ſe trouvoit pour le Théatre ; mais, voyant qu'il n'y réuſſiſſoit pas ſi bien que dans ſes autres inſtructions, après l'avoir eue quelques mois avec Madame ſa tante à ſa maiſon de campagne, il ne laiſſa pas de la faire recevoir dans la Troupe

du Roi l'hyver d'après, & le public lui fut obligé de la plus jolie mais de la plus mauvaiſe Comédienne du Roiaume.

Talbot arriva d'Irlande pendant que ces choſes ſe paſſoient à la Cour. Il n'y trouva pas Mademoiſelle d'*Hamilton*. Elle étoit à la campagne, chez une parente dont on parlera dans la ſuite. Un reſte de tendreſſe pour elle ſubſiſtoit encore dans ſon cœur, malgré l'abſence & ce qu'il avoit promis au Chevalier de Grammont en partant. Il cherchoit à s'attacher quelque part, pour s'en détacher pendant ſon abſence ; mais il ne crut rien voir dans la nouvelle Cour de la Reine qui méritat ſon attention. Mademoiſelle *Bointon* s'aviſa pourtant d'en avoir pour lui. C'étoit une figure mince & délicate, à laquelle un aſſez beau teint & de gros yeux immobiles donnoient quelque air de beauté de loin, qui s'effaçoit de près. Elle affectoit d'être languiſſante, de parler gras & d'avoir deux ou trois foibleſſes par jour. La prémiere fois que *Talbot* jetta les yeux ſur elle, une de ſes foibleſſes la prit. On lui fit entendre qu'elle s'évanoüiſſoit à ſon intention. Il le crut, s'empreſſa pour la ſecourir, &, depuis cet accident, il ſe donna quelques airs attendris auprès d'elle, plutot pour lui ſauver la vie que pour lui marquer de la tendreſſe. Ces airs furent bien reçus ; car elle en avoit véritablement été frappée d'abord. C'étoit un des plus grands hommes d'Angleterre, &, ſelon les apparences un des plus robuſtes. Cependant, elle laiſſoit aſſez voir qu'elle étoit prête à commettre la délicateſſe d'une compléxion comme la ſienne à tout ce qui pourroit en arriver, pour devenir ſa femme ; & peut-être l'eut-elle été dès lors, comme elle le fut après, ſi les charmes de la belle *Jennings* ne s'y fuſſent oppoſés.

Je ne ſçais par quel hazard elle ne s'étoit point encore

offerte à ſes yeux. On lui en avoit pourtant beaucoup parlé. Sa conduite, ſon eſprit & ſa vivacité lui furent également vantés. Il le crut ſur la foi publique. Il trouva quelque choſe d'aſſez rare de voir la diſcrétion & la vivacité ſi bien d'accord à cet âge, principalement au milieu d'une Cour toute galante ; mais il trouva tout ce qu'on avoit dit des agrémens de ſa perſonne au-deſſous de la vérité.

S'il ne fut pas long-tems à s'appercevoir qu'il l'aimoit, il ne tarda gueres à le dire. Il n'y avoit rien à tout cela qui ne fut dans la vraiſemblance, & Mademoiſelle *Jennings* crut y pouvoir ajouter foi, ſans trop ſe flatter. *Talbot* avoit du brillant, un bel extérieur, beaucoup de nobleſſe, pour ne pas dire de faſte, dans ſes manieres. La faveur du Duc, qui le diſtinguoit aſſez, relevoit tout cela ; mais le plus eſſentiel de ſon mérite pour elle étoient quarante mille livres de rente, indépendamment des bienfaits de ſon maître. Toutes ces qualités étoient du reſſort des maximes & regles qu'elle s'étoit propoſée de ſuivre en fait d'amans. Ainſi, quoiqu'il ne vit pas ſes penchans entierement déclarés, du moins il eut la gloire d'en être mieux reçu que ceux qui s'étoient préſentés avant lui.

Perſonne ne ſe mit en tête de traverſer ſon bonheur, & Mademoiſelle *Jennings*, voyant que la Ducheſſe approuvoit les deſſeins de *Talbot*, après s'être bien conſultée, trouva qu'en l'épouſant ſans répugnance, c'étoit tout ce qu'elle pouvoit faire pour ſon ſervice, & que ſa raiſon lui étoit plus favorable que ſon cœur.

Talbot, trop heureux d'une préférence que nul autre n'avoit eue, n'approfondit point ſi c'étoit à ſon cœur ou bien à ſa raiſon qu'il en étoit redevable, & ne ſongea qu'à preſſer l'accompliſſement de ſon bonheur. On eut juré qu'il y touchoit ; mais l'amour ne ſeroit plus

amour s'il ne ſe plaiſoit à reculer les félicités ou bien à renverſer les fortunes de ſon empire.

Talbot, qui ne trouvoit rien à redire à la perſonne, à la converſation ni à la ſageſſe de Mademoiſelle *Jennings* fut un peu touché d'une nouvelle connoiſſance qu'elle venoit de faire, &, s'étant mêlé de lui donner quelques petits avis ſur ce ſujet, il ne s'en trouva pas bien.

Price, fille d'honneur réformée, comme nous avons dit, s'étoit miſe, au ſortir de chez la Ducheſſe, ſous la protection de Madame de *Caſtelmaine*. Elle avoit l'eſprit fort amuſant. Sa complaiſance convenoit à toutes ſortes d'humeurs, & la ſienne avoit un fond de gaieté qui réjouiſſoit par tout. Elle avoit fait connoiſſance avec *Jennings* avant *Talbot*. Comme elle ſçavoit toutes les intrigues de la Cour, elle les contoit naturellement à Mademoiſelle *Jennings*, & les ſiennes tout auſſi naïvement que les autres. Elle en étoit charmée; car, quoiqu'elle ne voulut rien éprouver de l'amour qu'à bonnes enſeignes, elle n'étoit pas fâchée d'apprendre par ces récits comme tout cela ſe paſſoit. Ainſi, ne ſe laſſant point de l'entendre, elle étoit ravie quand elle pouvoit la voir.

Talbot, qui s'apperçut du gout extrême qu'elle avoit pour cette fille, ne jugea pas que la réputation qu'elle avoit dans le monde fut avantageuſe à celle de ſa maîtreſſe, principalement dans un commerce intime. C'eſt pourquoi, le prenant ſur un ton de tuteur, plutot que ſur celui d'amant, il s'ingéra de la gronder ſur la mauvaiſe compagnie qu'elle hantoit. *Jennings* étoit fiere à toute outrance quand elle ſe le mettoit en tete, &, comme elle aimoit beaucoup mieux la converſation de *Price* que celle de *Talbot*, elle prit la liberté de lui dire qu'il ſe mêlat de ſes affaires, & que s'il n'étoit venu d'Irlande que pour lui donner des leçons ſur ſa con-

dans, il n'avoit qu'à prendre la peine d'y retourner. Il s'offensa d'une sortie qu'on lui faisoit si mal à propos dans les termes où ils en étoient; &, la quittant plus brusquement qu'il ne convenoit aux respects d'un homme bien amoureux, il fit quelque tems le fier; mais il n'en fut pas bon marchand. Il se lassa de ce personnage quand il vit qu'il ne servoit de rien, & il prit celui d'amant humilié, qui lui servit aussi peu. Son repentir ni ses soumissions ne la ramenerent pas, & la petite maîtrise boudoit encore, lorsque *Germain* revint à la Cour.

Il y avoit plus d'un an qu'il triomphoit des foiblesses de la *Castelmaine*, & plus de deux que le Roi s'ennuioit de ses triomphes. Son oncle s'en étoit apperçu des premiers, & l'avoit obligé de s'absenter de la Cour pour quelque tems, sur le point qu'on alloit lui envoier les ordres; car, quoique Sa Majesté n'eut plus que de certains égards pour Madame de *Castelmaine*, il ne trouva pas bon qu'une Princesse qu'il avoit honorée d'une distinction publique & qui se trouvoit encore couchée sur l'état de ses dépenses pour d'assez gros articles, parut attachée au char du plus ridicule vainqueur qui fut jamais. Il avoit eu plusieurs démêlés avec la Belle sur ce sujet, mais toujours inutilement. Ce fut dans le dernier de ces démêlés que, lui conseillant de faire plutôt des graces à *Jacob Hall* pour quelque chose, que de mettre son argent à *Germain* pour rien, puisqu'il lui feroit encore plus glorieux de petiller pour la maîtresse du premier que pour la très humble servante de l'autre, la *Castelmaine* ne fut pas à l'épreuve de cette raillerie. L'impétuosité de son tempérament s'alluma comme un éclair. Elle lui dit que c'étoit bien à lui qu'il appartenoit de faire de tels reproches à la femme d'Angleterre qui les méritoit le moins; qu'il ne cessoit de lui

faire de ces querelles injuſtes depuis que la baſſeſſe de ſes penchans s'étoit déclarée ; qu'il ne falloit, pour un gout comme le ſien, que des oiſons bridés, tels que la *Stwart*, la *Wels* & cette petite gueuſe de Comedienne qu'il leur avoit depuis quelque tems aſſociée. Des larmes de fureur ſe mêloient ordinairement à ces orages ; enſuite reprenant le rôle de *Médée*, la ſcene ſe fermoit en le menaçant de mettre ſes enfans en capilotade & ſon Palais en feu. Comment faire avec une furie déchaînée qui, toute belle qu'elle fut, reſſembloit bien moins à *Médée* qu'à ſes dragons quand elle étoit dans ſes tranſports ?

Le bon Prince aimoit la paix, &, comme il ne ſe commettoit gueres à ces occaſions qu'il ne lui en coutat quelque choſe pour l'avoir, il fallut faire de grands frais pour ce dernier accommodement. Comme ils n'en pouvoient convenir, & que chacun ſe plaignoit de ſon côté, le Chevalier de Grammont, du conſentement des deux parties, fut médiateur du traité. Les griefs & les prétentions lui furent repréſentés de part & d'autre ; &, ce qu'il y a de rare, il trouva le moïen de les contenter tous deux. Voici les articles d'accommodement qu'ils accepterent, ſavoir :

Que Madame de *Caſtelmaine* abandonneroit *Germain ;* que, pour preuve de ſa diſgrace, elle conſentiroit qu'on l'envoiat faire un tour à la campagne ; qu'elle ne feroit plus de railleries au ſujet de la *Wels*, ni de vacarmes ſur celui de la *Stwart*, ſans que le Roi fut tenu de rien changer en ſa conduite pour elle ; que, moïennant ces condeſcendances, il lui donneroit inceſſamment le titre de Ducheſſe, avec tous ſes honneurs, tous ſes priviléges & une augmentation d'appointement pour en ſoutenir la dignité.

Dès que cette paix fut publiée, les cenſeurs, car il y

en a toujours ſur les conventions de l'Etat, prétendirent que le Médiateur du traité, joüant tous les jours avec Madame de *Caſtelmaine*, & n'y perdant jamais, avoit un peu trop appuié ce dernier article en ſa faveur.

Quelques jours après, aiant pris le titre de Ducheſſe de *Cléveland*, le petit *Germain* avoit pris le chemin d'une maiſon de campagne. Il n'avoit tenu qu'à lui d'en revenir au bout de quinze jours, & le Chevalier de Grammont, en aiant obtenu la permiſſion du Roi, l'avoit portée au bon-homme *St. Albans*. C'étoit lui porter la vie; mais il eut beau l'envoier à ſon neveu, ce fut inutilement. Car, ſoit qu'il voulut faire déplorer ſon abſence aux beautez de Londres & les faire crier contre l'injuſtice du ſiecle & la tyrannie du Prince, il reſta plus de ſix mois à la campagne, faiſant du petit Philoſophe aux yeux des chaſſeurs du voiſinage, qui le regardoient comme un exemple fameux des revers de la Fortune. Cela lui parut ſi beau, qu'il y ſeroit reſté bien plus long-tems, s'il n'eut entendu parler de Mademoiſelle *Jennings*. Il ne fit pas grand cas de ce qu'on lui rendoit de ſes charmes, perſuadé qu'il en avoit bien vu d'autres. Il fut plus touché de ce qu'on publioit de ſa réſiſtance & de ſa fierté: ce fut cette fierté qui lui parut digne de ſa colere; &, quittant ſon exil pour la ſubjuguer, il arriva dans le tems que *Talbot*, raiſonnablement amoureux, étoit brouillé, ſelon lui, ſi peu raiſonnablement, avec Mademoiſelle *Jennings*.

Elle avoit entendu parler de *Germain* comme d'un Héros en amour. La *Price*, en lui contant les avantures de Madame de *Cléveland* en avoit ſouvent fait mention, ſans rien diminuer de la foibleſſe dont la Renommée voulut que ce Héros ſe portât dans les rencontres. Cela n'avoit pas empêché qu'elle n'eut la derniere cu-

rioſité de voir un homme dont la perſonne entiere ne devoit être qu'un trophée mouvant des faveurs & des libertez du beau Sexe.

Germain étoit donc venu ſatisfaire cette curioſité par ſa préſence ; &, quoiqu'on trouvât ſon brillant un peu brouillé du ſéjour de la campagne, que ſa tête parut plus groſſe & ſes jambes plus menuës qu'à l'ordinaire, la petite tête de *Jennings* crut n'avoir jamais rien vu de ſi parfait, &, cédant à ſa deſtinée, la belle s'en laiſſa coëffer encore moins raiſonnablement que les autres. On s'en apperçut avec quelque étonnement ; car on attendoit quelque choſe de plus de la délicateſſe d'une perſonne juſqu'alors aſſez difficile.

Germain ne fut point ſurpris de cette conquête, quoiqu'il y fut aſſez ſenſible ; car ſon cœur y prit bientôt autant de part que ſa vanité. *Talbot*, qui vit avec étonnement la rapidité de cette conquête & la honte de ſa défaite, en penſa créver de dépit & de jalouſie ; mais il crut qu'il étoit plus honorable d'en créver que de marquer inutilement l'un ou l'autre ; &, s'étant paré d'une feinte indifference, il ſe mit à l'écart pour voir quelle fin auroit un entêtement qui commençoit de cet air.

Cependant, *Germain* joüiſſait tranquillement du plaiſir de voir les penchans de la plus jolie & de la plus extraordinaire créature d'Angleterre déclarez pour lui. La Ducheſſe, qui l'avoit priſe ſous ſa protection depuis qu'elle avoit refuſé de ſe mettre ſous celle du Duc, ſonda les intentions de *Germain* pour elle, & fut contente des aſſurances que lui donnoit un homme dont la probité ſurpaſſoit de beaucoup le mérite en amour. Il laiſſa donc voir à toute la Cour qu'il vouloit bien l'épouſer, quoiqu'il ne voulut pas la preſſer ſur la concluſion. Tout le monde faiſoit compliment à la belle *Jennings* d'avoir réduit à cet état la terreur des maris,

& le fleau des amans. La Cour étoit dans l'attente de ce miracle, & la petite *Jennings* dans celle d'un établiſſement heureux & prochain ; mais il faut toujours compter avec la Fortune, avant que de compter ſur la certitude des félicitez.

Le Roi n'avoit pas coutume de laiſſer ſi long-tems Milord *Rocheſter* en exil. Il s'en ennuia, &, trouvant mauvais qu'il l'oubliât, il fut droit à Londres attendre qu'il plut à Sa Majeſté de l'y rappeller. Il s'établit d'abord au milieu de ce qu'on appelle la Cité, quartier des gros Bourgeois & des riches Marchands, où la politeſſe, à la vérité, ne régne pas tant qu'à la Cour, mais où les plaiſirs, le luxe & l'abondance régnent avec moins d'agitation & plus de bonne foi. Son deſſein, au commencement, n'étoit que de ſe faire initier aux miſteres de ces habitans fortunez, c'eſt-à-dire, en changeant de nom & d'habits, d'être admis à leurs feſtins, à leurs commerces de plaiſirs, &, ſuivant les occaſions, à ceux de Meſdames leurs épouſes. Comme ſon eſprit étoit de la portée de tous les eſprits qu'il vouloit, il faut voir comment il s'inſinua dans l'épaiſſeur de celui des opulens Echevins, & dans la délicateſſe de celui de leurs tendres & très magnifiques moitiés. Il étoit de toutes les parties & de toutes les aſſemblées ; &, tandis qu'il déclamoit avec les maris contre les fautes & les foibleſſes du Gouvernement, il aidoit à leurs femmes à chanter pouille aux vices des Dames de la Cour, & à ſe révolter contre les maîtreſſes du Roi. Il diſoit avec elles que c'étoit pour la charge du pauvre peuple que ce ruineux uſage étoit introduit ; que les beautez de la Cité valoient bien celles de l'autre bout de la Ville, & que, cependant, un honnête mari trouvoit dans leur quartier que c'étoit bien aſſez d'une femme ; enſuite de quoi, renchériſſant ſur tous leurs murmures, il diſoit qu'il ne

comprenoit pas que le feu du Ciel ne fut déja tombé ſur *White-Hall*, vu qu'on y ſouffroit des garnemens comme *Rocheſter*, *Killegrew* & *Sidney*, qui ſoutenoient que tous les Maris de Londres étoient cocus & leurs femmes fardées. Cela l'avoit rendu ſi cher & ſi déſiré dans toutes leurs cotteries, qu'il ſe laſſa de l'empiffrerie des feſtins & de l'empreſſement des Marchands.

Mais, bien loin de s'approcher du quartier de la Cour, il s'enfonça dans les retraites les plus reculées de la Cité, & ce fut là que, changeant encore d'habits & de nom pour un nouveau perſonnage, il fit ſousmain courrir des billets portant qu'il étoit arrivé depuis quelques jours un Medecin Allemand farci de ſecrets merveilleux & de remêdes infaillibles. Les ſecrets étoient de lire dans le paſſé, comme de prédire l'avenir, par le ſecours de l'Aſtrologie. La vertu des remêdes conſiſtoit principalement à ſoulager en peu de tems les pauvres filles de tous les maux & de tous les accidens où elles pouvoient être tombées, ſoit par trop de charité pour le prochain, ſoit par trop de complaiſance pour elles-mêmes.

Ses prémieres pratiques ne s'étendant que ſur le voiſinage, ne furent pas trop conſidérables; mais, ſa réputation s'étant bientot répandue juſqu'à l'autre bout de la Ville, bientot arriverent les ſoubrettes de la Cour & les femmes de chambre de qualité, qui, ſur les merveilles qu'elles publioient du Medecin Allemand, furent ſuivies de quelques-unes de leurs Maitreſſes.

Parmi les ouvrages d'eſprit peu ſérieux, jamais il n'y en eut de ſi agréables & de ſi remplis de feu que ceux de Milord *Rocheſter;* & de tous ſes ouvrages, le plus ingénieux & le plus divertiſſant eſt un détail de toutes les fortunes & des différentes avantures qui lui paſſe-

rent par les mains, pendant qu'il profeſſoit la Medecine & l'Aſtrologie dans les Faux-bourgs de Londres.

La belle *Jennings* penſa bien être placée dans ce Recueil ; mais l'avanture qui la ſauva, n'empêcha pas qu'on n'apprit dans la ſuite le deſſein qu'elle avoit eu de rendre viſite au diſeur de bonne avanture.

Les premieres femmes de chambre qui l'avoient conſultée, n'étoient autres que celles des filles-d'honneur. Elles avoient grand nombre de queſtions à faire & quelques doutes à propoſer, tant ſur leur compte que ſur celui de leurs maitreſſes. Elles eurent beau ſe déguiſer, il en reconnut quelques-unes, comme, par exemple, celle de la *Temple*, de la *Price* & celle que la *Hubert* avoit depuis peu chaſſée. Ces créatures en étoient revenues, les unes émerveillées, les autres toutes remplies de fraieur. Celle de Mademoiſelle *Temple* jura qu'il l'avoit aſſurée qu'elle auroit la petite verolle, & ſa Maitreſſe l'autre, dans deux mois au plûtard, ſi ſa Maitreſſe ne ſe donnoit de garde d'un homme habillé en femme. La ſoubrette de la *Price* aſſura que, ſans la connoître, n'aiant fait que lui regarder dans la main, il lui avoit dit que, ſelon le cours des étoiles, il falloit qu'elle fut au ſervice de quelque bonne perſonne qui n'avoit point d'autre défaut que celui d'aimer le vin & les hommes. Chacune enfin, frappée de quelque choſe de particulier touchant leurs affaires, en avoit allarmé ou diverti leurs Maitreſſes, n'aiant pas manqué, ſelon la coutume, d'ajouter à la vérité pour rendre la choſe plus merveilleuſe.

Price entretenoit un jour ſa nouvelle amie, & le diable tenta ſur le champ ſa nouvelle amie d'aller en perſonne voir ce que c'étoit que ce nouveau Magicien.

L'entrepriſe étoit des plus étourdies ; mais elle l'étoit moins que la petite *Jennings*, qui croioit qu'on pouvoit

ſe moquer des apparences, pourvu qu'on fut innocente dans le fonds. *Price* étoit la complaiſance même, &, cette belle réſolution priſe, on ne ſongea plus qu'aux moiens de l'exécuter.

Jennings étoit très difficile à déguiſer, à cauſe de ſon éclat extrême & de quelque choſe de ſingulier dans ſon air & ſes manieres. Cependant, après avoir bien rêvé, ce qu'elles imaginerent de mieux fut de s'habiller comme des filles qui vendent des oranges aux Comédies & dans les promenades publiques. Cela fut bien tot fait. La *Price* ſe traveſtit à-peu-près de même. Elles prirent chacune un panier d'oranges ; &, s'étant embarquées dans un Fiacre, elles s'abandonnerent à la Fortune ſans autre eſcorte que celle du caprice & de l'indiſcrétion.

La Ducheſſe étoit à la Comédie avec ſa ſœur : Mademoiſelle *Jennings* s'en étoit diſpenſée ſur une feinte indiſpoſition. Elle nageoit dans la joie, voiant cet heureux commencement de leur avanture ; car elles s'étoient déguiſées, avoient traverſé le Parc, & pris leur fiacre à la porte de *White-Hall*, ſans aucun obſtacle. Elles s'en félicitoient réciproquement ; & la *Price*, aiant bien auguré de l'iſſue de leur entrepriſe par un début ſi fortuné, s'aviſa de demander à ſa compagne ce qu'elles alloient faire chez le ſorcier, & ce qu'elles avoient à lui propoſer.

Mademoiſelle *Jennings* lui dit que, pour elle, c'étoit la curioſité plutot qu'autre choſe qui l'y menoit ; qu'elle étoit pourtant réſolue de lui demander, ſans nommer perſonne, par quel hazard un homme, amoureux d'une jeune perſonne aſſez jolie, ne ſe preſſoit pas de l'épouſer, puiſque cela devoit etre aſſez divertiſſant, & qu'il ne tenoit qu'à lui. La *Price* lui dit en riant que, ſans aller au Devin, rien n'étoit plus aiſé que d'expliquer

cette énigme, lui en aiant déjà dit quelque chose dans le Journal des actions de Madame de *Cléveland*.

A cet endroit de la conversation, elles se trouverent près de la Comédie. La *Price*, après un moment de réflexion, lui dit que, puisque la fortune les favorisoit, il s'offroit une belle action à leur courage, qui étoit d'aller vendre leurs oranges jusques dans la salle de la Comédie, à la barbe de la Duchesse & de toute sa Cour. La proposition se trouvant digne des sentimens de l'une & de la vivacité de l'autre, elles mirent pied à terre, paierent leur fiacre &, se coulant le long d'une infinité de carosses, elles gagnerent à grande peine la porte de la Comédie. *Sidney*, plus beau que le bel Adonis & plus paré qu'à son ordinaire, y descendoit. La *Price* l'aborda témérairement, comme il se donnoit un coup de peigne ; mais il étoit trop occupé de lui-même pour songer à elle, & passa sans daigner lui répondre. *Killegrew* fut le second qui debarqua. La belle *Jennings*, un peu rassurée de ce qu'elle avoit vu faire à l'autre, s'avança vers lui, lui présentant son panier, tandis que la *Price*, plus faite au langage, lui disoit d'acheter ses belles oranges. « Pas pour le présent, dit-il, en les regardant avec attention ; mais, si tu veux demain au matin m'amener cette petite fille, cela te vaudra toutes les oranges des boutiques. » Et, tandis qu'il tenoit ce discours à l'une, il tenoit la main sous le menton à l'autre en visitant quelque peu sa gorge. Ces familiaritez faisant oublier à la petite *Jennings* le personnage qu'elle représentoit, après l'avoir repoussé le plus rudement qu'elle put, elle lui dit avec indignation qu'il étoit bien insolent d'oser .. « Ha, ha ! dit-il, voici, ma foi, qui est nouveau ! une petite P... qui, pour faire valoir sa marchandise, fait la précieuse & prétend avoir des sentimens ! »

Price vit bien qu'elle ne feroit rien qui vaille dans un lieu ſi dangereux ; &, l'aiant priſe ſous le bras, elle l'emmena toute émue encore de l'inſulte qu'on venoit de faire à ſa fierté.

Mademoiſelle *Jennings*, ne voulant plus vendre des oranges à ce prix, fut tentée de s'en retourner ſans mettre fin à l'autre avanture ; mais, *Price* lui mettant devant les yeux la honte de tant de foibleſſe, après tant de valeur, elle conſentit à voir promptement l'Aſtrologue, afin d'être de retour avant la fin de la Comédie.

Elles avoient un billet d'adreſſe ; mais il n'en fut pas beſoin : le cocher qu'elles venoient de prendre leur dit qu'il ſavoit bien ce qu'elles cherchoient, & qu'il en avoit déjà mené plus de cent chez le Medecin d'Allemagne. Elles n'en étoient plus qu'à la moitié d'une rue, lorſque la fortune s'aviſa de leur tourner le dos.

Broncard avoit diné par hazard chez un Marchand de ces quartiers, &, juſtement comme il en ſortoit, elles firent arrêter leur fiacre. C'étoit vis-à-vis de lui. Deux vendeuſes d'oranges en caroſſe, dont l'une paroiſſoit avoir un fort joli viſage, lui donnerent de l'attention. Il étoit volontiers curieux de ces ſortes d'objets.

C'étoit l'homme de la Cour qui avoit le moins d'eſtime pour le beau Sexe, & avoit le moins de miſericorde pour ſa réputation. Il n'étoit point jeune, ſa figure étoit déſagréable ; cependant, avec beaucoup d'eſprit, il avoit un penchant infini pour les femmes. Il ſe rendoit juſtice ſur ſon mérite, &, perſuadé qu'il ne pouvoit réuſſir qu'auprès de celles qui voudroient de ſon argent, il étoit en guerre avec toutes les autres. Il avoit, à quatre ou cinq milles de Londres, une petite maiſon de campagne, toujours meublée de quelques griſettes. Du reſte, fort homme-de-bien & le prémier joüeur d'échecs du Roiaume.

Price, allarmée de l'attention dont les examinoit l'ennemi le plus dangereux qu'elles puſſent rencontrer, detourna la tête, dit à ſa compagne d'en faire autant & au fiacre d'avancer. *Broncard* les ſuivit à pied, ſans qu'elles s'en fuſſent apperçues, &, le caroſſe étant arrêté vingt ou trente pas plus loin, elles en ſortirent. Il venoit derriere, & fit d'elles le jugement qu'auroit fait un homme moins temeraire dans ſes préjugez. Il ne douta pas que Mademoiſelle *Jennings* ne fut une jeune créature qui cherchoit fortune, & que *Price* ne fut ſa femme d'affaire. Il avoit été ſurpris de les voir beaucoup mieux chauſſées qu'il n'appartenoit à leur état, & que la petite orangere, en ſortant d'un caroſſe fort haut, eut montré la plus jolie jambe qu'on put voir; mais, comme cela ne gâtoit rien pour ſes deſſeins, il réſolut de l'acquérir, à quelque prix que ce fut pour la mettre dans ſon Serrail.

Il les aborda comme elles donnoient leurs paniers en garde au cocher, avec ordre de les attendre juſtement dans cet endroit. *Broncard* ſe mit d'abord entre elles; &, dès qu'elles le virent, elles en furent tout éperdues; mais, ſans faire attention à leur ſurpriſe, tirant *Price* à l'écart d'une main, en tirant ſa bourſe de l'autre, il entroit en matiere, quand il vit qu'elle tournoit le viſage de l'autre côté, ſans lui répondre ni le regarder. Comme cette action ne lui parut pas naturelle, il la regarda ſous le nez, malgré qu'elle en eut. Il en fit autant à l'autre; &, les aiant d'abord reconnues l'une & l'autre, il n'eut garde d'en faire ſemblant.

Le vieux renard ſe poſſedoit à merveille dans ces occaſions; &, les aiant un peu tourmentées pour leur ôter tout ſoupçon, il les quitta, diſant à *Price* qu'elle étoit bien ſotte de refuſer ſes offres, & que la petite créature ne gagneroit peut-être pas d'un an ce qu'il ne

tenoit qu'à elle de gagner dans un jour ; que les tems étoient bien changés depuis que les filles d'honneur de la Reine & de la Ducheſſe couroient ſur le marché des pauvres avanturieres de la Ville. Il regagna ſon caroſſe en diſant cela, tandis qu'elles ſe cachoient le nez en loüant Dieu de bon cœur de ce qu'il leur avoit fait la grace de ſortir de ce danger, ſans être découvertes.

Broncard, de ſon côté, qui n'eut pas pris mille belles guinées de cette rencontre, loüoit le Seigneur de ce qu'elles n'étoient pas aſſez allarmées pour rompre leur deſſein ; car il ne doutoit pas que Mademoiſelle *Price* ne menât la petite *Jennings* en bonne fortune. Il avoit d'abord compris qu'il n'auroit pas profité d'une découverte qui ne leur auroit d'abord donné que de la confuſion.

C'eſt pourquoi, bien que *Germain* fut le meilleur de ſes amis, il ſentoit une joie ſecrette de n'avoir pas empêché qu'il ne fut cocu devant que d'être marié. La crainte qu'il eut de le ſauver de cette avanture, fit qu'il s'éloigna d'elles avec les précautions qu'on vient de dire.

Pendant qu'elles avoient eſſuié ces allarmes, leur cocher s'étoit pris de paroles avec certains galopins de la rue, aſſemblés autour du caroſſe pour en eſcamoter les oranges. Des paroles on vint aux coups. Elles virent le commencement du combat, lorſqu'après avoir abandonné le projet de voir le diſeur de bonne avanture, elles étoient revenues pour ſe mettre en carroſſe. Leur cocher avoit de l'honneur, & ce fut avec grande peine qu'elles obtinrent de lui de livrer leurs oranges à la populace pour ſe tirer d'affaire. S'étant donc rembarquées après mille fraieurs, & après avoir entendu quelques paroles libres qui s'étoient diſtinctement prononcées pendant le combat, les belles regagnerent le

Palais Saint-James, faiſant vœu de ne plus aller chez les Devins au travers des fraieurs & allarmes qu'elles venoient d'eſſuier.

Bruncard, qui, ſelon le peu d'eſtime qu'il avoit pour la ſageſſe du beau Sexe, auroit mis ſa main au feu que la belle *Jennings* n'étoit pas revenue de cette expédition comme elle y étoit allée, ne laiſſa pas d'en garder religieuſement le ſecret, parce qu'il vouloit abſolument que le bienheureux *Germain* épouſât une petite coureuſe de bonnes fortunes qui ſe donnoit pour le modele de la ſageſſe, afin qu'il put, dès le lendemain de ſon mariage, lui faire compliment ſur la créature qu'il avoit épouſée. Mais il ne plut pas au Ciel de lui donner ce plaiſir, comme nous verrons dans la ſuite.

Mademoiſelle d'*Hamilton* étoit à la campagne chez une de ſes parentes, comme on a dit. Le Chevalier de Grammont avoit beaucoup ſouffert pendant cette petite abſence, parce qu'il ne lui fut pas permis d'y faire une viſite, ſur quelque prétexte que ce put être. Le jeu, toujours favorable pour lui, n'étoit pas d'un petit ſecours dans l'extrémité de ſon impatience.

Mademoiſelle d'*Hamilton* revint enfin. Madame *Whittnell* voulut la ramener par politeſſe, en apparence. La cérémonie, par tout emploiée juſqu'à outrance, eſt le cheval de bataille de la nobleſſe campagnarde. Cette civilité n'étoit pourtant que le prétexte dont on ſe ſervit pour faire conſentir un mari quelque peu bizarre au viſage de Madame ſa femme. Peut-être ſe fut-il donné lui-même l'honneur de conduire Mademoiſelle d'*Hamilton* juſques à Londres, s'il n'eut été occupé de certaines remarques ſur l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, auxquelles il travailloit depuis long-tems. On n'eut garde de le détourner de ce travail. Madame *Whittnell* n'y auroit pas trouvé ſon compte.

Cette Dame étoit ce qu'on appelle proprement une beauté toute Angloiſe : pétrie de lis & de roſes, de neige & de lait, quant aux couleurs ; faite de cire, à l'égard des bras & des mains, de la gorge & des pieds ; mais tout cela ſans ame & ſans air. Son viſage étoit des plus mignons ; mais c'étoit toujours le même viſage. On eut dit qu'elle le tiroit le matin d'un étui, pour l'y remettre en ſe couchant, ſans s'en être ſervi durant la journée. Que voulez-vous ? la nature en avoit fait une poupée dès ſon enfance, & poupée juſqu'à la mort reſta la blanche *Whittnell*. Son mari, Monſieur de *Whittnell*, avoit étudié pour être d'Egliſe, mais, ſon frere aîné s'étant laiſſé mourir dans le tems que celui ci finiſſoit ſes études, au lieu de prendre les Ordres, il prit le chemin d'Angleterre, & Mademoiſelle *Beddingfield*, dont nous parlons, pour femme.

Il n'étoit pas mal fait ; il avoit un air ſpéculatif & ſérieux, fort propre à donner des vapeurs. Du reſte, elle pouvoit ſe vanter d'avoir un des grands Théologiens du Roiaume pour époux. Il étoit tous les jours collé ſur les Livres, ſe couchoit de bonne heure pour ſe lever matin. Sa femme le trouvoit ronflant quand elle ſe mettoit au lit ; &, quand il la quittoit, il la laiſſoit profondement endormie. Sa converſation eut été vive pendant le repas, ſi Madame *Whittnell* eut poſſedé comme lui le Docteur Angélique, ou qu'elle eut aimé la diſpute ; mais, n'étant curieuſe ni de l'un ni de l'autre, le ſilence régnoit à leur table, comme à celle d'un réfectoire.

Elle avoit ſouvent témoigné l'extrême deſir qu'elle avoit de voir la Ville de Londres ; mais, quoiqu'ils en fuſſent à la plus petite journée du monde, jamais elle n'avoit pu ſatisfaire cette envie ; & ce n'étoit donc pas ſans raiſon, qu'elle s'ennuioit de la vie qu'on lui faiſoit mener à *Pékam*. L'oiſiveté d'un ſi triſte lieu par ſa ſi-

tuation lui parut insupportable ; &, comme elle avoit la folie de croire, comme beaucoup d'autres femmes, que la stérilité leur est une espece de reproche, elle étoit assez scandalisée de voir qu'on l'en pouvoit soupçonner ; car elle étoit persuadée que, quoique le Ciel lui refusât des enfans, elle avoit tout ce qu'il falloit pour en avoir, si c'étoit la volonté du Seigneur. Cela l'avoit portée à faire quelques réflexions, & quelques raisonnemens sur ces réflexions, comme par exemple que, puisque son époux aimoit mieux vaquer à ses études qu'aux devoirs du mariage, feuilleter de vieux Livres que de jeunes appas & songer à ses amusemens plutôt qu'à ceux de sa femme, il lui seroit permis d'écouter quelque amant nécessiteux, par charité réciproque, sauf à faire les choses à telle fin que de raison, & diriger ses intentions de maniere que le malin esprit n'eut que faire dans cette affaire. Monsieur *Whittnell*, partisan zélé de la doctrine des Casuistes, n'eut peut-être pas approuvé ces décisions, mais il ne fut pas consulté.

Le malheur étoit que, dans le solitaire *Pekam*, non plus que dans ses stériles environs, rien ne s'offroit pour ses desseins, ni pour les secours de la pauvre *Whittnell*. Elle y séchoit sur pied, & ce fut de peur d'y mourir de solitude ou d'inanition qu'elle eut recours à la pitié de Mademoiselle d'*Hamilton*.

Elles avoient fait connoissance à Paris, où *Whittnell* l'avoit menée, six mois après son mariage, pour acheter des Livres. Mademoiselle d'*Hamilton*, qui l'avoit fort plainte des lors, voulut bien passer quelque tems à la campagne avec elle, dans l'espérance de la tirer de captivité par cette visite, & le projet avoit réussi.

Le Chevalier de Grammont, averti du jour qu'elles devoient arriver, porté sur les ailes de l'amour & de l'impatience, avoit obtenu de *George Hamilton* d'aller

avec lui les recevoir à quelques milles de Londres. L'équipage où ils ſe mirent pour cette galante cérémonie, étoit digne de ſa magnificence. On peut croire auſſi que, dans une telle occaſion, ſa perſonne n'étoit pas négligée. Cependant, malgré ſon impatience, il ne laiſſa pas de modérer l'ardeur du cocher, de peur d'accident, la prudence lui paroiſſant préférable aux empreſſemens ſur la route. Les Dames parurent enfin, &, Mademoiſelle d'*Hamilton* lui paroiſſant dix ou douze fois plus belle qu'elle n'étoit au partir de Londres, il eut donné ſa vie pour un accueil comme celui qu'elle fit à ſon frere.

Madame *Whittnell* en fut pour ſa part dans les louanges qui ſe prodiguerent à cette entrevue à ſa beauté, dont ſa beauté ſçut bon gré à ceux qui lui faiſoient cet honneur; &, comme *Hamilton* la regardoit avec une attention qui paroiſſoit aſſez tendre, elle regardoit *Hamilton* comme un homme aſſez propre aux petits projets dont elle étoit convenue avec ſa conſcience.

Dès qu'elle fut à Londres, la tête penſa lui tourner de contentement & de félicité. Tout lui paroiſſoit enchantement dans cette ſuperbe Ville, elle qui de celle de Paris n'avoit jamais vu que la rue St Jacques & quelques boutiques de Libraires. Elle logeoit chez Mademoiſelle d'*Hamilton*. Elle fut préſentée, vue & aprouvée dans toutes les Cours.

Le Chevalier de Grammont, inépuiſable en fête & galanteries, ſe ſervant du prétexte de cette belle étrangere pour étaler ſa magnificence, ce n'étoit que bals, concerts, comédies, promenades par terre, promenades par eau, collations ſuperbes partout. La *Whittnel* étoit d'une merveilleuſe ſenſibilité pour des plaiſirs, dont la plupart étoient nouveaux pour elle. Il n'y avoit que la

Comédie qui l'ennuioit un peu, quand c'étoient des pieces sérieuses. Elle convenoit pourtant que le spectacle étoit bien touchant quand on tuoit bien du monde sur le théatre, & trouvoit que les Comédiens étoient de grands droles bien faits, qu'il valoit mieux voir en vie.

Hamilton en étoit raisonnablement bien traité, s'il y avoit de la raison à un homme amoureux qui demande, toujours quelque chose. Il faisoit son possible pour qu'elle se déterminât sur l'exécution des projets qu'elle avoit faits à *Pékam*. Madame *Whittnell* le trouvoit fort à son gré. C'est celui qu'on a vu servir en France avec quelque distinction. Il étoit agréable & bien fait. Toutes les commoditez imaginables conspiroient à l'établissement d'un commerce dont les commencemens avoient été trop vifs, pour le voir languir avant la fin; mais, à mesure qu'on la pressoit sur la conclusion, le courage lui manquoit & des restes importuns de quelques scrupules qu'elle n'avoit pas bien éxaminés la tenoient en suspens. Il est à croire qu'un peu de persévérance les auroit vaincus. Cependant, les choses en demeurerent-là pour cette fois. *Hamilton*, ne pouvant comprendre ce qui la retenoit, puisque les prémiers & les plus grands frais de l'engagement lui paroissoient faits à l'égard du Public, s'avisa de l'abandonner à ses irrésolutions, au lieu de la redresser par de nouveaux empressemens. Il n'étoit pas naturel de s'arrêter en si bon chemin pour de tels obstacles; mais il s'étoit déjà laissé coëffer de chimeres & de visions qui le refroidirent mal-à-propos pour s'égarer inutilement dans une autre poursuite.

Je ne sçais si la petite *Whittnell* s'en donna le tort; mais elle en fut extrêmement mortifiée. Bientôt après il fallut retourner à ses choux & à ses dictons de *Pé-*

kam. Elle s'en penſa deſeſperer. Ce ſéjour lui paroiſſoit mille fois plus effroiable depuis qu'elle eut tâté de Londres. Cependant, comme la Reine devoit partir dans un mois pour les eaux de *Tunnebrige*, il fallut céder à la néceſſité de revoir le Philoſophe *Whittnell*; mais ce ne ſut qu'après avoir fait promettre à Mademoiſelle d'*Hamilton* qu'elle ne prendroit point d'autre maiſon que la ſienne, qui étoit à trois ou quatre lieües de *Tunnebrige*, tant que la Cour y ſeroit.

On lui promit qu'on ne l'abandonneroit pas dans ſa ſolitude, & ſurtout qu'on y meneroit cette fois le Chevalier de Grammont, dont l'humeur & la converſation la charmoient; & le Chevalier de Grammont, ſujet en tout tems à rompre en viſiere ſur les affaires du cœur, lui promit d'y mener *Georges*, & la fit rougir juſques aux yeux.

La Cour partit un mois après, pour en paſſer pres de deux dans le lieu de l'Europe le plus ſimple & le plus ruſtique, mais le plus agréable & le plus divertiſſant.

Tunnebrige eſt à la même diſtance de Londres que Fontainebleau l'eſt de Paris. Ce qu'il y a de beau & de galant dans l'un & l'autre Sexe s'y raſſemble au tems des eaux. La compagnie, toujours nombreuſe, y eſt toujours choiſie: comme ceux qui ne cherchent qu'à ſe divertir l'emportent toujours ſur le nombre de ceux qui n'y vont que par néceſſité, tout y reſpire les plaiſirs & la joie. La contrainte en eſt bannie, la familiarité établie dès la premiere connoiſſance, & la vie qu'on y mene eſt délicieuſe.

On a pour logement de petites habitations propres & commodes, ſéparées les unes des autres & répandües partout à un demi mille des eaux. On s'aſſemble le matin à l'endroit où ſont les fontaines. C'eſt une grande

allée d'arbres touffu, sous lesquels on se promene en prenant les eaux. D'un côté de cette allée, regne une longue suite de boutiques garnies de toutes sortes de bijoux, de dentelles, de lins & de gazes, où l'on va jouer comme on fait à la foire. De l'autre côté de l'allée, se tient le marché; &, comme chacun y va choisir & marchander ses provisions, on n'y voit point d'étalage qui soit dégoutant. Ce sont de petites Villageoises blondes, fraîches, avec du linge bien blanc, de petits chapeaux de paille &, proprement chaussées, qui vendent du gibier, des légumes, des fleurs & du fruit. On y fait aussi bonne-chere qu'on veut. On y joüe gros jeu, & les tendres ennuyeuses y vont leur train. Dès que le soir arrive, chacun quitte son petit palais pour s'assembler au Rondingrin. C'est là qu'en plein air, on danse, si l'on veut, sur un gazon plus doux & plus uni que les plus beaux tapis du monde.

Milord *Muskery* avoit, à deux ou trois petits milles de *Tunnebrige*, une belle maison appellée *Summerhill*. Mademoiselle d'*Hamilton*, après avoir passé huit ou dix jours à *Pékam*, ne put se dispenser d'y venir demeurer pendant le reste du voyage. Elle obtint du Seigneur *Wilmot* que Madame sa femme y vint aussi; &, quittant le triste *Pékam* & son ennuieux Seigneur, cette petite Cour fut s'établir à *Summerhill*.

Elles étoient tous les jours à la Cour, ou la Cour chez elles. La Reine se surpassoit dans le soin de faire naître ou de fournir les divertissemens. Elle affecta de redoubler l'alliance naturelle de *Tunnebrige*, au lieu d'en altérer la liberté par les égards & les respects qu'exigeoit sa présence. Elle défendit absolument l'un & l'autre, &, renfermant au fond de son cœur les chagrins qu'elle ne pouvoit vaincre, la *Stuart* mettoit en triomphe la tendresse du Roi, sans qu'elle lui en fit mauvaise mine.

Jamais l'amour n'avoit vu ſon Empire ſi floriſſant que dans ce ſejour. Ceux qui s'étoient trouvez atteints avant que d'y venir, y ſentoient augmenter leurs feux ; & ceux qui ſembloient les moins faits pour aimer, y perdoient leur férocité, pour faire un nouveau perſonnage. Nous n'en citerons d'exemple que celui du Prince *Robert*.

Il étoit brave & vaillant juſqu'à la témérité. Son eſprit étoit ſujet à quelques travers dont il eut été bien fâché de ſe corriger. Il avoit le génie fécond en expériences de Mathématiques, & quelques talens pour la Chimie. Poli juſques à l'excès quand l'occaſion ne le demandoit pas, fier & même brutal quand il étoit queſtion de s'humaniſer, il étoit grand & n'avoit que trop mauvais air. Son viſage étoit ſec & dur, lors même qu'il vouloit le radoucir ; mais, dans ſes mauvaiſes humeurs, c'étoit une vraie phiſionomie de réprouvé.

La Reine ayant fait venir les Comediens pour ne laiſſer aucun vuide dans les plaiſirs, ou peut-être pour rendre à Mademoiſelle *Stwart*, par la préſence de Mademoiſelle *Goſlin*, une partie des inquiétudes que lui cauſoit la ſienne, le Prince *Robert* trouva des charmes dans la figure d'une petite Comédienne appelée *Fines*, qui mirent à la raiſon tout ce que ſes penchans naturels avoient de plus ſauvage. Adieu les alembics, les creuſets, les fourneaux & le noir attirail de la ſouffleric ; adieu tous les inſtruments de Mathématiques & ſes ſpeculations. Il ne fut plus queſtion chez lui que de poudre & d'eſſence. L'impertinente voulut être attaquée dans les formes, &, reſiſtant fierement à l'argent, pour vendre ſes faveurs plus chérement dans la ſuite, elle faiſoit faire un perſonnage ſi neuf à ce pauvre Prince, qu'il ne paroiſſoit pas vraiſemblable. Le Roi fut charmé de cet événement. On en fit de grandes

réjouissances à *Tunnebrige* : mais personne ne fut assez hardi pour en faire des plaisanteries. On ne se contraignoit pas même sur le ridicule des autres.

On *dormoit* tous les jours chez la Reine, parce que les Médecins le trouvoient bon & que personne ne le trouvoit mauvais. Ceux qui s'en soucioient le moins, aimoient encore mieux cet exercice, pour diriger les eaux, que se promener. Milord *Monsery* se croioit en sureté sur toutes les démangeaisons de la femme pour la dame; car, quoiqu'il en fut assez honteux, la Princesse de *Babilonne* étoit, par la grace de Dieu, grosse de six ou sept mois; &, pour comble de malheur pour elle, son enfant s'étoit mis tout d'un côté ; si bien qu'on ne savoit plus ce que c'étoit que sa figure. La désolée *Monsery* voioit donc partir tous les matins Mademoiselle d'*Hamilton* & Madame *Whittnell*, tantôt à cheval, tantôt en carrosse, toujours environnées de quelque troupe galante pour les conduire & pour les ramener. Elle se figuroit mille fois plus de délices encore qu'il n'y en avoit aux lieux où elles alloient, & son imagination ne cessoit de danser à *Summerhill* toutes les contre-danses qu'elle s'imaginoit qu'on avoit dansées à *Tunnebrige*. Elle ne pouvoit plus résister à ces tourments d'esprit, lorsque le Ciel, aiant pitié de son impatience & de ses désirs, fit partir Milord *Monsery* pour Londres, & l'y retint pendant deux jours ; &, dès qu'il eut le dos tourné, la *Babilonienne* déclara qu'elle vouloit faire un petit voiage à la Cour.

Elle avoit un Confesseur, Aumônier de la Maison, qui ne manquoit pas de bon sens. Milord *Monsery*, de peur d'accident, l'avoit recommandée aux conseils & aux bonnes prières de ce prudent Ecclésiastique; mais il eut beau la prêcher & l'exhorter à la résidence, il eut beau lui remettre devant les yeux les ordres de

ſon époux & les dangers où elle s'expoſoit dans cet état, & lui dire que, ſa groſſeſſe étant une bénédiction particuliere du Ciel, il falloit tâcher de la conſerver, d'autant qu'il en couteroit peut-etre plus qu'elle ne s'imaginoit pour l'obtenir : ces remontrances furent inutiles, Mademoiſelle d'*Hamilton* & ſa couſine *Whittnell* aiant eu la bonte de la confirmer dans ſa réſolution. Elles aiderent à l'habiller le lendemain matin, & partirent avec elle. Ce ne fut pas trop de toute leur addreſſe pour mettre quelque ſorte de ſimétrie dans ſa taille ; mais, aiant à la fin fait tenir un petit oreiller ſous ſon jupon, pour figurer à droite avec ſon maudit enfant qui s'etoit jetté ſur la gauche, elles penſerent mourir de rire, en l'aſſurant qu'elle etoit le mieux du monde.

Dès qu'elle parut, on crut qu'elle s'étoit miſe en vertugadin pour faire ſa Cour à la Reine ; mais on fut charmé de la voir. Ceux qui n'y entendoient point de fineſſe, l'aſſuroient bonnement qu'elle étoit groſſe de deux enfans ; & la Reine, qui ne laiſſoit pas de lui porter envie, quelque ridicule qu'elle parut dans cet etat, n'eut garde de tromper ſes eſpérances, ſachant le motif de ſon voiage.

Des que l'heure des contre-danſes fut arrivée, ſon couſin *Hamilton* eut ordre de la mener. Elle fit bien quelques petites façons ſur ſon incommodité ; mais, ſe laiſſant vaincre, pour obéïr, diſoit-elle, à la Reine, jamais on n'a vu de ſatisfaction ſi complete que la ſienne.

Nous avons déjà remarqué que les plus grands honneurs ſont ſujets aux plus grands revers. La *Monfery*, fagotée comme elle etoit, ne paroiſſoit pas ſentir la moindre incommodité dans le mouvement qu'on ſe donne dans ces ſortes de contre-danſes ; au contraire, comme elle ne craignoit que la préſence de ſon mari

dans le bonheur dont elle jouissoit, elle se dépêchoit de danser tant qu'elle pouvoit, de peur que son mauvais destin ne le ramenât avant qu'elle n'eut pris sa suffisance. Ce fut donc en se demenant d'une maniere si peu discrete que son oreiller se défit sans qu'elle s'en aperçut, & qu'il tomba dans le beau milieu de la prémiere danse. Le Duc de *Boukingham*, qui la suivoit, le ramassa diligemment, l'enveloppa de son juste-au-corps ; &, contre-faisant les cris d'un enfant nouveau-né, il alloit demander une nourrice parmi les filles d'Honneur pour le pauvre petit *Monsery*.

Cette boufonnerie, jointe à la figure étonnante de la pauvre femme, penfa faire évanoüir Mademoiselle *Stwart* ; car la princesse de *Babilone*, après son accident, étoit effanquée du côté droit & toute biscornüe de l'autre. Tous ceux qui s'étoient contenus auparavant, s'abandonnerent à l'envie de rire, voiant les éclats que faisoit Mademoiselle *Stwart*. Elle étoit horriblement déconcertée ; tout le monde lui faisoit des excuses, & la Reine, qui rioit intérieurement plus que toutes les autres, fit semblant de trouver mauvais qu'on se donnât cette liberté.

Tandis que Mademoiselle d'*Hamilton* & Madame *Whitmell* tâchoient de radouber la *Monsery* dans une autre chambre, le Duc de *Boukingham* dit au Roi que, s'il étoit permis de faire un peu d'exercice tôt après les couches, le seul moien de rétablir Madame de *Monsery* seroit de lui donner sa revanche dès qu'on lui auroit remis son enfant : ce conseil ne parut pas mauvais, & fut suivi. La Reine proposa, dès qu'elle parut, une seconde reprise de contre-danses ; &, Madame de *Monsery* l'aiant acceptée, le remede fit son effet, & ne lui laissa pas seulement le souvenir de cette petite disgrace.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient à la Cour du Roi, celle du Duc d'*Yorck* s'étoit miſe en campagne d'un autre côté. Le prétexte de ce voiage étoit de viſiter la Province dont il portoit le titre ; mais l'amour en étoit le véritable motif. La Ducheſſe s'étoit gouvernée d'une prudence & d'une ſageſſe, depuis ſon élévation, qu'on ne pouvoit aſſez admirer. Ses manieres avoient été telles, qu'elle avoit trouvé le ſecret de contenter tout le monde, ce qui ſembloit encore plus rare que la grandeur de ſon établiſſement. Mais, après s'être tant fait eſtimer, elle s'aviſa de vouloir être aimée, ou le maudit amour, pour mieux dire, fut aſſaillir ſon cœur au travers de la diſcretion, de la prudence & de tous les raiſonnemens dont elle l'avoit environné.

En vain s'étoit elle cent fois dit que, ſi le Duc avoit eu la bonté de lui rendre juſtice en l'aimant, il lui avoit trop fait d'honneur en l'épouſant ; que, dans les inconſtances qui l'entraînoient, c'étoit à elle à prendre patience, en attendant qu'il plut au Ciel qu'il s'en corrigeât ; que nul exemple n'étoit à ſuivre pour elle, à l'égard des foibleſſes qui ſembloient l'outrager, mais que, les reſſentimens étant encore moins permis, il falloit le ramener par une conduite toute différente de celle qu'il avoit ; en vain, dis-je, s'étoit-elle ſoutenue ſi long-tems par le ſecours de ces maximes : quelque ſolide que ſoit la raiſon & quelque opiniâtre que ſoit la ſageſſe, il eſt de certaines épreuves que leur longueur rend fatigantes, & dont la ſageſſe & la raiſon s'ennuient à la fin.

La Ducheſſe d'*Yorck* étoit la femme d'Angleterre du plus grand appétit. Comme c'etoit un plaiſir permis, elle ſe dédommageoit en mangeant de ce qu'elle ſe retranchoit d'ailleurs. C'étoit auſſi quelque choſe d'edifiant que de la voir à table. Le Duc, au contraire, ſe

livrant tout-à-coup à de nouvelles fantaisies, se dissipoit par ses inconstances, & ne faisoit que dépérir, tandis que la pauvre Princesse, se nourrissant tout de son mieux, engraissoit que c'étoit une bénédiction. On ne sait combien les choses auroient resté dans cet état, si l'amour, qui vouloit avoir raison d'une conduite si différente de la premiere, n'eut employé l'artifice, aussi bien que la force, pour troubler son repos.

Il mit d'abord en jeu le ressentiment & la jalousie, ces deux mortels ennemis de la tranquillité des cœurs. Une grande créature pâle & décharnée qu'elle avoit prise pour fille d'honneur, devint l'objet de sa jalousie, parce qu'elle étoit alors celui des empressemens du Duc. Elle s'appelloit *Churchill*. L'on ne pouvoit comprendre qu'après avoir eu du gout pour Madame de *Chesterfield*, Mademoiselle d'*Hamilton* & la petite *Jennings*, il en eut pour un visage comme celui-là; mais bientôt on s'apperçut que quelque chose de plus que cette variété bizarre avoit achevé de l'engager à son service.

La Duchesse fut indignée d'un choix qui sembloit ravaler son mérite beaucoup plus que les autres, &, dans le tems que le dépit & la jalousie commençoient à lui donner de l'aigreur, le perfide amour offroit à son intention & à ses ressentimens l'aimable figure du beau *Sidney*; &, tandis qu'il lui tenoit les yeux ouverts sur sa personne, il les fermoit sur son esprit. Elle en fut épriſe devant que de s'en appercevoir; mais la bonne opinion que *Sidney* avoit de son mérite, ne lui laissa pas long-tems ignorer la gloire de cette conquête; &, pour la rendre plus certaine, ses regards répondirent témérairement à tout ce que ceux de Son Altesse avoient la bonté de lui dire, pendant que les charmes de sa personne étoient rehaussez de l'éclat que l'ajustement & la parure y pouvoient ajouter.

La Ducheſſe, prévoiant les conſéquences d'un tel engagement, combatit fort & ferme contre le penchant qui l'entraînoit ; mais Mademoiſelle *Hubert*, s'étant miſe du côté de ce penchant, la combattit elle-même & la vainquit. Cette fille s'étoit inſinuée dans ſa confiance par un journal de nouvelles, dont elle étoit pourvûe pour toute l'année. La Cour & la Ville en étoient ; du reſte, ce n'étoit pas ſon affaire qu'elles fuſſent toujours véritables ; mais elle prenoit ſoin qu'elles fuſſent toujours du goût de Son Alteſſe. Elle connoiſſoit auſſi celui qu'elle avoit pour la table, & ſavoit compoſer ou diverſifier les mets qui lui plaiſoient. Cela l'avoit rendue néceſſaire ; mais, voulant l'être davantage, & s'étant apperçûe des airs que *Sidney* ſe donnoit, comme de ce qui ſe paſſoit dans le cœur de ſa Maîtreſſe au ſujet de *Sidney*, l'adroite *Hubert* avoit pris la liberté de lui dire que ce pauvre garçon n'en pouvoit plus d'amour pour elle ; que c'étoit dommage qu'un homme fait de cette maniere, qui ne perdoit le reſpect que parce qu'il ne pouvoit plus le garder, ſe brulât comme un papillon à la face du public ; qu'on s'en appercevroit bientôt à moins qu'on n'y mît ordre, & qu'elle étoit d'avis que ſon Alteſſe eut pitié de ſon état, de façon ou d'autre. La Ducheſſe lui demanda ce qu'elle vouloit dire par en avoir pitié, de façon ou d'autre. « Je veux dire, Madame, répondit *Hubert*, que, ſi ſa figure vous déplait ou que ſa paſſion vous importune, vous lui donniez ſon congé, ou bien, le retenant à votre ſervice, comme feroient toutes les Princeſſes du monde à votre place, vous me permettiez de lui donner des ordres de votre part ſur ſa conduite, avec quelque peu d'eſpérance pour l'empêcher de devenir fou, en attendant que les moiens ſe trouvent de l'informer vous-même de vos volontés. — Quoi ! dit la Ducheſſe, vous me conſeilleriez, *Hubert*,

vous qui m'aimez, de m'embarquer dans un commerce de cette nature, aux dépens de ma gloire, & aux périls de mille inconvéniens ! Si ces foiblesses sont quelquefois excusables, ce n'est pas dans un rang comme celui que j'occupe ; & ce seroit mal reconnoître les bontez de celui qui m'éleve à ce rang, que de... — Hon, dit la *Hubert*, ne voit-on pas qu'il ne vous a épousée que parce qu'il en étoit pressé. La chose faite, je m'en rapporte à vous s'il s'est contraint un moment à marquer le changement de son gout par mille inconstances outrageantes ? Ne seriez-vous point d'humeur à persévérer dans l'indolence & l'humilité, tandis que le Duc, après avoir eu les faveurs ou mérité le refus de toutes les coquettes d'Angleterre, galoppe vos filles d'honneur l'une après l'autre, & met à present son ambition & ses desirs à la conquête de cette haridelle de *Churchill* ? Quoi ! Madame, vos beaux jours se passeront dans une espece de veuvage à déplorer vos malheurs, sans qu'il vous soit permis de vous aider dans les occasions ? Il faudroit être douée d'une patience bien coriace ou d'une résignation bien endurante pour cela. Je serois vraiment d'avis qu'un époux qui vous oublie nuit & jour, prétendu que, pour boire & manger de grand appetit, comme fait, Dieu merci, Votre Alteſſe, elle n'ait plus besoin que de bien dormir ! Je fus, ma foi, sa servante. Je vous le répete encore, Madame, il n'y a point de Princesse dans l'Univers qui refusât les hommages d'un homme fait comme *Sidney*, quand un époux porte les siens ailleurs. »

Ces raisons n'étoient pas moralement bonnes, si l'on veut ; mais, quand elles auroient été plus mauvaises, la Duchesse s'y seroit rendue, tant son cœur étoit d'intelligence avec *Hubert* pour venir à bout de la prudence.

Ce commerce s'étoit établi dans le tems qu'*Hubert* conſeilloit à la jeune *Temple* de ne point ſonger aux agaceries du beau *Sidnei*. Pour lui, dès qu'il apprit, par la confidente *Hubert*, que la Déeſſe acceptoit ſes hommages, il ne manqua pas de ſe munir de circonſpection & d'égards pour dépaïſer le public ; mais le public n'eſt pas ſi fot qu'on penſe.

Comme il y avoit trop de ſurveillans, trop de curieux, & trop de connoiſſeurs dans une groſſe Cour réſidente au milieu d'une groſſe Ville, la Ducheſſe, pour ne pas commettre les intérêts de ſon cœur à tant d'inſpections, porta le Duc d'*Yorck* à faire le voyage dont nous avons parlé, tandis que la Reine & ſa Cour étoient à celui de *Tunnebrige*.

Ce parti fut prudent ; elle s'en trouva bien, & ſa Cour ne s'en trouva pas mal, à la réſerve de Mademoiſelle *Jennings*. *Germain* n'étoit pas du voyage, &, ſelon elle, tout voiage étoit maudit dont *Germain* n'étoit pas. Il s'étoit engagé dans une entrepriſe au-deſſus de ſa vigueur, c'eſt-à-dire qu'il avoit ſoutenu la gageure qu'on avoit ſoutenue & gagnée contre le Chevalier de Grammont. Il paria cinq cens guinées qu'il feroit vingt milles de grand chemin dans une heure ſur le même cheval. Le jour qu'il avoit choiſi pour cette courſe, étoit celui que Mademoiſelle *Jennings* avoit pris pour aller chez le Devin.

Germain avoit été plus heureux qu'elle dans ſon entrepriſe. Il en étoit ſorti victorieux ; mais, comme ſon courage avoit fait un effort dans cette épreuve, que ſon tempéramment ne put ſoutenir, en gagnant la gageure, il gagna la fievre. Elle mit ſa délicateſſe fort bas. La *Jennings* s'informoit de ſa ſanté ; mais c'étoit tout ce qu'elle ôſoit. Dans les Romans modernes, une Princeſſe n'avoit qu'à rendre viſite à quelque Héros aban-

donné des Medecins, pour le guérir dans trois jours; mais, comme ce n'étoit pas Mademoiselle *Jennings* qui avoit donné la fievre à *Germain*, elle n'étoit pas sure de la lui ôter, quand elle eut été sure qu'on n'eut point censuré dans une Cour maligne une visite de charité. Ce fut donc sans egard aux inquiétudes qu'elle en pourroit avoir que la Cour partit sans lui; mais elle eut le plaisir de faire voir que tout lui déplaisoit dans un visage qui lembloit faire le plaisir de tous les autres.

Talbot en étoit, &, s'étant flatté que l'absence d'un rival dangereux pourroit produire quelque changement en sa faveur, il étoit attentif à toutes les actions, aux mouvemens & aux moindres gestes de la petite *Jennings*. Il y avoit assurément de quoi bien occuper son attention. Elle n'étoit pas faite pour un serieux de longue durée : son temperament l'emportoit du milieu de ses reveries les plus distraites, par des saillies de vivacité qui lui faisoient espérer qu'elle oublieroit bientot *Germain*, pour se souvenir que sa tendresse étoit la premiere qu'elle eut écoutée. Cependant, il se tenoit à l'écart avec son amour & ses espérances, estimant qu'il étoit indigne d'un amant outragé de laisser voir la moindre foiblesse ou le moindre retour pour une ingrate qui l'avoit planté là.

Mademoiselle *Jennings*, qui, bien loin de songer à ses ressentimens, ne se souvenoit seulement pas qu'il l'eut aimée & n'avoit l'esprit rempli que du pauvre malade, en usoit avec *Talbot* comme si de rien n'eut été. C'étoit à lui qu'elle donnoit le plus souvent la main en entrant ou sortant de carosse. Elle causoit plus volontiers avec lui qu'avec aucun autre, & faisoit sans dessein tout ce qu'il falloit pour persuader à la Cour qu'elle étoit revenue de son penchant pour *Germain* en faveur de son premier Amant.

Il en fut perſuadé comme les autres; &, jugeant qu'il étoit à propos de changer de perſonnage pour lui faire connoître qu'il n'avoit jamais changé de ſentimens, il alloit lui dire quelque choſe de touchant & de bien paſſionné ſur ce ſujet. La fortune ſembloit lui rendre toutes choſes favorables pour cette harangue. Il étoit ſeul avec elle dans ſa chambre; &, pour lui donner plus beau, elle ne ceſſoit de le railler au ſujet de Mademoiſelle *Bointon*. Elle diſoit qu'on lui étoit fort obligé d'être du voiage, tandis que la pauvre créature s'évanouiſſoit d'amour pour lui deux fois le jour à *Tunnebrige*. Ce fut à ce diſcours que *Talbot* ſe crut obligé de commencer celui de ſes ſouffrances & de ſa fidélité, lorſque la *Temple*, un papier à la main, entra dans la chambre de *Jennings*. C'étoit une Lettre en Vers que Milord *Rocheſter* avoit écrite quelque tems auparavant ſur les avantures de l'une & de l'autre Cour. Il y diſoit, au ſujet de la petite *Jennings*, que *Talbot* avoit jetté la terreur parmi le Peuple de Dieu par ſa taille, mais que *Germain*, comme le petit *David*, avoit vaincu le grand *Goliath*. *Jennings*, charmée de cette alluſion, lut deux ou trois fois cet endroit, le trouva plus plaiſant que *Talbot*, en rit de tout ſon cœur dans le commencement; mais, prenant un air attendri, « Le pauvre petit David! » dit-elle avec un profond ſoupir; &, laiſſant aller ſa tête d'un côté pendant cette petite réverie, quelques larmes coulerent de ſes yeux, qui n'étoient aſſurément pas pour la défaite du géant. Cela piqua *Talbot* juſqu'au vif, &, ſe voiant ſi ridiculement déchu de ſes eſpérances, il ſortit bruſquement, & il fit vœu de ne plus occuper ſon cœur d'une petite évaporée dont les manieres n'avoient ni rime ni raiſon; mais il ne tint pas ſon courage.

Il n'en alloit pas ſi mal pour les autres amans de cette

Cour ; car tout en étoit plein, & le voiage étoit fait exprès. Ce n'étoit que bals & festins sur la route, chasses & promenades pendant les séjours. Les tendres amans songeoient à devenir heureux en chemin faisoit, & les beautés qui reçoivent leur sort ne leur défendoient pas d'espérer. *Sidney* faisoit la cour d'une merveilleuse assidüité. La Duchesse fit remarquer à M. le Duc d'*Yorck* comme il s'attachoit à lui depuis quelque tems. Son Altesse y fit attention, & convint qu'il falloit lui en tenir compte dès la prémiere occasion. Cela arriva bientôt.

Montaigu, dont nous avons fait mention, étoit Ecuier de Madame la Duchesse. Il avoit de l'esprit, étoit clairvoiant & passablement malin. Que faire d'un homme de ce caractère auprès de la personne, dans le train que prenoient les affaires de son cœur ? On en étoit embarassé ; mais, le frere aîné de *Montaigu* s'étant fait tuer tout à propos où il n'avoit que faire, le Duc obtint pour son frere la charge d'Ecuier de la Reine, qu'il avoit elle, & le beau *Sidney* fut mis en sa place auprès de la Duchesse. Tout cela se rencontroit le mieux du monde, & le Duc se savoit bon gré d'avoir trouvé le secret d'avancer ces deux Messieurs à la fois, sans qu'il lui en coutât.

Mademoiselle *Hubert* applaudissoit fort à ces promotions. Elle avoit de fréquentes & longues conversations avec *Sidney*. On le remarqua. Quelques-uns lui firent l'honneur de croire que c'étoit sur son compte. Elle en reçut fort volontiers les complimens. Le Duc, qui le crut d'abord, ne cessoit de faire remarquer à la Duchesse la bizarrerie du goût de certaines personnes, & comment le garçon d'Angleterre le mieux fait s'étoit coeffé d'un visage à faire peur.

La Duchesse avoüa que les goûts étoient bien diffé-

rens, & lui dit qu'il en parloit fort à ſon aiſe, lui qui venoit de choiſir la belle *Helene* pour ſa Maîtreſſe. Je ne ſai ſi cette plaiſanterie l'avoit fait rentrer en lui-même; mais il eſt conſtant qu'il commençoit à n'avoir plus les mêmes empreſſemens pour la *Churchill*; & peut-être eut-il abandonné cette pourſuite, ſans l'avanture qui lui donna pour elle un gout tout nouveau.

On étoit de ſéjour dans un païs ouvert & plein. Quand on tourne en Angleterre, ce ſont des pleines de gazon le plus verd & le plus uni du monde. La Ducheſſe y voulut voir courre des lévriers. Elle étoit en carroſſe, & toutes les Dames à cheval. Chacune de ces Dames avoit ſon Ecuier à ſes côtez. Il étoit bien raiſonnable que leur Maîtreſſe eut le ſien. Il étoit à ſa portiere, qui paioit merveilleuſement de mine, s'il ne fourniſſoit pas beaucoup à la converſation.

Le Duc étoit auprès de Mademoiſelle *Churchill*, non pas à lui conter fleurette, mais à la gronder de ce qu'elle étoit mal à cheval. C'étoit la créature du monde la plus pareſſeuſe, &, quoique les filles d'honneur ſoient d'ordinaire les Princeſſes de la Cour les plus mal montées, comme on la vouloit diſtinguer à cauſe de ſa faveur, on l'avoit miſe ſur un cheval aſſez joli, mais un peu vif. Elle ſe ſeroit bien paſſée de cette diſtinction.

L'embarras & la crainte avoient augmenté ſa paleur naturelle; & dans cet état, ſa contenance achevoit d'en dégouter le Duc, lorſque ſon cheval, qui en vouloit joindre d'autres, ſe mit au galop malgré qu'elle en eut; &, s'échauffant à meſure qu'elle faiſoit des efforts pour le retenir, il partit enfin à toutes jambes, s'imaginant qu'on le faiſoit courir contre le cheval de Son Alteſſe.

Mademoiſelle *Churchill* chancela, fit quelques cris & tomba. La chute ne pouvoit être que rude dans un mouvement ſi rapide; cependant, elle lui fut favorable

de toutes les manieres ; car, sans se faire aucun mal, elle démentit tout ce que son visage avoit fait juger du reste. Le Duc mit pied à terre pour la secourir. Elle étoit tellement étourdie qu'elle n'avoit garde de songer à la bienséance dans cette occasion ; & ceux qui s'empresserent autour d'elle, la trouverent encore dans une situation assez négligée. Ils ne pouvoient croire qu'un corps de cette beauté fut de quelque chose au visage de Mademoiselle *Churchill*. Depuis cet accident, on s'apperçut que les soins & la tendresse du Duc ne firent qu'augmenter ; & l'on s'apperçut, sur la fin de l'hyver, qu'elle n'avoit pas tirannisé ses desirs ni fait languir son impatience. Les deux Cours revinrent à peu près dans le même tems, également satisfaites de leurs voyages ; la Reine attendit pourtant en vain le succès qu'elle en avoit espéré.

Ce fut à peu près dans ce tems que le Chevalier de Grammont reçut une lettre de la Marquise de *St. Chaumont*, sa sœur, par laquelle on l'avertissoit qu'il ne tenoit qu'à lui de revenir, le Roi l'ayant trouvé bon. Il l'auroit trouvé fort bon aussi dans un autre tems, quelques charmes que la Cour d'Angleterre eut pour lui ; mais, dans l'état où son cœur se trouvoit alors, il ne pouvoit s'y résoudre.

Il étoit revenu de *Tunebrige* mille fois plus amoureux que jamais. Il avoit, pendant cet agréable voyage, vu tous les jours Mademoiselle d'*Hamilton*, soit dans les marais du bocage *Pelham*, soit dans les promenades délicieuses du mont *Summerhill*, ou bien dans les divertissemens qui regnoient chaque jour chez la Reine ; &, tout qu'il l'eut vûe à cheval, qu'il l'eut entendue ou qu'il l'eut vue danser, il lui sembloit bien que, dans ces lieux ou dans tous ces états, le Ciel n'avoit rien formé de plus digne d'un homme d'esprit & de bon-goût. Le

moien donc de ſonger à s'en éloigner ? C'eſt ce qui lui paroiſſoit abſolument impraticable ; cependant, comme il voulut ſe faire quelque mérite auprès d'elle de ce qu'il abandonnoit pour ne bouger d'auprès de ſes charmes, il lui montra la lettre de Madame ſa ſœur ; mais cette confidence ne tourna pas comme il l'avoit prétendu.

Mademoiſelle d'*Hamilton*, en prémier lieu, le felicita ſur ſon rappel. Elle le remercia très humblement du ſacrifice qu'il vouloit bien lui faire ; mais, comme ce témoignage de tendreſſe paſſoit les bornes de la ſimple galanterie, quelque ſenſible qu'elle y put être, elle n'avoit garde d'en abuſer. Il eut beau proteſter qu'il aimoit mieux mourir que de s'éloigner de ſes appas, les appas proteſterent qu'ils ne le reverroient de leur vie s'il ne partoit inceſſamment. Il falut bien obéir. On lui permit de ſe flatter que ces ordres ne partoient point de l'indifférence, quelques durs qu'ils paruſſent ; qu'on ſeroit toujours plus aiſe de ſon retour que d'un départ que l'on preſſoit tant ; &, Mademoiſelle d'*Hamilton* aiant bien voulu lui donner les aſſurances qui dépendoient d'elle qu'il trouveroit les choſes en l'état qu'il les laiſſoit à l'égard de ſes ſentimens, il fit ſon paquet, ne ſongeant qu'à revenir, tandis qu'il prenoit congé de tout le monde pour partir.

CHAPITRE XI

Plus le Chevalier de Grammont approchoit de la Cour de France, plus il regrettoit celle d'Angleterre. Ce n'eſt pas qu'il ne s'attendit à un accueil gracieux, aux pieds d'un Maître dont on ne méritoit pas impunément la colere, mais auſſi qui ſavoit pardonner d'une maniere à faire ſentir tout le prix de la grace où l'on rentroit.

Mille penſées différentes l'occupoient en courant la poſte : tantôt, c'étoit la joie que ſes parens & ſes amis auroient de le revoir ; tantôt, c'étoient les félicitations & les embraſſades de ceux qui, n'étant ni l'un ni l'autre, ne laiſſeroient pas de l'accabler d'empreſſemens importuns. Mais tout cela ne lui paſſoit que légerement par

la tête ; car un homme bien amoureux se fait un scrupule de s'arrêter à d'autres pensées qu'à celles de l'objet aimé. C'étoient donc les tendres souvenirs de ce qu'il laissoit à Londres qui l'empêchoient de songer à Paris, & c'étoient les tourmens de l'absence qui l'empêchoient de sentir ceux des mauvais chemins & des mauvais chevaux. Son cœur protestoit à Mademoiselle d'*Hamilton*, entre Montreuil & Abbeville, qu'il ne s'en éloignoit avec vitesse que pour la revoir plutot. Ensuite, par une courte réfléxion, comparant le regret qu'il avoit eu sur cette même route, en quittant la France pour l'Angleterre, avec celui qu'il sentoit alors de quitter l'Angleterre pour la France, il trouvoit le dernier beaucoup moins supportable que l'autre.

C'est ainsi que s'amuse un cœur tendre par les chemins, ou, pour mieux dire, c'est ainsi qu'un Ecrivain frivole abuse de la patience du Lecteur, ou pour étaler ses propres sentimens ou pour allonger quelque ennuieux récit ; mais à Dieu ne plaise que cela nous regarde, nous qui faisons profession de ne coucher dans ces Mémoires que ce que nous tenons de celui même dont nous écrivons les faits & les dits !

Qui jamais, excepté l'Ecuier *Feraulas*, a pu tenir compte des pensées, des soupirs & du nombre d'exclamations que son illustre Maître faisoit par tout ? Pour moi, je ne me serois jamais avisé de croire que l'attention du Comte de Grammont, si vive aujourd'hui pour les inconvéniens & les périls, lui eut permis autrefois de faire de tendres raisonnemens sur la route, s'il ne me dictoit à présent ce que j'écris.

Mais suivons-le dans Abbeville. Le Maître de la Poste étoit son ancienne connoissance. Son Hôtellerie etoit la mieux fournie qu'il y eut entre Calais & Paris, & le Chevalier de Grammont, en mettant pied à terre, dit à

Termes qu'il avoit envie d'y boire un coup en attendant que leurs chevaux fussent prêts. Il étoit près de midi. Depuis la nuit précédente, qu'ils étoient débarqués, jusqu'à ce moment, ils n'avoient pas mangé. *Termes*, laissant le Seigneur de ce que des sentimens humains l'emportoient cette fois sur l'inhumanité de son impatience ordinaire, le confirma tant qu'il put dans des sentimens si raisonnables.

Ils furent surpris, en entrant dans la cuisine, où le Chevalier rendoit volontiers sa prémiere visite, de voir six broches chargées de gibier devant le feu, & l'appareil d'un festin magnifique par toute la cuisine. Le cœur de *Termes* en tressaillit. Il donna sous main ordre de déferrer quelques-uns des chevaux, pour n'être pas arraché de ce lieu sans repaître.

Bientôt, une foule de violons & de Haut-bois, suivie des galopins de la Ville, entra dans la cour. L'Hôte, à qui l'on demandoit raison de tant de préparatifs, dit à Monsieur le Chevalier de Grammont que c'étoit pour la nôce d'un Gentilhomme des plus riches des environs avec la plus belle fille de toute la Province ; que le repas se faisoit chez lui ; qu'il ne tiendroit qu'à sa Grandeur de voir bientôt arriver les mariés de la Paroisse, puisque la Musique étoit déjà venue. Il en jugea bien ; car à peine achevoit-il de parler, que trois grands Corbillards, coupés de Laquais grands comme des Suisses & chamarrés de Livrées tranchantes, parurent dans la cour & débarquerent toute la nôce. Jamais on n'a vu la magnificence campagnarde si naturellement étalée. Le drap fin roulé, les paillettes ternes, le taffetas raié, de petits yeux & de grosses gorges brilloient par tout.

Si le prémier coup d'œil du spectacle surprit le Chevalier de Grammont, le second n'étonna pas moins le fidèle *Termes*. Le peu qui paroissoit du visage de la nô-

riée n'étoit pas ſans éclat ; mais on ne pouvoit porter aucun jugement ſur le reſte. Quatre douzaines de mouches & dix ſerpentaux de chaque côté, qu'on avoit faits de ſes cheveux, en déroboient la vue ; mais ce fut le nouvel Epoux qui mérita l'attention du Chevalier de Grammont.

Il étoit auſſi ridiculement paré que les autres, à la réſerve d'un juſte-au-corps de la plus grande magnificence & du meilleur gout du monde. Le Chevalier de Grammont, en s'approchant de lui pour éxaminer de près ſon habit, ſe mit à loüer la broderie de ſon juſte-au-corps. Le marié tint cet examen à grand honneur, & lui dit qu'il avoit acheté ce juſte-au-corps cent cinquante Louis, du tems qu'il faiſoit l'amour à Madame ſa femme. « Vous ne l'avez donc pas fait faire ici ? lui dit le Chevalier de Grammont. — Bon ! lui répondit l'autre, je l'ai d'un Marchand de Londres, qui l'avoit commandé pour un Milord d'Angleterre. » Le Chevalier de Grammont, qui ſentoit le dénouement de l'avanture, lui demanda s'il reconnoitroit bien le Marchand. « Si je le reconnoitrois ? Ne fus-je pas obligé de boire avec lui toute la nuit à Calais pour en avoir bon marché ? » *Termes* s'étoit abſenté dès que ce juſte-au-corps avoit paru, ſans pourtant s'imaginer que ce maudit marié dut en entretenir ſon Maître.

L'envie de rire & l'envie de faire pendre le Seigneur *Termes* partagerent quelque tems les ſentimens du Chevalier de Grammont ; mais l'habitude de ſe laiſſer voler par ſes domeſtiques, jointe à la vigilance du coupable, à qui ſon maître ne pouvoit reprocher d'avoir dormi dans ſon ſervice, le porterent à la clémence ; &, cédant aux importunités du Campagnard pour confondre ſon fidele Ecuier, il ſe mit à table, lui trente-ſeptieme.

Quelques momens après, il dit aux Gens de la maiſon

de faire monter un Gentilhomme nommé *Termes*. Il vint, &, dès que le maître de la fête le vit, il se leva de table, &, lui tendant la main : « Touchez-là, notre ami, lui dit-il ; vous voyez que j'ai bien conservé le juste-au-corps que vous aviez tant de peine à me vendre, & que je n'en fais pas un mauvais usage. »

Termes, s'étant fait un front d'airain, fit semblant de ne le pas connoître, & se mit à le repousser assez brutalement. « Oh ! parbleu, lui dit l'autre, puisqu'il m'a fallu boire avec vous pour conclure le marché, vous me ferez raison de la santé de Madame la Mariée. » Le Chevalier de Grammont, qui le vit tout déconcerté malgré son effronterie, lui dit en le regardant civilement : « Allons, Monsieur le Marchand de Londres, mettez-vous-là, puisqu'on vous en prie de si bonne grace ; nous ne sommes pas tant à table qu'il n'y ait encore place pour un aussi honnête homme que vous. » A ces mots, trente-cinq des conviés se mirent en mouvement pour recevoir ce nouveau convié. Il n'y eut que le siege de l'épousée qui, par bienséance, demeura fixe ; & l'audacieux *Termes*, ayant bu la premiere honte de cet événement, s'y prenoit d'une maniere à boire tout le vin de la nôce, si son maître ne se fut levé de table comme on ôtoit vingt-quatre potages pour servir autant d'entrées.

Il n'y avoit pas d'apparence de retenir jusqu'à la fin d'un repas de nôces un homme qui paroissoit si pressé ; mais tout fut debout quand il sortit de table, & tout ce qu'il put obtenir du marié fut que toute la nôce ne le conduiroit pas jusqu'à la porte de l'Hôtellerie. *Termes* eut voulu qu'ils ne l'eussent point quitté jusqu'à la fin du voiage, tant il craignoit de se trouver tête à tête avec son maître.

Il y avoit déjà quelque tems qu'ils étoient sortis d'Al-

beville & qu'ils couroient dans un profond filence. *Termes*, qui s'attendoit bien à le voir rompre dans peu de tems, n'etoit en peine que de la maniere, favoir, fi fon Maître l'attaqueroit par un torrent d'injures mêlées de certaines épithetes qui pouvoient lui convenir, ou fi, fe fervant de quelque outrageante ironie, l'on emploieroit toutes les loüanges qui feroient les plus capables de le confondre. Mais, voiant, au lieu de tout cela, qu'on s'obftinoit à ne lui rien dire, il crut qu'il valoit mieux prévenir la harangue qu'on méditoit, que d'y laiffer réver plus long tems ; &, s'armant de toute fon effronterie : « Vous voilà bien en colere, Monfieur, lui dit-il, & vous croyez avoir raifon ; mais je me donne au Diable fi vous n'avez tort dans le fond.

— Comment, traitre ! dans le fond ? dit le Chevalier de Grammont. C'eft donc parce que je ne te fais pas rouer, comme tu l'as depuis longtems mérité ? — Voilà-t-il pas ? dit *Termes*. Toujours de l'emportement, au lieu d'entendre raifon. Oui, Monfieur, je vous foutiens que ce que j'en ai fait étoit pour votre bien. — Et le fable mouvant n'étoit-il pas pour mon fervice ? dit le Chevalier de Grammont. — Patience, s'il vous plait, pourfuivit l'autre. Je ne fçais comment diable ce nigaut de marié s'eft rencontré chez les Gens de la Douane quand on vifita ma valife à Calais ; mais ces cocus là fe fourrent partout. Dès qu'il vit votre juſte-au-corps, il en devint amoureux. Je vis bien dès-là que c'etoit un fot, car il étoit à deux genoux devant moi pour l'acheter. Outre qu'il étoit tout froiffé de la valife, la fueur du cheval l'avoit tout taché par-devant, & je ne fçais comment diable il a fait pour racommoder tout cela ; mais tenez-moi pour un excommunié fi vous l'euffiez jamais voulu mettre. Concluſion, il vous revenoit à cent quarante louis ; &, voiant qu'on m'en offroit

cent cinquante : « Mon Maître, dis-je, n'a pas besoin de cette Ordalme pour se distinguer au bal ; &, quoiqu'il eut beaucoup d'argent quand je l'ai quitté, que sçais-je s'il en aura quand je le reverrai ? Cela dépend du jeu. » Bref, Monsieur, je vous en fais donner dix louis plus qu'il ne vous coute : c'est un profit tout clair. Je vous en tiendrai compte, & vous sçavez que je suis bon pour cette somme. Dites à présent, en auriez-vous eu la jambe mieux faite au bal, d'etre paré de ce diable de juste au-corps qui vous auroit donné la même mine qu'à ce marié de Village à qui nous l'avons vendu ; &, cependant, il faut voir comme vous tempêtiez à Londres quand vous l'avez cru perdu ! les beaux contes que vous avez faits au Roi du fable mouvant, & quelle chicane de mine vous avez faite quand vous vous êtes douté que ce pied plat le portoit à sa nôce ! »

Que répondre à tant d'impudence ? S'il écoutoit l'indignation, le rouer de coups ou le chasser, étoit le traitement le plus favorable que son Maître lui devoit ; mais il en avoit besoin pour le reste de son voiage, &, dès qu'il fut à Paris, il en eut besoin pour son retour.

Le Maréchal de Grammont ne fut pas plutot son arrivé, qu'il le fut trouver chez son Seigneur ; & les premieres embrassades s'étant passées de part & d'autre : « Chevalier, lui dit le Maréchal, combien avez-vous mis à venir de Londres ici ? car Dieu sçait comme vous allez en pareille rencontre. » Le Chevalier de Grammont lui dit qu'il y avoit trois jours qu'il étoit en chemin ; &, pour s'excuser de cette médiocre diligence, il se mit à lui conter son avanture d'Abbeville. « Cela est fort plaisant, lui dit Monsieur son frère ; mais ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'il ne tiendra qu'à vous de trouver encore votre juste-au-corps à table, car on la tient

longue dans une nôce de Province. » Et, là-dessus, prenant un air tout sérieux, il lui dit qu'il ne savoit pas qui lui conseilloit un retour inopiné pour gâter ses affaires, mais qu'il avoit ordre du Roi de lui dire qu'il n'avoit qu'à s'en retourner sans se présenter à la Cour. Il lui dit ensuite qu'il ne pouvoit s'empêcher d'admirer son impatience, après avoir si bien fait jusques-là, lui qui connoissoit assez le Roi pour être instruit qu'il falloit pour mériter sa grace attendre qu'elle vînt purement de sa bonté.

Le Chevalier montra pour sa justification la Lettre de Madame *de St. Chaumont*, & lui dit qu'il se seroit bien passé du soin qu'on avoit pris de lui mander une fausse nouvelle pour le faire partir comme un Cravate de bois. « Autre imprudence, lui dit le Maréchal. Et depuis quand notre sœur est-elle Sécretaire d'Etat ou des Commandemens, pour que le Roi se soit servi d'elle pour vous signifier ses volontés ? Voulez-vous sçavoir le fait ? Il y a quelque-tems qu'il dit à Madame le refus que vous aviez fait de la pension que vous offroit le Roi d'Angleterre. Il parut content de la maniere dont *Comminges* l'informa que la chose s'étoit faite, & témoigna qu'il vous en sçavoit gré. Madame prit tout cela pour un ordre de rappel. La *St.-Chaumont*, qui n'a pas à beaucoup près le jugement aussi merveilleux qu'elle se l'imagine, s'est pressée de vous expédier ce bel ordre de sa main. Pour achever, Madame dit hier, au dîner du Roi, que vous seriez incessamment ici, & le Roi m'ordonna, l'après-dînée, de vous renvoyer incessamment, d'abord que vous seriez arrivé. Vous voilà, retournez-vous-en. »

Cet ordre auroit peut-être paru dur au Chevalier de Grammont dans un autre tems ; mais, dans la disposition présente de son cœur, il eut bientot pris son parti.

Rien ne lui faiſoit peine que l'officieux avis qui l'avoit obligé de quitter la Cour d'Angleterre ; &, tout conſolé de ne point voir celle de France avant ſon départ, il pria le Maréchal d'obtenir ſeulement un délai de quelques jours pour recueillir quelque argent du jeu qu'on lui devoit. Il obtint cette grace, à condition qu'il ſortiroit de Paris.

Il choiſit Vaugirard pour ſa retraite. Ce fut là qu'arrivèrent certaines avantures dont il a fait le récit ſi ſouvent & d'une maniere ſi divertiſſante, que ce ſeroit fatiguer le Lecteur que de les retoucher. Ce fut là qu'il rendit le pain beni d'une maniere ſi ſolemnelle, que, ne reſtant pas aſſez de Suiſſes à Verſailles pour garder la Chapelle, *Vardes* fut obligé d'avoüer au Roi qu'on les avoit envoiés au Chevalier de Grammont, qui rendoit le bain beni à Vaugirard. Là ſe paſſa cette ſcene merveilleuſe qui donna la premiere atteinte à la réputation du grand *Saucourt*, lorſque, dans un tête à tête avec la fille du Jardinier, on ſonna ſi ſouvent du cor, ſignal dont ils étoient convenus pour empêcher ces ſurpriſes, que ces fréquentes allarmes déſarmerent les empreſſemens du nommé *Saucourt* & rendirent inutile le rendez-vous qu'on lui procuroit avec la plus jolie Griſette des environs. Ce fut encore durant ſon ſéjour à Vaugirard qu'il fut voir Mademoiſelle de l'*Hôpital* à Iſſy, pour s'éclaircir ſi l'indiſcret bruit de la Ville ne ſe trompoit point ſur un commerce de l'Iobe dont on l'accuſoit. Ce fut là qu'arrivant à l'improviſte, le Préſident *de Maiſons* ſe réfugia dans un cabinet avec tant de précipitation, que la moitié de ſon manteau reſta dehors lorſqu'il s'enferma ; tandis que le Chevalier de Grammont, qui s'en apperçut, fit ſouffrir mort & paſſion à ces pauvres amans par une longueur de viſite exceſſive pour le déſordre qu'elle cauſoit.

Ses affaires finies, il partit. L'amour le guidoit. *Termes* redoubla de vigilance sur la route. Les chevaux se trouvoient prêts à chaque poste dans un moment. Les vents & les marées seconderent son impatience dès qu'il en eut besoin, & il revit Londres avec transport. La Cour fut surprise & charmée de son prompt retour. Personne ne s'avisa de lui témoigner du regret de la nouvelle disgrace qui le ramenoit, tant il faisoit voir qu'il en étoit consolé. Mademoiselle d'*Hamilton* ne lui voulut aucun mal de la promptitude dont il obéissoit au Roi son Maître.

Les affaires de la Cour n'avoient pas eu le tems de changer de face pendant une si courte absence ; mais elles en changerent bientot après son retour, c'est-à-dire les affaires d'une Cour qui jusques-là n'en avoit point eu de plus sérieuses que celles de l'amour & des plaisirs.

Le Duc *de Montmouth*, fils naturel de Charles II, parut en ce tems-là dans la Cour du Roi son pere. Ses commencemens sont eu tant d'éclat, son ambition a causé des événemens si considérables, & les particularitez de sa fin tragique sont encore si récentes, qu'il seroit inutile d'employer d'autres traits pour donner une idée de son caractere. Il paroît par tout tel qu'il étoit dans sa conduite : téméraire dans ses entreprises, incertain dans l'exécution, & pitoiable dans ces extrémités où beaucoup de fermeté doit au moins répondre à la grandeur de l'attentat.

Sa figure & les graces extérieures de sa personne étoient telles, que la Nature n'a peut-être jamais rien formé de plus accompli. Son visage étoit tout charmant. C'étoit un visage d'homme, rien de fade, rien d'efféminé ; cependant, chaque trait avoit son agrément & sa délicatesse particuliere. Une disposition merveil-

leté pour toutes sortes d'exercices, un abord attrayant, un air de grandeur, enfin, tous les avantages du corps parloient pour lui ; mais son esprit ne disoit pas un petit mot en sa faveur. Il n'avoit de sentimens que ce qu'on lui en inspiroit ; & ceux qui d'abord s'insinuerent dans sa familiarité, prirent soin de ne lui en inspirer que de pernicieux. Cet extérieur éblouissant fut ce qui frappa d'abord. Toutes les bonnes mines de la Cour en furent effacées, & toutes les bonnes fortunes à son service. Il fit les plus cheres delices du Roi ; mais il fut la terreur universelle des Epoux & des Amans. Cela ne dura pourtant pas : la nature ne lui avoit pas donné tout ce qu'il faut pour s'emparer des cœurs, & le beau sexe s'en apperçut.

Madame *de Cléveland* bouda contre le Roi, de ce que les enfans qu'elle avoit de lui ne paroissoient que de petits mignots auprès de ce nouvel Adonis. Elle en étoit d'autant plus choquée, qu'elle se vantoit de pouvoir passer pour la mere des Amours, en comparaison de sa mere. On se moqua de ses reproches, il y avoit quelque tems qu'elle n'étoit plus en droit d'en faire ; &, comme cette jalousie paroissoit plus mal fondée que toutes celles qu'elle avoit affectées, personne n'applaudit à ce ressentiment ridicule. Il fallut faire un autre personnage pour inquiéter le Roi ; c'est pourquoi, cessant de s'opposer à la tendresse extrême qui l'aveugloit pour ce fils, elle le mit à l'adopter dans la sienne par mille loüanges, par mille sortes d'admirations & par des caresses qui ne faisoient que croître & embellir. Comme elles étoient publiques, elle prétendoit qu'elles dussent être sans conséquence ; mais on la connoissoit trop pour s'y méprendre. Le Roi n'étoit plus jaloux d'elle ; mais, comme le Duc n'étoit pas dans un âge à être insensible aux vivacités d'une femme faite comme elle, il crut qu'il fal-

loit le retirer d'auprès de cette prétendue belle-mere, pour ſauver ſon innocence du crime ou du moins du ſcandale. Ce fut donc pour cet effet qu'on le maria de ſi bonne heure.

Une héritiere de cent mille livres de rente en Ecoſſe s'offrit tout à propos. Elle étoit pleine d'agrémens, & ſon eſprit avoit tous ceux qui manquoient au beau *Montmouth*.

De nouvelles fêtes célébrerent ce mariage. On ne pouvoit mieux faire ſa cour qu'en s'y diſtinguant ; &, tandis que ces réjouiſſances mettoient en mouvement la magnificence & la galanterie, les anciens engagemens en étoient par tout réveillés, & de nouveaux s'établiſſoient.

La belle *Stwart*, alors au ſuprême dégré de ſon éclat, attiroit tous les yeux ou tous les reſpects. La Ducheſſe de *Cléveland* voulut du moins l'effacer par le ſecours des pierreries dont elle s'étoit couverte à cette fête ; mais ce fut inutilement. Son viſage étoit un peu défait par le commencement d'une troiſieme ou quatrieme groſſeſſe, que le Roi voulut bien prendre encore ſur ſon compte. Pour le reſte de ſa figure, il n'y avoit pas de quoi ſoutenir l'air & la grace de Mademoiſelle *Stwart*.

C'étoit bien pendant ce dernier effort de ſa beauté qu'elle eut été Reine d'Angleterre, ſi le Roi n'eut été moins libre encore pour diſpoſer de ſa main qu'il ne l'étoit pour donner ſon cœur ; mais ce fut alors que le Duc de *Richemont* fit vœu de l'épouſer ou de mourir.

Quelques mois après la célébration de ces noces, *Killegrew* n'ayant rien de mieux à faire alors, devint amoureux de Madame de *Shrewsbury* ; &, comme Madame de *Shrewsbury* n'étoit point engagée par un grand hazard, cette affaire fut bientot réglée. Perſonne ne ſe

mit en tête de troubler un commerce qui n'intéreſſoit perſonne ; mais *Killegrew* s'aviſa de le troubler lui-même. Ce n'eſt pas que ſon bonheur ne lui parut tel qu'il ſe l'étoit imaginé. L'habitude ne le dégoutoit point d'une poſſeſſion digne d'envie ; mais il s'étonna qu'on ne lui en portât point, & trouva mauvais qu'une telle fortune ne lui donnât point de rivaux.

Il avoit beaucoup d'eſprit & beaucoup plus d'éloquence. C'étoit en pointe de vin qu'elle étoit la plus vive, & c'étoit d'ordinaire pour peindre en détail les ſecrettes beautés & les charmes les moins viſibles de la *Shrewsbury* que cette éloquence ſe donnoit carriere. Plus de la moitié de la Cour en ſavoit bien autant que lui ſur ce ſujet.

Le Duc de *Boukingham* étoit un de ceux qui n'en pouvoient juger que par les apparences, &, ſelon lui, les apparences ne promettoient pas tout ce que les exagérations de *Killegrew* vouloient perſuader. Comme cet Amant indiſcret étoit un de ceux qui dînoient d'ordinaire avec le Duc de *Boukingham*, il avoit tout le tems d'etaler ſa rhétorique ſur ce beau ſujet ; car on ſe mettoit à table ſur les quatre heures du matin, pour en ſortir vers l'heure de la Comédie.

Le Duc de *Boukingham*, éternellement rebattu des deſcriptions du merite de Madame de *Shrewsbury*, voulut s'éclaircir des faits par lui-meme. Dès qu'il l'eut entrepris, il en eut le cœur net ; &, s'imaginant trouver qu'on n'en avoit rien dit de trop, ce commerce s'établit d'une maniere à ne pas faire croire qu'il put être de durée, vu la légereté de l'un & de l'autre & la vivacité dont ils avoient commencé ; cependant, nul engagement n'a duré ſi long tems en Angleterre.

L'imprudent *Killegrew*, qui n'avoit pu ſe paſſer de rivaux, fut obligé de ſe paſſer de Maîtreſſe. Il le porta

fort impatiemment ; mais, loin d'écouter ſes prémieres plaintes, la *Shrewsbury* fit ſemblant de ne le pas connoître. Il ne fut pas à l'épreuve d'un pareil traitement ; &, ſans ſonger qu'il s'étoit attiré ſa diſgrace, toute ſon éloquence ſe déchaîna contre Madame de *Shrewsbury*. Ses invectives l'attaquerent depuis la tête juſqu'aux pieds. Il fit une peinture affreuſe de ſa conduite, & traveſtit en défauts les charmes qu'il venoit de célébrer en ſa perſonne. On l'avertit ſous main des inconvéniens que pouvoient lui attirer ſes déclamations. Il ſe moqua de l'avis, pouſſa ſa pointe, & ne s'en trouva pas bien.

Comme il ſortoit de *Saint-James* après le coucher du Duc, on pouſſa trois coups d'épée dans ſa chaiſe, dont l'un lui perça le bras de part en part. Ce fut alors qu'il connut le péril où ſon intempérance de langue le jettoit, après lui avoir ôté la *Shrewsbury*. Ses aſſaſſins s'étoient ſauvés à travers le Parc, ne doutant pas qu'il ne fut expédié.

Killegrew crut qu'il ſeroit inutile de ſe plaindre. Quelle juſtice eſpérer d'un attentat dont il n'avoit aucune preuve que ſes bleſſures ? Que, s'il faiſoit quelques pourſuites fondées ſur les apparences & les conjonctures, il ne douta point qu'on n'eut recours aux moyens les plus courts de les interrompre, & qu'on ne le manqueroit pas une ſeconde fois. Ainſi, voulant mériter ſa grace de ceux qui l'avoient fait aſſaſſiner, il mit fin à ſes ſatyres, & ne ſouffla pas le mot de ſon avanture. Le Duc de *Boukingham* & la *Shrewsbury* furent long tems heureux & tranquilles : jamais elle n'avoit été ſi long tems conſtante, & jamais il n'avoit eu tant d'égards en aimant.

Cela dura juſqu'à ce que Milord *Shrewsbury*, qui ne s'étoit jamais ému des déreglemens de Madame ſa femme, ſe mit en tête de trouver à redire à ce dernier

commerce. Il étoit public, à la vérité ; mais il paroiſſoit moins déshonorant pour elle que tous les autres. Le pauvre *Shrewsbury*, trop honnête homme pour s'en plaindre à Madame, voulut pourtant ſatisfaire ſon honneur. Il fit appeller le Duc de *Boukingham :* & le Duc de *Boukingham*, pour réparation d'honneur, l'aiant tué, demeura paiſible poſſeſſeur de cette fameuſe *Helene*. Cela choqua d'abord le public ; mais le public s'accoutume à tout, & le tems fait apprivoiſer la bienſéance & même la morale. La Reine étoit à la tête de ceux qui ſe récrioient contre un ſcandale ſi public & un ſi horrible déſordre & qui ſe révoltoit contre l'impunité d'une action ſi criante. Comme la Ducheſſe de *Boukingham* étoit une petite ragote à peu près de ſa figure qui n'avoit jamais eu d'enfans & que ſon époux abandonnoit pour une autre, cette eſpece de parallele entre leurs fortunes intéreſſoit la Reine pour elle ; mais ce fut inutilement : perſonne n'y fit attention, & les mœurs du ſiecle allerent leur train, tandis qu'elle s'efforçoit de leur ſuſciter pour ennemis la nation ſérieuſe des politiques & des dévots.

Le fort de cette Princeſſe avoit d'aſſez triſtes vues par de certains côtés. Les égards du Roi pour elle avoient de belles apparences, mais c'étoit tout. Elle ſentoit bien que la conſidération qu'on avoit pour elle s'effaçoit à meſure que le credit de ſes rivales augmentoit. Elle voioit que le Roi ſon époux ne ſe mettoit guere en peine d'enfans légitimes, tant que ſes Maîtreſſes, toutes charmantes, lui en donneroient d'autres. Comme tout le bonheur de ſa vie dépendoit uniquement de cette bénédiction, & qu'elle ſe flattoit que le Roi la regarderoit de meilleur œil ſi le Ciel daignoit la regarder en pitié ſur cet article, elle eut recours à toutes les reſſources qui ſont en vogue contre la ſtérilité. Les vieux

les neuvaines & les offrandes aiant été tournées de toutes les manieres & n'aiant rien fait, il fallut en revenir aux moiens humains.

Que n'auroit elle point donné dans cette occaſion pour l'anneau que l'Archevêque *Turpin* mit à ſon doigt, & qui fit courir *Charlemagne* après lui, comme il avoit fait après une de ſes Concubines, à qui *Turpin* l'avoit ôté après ſa mort! Mais il y a long tems que les ſeuls *Talifmans* qui font aimer ſont les charmes de la perſonne aimée, & que les enchantemens étrangers ne ſont rien! Les Médecins de la Reine, prudens & aviſés comme ils le ſont par tout, ayant conſidéré que les eaux froides de *Tunnebrige* n'avoient pas réuſſi l'année précédente, conclurent qu'il falloit l'envoyer aux chaudes, c'eſt-à-dire aux bains qui ſont aupres de *Briſtol*. Ce voiage fut donc arrêté pour la ſaiſon prochaine ; &, dans la confiance d'un heureux ſuccès, ce voiage eut été le plus agréable du monde pour elle, ſi la plus dangereuſe de ſes rivales n'eut été nommée des prémieres pour en être. La *Cléveland* étant prête alors d'accoucher, cette inquiétude ne la regardoit pas. Une bienſéance inutile l'obligeoit à quelques égards. Le Public, à la vérité, n'en croioit ni plus ni moins, pour le ſoin qu'elle avoit de s'en cacher ; mais ſa préſence dans cet état étoit un objet trop inſultant pour la Reine. Mademoiſelle *Stwart*, plus belle que jamais, nommée pour le voiage, s'y préparoit hautement. La pauvre Reine n'oſoit s'y oppoſer ; mais elle n'en eſpéra plus rien. Que pouvoient les bains ou la foible vertu des eaux contre des charmes qui la détruiſoient, ou par ſes chagrins, ou par des cauſes plus propres encore à les rendre inutiles ?

Le Chevalier de Grammont, à qui tous les plaiſirs de la vie n'étoient rien ſans la préſence de Mademoiſelle

d'*Hamilton*, ne put se dispenser de suivre la Cour. Il étoit trop nécessaire & trop agréable au Roi dans un voiage comme celui-là pour n'en pas être ; &, de quelque secours que put être sa conversation dans la solitude que cause l'absence d'une Cour, Mademoiselle d'*Hamilton* n'avoit pas cru devoir consentir qu'il restât à Londres, parce qu'elle n'en bougeoit. Il obtint la permission de lui écrire, pour lui mander des nouvelles de la Cour. Il s'en servit de la maniere qu'on peut croire, & ce qu'il y disoit de ses propres affaires, ne laissoit guere de place dans ses Lettres pour des narrations étrangeres, durant le sejour qu'on fit aux bains. Comme l'absence rendoit ce sejour ennuieux à son égard, il se prenoit à tout ce qui pouvoit engourdir son impatience, en attendant l'heureux moment de son retour.

Il avoit beaucoup d'estime pour l'aîné des *Hamiltons*, autant d'estime & beaucoup plus d'amitié pour l'autre. C'étoit à lui qu'il s'ouvroit le plus confidemment de sa passion & de ses sentimens pour sa sœur. Il savoit aussi ses premiers engagemens avec sa cousine *Whittnel* ; mais il ignoroit le refroidissement survenu dans un commerce dont les commencemens avoient été si vifs. Il fut surpris de voir les empressemens qu'il marquoit dans toutes les occasions pour Mademoiselle *Stuart*. Ils lui parurent au-delà de ces devoirs & de ces respects qu'on rend pour faire sa cour à la Maîtresse du Prince. Il y fit attention, & ne fut pas long-tems à découvrir qu'il étoit déjà plus épris qu'il ne convenoit à sa fortune ou à son repos. Dès qu'il fut bien confirmé dans cette conjecture par ses remarques, il résolut de prévenir les suites d'un engagement pernicieux de toutes les manieres ; mais il voulut que l'occasion d'en parler s'offrit d'elle-même.

Cependant, tout ce qui pouvoit s'appeller divertisse-

ment amuſoit la Cour dans des lieux où l'on ſe ſaiſit de tout pour ſe déſennuier. Le jeu de boule, qui n'eſt en France que l'occupation des Artiſans & des Valets, eſt toute autre choſe en Angleterre : c'eſt l'exercice des honnêtes-gens. Il y faut de l'art & de l'adreſſe. Il n'eſt d'uſage que dans les belles ſaiſons, & les lieux où l'on joüe ſont des promenades délicieuſes. On les appelle *Boulingrins*. Ce ſont de petits prez en quarré, dont le gazon n'eſt guére moins uni que le tapis d'un billard. Dès que la chaleur du jour eſt paſſée, tout s'y raſſemble. L'on y joüe gros jeu, & les ſpectateurs y trouvent à parier tant qu'ils veulent.

Le Chevalier de Grammont, dès long-tems initié dans les ſpectacles & les divertiſſemens Anglois, avoit fait une courſe de chevaux, qui n'avoit pas à la vérité réüſſi ; mais il avoit au moins le plaiſir d'être convaincu par expérience qu'un bidet fait vingt milles ſur le grand chemin en moins d'une heure. Les combats de Coqs lui avoient été plus favorables ; &, dans tous les paris qu'il avoit faits aux *Boulingrins*, le parti qu'il avoit ſoutenu n'avoit pas manqué de gagner.

A tous les lieux d'Aſſemblées, ſe trouve d'ordinaire une eſpece de Cabaret portant le nom de *Pavillon de Verdure*, de *Salle à Feſtin* ou de *Cabinet de rafraîchiſſemens*. Là, ſe vendent toutes ſortes de liqueurs à l'Angloiſe, comme vous diriés du cidre, de l'hydromel, de la bierre mouſſante & du vin d'Eſpagne. Là, les Rouques ſe raſſemblent les ſoirs pour fumer, pour boire & pour s'éprouver les uns contre les autres, c'eſt-à-dire pour tâcher de s'entr'enlever les profits de la journée. Or, ces Rouques ſont proprement ce qu'on appelle *Capons* ou *Piqueurs* en France, gens qui portent toujours de l'argent pour offrir à ceux qui perdent au jeu, moiennant une retribution qui n'eſt rien pour

les Joueurs & qui ne va qu'à deux pour cent à paier le lendemain.

Ces Meilleurs ſont d'une ſupputation ſi juſte & d'une prudence ſi conſommée dans toutes ſortes de jeux, que perſonne n'oſeroit ſe meſurer avec eux, quand même ils joüeroient fidelement. Ils ſont d'ailleurs vœu de gagner quatre ou cinq Guinées par jour & de s'en contenter, vœu qu'ils ne rompent preſque jamais.

Ce fut au milieu d'une bande de ces Rouques qu'*Hamilton* trouva le Chevalier de Grammont, comme il venoit y boire un verre de cidre. Ils joüoient à la chance à deux dez, &, comme celui qui tient le dez à ce jeu en a tout l'avantage, les Rouques avoient fait cet honneur au Chevalier de Grammont, par préférence. Il le tenoit encore quand *Hamilton* arriva. Les Rouques, appuïés de leur avantage, pouſſoient contre lui comme des furies. Il topoit par tout. *Hamilton* penſa tomber de ſon haut, de voir un homme de ſon expérience & de ſes lumieres embarqué dans un combat ſi peu égal; mais il eut beau l'avertir du péril, tout haut & tout bas, par ſignes & en François, il mépriſa ſes avertiſſemens; & les dez, qui portoient *Céſar* & ſa fortune, firent un miracle en ſa faveur. Les Rouques furent vaincus pour la prémiere fois; mais ce ne fut pas ſans lui donner tous les éloges & toutes les loüanges de beau joüeur qu'on prodigue à ceux qu'on veut engager pour une fois. Mais leurs loüanges furent perdues & leurs eſpérances trompées. Cette épreuve lui ſuffit.

Hamilton contant au ſouper du Roi comme il l'avoit trouvé témérairement aux mains avec les Rouques & la maniere dont la Providence l'en avoit ſauvé: « Ma foi, Sire, dit le Chevalier de Grammont, Meilleurs les Rouques ſont déconfits pour le coup. » Et, là-deſſus, il ſe mit à lui conter le detail de ſon avanture à ſa façon

ordinaire, c'eſt-à-dire attirant l'attention de tout le monde par le récit d'une bagatelle dont il faiſoit quelque choſe.

Après le ſouper, Mademoiſelle *Stwart*, chez qui l'on jouoit, fit venir *Hamilton* auprès d'elle pour lui faire ce récit. Le Chevalier de Grammont crut s'appercevoir qu'on l'écoutoit d'une maniere aſſez gracieuſe. Cela ne fit que le confirmer dans ſes prémieres conjectures; &, l'aiant mené ſouper chez lui, la converſation s'ouvrit d'abord comme elle faiſoit preſque toujours. « *Georges*, lui dit-il, n'auriés-vous point beſoin d'argent? Je ſçai que vous aimez le jeu. Peut-être ne vous eſt-il pas auſſi favorable qu'à moi. Nous ſommes loin de Londres. Voilà deux cens guinées, prenez-les, ce ſera pour joüer chez Mademoiſelle *Stwart*. » *Hamilton*, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à cette concluſion, en fut un peu déconcerté : « Comment! avec Mademoiſelle *Stwart*? — Oüi, chez elle, *Georges*, mon ami, pourſuivit le Chevalier de Grammont : nous ſommes un peu clair voians. Vous en êtes amoureux, &, ſi je ne me trompe, elle ne s'en offenſe pas; mais dites-moi comment vous avez pu vous réſoudre à vous ôter la pauvre *Pékam* de l'eſprit, pour vous coëffer d'une Princeſſe qui ne la vaut peut-être pas, à tout prendre, & qui ne pourroit être qu'un traîne-potence pour vous, quelque bien qu'elle vous voulut. Par ma foi, votre frere & vous êtes deux jolis garçons dans vos choix! Quoi! dans toute la Cour vous ne trouvez que les deux Maîtreſſes du Roi pour en faire les vôtres? Pour le frere aîné, encore paſſe: il n'avoit pris la *Caſtelmaine* que quand ſon Maître n'en vouloit plus, & que la *Cheſterfield* ne vouloit plus de lui; mais, pour vous, que diable croyez vous faire d'une créature dont le Roi dans ce moment eſt plus fou que jamais? Eſt-ce parce que cet ivrogne de *Richemont*

s'eſt nouvellement remis ſur les rangs, & qu'il ſe porte pour Amant declaré? Vous verrez comme il en ſera bon marchand! Je ſçai bien ce que le Roi m'en a dit.

« Croiez-moi, mon petit ami, point de raillerie avec le Maître, c'eſt-à-dire point de lorgnerie avec la Maîtreſſe. J'ai voulu faire l'agréable en France auprès d'une petite coquette dont le Roi ne ſe ſoucioit pas, & vous ſçavez comme il m'en a pris. Je conviens qu'on vous donne beau jeu, mais ne vous y fiez pas. Elles ſont toutes ravies qu'un homme dont elles ne veulent rien faire devienne leur eſclave de parade, ſeulement pour groſſir l'équipage. Ne vaut-il pas mieux paſſer huit jours *incognito* dans le Château de *Pékam* avec la femme du Philoſophe *Whittnel*, que de faire dire à la Gazette de Hollande: « On nous mande, de *Briſtol*, qu'un tel eſt chaſſé de la Cour pour Mademoiſelle *Stuart*, qu'il va faire une campagne en Guinée ſur la flotte que l'on prepare pour cette expédition, ſous les ordres du Prince *Robert*? »

Hamilton, que toutes les véritez de cette harangue frappoient à meſure qu'il y faiſoit attention, parut comme revenu de quelque ſonge après y avoir révé quelques momens; &, s'addreſſant à lui d'un air reconnoiſſant: « Vous êtes, lui dit-il, l'homme du monde qui avez l'eſprit le plus agréable, avec la raiſon la plus droite pour le bien de vos amis. Vous venez de m'ouvrir les yeux. Je commençois à me laiſſer ſéduire le plus ridiculement du monde, entraîné plutôt par de frivoles apparences que par un véritable penchant; je vous ai obligation de m'avoir arrêté ſur le bord du précipice. Je vous en ai bien d'autres; mais, pour vous témoigner ma reconnoiſſance de celle-ci, je veux ſuivre vos conſeils & me mettre en retraite chez la couſine *Whittnel*

pour m'ôter de la tête le reſte de ces viſions. Mais, bien loin d'y aller *incognitò*, je veux vous y mener au retour du voiage. Mademoiſelle d'*Hamilton* ſera de la partie ; car il eſt bon de prendre ſes précautions avec un homme qui a beaucoup de mérite & qui, dans ces rencontres, n'a pas trop de bonne-foi, du moins s'il faut en croire votre Philoſophe... — Ne vous aviſez pas d'en croire ce faquin-là, dit le Chevalier de Grammont ; mais dites-moi comment vous vous êtes fourré dans la tête d'en vouloir à cette grande idole de *Stwart* ? — Que diable ſçais-je ? dit *Hamilton*. Vous connoiſſez toutes les enfances dont elle s'occupe. Le vieux *Carlingford* étoit un ſoir chez elle, qui lui montroit à ſe mettre une bougie toute allumée dans la bouche, & le grand ſecret étoit de l'y tenir long-tems par le bout allumé ſans qu'elle s'éteignit. J'ai, Dieu merci, la bouche raiſonnablement grande ; &, pour renchérir par deſſus ſon Maître, j'y en tins deux tout à la fois, & fis trois tours de chambre ſans qu'elles s'éteigniſſent. Tout le monde m'adjugea le prix de cette illuſtre épreuve, et *Killegrew* ſoutint qu'il n'y avoit qu'une lanterne qui put me le diſputer. Elle en penſa mourir de rire. Me voilà donc dans la familiarité de ſes amuſemens. On ne peut diſconvenir que ce ne ſoit une figure toute charmante que cette créature-là. Depuis que la Cour eſt en campagne, j'ai eu cent occaſions de la voir que je n'avois point eües devant. Vous ſçavez que le deshabillé du bain eſt d'une grande commodité pour celles qui, ſans offenſer les bienſeances, ne ſont pas fâchées d'étaler leurs attraits. Mademoiſelle *Stwart* eſt tellement perſuadée des avantages qu'elle a par deſſus toutes les autres, qu'on ne peut ſi peu louer quelque femme de la Cour pour de beaux bras & une belle jambe, qu'elle ne ſoit toute prête à le diſputer par la demonſtration ; & je crois

qu'il ne seroit pas difficile de la mettre nüe, sans qu'elle y fit réflexion, avec un peu d'addresse. Il faudroit, après tout, être bien insensible pour que ces bienheureuses occasions ne fussent d'aucune conséquence, & ne fissent aucune impression, outre que la bonne opinion qu'on a toujours de soi-même fait qu'on s'imagine qu'une femme est prise dès qu'elle vous distingue par une habitude de familiarité qui, bien souvent, ne veut rien dire. Voilà le fait à mon égard. Ma présomption, sa beauté, le poste éclatant qui la relève & mille gracieusetez m'avoient empêché de faire des réflexions; mais il faut vous dire aussi, pour excuser mon impertinence, que la facilité de lui faire les plus tendres déclarations en la luüant & les confidences qu'elle me faisoit sur certaines choses qu'elle n'auroit pas trop du me confier, auroient été capables d'en ébloüir un autre.

« Je lui ai donné le plus joli cheval d'Angleterre. Vous savez la grace infinie dont elle est à cheval. Le Roi, qui n'aime guère les chasses que celles de l'oiseau, parce qu'elle est commode pour les Dames, y étoit ces jours passés entouré de toutes les beautés de la Cour. Il partit après un faucon, & toute la brillante Escadre après lui. Les juppes de Mademoiselle *Stwart*, qui couroit à toute bride, effrayerent son cheval, parce qu'il voulut bien attendre celui que je montois, qui étoit son compagnon. Je fus donc le seul témoin d'un dérangement dans ses habits, qui présenta mille beautez nouvelles à mes regards. J'eus le bonheur de faire des exclamations assez galantes & assez exagérées sur ce charmant désordre, pour empêcher qu'elle n'en fut interdite. Au contraire, ce sujet d'admiration a souvent été depuis un sujet de conversation qui ne paroissoit pas lui déplaire.

« Le vieux *Carlingford* & ce fou de *Crofts*, car il faut

bien vous faire ma confeſſion générale, ces méchans plaiſans donc lui faiſoient à tout bout de champ des contes aſſez éveillés, qui ne laiſſoient pas de paſſer à la faveur de quelques vieilles turlupinades ou de quelques ſingeries dans le récit qui la faiſoient rire de tout ſon cœur. Pour moi, qui ne ſçai point de contes & qui n'ai pas le talent de les faire valoir, quand j'en ſçaurois, j'étois fort embarraſſé quelquefois qu'elle s'aviſoit de m'en demander. « Je n'en ſçai point, Mademoiſelle, lui dis-je un jour qu'elle me tourmentoit. — Inventez-en un, me dit-elle. — C'eſt ce que je ſçai encore moins, lui dis-je; mais je vous conterai, ſi vous voulez, un ſonge fort extraordinaire, parce qu'il eſt encore moins vraiſemblable que tous les autres ſonges n'ont coutume d'être. » Cela lui donna une curioſité qu'il fallut ſatisfaire dans le moment. Je me mis donc à lui conter que la plus belle créature du monde, que j'aimois paſſionnément, m'étoit venue voir la nuit. Je fis alors ſon portrait à elle-même, en peignant cette beauté merveilleuſe; mais je lui dis que cette divinité, m'étant venue trouver avec les plus favorables intentions du monde, ne s'étoit point démentie par des rigueurs inutiles. Ce ne fut pas aſſez pour la curioſité de Mademoiſelle *Stwart*: il fallut preſque lui faire le détail des bontez que ce tendre fantôme avoit eües pour moi, ſans qu'elle en parut ſurpriſe ou déconcertée, tant elle étoit attentive à cette fiction, tant elle me fit recommencer de fois la deſcription d'une beauté que je peignois autant qu'il m'étoit poſſible d'après ſa figure, & d'après ce que je m'imaginois des beautez qui ne m'étoient pas connües.

« Voilà ce qui véritablement m'a penſé tourner la tête. Elle voioit bien que c'étoit d'elle que je parlois. Nous étions ſeuls, comme vous pouvez croire, en lui

faisant un tel récit, & mes yeux faisoient tout de leur mieux pour lui persuader que c'étoit elle que je peignois. Je ne la vis point offensée de cette connoissance, ni sa pudeur allarmée de la fin d'une avanture faite à plaisir, & qu'il n'eut tenu qu'à moi de finir d'une maniere encore moins discrete. Cette audience tranquille me fit donner tête baissée dans tout ce que les conjectures avoient de flatteur pour moi. Je ne songeai ni au Roi, ni à la passion pour elle, ni aux perils d'un tel engagement; enfin, je ne sçais à quoi diable je songeois; mais je vois bien que si vous n'y aviez songé pour moi, j'étois capable de me perdre au milieu de ces folles visions. »

Quelque-tems après, la Cour revint à Londres, & ce fut depuis ce retour qu'une maligne influence s'étant répandue sur tout ce qui regardoit la tendresse, tout alla de travers dans l'empire amoureux. Le dépit, les soupçons ou la jalousie se mirent en campagne pour désunir les cœurs. Les faux rapports, ensuite la médisance & les tracasseries acheverent de tout bouleverser.

La Duchesse *de Cléveland* étoit accouchée pendant le voïage des Bains. Jamais elle n'étoit relevée si belle. Cela lui fit croire qu'elle étoit en état de reprendre ses premieres droits sur le cœur du Roi, si elle pouvoit paroître avec ce nouvel éclat devant ses yeux. Ses partisans étoient du même avis. On prépara son équipage pour cette expédition; mais, la veille du jour qu'elle devoit partir, elle vit le jeune *Churchill*, & fut atteinte d'un mal qui s'étoit déjà plus d'une fois opposé aux projets qu'elle avoit formez, & dont elle ne s'étoit jamais défendue que foiblement.

Un homme qui, d'Enseigne aux Gardes, se voit élever à cette fortune, a sans doute un grand fond de pru-

dence quand il ſe poſſede aſſez pour ne pas s'ébloüir de ſon bonheur. *Churchill* ſe para donc partout de ſa nouvelle faveur. La *Cléveland*, qui ne lui recommandoit ni la modération, ni la retenue ſur aucun chapitre, ne ſe mit point en peine qu'il fut indiſcret. Ainſi, ce nouveau commerce faiſoit tout l'entretien de la Ville à l'arrivée de la Cour. Chacun en raiſonnnoit à ſa fantaiſie. Les uns diſoient qu'elle lui avoit déja donné la penſion de *Germain*, avec les appointemens de *Jacob Hall*, d'autant que les différens mérites ſe trouvoient réunis dans le ſien. D'autres ſoutenoient qu'il avoit l'air trop indolent & la taille trop effilée pour ſoutenir long-tems ſa faveur. Mais tous convenoient qu'un homme qui étoit favori de la Maitreſſe du Roi & frere de celle du Duc, ſe produiſoit par de beaux endroits & ne pouvoit manquer de faire fortune. En effet, le Duc d'*Yorck* lui donna bientôt après une charge dans ſa Maiſon. Cela étoit dans l'ordre. Mais le Roi, qui ne ſe crut pas obligé de lui faire du bien, parce que Madame de *Cléveland* lui en vouloit beaucoup, lui fit défendre de paroître à la Cour.

Le bon Prince commençoit à être de mauvaiſe humeur. Ce n'étoit pas ſans raiſon : il laiſſoit tout le monde en repos dans leur commerce, & cependant on avoit ſouvent l'inſolence de troubler le ſien. Milord *Dorſet*, prémier-Genti-homme de la Chambre, venoit de lui débaucher la Comédienne *Nellgouyne*. La *Cléveland*, dont il ne ſe ſoucioit plus, ne laiſſoit pas de ſe déshonorer par des inconſtances réïtérées, par des choix indignes & le ruinoit par des Amans à gage. Mais le chagrin le plus ſenſible de tous étoit le nouveau refroidiſſement & les menaces de Mademoiſelle *Stwart*. Il y avoit long-tems qu'il lui propoſoit tous les établiſſemens & tous les Titres qu'elle auroit agréables

en attendant qu'il put faire mieux. Elle s'étoit contentée de les refuſer, ſous prétexte du ſcandale que donneroit une élevation dont l'éclat choqueroit le Public ; mais, depuis qu'on fut de retour, elle prit d'autres airs. Tantôt, elle vouloit ſe retirer de la Cour, pour calmer les inquiétudes éternelles de la Reine ; tantôt, c'étoit pour faire des tentations par où elle vouloit faire entendre que ſon innocence n'avoit pas encore ſuccombée. Enfin, c'étoit continuellement ou des allarmes ou quelque humeur chagrine, qui déſoloient la tendreſſe du Roi.

Comme il ne pouvoit s'imaginer à qui diable elle en vouloit, il crut qu'il falloit mettre la réforme dans ſon ménage d'amour, pour voir ſi ce n'étoit point la jalouſie qui l'inquiétoit. Ce fut pour cela qu'après avoir ſolemnellement déclaré qu'il n'auroit plus de commerce avec Madame de *Cleveland* depuis l'affaire de *Churchill*, il ſe mit à faire une St Barthélemi de tous les autres menus amuſemens qu'il avoit par-ci par-là dans la Ville. Les *Nellgouynes*, les Miſſes *Davis* & la troupe joyeuſe des Chanteuſes & des Danſeuſes des menus plaiſirs de Sa Majeſté furent congédiées. Tous ces ſacrifices furent inutiles. La *Stuart* continuoit à déſeſpérer le Roi ; mais il eut bientôt découvert la véritable cauſe de ſes froideurs.

L'adroite *Cléveland* prit ce ſoin. Elle s'étoit déchaînée ſans réſerve depuis ſa diſgrace contre Mademoiſelle *Stuart*, qu'elle en accuſoit par ſon impertinence, & contre l'imbécillité du Roi, qui, pour une idiote revêtue, la traitoit avec tant d'indignité. Comme elle avoit encore des créatures dans la confidence du Roi, ce fut par leur moyen qu'elle fut informée de l'état où les nouveaux traitemens de Mademoiſelle *Stuart* l'avoient réduit ; & dès qu'elle eut trouvé ce qu'elle

cherchoit, elle ſe rendit dans le cabinet du Roi par l'appartement d'un de ſes Valets de Chambre nommé *Chivins*. Cette route ne lui étoit pas inconnue.

Le Roi revenoit de chez la *Stwart* de fort mauvaiſe humeur. La préſence de Madame de *Cléveland* le ſurprit & ne la diminua pas. Elle s'en apperçut, &, l'abordant d'un ton ironique & d'un ſourire d'indignation : « J'eſpere, dit-elle, qu'il m'eſt permis de venir vous rendre mes hommages, quoique la divine *Stwart* vous ait défendu de me voir chez moi. Je ne veux point vous en faire des reproches, qui ſeroient trop indignes de moi. Je viens encore moins excuſer des foibleſſes que rien ne peut juſtifier, puiſque votre conſtance pour moi ne me laiſſe rien à dire, & que je ſuis la ſeule que vous aiez honorée de votre tendreſſe, & qui s'en ſoit rendue indigne par ſa conduite. Je viens donc ici vous conſoler dans l'abattement où vous ont mis les froideurs ou la nouvelle chaſteté de l'inhumaine *Stwart*. » A ces mots, un éclat de rire, auſſi peu naturel qu'il étoit inſultant & demeſuré, mit le comble à ſon impatience. Il s'étoit bien attendu que quelque mauvaiſe raillerie ſuivroit ce préambule ; mais il ne crut pas qu'elle dut prendre des airs bruians, vu les termes où ils en étoient ; &, comme il ſe préparoit à lui répondre : « Non, dit-elle, ne me ſachez point mauvais gré de la liberté que je prens de me moquer un peu de la groſſiereté dont on vous en impoſe. Je ne puis ſouffrir qu'une affection ſi marquée vous rende la fable de votre Cour, tandis qu'on ſe moque impunement de vous. Je ſais que la précieuſe *Stwart* vous révoque, ſous prétexte de quelque incommodité, peut-être de quelque ſcrupule de conſcience ; & je viens vous avertir que le Duc de *Richemont* ſera bientôt avec elle, s'il n'y eſt déjà. Ne m'en croiez pas, puiſque ce pourroit

être le reſſentiment ou l'envie qui me le feroient dire. Sauvez-moi juſqu'à ſon appartement, afin que vous n'ajoutiez plus de confiance à la calomnie, & que vous l'honoriez d'une preference éternelle, ſi je l'accuſe à faux, ou que vous ne ſoyez plus la dupe d'une fauſſe prude, qui vous fait faire un perſonnage ſi ridicule. »

En achevant ce diſcours, elle le prit par la main, comme il étoit encore tout irréſolu, & l'entraîna vers le logement de ſa rivale. *Chivins* étoit dans ſes intérêts : ainſi, la *Stuart* n'avoit garde d'être avertie de la viſite, & *Babinai*, dont Madame de *Cléveland* avoit fait la fortune & qui la ſervoit à merveille dans cette occaſion, lui vint dire que le Duc de *Richemont* venoit d'entrer chez la *Stuart*. C'étoit au milieu d'une petite galerie qui conduiſoit par un dégagement du cabinet du Roi à ceux de ſes Maîtreſſes. La *Cléveland* lui donna le bonſoir, comme il entroit chez ſa rivale, & ſe retira pour attendre l'iſſûe de cette avanture. *Babinai*, qui ſuivoit le Roi, fut chargé de lui en venir rendre compte.

Il étoit près de minuit. Le Roi trouva les Femmes de Chambre de ſa Maîtreſſe qui ſe préſenterent reſpectueuſement à ſon paſſage, lui dirent tout bas que Mademoiſelle *Stuart* avoit été fort mal depuis qu'il l'avoit quittée, mais que, s'étant miſe au lit, elle repoſoit, Dieu merci. « *C'eſt ce qu'il faut voir*, » dit-il en repouſſant celle qui s'étoit plantée ſur ſon paſſage. Il trouva la *Stuart* couchée ; mais elle ne dormoit pas. Le Duc *de Richemont* étoit aſſis au chevet de ſon lit, qui vraiſemblablement dormoit encore moins. L'embarras des uns & la colere de l'autre furent tels qu'on ſe les peut imaginer dans une pareille ſurpriſe. Le Roi, qui étoit le moins violent de tous les hommes, temoigna ſon reſſentiment au Duc *de Richemont* dans des termes dont il ne s'étoit jamais ſervi. Il en fut inter-

dit, & quelque chose de plus. Il voioit son Maitre & son Roi justement irrité. Les prémiers transports que la colere inspire dans ces occasions sont dangereux. La fenêtre de Mãdemoiselle *Stwart* étoit commode pour une vengeance subite. La *Tamise* couloit au-dessous. Il y jetta les yeux ; &, voiant ceux du Roi plus animés de courroux qu'il ne les en avoit crus capables, il fit une profonde révérence & se retira, sans répliquer à une quantité de menaces qui se succédoient.

La *Stwart*, un peu revenüe de sa prémiere surprise, monta sur ses grands chevaux, au lieu de se justifier, & dit les choses du monde les plus capables d'aigrir les ressentimens du Roi : que s'il n'étoit pas permis de recevoir les visites d'un homme de la qualité du Duc *de Richemont*, avec des intentions qui lui faisoient honneur, c'étoit être esclave dans un pais libre ; qu'elle ne sçavoit aucun engagement qui l'empêchât de disposer de sa main ; mais que, si cela n'étoit pas permis dans son Roiaume, elle ne croioit pas qu'il y eut de Puissance capable de l'empêcher de passer en France & de se jetter dans un Couvent, pour y chercher la tranquillité dont elle ne pouvoit joüir dans sa Cour. Le Roi, tantot outré de colere, tantot attendri par quelques larmes, & tantot effraié de ses menaces, étoit tellement agité, qu'il ne savoit que répondre, ni aux délicatesses d'une créature qui vouloit faire la *Lucrece* à sa barbe, ni à l'assurance dont elle avoit l'effronterie de s'emporter à des reproches. Cependant, l'amour, près de triompher de tous ses ressentimens, l'alloit mettre à ses genoux pour lui demander pardon de l'injure qu'elle lui faisoit, lorsqu'elle le pria de se retirer & de la laisser en repos, du moins pour le reste de cette nuit, sans scandaliser ceux qui l'avoient accompagné ou conduit chez elle, par une longue visite. Cette impertinente priere acheva

de l'outrer. Il ſortit en la menaçant de ne la plus voir, & fut paſſer la nuit la moins tranquille qu'il eut paſſée depuis ſon retabliſſement.

Le lendemain, le Duc *de Richemont* eut ordre de ſortir de la Cour, & de ne ſe plus préſenter devant le Roi ; mais il n'avoit pas attendu cet ordre, & l'on ſçut qu'il étoit parti dès le matin pour ſa maiſon de campagne.

Mademoiſelle *Stwart*, voulant prévenir les mauvais tours qu'on pourroit donner à l'avanture de la nuit précédente, fut ſe jetter aux pieds de la Reine. Ce fut là que, faiſant le perſonnage nouveau d'une Madelaine innocente, elle lui demanda pardon de tous les chagrins qu'elle avoit pu lui cauſer, lui dit qu'un repentir continuel l'avoit obligée de chercher tous les moiens de ſe retirer de la Cour ; que cela l'avoit engagée d'écouter le Duc *de Richemont*, qui la recherchoit depuis longtems ; mais que, puiſque cette recherche étoit cauſe de ſa diſgrace & d'un éclat qui peut-être tourneroit au deſavantage de ſa reputation, elle conjuroit Sa Majeſté de la prendre ſous ſa protection, & d'obtenir du Roi qu'elle ſe mît dans un Couvent pour finir tous les troubles que ſa préſence cauſoit innocemment à la Cour. Tout cela fut accompagné d'une honnête quantité de larmes.

C'eſt un ſpectacle bien agréable qu'une rivale qui, s'humiliant à vos pieds, demande pardon & ſe juſtifie en même tems. Le cœur de la Reine ſe tourna tout d'un coup. Ses pleurs accompagnerent les ſiennes. Elle l'embraſſa tendrement après l'avoir relevée, lui promit toute ſorte de faveur & de protection, ou pour ſon mariage ou pour tout autre parti qu'elle voudroit prendre, & la renvoia reſolue d'abord d'y travailler tout de ſon mieux, mais, comme elle avoit beaucoup d'eſprit, les

réfléxions qu'elle fit après ce premier mouvement lui firent changer d'avis.

Elle savoit que les penchans du Roi n'étoient pas capables d'une constance opiniâtre. Elle jugea que l'absence le consoleroit ou qu'un nouvel engagement effaceroit à la fin le souvenir de Mademoiselle *Stwart*, & que, puisqu'elle ne pouvoit éviter de se voir une rivale, il valoit encore mieux que ce fut elle, dont la sagesse & la vertu venoient d'éclater par des preuves si manifestes. D'ailleurs, elle se flatta que le Roi lui sauroit éternellement gré de s'être opposée à la retraite & au mariage d'une fille qu'il aimoit alors à la fureur. Ce beau raisonnement la détermina. Toute son industrie fut employée à persuader Mademoiselle *Stwart ;* &, ce qu'il y a de rare dans cette avanture, après avoir obtenu qu'elle ne songeroit plus au Duc *de Richemont* ni au Couvent, ce fut elle qui prit soin de raccommoder ces deux Amans.

C'eut été dommage qu'elle n'eut pas réüssi dans cette négociation. Aussi, n'en fut-elle pas à la peine ; car jamais les empressemens du Roi ne furent si vifs que depuis cette paix, & jamais ils ne furent mieux reçus de la belle *Stwart*.

Mais Sa Majesté ne gouta pas long-tems la douceur d'un raccommodement qui le rendoit de la plus belle humeur du monde, comme on va voir. L'Europe entiere jouissoit d'une paix profonde depuis le Traité des Pirenées. L'Espagne se flattoit de respirer par la nouvelle alliance qu'elle venoit de contracter avec le plus redoutable de ses voisins ; mais elle n'espéroit pas pouvoir soutenir le débris d'une Monarchie sur sa décadence quand elle considéroit l'âge ou les infirmitez du Prince, ou la foiblesse de son successeur. La France, au contraire, gouvernée par un Roi infatigable dans l'applica-

tion, jeune, vigilant, avide de gloire, n'avoit qu'à vouloir pour s'agrandir.

Ce fut en ce tems-là que ce Prince, qui ne vouloit point troubler la tranquillité de l'Europe, se laissa persuader d'allarmer les côtes de l'Afrique par une tentative de peu d'utilité, quand même elle auroit réüssi ; mais la fortune du Roi, toujours fidelle à sa gloire, voulut depuis faire voir, par le peu de succès de l'entreprise de *Gigery*, qu'il n'y avoit que les projets formez par lui-même qui fussent dignes de son attention.

Peu de tems après, le Roi d'Angleterre voulant aussi visiter les bords Africains, arma cette escadre pour l'expédition de Guinée, dont le Prince *Robert* devoit avoir le commandement. Ceux qui en savoient quelque chose par leur expérience, contoient des merveilles des périls de cette expédition : qu'il faudroit combattre, non-seulement les Habitans de la Guinée, peuple endiablé, dont les flèches etoient empoisonnées, qui ne faisoient jamais de quartier que pour manger leurs prisonniers, mais qu'il faudroit essuier des chaleurs insupportables ou des pluies dont chaque goute se changeoit en serpent ; que, si l'on pénétroit plus avant dans les pais, on étoit assailli par des monstres mille fois plus inconcevables & plus affreux que toutes les bêtes de l'Apocalipse.

Mais ce fut envain que ces bruits se répandirent loin d'inspirer de la terreur à ceux qui devoient être du voyage, ce fut un aiguillon pour la gloire de ceux qui n'y avoient que faire. *Germain* se presenta tout des premiers ; &, sans songer que le prétexte de sa convalescence avoit différé la conclusion de son mariage avec Mademoiselle *Jennings*, il demanda la permission du Duc & l'agrément du Roi pour y servir de volontaire.

Il y avoit quelque tems que la belle *Jennings* commençoit à revenir de l'entêtement qui l'avoit séduite

en ſa faveur. Ce n'étoit plus gueres que les avantages de l'établiſſement qui lui donnoient du gout pour ce mariage. La molleſſe des empreſſemens d'un Amant qui ſembloit ne rendre des ſoins que par habitude, la rebutoit, & le parti qu'il venoit de prendre ſans ſon aveu lui parut ſi ridicule pour lui & ſi choquant pour elle, qu'elle réſolut dès ce moment de n'y plus ſonger. Elle ouvrit petit à petit les yeux ſur le faux-brillant qui l'avoit ébloüie, & le fameux *Germain* fut reçu comme il le méritoit lorſqu'il vint lui donner part du projet héroïque dont nous venons de parler. Il parut tant d'indifférence & tant de liberté d'eſprit dans les railleries, dont elle lui fit compliment ſur ce voiage, qu'il en fut tout déconcerté, d'autant qu'il avoit préparé toutes les conſolations qu'il avoit crues capables de la ſoutenir en lui annonçant la funeſte nouvelle de ſon départ. Elle lui dit qu'il n'y avoit rien de plus glorieux à luy, dont le mérite avoit triomphé de tant de libertez en Europe, que d'aller étendre ſes conquêtes dans une autre partie du monde ; qu'elle lui conſeilloit de ramener toutes les captives qu'il feroit en Afrique, pour remplacer les beautez que ſon abſence alloit mettre au tombeau. »

Germain trouva fort mauvais qu'elle eut la force de railler dans l'état où il la croioit réduite ; mais il s'apperçut que c'étoit tout de bon. Elle lui dit qu'elle prenoit cet adieu pour le dernier, & le pria de ne lui en plus faire avant ſon départ.

Juſques-là tout alloit bien pour elle. *Germain* non-ſeulement étoit confondu d'avoir eu ſon congé ſi cavaliérement ; mais il ſentit redoubler tout le gout qu'il avoit eu pour elle par ces marques de ſon indifférence. Elle avoit donc le plaiſir de le mépriſer, & de le voir plus ſenſible que jamais. Ce ne fut pas aſſez. Elle voulut mal à propos outrer la vengeance.

On venoit de mettre au jour les Epîtres d'*Ovide*, traduites par les beaux eſprits de la Cour. Elle ſe mit à faire une Lettre d'une Bergere au déſeſpoir qui s'adreſſoit au perfide *Germain*. Elle prit pour modele l'Epitre d'*Ariadne* à *Théſée*. Le commencement de cette Lettre étoit mot pour mot les plaintes & les reproches de cette Amante outragée au cruel qui l'abandonnoit. Tout cela étoit accommodé tellement quellement aux tems & aux conjonctures préſentes. Elle avoit eu deſſein d'achever cet ouvrage par une deſcription des travaux, des périls & des monſtres qui l'attendoient en Guinee, pour leſquels il quittoit une tendre Amante abimee dans la douleur; mais, n'en aiant pas eu le tems, ni celui de faire tranſcrire tout cela pour l'envoier ſous le nom d'un autre, elle mit étourdiment dans ſa poche ce fragment écrit de ſa main, &, plus étourdiment encore, le laiſſa tomber au beau milieu de la Cour. Ceux qui le ramaſſerent connurent ſon écriture & en tirerent pluſieurs copies qui eurent cours par la Ville. Cependant, ſa conduite avoit ſi bien établi l'idée de ſa ſageſſe, qu'on ne fit aucune difficulté de croire que la choſe s'étoit paſſee comme on vient de dire. Quelque-tems après, l'expédition de Guinée fut remiſe pour les raiſons que tout le monde ſçait, & le procédé de Mademoiſelle *Jennings* la juſtifia ſur cette Lettre. Car, quelques efforts que fiſſent le mérite & les nouveaux ſoins de *Germain* pour la ramener, jamais elle n'en voulut entendre parler.

Mais il ne fut pas le ſeul qui ſe reſſentit de cette bizarrerie qui prenoit plaiſir à déſunir les cœurs pour les engager bientot après à des objets tous différens. On eut dit que le Dieu d'Amour, par un nouveau caprice, livrant tout ce qui reconnoiſſoit ſon empire aux loix de l'Hymen, avoit en même-tems mis ſon bandeau ſur

les yeux de ce Dieu, pour marier tout de travers la plupart des Amans dont on fait mention.

La belle *Stwart* épouſa le Duc *de Richemont;* l'invincible *Germain*, une Peque Provinciale; Milord *Rocheſter*, une triſte Héritiere; la jeune *Temple*, le ſérieux *Litleton; Talbot*, ſans ſavoir pourquoi, prit pour femme la languiſſante *Bointon; Georges Hamilton*, ſous de meilleurs auſpices, épouſa la belle *Jennings*; & le Chevalier de Grammont, pour le prix d'une conſtance qu'il n'avoit jamais connüe devant & qu'il n'a jamais pratiquée depuis, trouva l'Himen & l'amour d'accord en ſa faveur, & ſe vit enfin poſſeſſeur de Mademoiſelle d'*Hamilton*.

TABLE DES CHAPITRES

CHAPITRE PREMIER. — Servant d'introduction à l'Ouvrage. Pages 1.

CHAPITRE II. — Arrivée du Chevalier DE GRAMMONT au siege de Turin, & fon genre de vie, 5.

CHAPITRE III. — Son éducation & ſes aventures avant ſon arrivée à ce ſiege, 10.

CHAPITRE IV. — Son arrivée à la Cour de Turin, & comment il y paſſe ſon tems, 27.

CHAPITRE V. — Son retour à la Cour de France. Ses aventures au ſiege d'Arras. Ses réponſes au Cardinal *Mazarin*. Il eſt exilé de la Cour de France, 54.

CHAPITRE VI. — Son arrivée à la Cour d'Angleterre. Caractères des perſonnes qui compoſoient cette Cour, 74.

CHAPITRE VII. — Il devient amoureux de Mademoiselle d'*Hamilton*. Diverſes avantures d'un Bal de la Reine. Voiage curieux de ſon Valet de Chambre à Paris, 95.

CHAPITRE VIII. — Hiſtoire burleſque de l'Aumonier *Pouſſatin*. Relation du ſiege de Lérida. Mariage du Duc d'YORCK & autres particularitez de la Cour d'Angleterre, 125.

CHAPITRE IX. — Diverſes intrigues amoureuſes de la Cour d'Angleterre, 161.

CHAPITRE X. — Autres intrigues amoureuſes de la Cour d'Angleterre, 209.

CHAPITRE XI. — Retour du Chevalier DE GRAMMONT à la Cour de France. Il eſt renvoié en Angleterre. Diverſes intrigues amoureuſes de cette Cour & mariages de la plupart des Héros de ces Mémoires, 257.

NOTES

Le prince Thomas, p. 6. — Le prince Thomas de Savoie, oncle du duc régnant. Il mourut en 1656.

Du Plessis-Praslin, p. 6. — Il devint depuis maréchal et duc de Choiseul. Il se retira en 1672.

Trin, p. 6. — Ville de Piémont. Elle se rendit le 4 mai 1639.

Matta, p. 7. — Il mourut en 1674. « Matta est mort sans confession, » écrivait madame de Maintenon à son frère.

Le pas devant les Césars de Vendôme, p. 11. — César, duc de Vendôme, était l'aîné des fils qu'Henri IV eut de Gabrielle d'Estrées.

Bidache, p. 13. — Château de la famille de Grammont, sur la Bidouze, à 31 kilomètres de Bayonne.

Le baron de Vatteville, p. 26. — Cet officier doit être le même que celui qui, devenu ambassadeur d'Espagne en Angleterre, blessa le cœur de France par ses prétentions à la préséance sur le comte d'Estrades. On sait quelle satisfaction éclatante en tira Louis XIV.

Madame Royale, p. 28. — Christine, seconde fille d'Henri IV, mariée à Victor-Amédée, prince de Piémont, puis duc de Savoie. Elle s'était attaché d'Assoucy, ce qui donne une idée de son genre d'esprit.

Madame de Sénantes, p. 29. — La famille de Sénantes existe encore en Piémont, où elle porte actuellement le titre de marquis de Caraillet.

La Vénerie, p. 31. — Château à une lieue de Turin, où la cour allait passer l'été.

L'archiduc, p. 56. — Léopold, frère de l'empereur Ferdinand III.

Le prince d'Aremberg, p. 60. — Il se nommait Albert.

Pietre Mazarin, p. 69. — Pierre Mazarin, père du cardinal. Il était né à Palerme, qu'il quitta pour se fixer à Rome, où il mourut en 1654. On croit que c'était un pêcheur.

Le mariage du roi, p. 70. — Louis XIV épousa Marie-Thérèse d'Autriche, le 1er juin 1660. Elle était née le 20 septembre 1638 et mourut à Versailles le 30 juillet 1683.

La Motte-Houdancourt, p. 73. — Une des trois filles du maréchal du même nom. Elle était fille d'honneur de la reine, et le comte de Rochefort dit que c'était une des plus charmantes femmes de la cour.

Meneville, p. 73. — Autre fille d'honneur de la reine, rivale en beauté de la précédente.

A son couronnement, p. 76. — Celui de Charles II, qui eut lieu le 22 et le 23 août 1661.

Duc de Glocester, p. 76. — Henri, frère de Charles II et du duc d'Yorck. Il mourut de la petite vérole le 3 septembre 1660.

La princesse Roiale, p. 76. — Marie, fille aînée de Charles Ier, née le 4 novembre 1631, mariée, le 2 mai 1641, au prince d'Orange. Après la mort de son mari (14 mars 1647), elle retourna en Angleterre, et fut emportée par la petite vérole le 24 décembre 1660.

L'infante de Portugal, p. 76. — Catherine de Bragance, infante de Portugal, femme de Charles II, qui l'épousa en 1662.

Le roi, p. 77. — Il s'agit de Charles II, né le 29 mai 1630 et mort le 6 février 1684. Un poète anglais, son contemporain, l'a jugé d'un mot en disant qu'il n'avait jamais fait de sottises et jamais rien de sensé.

Le duc d'Yorck, p. 77. — Jacques, duc d'Yorck, frère de Charles II, né le 15 octobre 1633. Il régna après la mort de celui-ci, sous le nom de Jacques II, fut détrôné par son gendre et sa fille, abdiqua, un peu forcément, en 1688, et mourut à Saint-Germain, le 6 septembre 1701, dans les pratiques d'une religion outrée.

Mademoiselle Hyde, p. 77. — L'aînée des filles d'Edouard Hyde, comte de Clarendon, ministre de Charles II, auteur de l'*Histoire de la Rébellion*, publiée à Oxford en 1702.

Le duc d'Ormond, p. 77. — Jacques Butler, comte d'Ormond, né le 19 octobre 1610, mort le 21 juillet 1688.

Le duc de Bouckingham, p. 78. — Georges Villiers, second duc de Buckingham, fils du premier, qui fut assas-

siné par Falmouth. Il avait hérité de tous les défauts de son père ; mais, plus heureux que lui, il mourut de sa belle mort, chez un fermier de la province d'Yorck, le 16 avril 1688, âgé de soixante et un ans.

Le comte de Saint-Albans, p. 78. — Henri Jermyn, comte de Saint-Albans et baron de Saint-Edmund's Bury, écuyer de la reine Henriette et membre du conseil privé de Charles II. Il mourut le 2 janvier 1643.

Le chevalier de Barklay, p. 78. — Depuis comte de Falmouth, principal favori du duc d'Yorck et son compagnon dans toutes ses campagnes. Il mourut dans l'affaire de Southwold-Bay, le 2 juin 1655, d'un coup de canon qui tua en même temps lord Muskerry et Boyle. Le duc d'Yorck, qui était auprès d'eux, fut couvert de leur sang.

Le comte d'Aran, p. 78. — Richard Butler, comte d'Arran, cinquième fils de Jacques Butler, premier duc d'Ormond. Né le 16 juin 1639, il mourut à Londres en 1686.

Le comte d'Ossery, p. 79. — Thomas, comte d'Ossory, fils aîné du premier duc d'Ormond et père du dernier, né à Kilkenny, le 8 juillet 1634, et mort le 30 juillet 1680.

L'aîné des Hamiltons, p. 79. — Jacques Hamilton, frère aîné de Georges et d'Antoine, notre auteur. Il était un des favoris de Charles II, qui le fit gentilhomme de sa chambre et colonel d'un régiment. Dans une affaire contre les Hollandais, il eut une jambe emportée d'un coup de canon, et mourut de cette blessure le 6 juin 1673.

Le beau Sydney, p. 79. — Selon Walpole, il s'agit ici de Robert, mort en 1674, troisième fils de Robert, comte de Leicester, et frère du fameux Algernon Sydney, qui fut décapité. Les auteurs de l'édition de Londres, 1792, pensaient, au contraire, qu'il est question de Henri, leur jeune frère, homme de grâces et d'aventures, qui fut créé comte de Romney, et mourut le 7 avril 1704.

Le petit Germain, p. 79. — Henry Jermyn, second fils de Thomas, frère aîné du comte de Saint-Albans. Il fut fait baron de Douvres en 1685 et mourut sans enfants, en avril 1708.

La reine-mère, p. 79. — Henriette, fille d'Henri IV et veuve de Charles Ier. On sait quelle triste hospitalité lui offrit Mazarin. — Le chevalier Jean Reresby prétend, dans ses Mémoires, qu'elle avait épousé secrètement le comte de Saint-Albans et en avait eu des enfants.

La comtesse de Castelmaine, p. 80. — Barbe, fille de Guillaume Villiers, lord vicomte Grandison en Irlande. Peu de temps avant la Restauration, elle avait épousé Roger Palmer, esquire, alors étudiant au Temple et héritier d'une fortune énorme, qui fut créé depuis, par la grâce de

sa femme, comte de Castelmaine en Irlande. Arrivée à la cour, elle devint bientôt la maîtresse en titre de Charles II, qui la fit duchesse de Cléveland. Leur liaison dura jusqu'en 1672, époque où elle accoucha d'une fille que la chronique dit être de Churchill, depuis duc de Marlborough, et que le roi ne crut pas devoir reconnaître. La tendre duchesse était, d'ailleurs, fort sujette à caution, si l'on en croit les Mémoires. Elle mourut d'une hydropisie, le 9 octobre 1709, âgée de soixante-neuf ans.

Madame de Shrewsbery, p. 81. — Anne Marie, fille aînée de Robert Brudenel, comte de Cardigan, et mariée à François Talbot, comte de Shrewsbery. On prétend qu'elle coucha avec le duc de Buckingham le soir même où celui-ci tua son mari en duel, et que, travestie en page, elle avait tenu le cheval de son amant pendant le combat.

Madame Midleton, p. 81. — Elle s'appelait Jeanne, et, d'après Granger, était « peu riche, mais très belle. » Son portrait est dans la galerie de Windsor.

Mesdemoiselles Brouk, p. 81. — Une d'elles épousa dans la suite le chevalier Jean Denham et s'en trouva assez mal, puisqu'elle en mourut et que son mari fut accusé de l'avoir empoisonnée.

Mademoiselle Stwart, p. 81. — Françoise, fille de Walter Stwart, fils de Walter, baron de Blantyre. Elle épousa Charles Stwart, duc de Richmond, de la maison de Lennox. Sa figure en cire se voit dans l'abbaye de Westminster.

La reine-mère étoit de retour, p. 82. — Elle était revenue le 2 novembre 1660, après dix-neuf ans d'absence.

Saint-Evremond, p. 83. — Charles de Saint-Denis, seigneur de Saint-Evremond, né le 1er avril 1613, à Denis-le-Guast en Basse-Normandie, ce qui explique l'épithète de Caton de Normandie, que lui donne le chevalier de Grammont.

La d'Olonne, p. 86. — C'est mademoiselle de la Loupe, dont il est fait mention dans les *Mémoires du cardinal de Retz*. Elle épousa le comte d'Olonne et devint célèbre par ses galanteries, que rapporte Bussi-Rabutin, dans son *Histoire amoureuse des Gaules*.

La comtesse de Fiesque, p. 86. — Il s'agit sans doute de la femme de ce comte de Fiesque dont Saint-Evremond parle comme d'un homme « fertile en visions militaires. »

Le comte de Rannalagh, p. 87. — Richard, premier comte de Ranelagh, membre de la Chambre des Communes et vice-trésorier d'Irlande en 1674. Il eut plusieurs charges après la mort de Jacques II, et mourut le 5 janvier 1711.

Qui s'appeloit Warmestré, p. 88. — Il y a eu une famille Warminster dans la province de Worcester ; mais il n'existe qu'un rapport d'orthographe entre cette famille et

la personne en question. Il paraît que notre fille d'honneur s'appelait Marie Kirck et était sœur de la comtesse d'Oxford. Trois ans après avoir été chassée de la cour, elle épousa le chevalier Richard Vernon, sous l'état supposé de veuve. Ce fut probablement aussi sous le nom supposé de Wartmestré, et c'est pourquoi Hamilton l'appelle ainsi.

Madame Hyde, p. 90. — Elle s'appelait Théodosie, était fille d'Arthur, baron de Capel, et fut la première femme d'Henri Hyde, deuxième vicomte de Clarendon, l' « homme qu'elle avait aimé. »

Thomas Howard, p. 91. — C'était le quatrième fils du chevalier Guillaume Howard. Il épousa Marie, duchesse de Richemond et fille de Georges Villiers, duc de Buckingham, et mourut en 1678.

Montagu, p. 93. — Ralph Montagu, second fils d'Edouard, lord Montagu. Il fut ambassadeur en France en 1669 et membre du Conseil privé en 1672. Il joua un rôle dans la chute de Jacques II. Devenu, en récompense, marquis de Monthermer et duc de Montagu en 1705, il mourut le 7 mars 1708, à l'âge de soixante-treize ans.

Madame de Muskery, p. 98. — Marguerite, fille unique d'Ulick, cinquième comte de Clanrickard. Elle fut mariée trois fois : 1° à Charles, vicomte de Muskerry, tué dans le grand combat naval contre les Hollandais, le 3 juin 1665 ; 2° en 1676, à Robert Villiers, vicomte de Purbeck, qui mourut en 1685 ; 3° à Robert Fielding, esq. Elle dissipa la plus grande partie de sa fortune en extravagances de toute espèce, et mourut presque pauvre en août 1698. C'est par erreur que Walpole la nomme Elisabeth et la dit fille du comte de Kildare.

Mademoiselle Blake, p. 98. — Henriette-Marie, fille du colonel Blake, de la province de Suffolk. Elle était sœur de la femme de Sydney, comte de Godolphin, et elle épousa le chevalier Thomas Yarborough, de Snaith en Yorkshire. Elle remplit, en 1675, le rôle de Diane dans la *Calista* de Crown ; on la disait alors autrement fille d'honneur de la reine.

Le prince Robert, p. 101. — Petit-fils de Jacques Ier, ordinairement appelé le prince Rupert. Né le 19 décembre 1619, il mourut à Londres le 29 novembre 1682. On lui attribue l'invention de la gravure en manière noire.

Mylord Janet, p. 101. — Il s'agit, selon Walpole, de Nicolas Tufton, troisième comte de Thanet, qui mourut le 24 décembre 1679, et, d'après l'édition de 1749, de Jean, son père, second comte de Thanet, mort le 9 mai 1664, tous deux victimes de leur dévouement au roi.

Mademoiselle Price, p. 101. — Hamilton fait ici une erreur de mémoire. Mademoiselle Price était dame d'hon-

neur de la reine, et non de la duchesse. Il paraît que son père, le chevalier Thomas Warcup, avait le sot orgueil de croire que Charles II épouserait la demoiselle, quoiqu'il fût alors marié.

Dongan, p. 105. — Il n'est parlé de ce Dongan, qui est qualifié de « mylord, » que dans une lettre du chevalier Richard Fanshaw au comte d'Arlington, premier secrétaire d'État, du 4 juin 1664. Les anciens comtes de Limerick étaient de cette maison.

La duchesse de Newcastel, p. 108. — Marguerite Lucas, duchesse de Newcastle, la plus jeune des filles du chevalier Charles Lucas, une des dames d'honneur de la reine. Elle a composé dix-neuf pièces de théâtre, parmi lesquelles *The Presence*, qui a vingt et une scènes « surnuméraires, » et plusieurs volumes in-folio, dont quelques-uns ont été traduits en latin, sans compter trois volumes in-folio de poèmes, encore manuscrits. Elle mourut en 1673. On voit à Welbeck le portrait de cette « pédante visionnaire, » comme l'appelle Walpole, en pied et dans l'habit de théâtre qu'elle aimait à porter.

Les deux Roussels, p. 110. — L'oncle était Jean Russel, troisième fils de François, comte de Bedford, et colonel du 1er régiment des gardes, qui mourut, non marié, en novembre 1681 ; et le neveu, Guillaume, fils aîné d'Édouard Russel, frère cadet du prédécesseur Jean Russel, et porte-enseigne de Charles II, qui mourut en 1674, également célibataire.

Son philosophe, p. 112. — Saint-Evremond, qui, en revanche, l'appelait son héros.

Toulongeon, p. 112. — C'était le frère aîné de notre comte de Grammont. Il mourut en 1679, rendant, selon Saint-Evremond, son cadet un des plus riches seigneurs de la cour.

Henri Howard, p. 113. — C'était le frère de Thomas, comte d'Arundel, le même qui, par un acte spécial du Parlement, rentra dans les honneurs de sa famille, dont son aïeul avait été dépouillé pour crime de lèse-majesté sous le règne d'Élisabeth. A la mort de son frère, il devint duc de Norfolk, et mourut le 11 janvier 1683, âgé de cinquante-cinq ans.

Sèméat, p. 114. — Maison de campagne appartenant à la famille de Grammont.

Mylord d'Arlington, p. 116. — Henri Bennet, comte d'Arlington, premier secrétaire d'État et grand chambellan du roi Charles II. Il mourut le 28 juillet 1685. Le portrait que donne de lui l'édition de Londres, 1792, porte une balafre au milieu du nez, comme pourrait en faire un coup de sabre.

Une femme en Hollande, p. 117. — Isabelle, fille de Louis de Nassau, seigneur de Beverweert fils de Maurice, prince d'Orange et comte de Nassau.

Hamilton, p. 117. — Il s'agit ici, non de notre auteur, mais de son frère Georges, qui suivait de son mieux les traces de leur futur beau-frère.

Fille du duc d'Ormond, p. 118. — Elle était alors la seconde femme du comte de Chesterfield. Elle mourut peu de temps après les aventures dont il est question, en juillet 1666, âgée de vingt-cinq ans à peine.

La reine fut abandonnée des médecins, p. 118. — En octobre 1663. On sait qu'elle en réchappa, au grand déplaisir de son mari, qui fut son guérisseur malgré lui.

Palais des rois de la Grande-Bretagne, p. 119. — C'était White-Hall, qui fut presque entièrement brûlé le 4 janvier 1698.

Mylord Falmouth, p. 120. — Charles Berkeley, deuxième fils du chancelier Charles Berkeley de Burton. Il fut fait baron Berkeley de Rathdown, vicomte Fitzharding d'Irlande, baron de Bottetort et comte de Falmouth en Angleterre. Il était trésorier de la bourse privée du roi et capitaine d'un régiment des gardes. Il fut tué dans un combat naval contre les Hollandais, en 1665.

M. de Comminge, p. 121. — Il fut ambassadeur de France en Angleterre de 1661 à 1665.

Les carrosses à glace, p. 121. — Les carrosses furent introduits en Angleterre en 1564. Suivant un poète anglais, « un Hollandais appelé Boonem fut le premier qui mit les carrosses en usage, et ce Boonem était cocher de la reine Elisabeth : alors, une voiture était une chose extraordinaire, qui frappait d'étonnement et l'homme et le cheval. » Il paraît qu'ils furent tirés d'abord par deux chevaux, et que ce fut Buckingham qui, le premier, vers 1619, eut un attelage de six chevaux, en même temps qu'il introduisait l'usage de la chaise à porteurs.

M. le Prince assiégeait Lérida, p. 125. — C'était en 1647. « On l'accuse (Gramont), dans quelques livres, de fanfaronnade, fait observer Voltaire, pour avoir ouvert la tranchée avec des violons : on ne savait pas que c'était l'usage en France.

Le maréchal de Grammont, p. 125. — Antoine, maréchal de France. Retiré du service en 1672, il mourut en 1678.

Mon neveu Guillaume, p. 130. — Fils d'Edouard, cadet de François, comte de Bedford, et frère aîné du comte d'Oxford.

Mylord Chesterfield, p. 132. — Philippe Stanhope, deuxième comte de Chesterfield, chambellan de la reine et colonel d'un régiment des gardes. Il mourut le 28 janvier 1713, âgé de plus de quatre-vingts ans.

La fille aînée du duc d'Ormond, p. 133. — Elisabeth Butler.

Talbot, p. 137. — Richard Talbot, d'une famille irlandaise, anglaise d'origine. Il avait été proposé à Charles II pour assassiner Cromwell, et fut mis depuis à la Tour pour de pareils desseins sur le duc d'Ormond. Il devint comte, ensuite duc de Tyrconnel, enfin vice-roi d'Irlande. Il épousa en premières noces mademoiselle Boynton, et, en secondes, la belle Jennings, et il mourut à Limerick le 5 août 1691.

Madame de Carneguy, p. 140. — Anne, fille de Guillaume, duc d'Hamilton, et femme de Robert Carnegy, comte de Southask.

Madame Roberts, p. 140. — Isabelle, fille du chevalier Jean Smith, seconde épouse de Jean, lord Robarts, comte de Radnor. Horace Walpole pense qu'il s'agit de la femme de Robert, fils de ce comte Jean ; mais il était évidemment trop jeune pour mériter les qualifications plaisantes et ridicules dont l'affuble l'auteur des Mémoires.

Le comte de Bristol, p. 144. — C'était le fameux et inconséquent lord Digby, secrétaire d'Etat du temps de la guerre civile, et qui mourut en 1676, sans emporter les regrets d'aucun parti.

Le chevalier Denham, p. 145. — Il mourut le 19 mars 1668. Marié à une des trois demoiselles Brook, il avait, dit-on, empoisonné sa femme avec une tasse de chocolat.

Rochester, p. 162. — Jean Wilmot, comte de Rochester, que les Muses, dit Walpole, aimaient à inspirer et qu'elles rougissaient d'avouer. Il se vantait d'avoir passé trois ans sans dégriser. Il mourut, jeune encore, le 26 juillet 1680.

Middlessex, p. 162. — Il s'agit ici, non de Lionel, alors comte de Middlesex, qui mourut en 1674, mais de Charles Sackville, à cette époque lord Buckhurst, qui fut depuis comte de Middlesex et duc de Dorset. Il était né le 24 janvier 1637 et mourut le 19 janvier 1706. Walpole dit qu'il était le plus bel homme de la cour de Charles II. Il parait que ses qualités morales étaient en rapport avec son physique.

Sydley, p. 162. — Le chevalier Charles Sydley, né vers 1639 et mort le 20 août 1701. Il se livra à tous les excès ; mais on prétend, à sa décharge, que c'est de désespoir du déshonneur de sa fille, qui s'était livrée à Jacques II, lequel la fit comtesse de Dorchester.

Ethéreges, p. 162. — Le chevalier Georges Ethéredge, né vers 1636. Il est l'auteur de trois comédies. Jacques II l'employa comme envoyé à Hambourg, puis comme ministre à Ratisbonne, où il mourut peu de temps avant la chute de ce roi.

Lély, p. 164. — Pierre Lély, né à Soeste en Westphalie,

en 1617. Il alla s'établir en Angleterre en 1641 et mourut à Londres en 1680. Il a portraituré presque toutes les femmes de la cour de Charles II. Ces toiles sont aujourd'hui à Hampton-Court.

Une très-belle maison, p. 173. — C'était Bretby, dans la province de Derby.

La comtesse de la Suze, p. 177. — Elle était fille de Gaspard de Coligny, maréchal de France, et se rendit célèbre par son esprit et ses élégies. Née protestante, elle se fit catholique ; mais il paraît que ce fut moins par conviction que pour trouver un prétexte pour se séparer de son mari. La reine Christine, avec qui elle avait des rapports d'amitié, disait plaisamment : « La comtesse de la Suze est devenue catholique pour ne point voir son mari ni dans ce monde ni dans l'autre. »

Fax, p. 182. — Le chevalier Étienne Fax, d'où sont descendus lord Holland et son fils, le fameux Fox. De simple commis de la cassette de Charles II, il devint jusqu'à trois fois intendant des finances, et garda cette place jusqu'en 1707, époque où il se retira des affaires. De sa première femme, il eut sept garçons et trois filles, et, de sa seconde, qu'il épousa en 1703, à l'âge de soixante-seize ans, deux fils, Étienne, comte d'Ilchester, Henri, lord Holland, et deux filles. Il mourut en 1716, à Chiswick, âgé de quatre-vingt-neuf ans.

Mademoiselle de la Garde, p. 183. — Fille de Charles Pellot, seigneur de la Garde. Elle épousa le chevalier Sylvius, et mourut le 13 octobre 1730. L'un de ses frères épousa la nièce de Jermyn, un des héros de ces Mémoires.

Milord Taffe, p. 184. — Nicolas, baron de Taaffe, fils de Thibaud, comte de Carlingford. Il fut tué à la bataille de la Boyne, le 1er juillet 1689, en combattant pour Jacques II.

Le duc de Richmont, p. 184. — Charles Stewart, duc de Richmond et de Lennox.

Le seigneur Sylvius, p. 189. — Le chevalier Gabriel Sylvius, natif d'Orange. Il fut attaché à la princesse royale, puis au duc d'York. Homme d'esprit, il alla comme envoyé extraordinaire en Danemarck.

Progers, p. 190. — Édouard Progers, qui, en 1660, avait été nommé chevalier du Chêne royal, ordre qui ne réussit pas. Il mourut à quatre-vingt-seize ans d'une inflammation causée par la poussée de quatre dents. Le roi Charles II lui avait donné la permission de faire bâtir une maison dans le parc de Bushy, auprès de Hampton-Court, à condition qu'après sa mort elle reviendrait à la couronne. C'est la maison que bâtit le comte de Halifax.

Blancfort, p. 191. — Louis de Duras, né en France, fils

du duc de Duras et d'une sœur du grand Turenne. A la Restauration, il alla en Angleterre, où il fut naturalisé et fait successivement baron de Duras et comte de Fervesham, titre et nom de son beau-père. A la Révolution, il commanda en chef l'armée envoyée contre le duc de Monmouth. Il mourut le 8 avril 1709, âgé de soixante-huit ans.

Mademoiselle Bagott, p. 193. — Élisabeth, fille d'Hervey Bagot, second fils du chevalier Hervey Bagot. Elle épousa en premières noces Charles Berkeley, comte de Falmouth, et, en secondes, Charles Sackville, premier duc de Dorset.

Mademoiselle Jennings, p. 195. — Françoise Jennings, l'une des filles de Richard Jennings de Sunbridge, dans la province de Herford. Elle épousa Georges Hamilton, frère de l'auteur de ces Mémoires, et, devenue veuve, se remaria avec Richard Talbot. Elle mourut en Irlande, le 6 mars 1731, dans un âge très avancé.

Mademoiselle Temple, p. 195. — Anne, fille de Thomas Temple de Frankton, dans la province de Warwick, et seconde femme du chevalier Charles Lyttleton, dont elle eut cinq fils et huit filles. Elle était belle-mère du premier lord Lyttleton, et mourut le 27 août 1718.

Les abricots de Saint-Albans, p. 198. — La ville de Saint-Albans est située près de Sunbridge, où demeurait la famille de mademoiselle Jennings.

Le comte d'Oxford, p. 203. — Aubery de Vere, dernier comte d'Oxford. Il mourut le 12 mars 1702, âgé de plus de quatre-vingts ans.

Une comédienne de la troupe du duc, p. 203. — Elle se nommait madame Marshall et appartenait à la troupe du roi et non à celle du duc. Ce fut elle qui joua la première le rôle de Roxane dans les *Reines rivales*, de Lee.

La plus mauvaise comédienne du royaume, p. 220. — Il s'agit de mademoiselle Barry, fille de Robert Barry, avocat, gentilhomme qui s'était à peu près ruiné pour Charles Ier, au service duquel il avait levé un régiment à ses frais. Il paraît, d'ailleurs, qu'elle était moins mauvaise que ne le prétend Hamilton, si l'on en croit Dryden, dans sa préface de *Cléomène*, où il dit : « Mademoiselle Barry, toujours excellente, s'est surpassée dans cette tragédie et a élevé sa réputation au-dessus de toutes les actrices que j'ai jamais connues. » Elle mourut le 7 novembre 1713, âgée de cinquante-cinq ans.

Mademoiselle Bointon, p. 220. — Fille de Matthieu, second fils de Matthieu Boynton, de Bœrnston, dans la province d'Yorck. La sœur de cette demoiselle épousa le fameux comte de Roscommon.

Jacob Hall, p. 223. — Fameux danseur de corde du temps.

Cette petite gueuse de comédienne, p. 224. — Il s'agit probablement de Nell Gwyn. (Voir plus loin à ce nom.)

Le titre de duchesse, p. 224. — Les lettres patentes en furent expédiées le 3 août 1667.

Un médecin allemand, p. 228. — L'évêque Burnet confirme cette aventure dans sa *Vie de Rochester*.

Des filles qui vendent des oranges, p. 230. — Les personnes du plus haut rang donnaient elles-mêmes, paraît-il, dans ce travers. « Vers ce temps (1688), dit le même Burnet dans son Histoire, la cour tomba dans une autre extravagance, celle des mascarades. Le roi, la reine et toute la cour se promenaient masqués, allaient incognito dans les maisons, y dansaient et faisaient beaucoup d'autres folies. Ils se déguisaient de manière qu'il était impossible de les reconnaître sans être dans le secret. Ils allaient en chaise à porteurs de louage. Une fois, les porteurs de la reine se retirèrent sans l'attendre, ne sachant qui elle était. Fort en peine de se trouver ainsi seule, elle revint à White-Hall dans un fiacre ; il y en a même qui assurent que ce fut dans une charrette. »

Brouncard, p. 232. — Gentilhomme de la chambre du duc d'York. Il était frère du vicomte Brounker, président de la Société royale.

Madame Whitnell, p. 235. — Elisabeth, fille du chevalier Hadsingfield et femme de Thomas Wetenhall, d'Hextall-Court, auprès d'East Peckham, dans la province de Kent.

Une petite comédienne appelée Pimes, p. 242. — Elle s'appelait Marguerite et était attachée à la troupe du roi, et l'une des premières actrices. Elle eut du prince Rupert une fille nommée Ruperta, qui épousa le lieutenant-général Hessel, et qui mourut fort âgée à Sommerset-House, vers 1748.

Elle s'appelait Churchill, p. 247. — C'était la sœur du fameux Marlborough. Elle mourut en mai 1730, âgée de quatre-vingt-deux ans. Elle avait eu du duc d'York le duc de Berwick et milady Waldegrave, et s'était ensuite mariée avec le colonel Godfrey.

Le frère aîné de Montaigu, p. 258. — Il se nommait Edouard et fut tué devant Bergues, en août 1665. On prétend qu'il fut banni de la cour pour avoir serré la main de la reine.

Qu'il dit à Madame, p. 264. — Il s'agit d'Henriette d'Angleterre, fille cadette de Charles Ier et duchesse d'Orléans, qui mourut empoisonnée, selon le bruit public.

Le duc de Monmouth, p. 280. — Jacques, fils de Charles II et d'une demoiselle Lucy Waters, né à Rotterdam, le 9 août 1649. Il porta le nom de Jacques Crofts jusqu'à la Restauration. Rétabli sur le trône, son père le combla d'honneurs

et de richesses, mais sans le satisfaire. Il ne cessa d'intriguer avec les ennemis du gouvernement, et, à l'avénement de Jacques II, ayant tenté d'exciter une révolte et s'étant laissé prendre, il eut la tête tranchée, le 15 juillet 1685.

Une héritière de cent mille livres de rentes, p. 268. — C'était Anne Scott, fille et seule héritière de François, comte de Buccleugh. Elle eut de Monmouth plusieurs enfants; mais son mariage avec lui ne fut pas heureux. Il s'était ouvertement attaché à madame Henriette Wentworth, et déclara même, en mourant, que, devant Dieu, il ne regardait qu'elle comme sa femme. La duchesse épousa en secondes noces Charles, lord Cornwalis, et mourut le 6 février 1732, âgée de quatre-vingt-un ans.

Killegrew, p. 268. — Robert Killegrew, né à Hautworth, dans la province de Middlesex. Il fut page de Charles Ier et accompagna Charles II en exil. Il épousa Marie Crofts, une des filles d'honneur de la reine Henriette, et mourut le 19 mars 1682.

La duchesse de Buckingham, p. 271. — Marie, fille unique de Thomas Fairfax, général des troupes du Parlement pendant la guerre civile.

Une campagne en Guinée, p. 277. — Cette expédition devait se faire en 1664.

Le vieux Carlingford, p. 279. — Le chevalier Théobald Taaffe, second vicomte Taaffe, créé vicomte de Carlingford, dans la province de Louthe.

Ce fou de Crafs, p. 279. — Guillaume, baron de Crofts, grand écuyer de M. le duc d'Yorck, capitaine du régiment des gardes de la reine-mère, gentilhomme de la chambre du roi et ambassadeur en Pologne. C'est lui qu'on envoya en France pour féliciter Louis XIV sur la naissance du Dauphin.

Le jeune Churchill, p. 281. — Ce fut depuis le fameux duc de Marlborough. Il était né en 1650 et mourut en 1722.

Venait de lui débaucher la comédienne Nellgouyne, p. 282. — D'après Boyer, qui a traduit ses Mémoires en anglais, Hamilton se trompe ici, et Nell Gwyn était la maîtresse de mylord Dorset avant d'être celle du roi. Il paraît qu'elle était née dans un grenier et avait commencé par vendre du poisson dans les rues de Londres. Elle ne manquait pas, d'ailleurs, d'un certain talent comme actrice. Elle mourut en 1691, et le docteur Tenuisson, depuis archevêque de Cantorbéry, qui en était alors vicaire, fit son oraison funèbre; ce qui prouve qu'elle avait au moins laissé de quoi la payer.

Miss Davis, p. 283. — Elle s'appelait Marie Davis et faisait partie de la troupe du duc. Elle débuta en 1664. Charles II eut d'elle une fille nommée Marie Tudor, qui se

maria, en août 1687, à François Ratcliffe, comte de Derwentwater.

Chivins, p. 285. — Charles II, qui allait souvent faire ses frolaines chez lui, l'avait nommé au poste de confiance des pensions secrètes que lui servait Louis XIV.

Gigery, p. 289. — Ville à une quarantaine de lieues d'Alger, où les Français eurent un comptoir jusqu'en 1664.

Traductes par les beaux esprits de la cour, p. 291. — C'est la traduction de Dryden. La seconde partie en fut publiée en 1681.

Une Pesque provinciale, p. 292. — Mademoiselle Gibbs, fille d'un gentilhomme de la province de Cambridge.

Une triste heritière, p. 292. — Elisabeth, fille de Jean Mallet d'Enmère, dans la province de Sommerset.

La languissante Bointon, p. 292. — C'est après la mort de celle-ci et de Georges Hamilton que Talbot épousa « la belle Jennings. »

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

DA
447
G7H26
1E76a

Hamilton, Anthony
Memoires du comte Grammont